

OBSERVATIONS
FAITES
DANS LES PYRÉNÉES.

OBSERVATIONS
FAITES
DANS LES PYRÉNÉES,
POUR SERVIR DE SUITE
A DES OBSERVATIONS
SUR LES ALPES,

Insérées dans une Traduction des Lettres de W. COXE, *sur la Suisse.*



A PARIS,

Chez BELIN, Libraire, rue Saint-Jacques, près Saint-Yves.

M. DCC. LXXXIX.

Sous le Privilege de l'Académie Royale des Sciences.

PRÉFACE.

DES motifs étrangers à l'étude des montagnes, m'amenerent en 1787 au milieu des Pyrénées. Quelque dépourvu que je m'y trouvasse, au reste, de tout ce qui peut assurer le succès d'un voyage d'observation, je ne pus me voir au sein de ces monts fameux, sans former le projet d'en visiter, au moins, une partie.

Le lieu où j'étois me détermina moins dans le choix, que l'opinion de plusieurs observateurs sur la hauteur générale de cette chaîne, & sur la situation de ses sommets les plus élevés, opinion qui étoit devenue la mienne, à la premiere vue de ces monts. Or, quoique la hauteur considérée en elle-même, ne soit pas dans les montagnes un objet de la premiere importance, il y a, cependant, un si grand nombre de circonstances remarquables qui dépendent de celle-là, que je ne pouvois la supposer telle qu'elle avoit paru à ceux

qui avoient le mieux obſervé les Pyrénées, ſans inférer de cette ſuppoſition l'exiſtence de pluſieurs phénomenes, que je n'y aurois point cherchés ſi j'avois cru que le Canigou pût être le plus haut ſommet de la chaîne, & qu'il me paroiſſoit intéreſſant d'obſerver dans ſes monts les plus élevés.

J'ai donc voyagé dans la partie centrale & ſupérieure de cette chaîne, que perſonne n'avoit encore eu occaſion de comparer avec celle des Alpes. J'y ai voyagé comme dans celle-là, à pied, ſeul, & me livrant ſans réſerve à ſes habitans. Ainſi, me trouvant dans une condition pareille, j'ai pu comparer ces monts entr'eux, ſous les mêmes rapports, & avec cette conformité de vues qui réſulte de la ſimilitude des ſituations.

Dans ce voyage, je crois avoir vu des objets qui n'avoient point été vus, ou n'avoient point été décrits ; j'ai rectifié quelques-unes de mes idées ; j'en ai généraliſé beaucoup d'autres ; & j'ai trouvé, dans la comparaiſon, des avantages & des plaiſirs

que je voudrois faire partager. Tel eſt le fondement & le but des obſervations que je préſente, à la ſuite de celles que j'ai faites dans les Alpes. Si j'ai réuſſi à expoſer les faits qui m'ont paru dignes de remarque, je puis eſpérer que cette eſquiſſe de la partie centrale des Pyrénées, ſera pour celle que j'ai tracée, de la partie correſpondante des Alpes, ce que les objets mêmes ont été pour moi; & qu'elle rendra mon premier ouvrage moins imparfait, de tout ce dont mes propres idées ſont moins imparfaites.

La partie des Pyrénées que je décris, eſt celle où la nature a revêtu les formes les plus grandes & les plus ſévères, celle où elle eſt le plus avare d'objets agréables; mais je ne craindrai point d'y attirer les regards. Elle a des charmes qui m'ont retenu au milieu de ſes déſerts les moins acceſſibles, parmi ſes habitans les plus farouches : ils repoſeront le lecteur, ſi j'ai ſu en faire paſſer quelque choſe dans mes deſcriptions. Les Pyrénées préſentent d'au-

tres objets à peindre ; je les ai fait entrevoir, comme je les ai entrevus ; & je les peindrai, si je revois, dans des circonstances plus favorables, les lieux que j'ai parcourus.

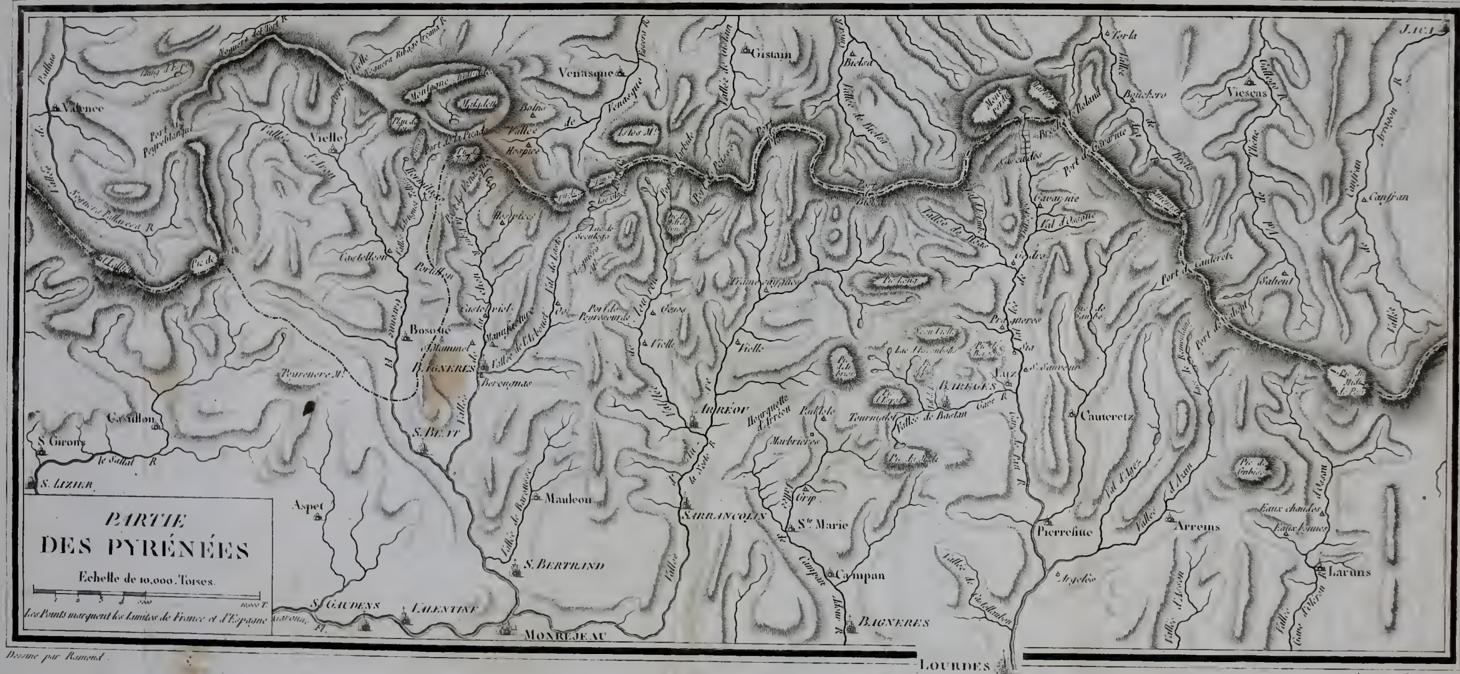
RAMOND.

FAUTES A CORRIGER.

PAGE 12 *lig.* 11, sommets croisés sa fourche *lis.* croisés, sa fourche
73, 8, la plus haute, *ôtez la virgule*
144, 25, qu'en effet, il attendoit *ôtez la virgule*
149, 17 *de la note*, ce crime *lis.* le crime
171, 15, aliment en soi-méme, *ôtez la virgule*
195, 24, fissile *lis.* fissile
214, 6, l'oppresseur, enfin *ôtez la virgule*
242, 18, la vallée, où *ôtez la virgule*
252, 16, ruine *lis.* mine
262, 18, entassées, pêle-mêle *ôtez la virgule*
350, *derniere*, réunir, en une seule *ôtez la virgule*
375, *derniere de la note*, Gebelin, *lis.* Gibelin
391, 7 & 8 *de la note*, bien entendu *lis.* bien entendus

OBSERVATIONS





Dessiné par Ramond.

Gravé par P. F. Tardieu



OBSERVATIONS
FAITES
DANS LES PYRÉNÉES,
POUR SERVIR DE SUITE
A DES OBSERVATIONS
SUR LES ALPES.

CHAPITRE PREMIER.

Vue générale des Pyrénées.

JE doute qu'il existe une chaîne de montagnes plus propre que celle des Pyrénées, à être observée par le Naturaliste qui veut étudier la structure & la disposition des roches primitives. Simple & régulière, dans presque toute son étendue, elle lui rappellera bientôt

les idées de l'ordre qui a dû présider à la formation des monts, & des regles auxquelles leur dégradation est soumise; leurs masses ne seront plus des accumulations informes, leurs intervalles ne seront plus un labyrinthe bisarre; dans la situation, le rapport, l'élévation de ses différentes parties, il reconnoîtra bientôt l'influence de ces loix constantes, dont il avoit peine, ailleurs, à démêler l'existence.

La chaîne des Pyrénées s'étend de l'Océan à la Méditerranée, dans une direction qui se détourne rarement de la ligne la plus courte. Cette chaîne est composée de plusieurs bandes de monts, parallèles à cette direction, & qui s'élevent graduellement depuis les plaines de France & d'Espagne, jusqu'à la bande la plus haute, qui, en formant la crête de la chaîne, est la frontiere naturelle & politique des deux Royaumes, & sépare, à leur source, les eaux qui coulent vers l'un & l'autre.

Une gradation moins réguliere, parce qu'elle est troublée vers le Roussillon par le rehaussement subit de ses monts, se fait remarquer dans les degrés qui s'élevent du bord des deux mers, jusqu'au centre de la chaîne. Mais cette irrégularité, en apportant quelque modification à la loi générale qui détermine la hauteur de chacun des monts primitifs, par la place

qu'il occupe relativement à la créte de la chaîne & aux rivages de la mer, eſt la ſuite d'une diſpoſition particuliere, en conſéquence de laquelle cette chaîne paroît s'élever par degrés plus inſenſibles du nord au midi, & de l'océan aux ſommités centrales, & deſcendre par degrés plus bruſques vers l'Eſpagne & vers la Méditerranée.

Comme ſont les monts, telles ſont les eaux qui en découlent, & les vallées qui les verſent dans les plaines; car l'étendue de ces vallées eſt proportionnelle au volume des eaux qui les parcourent, & l'abondance de celles-ci, à l'élévation & au volume des monts qui les alimentent.

Dans les Pyrénées, comme dans les Alpes, & néceſſairement dans toutes les montagnes du monde, la direction commune des vallées eſt contraire à celle de la chaîne; ainſi, toutes les grandes vallées des Pyrénées courent dans la direction du nord au midi, ayant leur tête appuyée contre la crête de la chaîne, & s'ouvrant, à l'oppoſite les unes des autres, dans les plaines de la France & de l'Eſpagne, où elles répandent une partie des rivieres qui les fertiliſent.

C'eſt ſur ces rivieres, & à quelque diſtance de l'embouchure des vallées, que l'on trouve les villes qui ſont, en quelque ſorte, la clef des

paſſages ; mais, bien loin de conſerver entr'elles le rapport qui regne entre les monts, les vallées & les rivieres, elles ſont plus peuplées, à proportion que les paſſages ſont plus ouverts & plus commodes, & les villes les plus conſidérables correſpondent aux parties de la chaîne les moins élevées & les plus acceſſibles. Ainſi l'on voit d'abord Bayonne & Perpignan marquer les deux grands paſſages que les Pyrénées laiſſent entr'elles & les deux mers, & de l'une de ces villes à l'autre, un cordon de villes plus ou moins remarquables, bâties au débouché des communications intermédiaires, ſur les amas de cailloux roulés, débris des ſommets de la chaîne ſous leſquels ſes derniers degrés ſont depuis long-tems enſevelis.

Chacune de ces villes commande à pluſieurs vallées, & preſque toutes ſe ſont choiſi dans quelque ſommet plus aigu, & qui, par ſon voiſinage, paroît dominer la crête même de la chaîne, un *Pic du midi* qu'elle conſidere comme le mont le plus élevé de ſon diſtrict, & ordinairement de la chaîne entiere. Les Phyſiciens ſe ſont occupés d'abord de ces monts privilégiés, & ont tenté d'en fixer la hauteur. Tel eſt le Pic du midi de Pau, meſuré, il y a deux ſiecles, par le ſieur de Candale, & récemment par M. Flamichon ; tel eſt le Pic du midi

d'Asson, ou Pic de Gabisos dont nous devons aussi la mesure à M. Flamichon; tel est encore le Pic du midi de Bigorre, mesuré diverses fois &, en dernier lieu, de la manière la plus exacte, par MM. Vidal & Reboul; tel est enfin le Canigou ou Pic du midi de Roussillon, mesuré exactement avant tous les autres, & que les opérations de M. Cassini avoient rendu fameux, long-tems avant que le Pic du midi de Bigorre eût été connu par la mort de M. de Plantade & les observations de M. Darcet.

On a bientôt soupçonné, au reste, que l'élévation de ces Pics n'étoit point celle des Pyrénées. M. de Marca observa autrefois que les sommets qui dominent le *Col de la perche* étoient plus hauts que le Canigou (1). M. Darcet, placé à la cîme du Pic du midi de Bagneres, a remarqué un sommet qui lui parut plus élevé que celui où il se trouvoit (2). L'Auteur de l'Essai sur la Minéralogie des Pyrénées a manifesté des opinions pareilles; les différens Physiciens qui y ont porté les instrumens & les calculs, ont peu-à-peu mis cette vérité hors de doute, & j'ose dire qu'il suffit

(1) *Marca Hisp. lib. 1, cap. 2*, cité par l'Auteur de l'Essai sur la Minéralogie des Pyrénées, p. 27&c.
(2) *Etat actuel des Pyrénées*, p. 15, note.

de donner un moment d'attention à la topographie de cette chaîne, pour être convaincu que la position seule de la plupart de ces Pics les rabaisse au second & au troisieme rang de ses hauteurs.

La partie la plus élevée des Pyrénées paroît être celle qui sépare la Bigorre, le pays des quatre Vallées & une partie du comté de Comminges, de l'Arragon & d'une portion de la Catalogne. Depuis les vallées d'Aspe & d'Ossau, les monts s'élevent rapidement à leur plus grande hauteur; après la vallée d'Aran ils en descendent de même, jusques dans le comté de Foix, d'où se relevant considérablement, comme pour former une seconde chaîne ajoutée à la premiere, ils se maintiennent quelque tems à cette hauteur, & retombent brusquement, dans le Roussillon, au niveau de la mer. C'est dans cette portion des Pyrénées, dont la hauteur interrompt leur abaissement graduel, que se trouvent le Canigou & les montagnes plus élevées dont il forme l'avant-corps; & comme la hauteur des monts est toujours, dans une même chaîne, proportionnelle à sa largeur, cette interruption d'abaissement paroît due, en partie, aux Corbieres qui se joignent ici aux Pyrénées, & annoncent, quelle que soit leur origine, une accu-

mulation plus grande, en ce lieu, de la matière qui a formé les montagnes (1).

De Perpignan pris pour centre, on peut viſiter cette partie des Pyrénées, en remontant la Tet & les divers torrens qui s'y rendent. Les montagnes deſcendant vers la Méditerranée en différentes ſubdiviſions divergentes qui forment un éventail, dont la maſſe du Canigou eſt le centre, il en réſulte que le cours des eaux, toujours perpendiculaire à la direction des montagnes dont elles découlent, préſente un autre éventail dont les rayons ſe rapprochent vers Perpignan.

Quant à la partie centrale de la chaîne, on l'atteint par Pau, Tarbes & Saint-Gaudens. De Tarbes & de Pau on remonte, ſoit le long de l'Adour, ſoit le long du Gave, la vallée de Campan, & les hauteurs qui la dominent, la vallée de Baſtan où ſe trouve Barèges, celles de Gavarnie & de Cauterèts. De Saint-Gaudens, on remonte la Garonne & les nombreux torrens qui concourent à la former, &

---

(1) C'eſt l'opinion de M. Darcet que la partie orientale des Pyrénées eſt généralement plus élevée que l'occidentale, & par cela même plus épaiſſe ou plus profonde, & il croit que les plus grandes maſſes ſont au milieu. Voy. *ibid.* p. 8.

l'on visite la vallée d'Aran, celle de Luchon, l'Arbouſt, la vallée de Louron, & celle d'Aure, avec leurs ſubdiviſions.

Si l'on vient d'Eſpagne, c'eſt par *Sarragoſſe*, *Balbaſtro* & la *Conque de Tremps* qu'il faut approcher de la chaîne, & c'eſt aux ſources du *Gallego*, de l'*Ara*, de la *Cinca*, de l'*Eſſera* & des deux *Noguera* qu'il faut remonter. Ces rivières forment, ſinon les ſources, au moins les plus puiſſans auxiliaires de l'Ebre.

On découvre les Pyrénées d'une grande diſtance, & dans quelque ſens qu'elles ſe préſentent à la vue, c'eſt, comme dans les Alpes, un amas de ſommets découpés, aigus, hériſſés, dont la couleur eſt tantôt le blanc des nuages, tantôt l'azur du ciel, ſelon qu'ils réfléchiſſent la lumiere ou qu'ils ſont couverts d'ombre. Rien de plus impoſant, à cet égard, que la partie orientale de la chaîne. Située au bord de la mer, elle ſe déploie entiere à la vue du Languedoc. C'eſt ſur-tout du haut de la montagne de Cette, qu'il faut la voir s'élever du ſein même des flots, comme un promontoire ſourcilleux, tandis que les plaines du Rouſſillon, conquiſes ſur la mer par les dépôts des fleuves, s'enfoncent, vues de cette diſtance, dans l'élément dont elles ſont ſorties.

Le centre de la chaîne demeure plus long-

tems caché, quand on s'en approche par la route d'Auch. Divers groupes de montagnes, la plupart ſecondaires, & ſans doute dépendantes de ſa maſſe primordiale, en interceptent la vue, juſqu'à ce que, d'une hauteur ſituée à quelque diſtance de Mirande, entre Miellan & Rabaſtens, on en découvre tout-à-coup l'impoſante barriere, au bout d'une plaine immenſe. Mais c'eſt de Tarbes même que ces monts étroitement enchaînés, & comme empilés les uns ſur les autres, ſe préſentent ſous l'aſpect le plus grand & le plus pittoreſque.

CHAPITRE II.

Tarbes, Pau, Lourdes. Vallées de Cauterèts, de Saint-Sauveur & de Barèges.

Tarbes, capitale, dès le premier âge de la civiliſation, des peuples de la Bigorre, connue, dès le tems de Céſar, ſous le nom de *Bigorra*, & plus tard ſous celui de *Turba*, & enfin de *Tarba*, claſſée d'abord entre les cités principales de la troiſieme Aquitaine, & enſuite de la Novempopulanie, éclairée, dès le troiſieme ſiecle de notre ère, de la lumiere du Chriſtianiſme, illuſtrée par ſa perſéverance dans l'ortho-

doxie, lorſque l'arianiſme, protégé par les Rois Viſigoths, réuniſſoit contr'elle les ſéductions de l'héréſie aux contraintes de la perſécution, Tarbes a des avantages dignes de ſa nobleſſe: une poſition délicieuſe au milieu d'une plaine fertile, des environs où la nature déploie ſa majeſté dans les formes, ſon luxe dans les productions, un ciel ſerein, des aſpects qui manquent aux capitales des Empires, voilà des titres qui donnent un nouveau luſtre à ſon hiſtoire.

De Tarbes, en côtoyant l'Adour, on gagne Bagnères & la vallée de Campan. Nulle part l'accès des Pyrénées n'eſt auſſi facile; mais cette belle vallée s'éleve à peine juſqu'à leur région moyenne, & ſi l'on veut parcourir celles qui pénétrent la chaîne juſqu'aux frontieres d'Eſpagne, ce ſont les bords du Gave qu'il faut chercher, & c'eſt à Lourdes ou à Pau qu'il faut ſe rendre.

PAU eſt ſitué comme Tarbes dans cette région aſſez voiſine des Pyrénées, pour que le ſol n'y préſente que leurs débris chariés & accumulés par les torrens. Bien moins ancienne que Tarbes, cette ville n'en a pas moins une place diſtinguée dans l'Hiſtoire. C'eſt là que Henri IV naquit au milieu d'un des Peuples les plus aimables de la terre. Son château, tel qu'il l'a

laiſſé, reſpecté juſque dans ſa diviſion intérieure, garni de ſes vieux meubles, orné de portraits de famille, a l'air de l'attendre encore; mais lorſqu'on ſonge qu'il n'y reviendra plus, lorſqu'on ſe rappelle avoir vu ſon cercueil derriere ceux de trois Rois qui lui ont ſuccédé, on embraſſe ſon berceau comme une relique ſacrée, & ce vieux château, rempli des muets contemporains de ſa jeuneſſe, devient le plus triſte & le plus touchant des monumens.

Rien de plus délicieux que les environs de Pau, que les méandres du Gave, que les côteaux qui, en s'enchaînant, gouvernent ſon cours, & fourniſſent à la culture un refuge que ſes débordemens ſont forcés de reſpecter. Rien de plus riche que ces beaux vignobles où l'on recueille le *Vicbilh* & le *Jurançon*, que ces pentes couvertes de moiſſons, que ces nombreux vergers & ces habitations éparſes où le gentilhomme & le payſan, l'un comme l'autre propriétaires, vivent, ſelon leur condition, du produit de leurs champs. Rien de ſi intéreſſant que ce peuple, libre par ſon caractere bien plus que par ſes *fors* & priviléges, ſpirituel & vif, élégant, même ſans culture, dont le noble eſt ſans hauteur, & le cultivateur ſans groſſiéreté, chez lequel de vieux uſages & un vieux langage en honneur, atteſtent & nourriſſent l'amour de la Patrie. En

lui ce ſont ſes ancêtres que l'on voit ; tels étoient les Béarnois d'autrefois ; un peu plus farouches ſans doute, lorſqu'ils immoloient à leurs libertés les Souverains qu'ils croyoient ne les avoir pas reſpectées, mais guère plus naïfs, lorſque voulant ſe donner un maître, ils choiſirent entre deux enfans au berceau celui qui dormoit les mains ouvertes (1).

Les montagnes de la vallée d'Oſſau términent au ſud l'horiſon de Pau, & le *Pic du midi* éleve, au-deſſus de leurs ſommets croiſés ſa fourche aiguë que l'on diſtingue d'une grande diſtance. Ce Pic, ſitué dans le voiſinage de la crête des Pyrénées, & actuellement inacceſſible, a paru calcaire à l'auteur de l'Eſſai ſur l'Hiſtoire naturelle des Pyrénées. Un ſeigneur de la maiſon de Foix, le ſieur de Candale, tenta, il y a plus de deux ſiecles, d'en meſurer la hauteur. M. de Thou, qui tenoit de ſa bouche l'hiſtoire du voyage qu'il y fit, nous en a conſervé la relation dans ſes Mé-

(1) En 1173, les Béarnois voulant un maître du ſang de leur dernier Souverain, envoyerent des députés à ſa ſœur pour demander l'un de ſes deux jumeaux ; tous deux dormoient, l'un les poings fermés, l'autre les mains ouvertes ; dans l'attitude de celui-ci ils trouvèrent le préſage d'un caractère loyal & généreux, & l'enfant.... ô Providence ! devint *Gaſton le bon*.

moires (1). On voit, dans ce récit, que plusieurs jeunes gens l'ayant voulu accompagner en veste & légérement vêtus, se trouverent à peine au-dessus des nuages, que le froid les saisit de maniere qu'ils ne purent passer outre; que pour lui qui connoissoit les montagnes, il s'étoit fait apporter sa robe fourrée, & marchant avec précaution, accompagné seulement de quelques personnes, il monta au-dessus des retraites des chèvres sauvages & des aires d'aigles; que jusque-là il avoit trouvé des marches taillées dans le roc, mais qu'alors on ne voyoit plus de chemin, & que l'air froid & subtil leur causoit des étourdissemens qui les faisoient tomber en foiblesse, ce qui les obligea de se reposer & prendre de la nourriture; qu'enfin, après s'être enveloppé la tête, & se frayant une route, employant des échelles, des crocs, des grapins, & certains crochets qu'il avoit fait faire d'une maniere extraordinaire, il parvint à une station fort voisine du sommet. C'est de là, dit-il, qu'avec un quart de cercle, prenant pour rez-de-chaussée le cours paisible que les eaux précipitées de rochers en rochers avoient formé, il trouva 1100 toises pour la hauteur de la montagne. M. de Thou rai-

(1) Pag. 46 du onzieme volume de l'édition de Bâle, 1742.

ſonne enſuite, à la maniere du temps, ſur cette élévation qu'il trouve fort vraiſemblable, vû qu'il ſe rappèlle que c'eſt le ſentiment des anciens géométres que le mont Olympe, le plus élevé du monde, ne pouvoit cependant avoir plus de dix ſtades de hauteur, non plus que la mer de profondeur. Xenagoras trouva une demi-ſtade de plus dans la hauteur qu'il prit de la même montagne. Or, la ſtade revenant à 125 pas géométriques, dix ſtades & demie font 656 pieds & demi, ce qui arrange M. de Thou à 40 pieds près. Dans toutes ces meſures il n'eſt pas queſtion d'une baſe fixe ; les comparaiſons, par conſéquent, ſont nulles, & ce qu'il y a de plus clair dans ce récit & ces réflexions, c'eſt que M. de Candale & M. de Thou regardoient le Pic du midi de Pau comme la plus haute montagne des Pyrénées, & avec le mont Olympe, la plus haute du monde.

M. Flamichon nous a donné des meſures plus comparables. Selon lui le ſommet du pic eſt élevé de 1407 toiſes au-deſſus du pont de Pau.

C'eſt dans la vallée d'Oſſau que l'on trouve les *Eaux bonnes*, dont l'analyſe a été faite par M. Bayen, & qui ne paroiſſent point avoir de principe bien remarquable, ſi ce n'eſt un foye de ſoufre qui ſe manifeſte d'abord à l'odorat, & ſe rend enſuite ſenſible dans les expériences.

Les *Eaux chaudes* ſont à quelque diſtance de cellés-là, & leurs principes ſont peu différens. Ces dernieres ſont fréquentées depuis long-tems. Le ſéjour que la Princeſſe Catherine ſœur d'Henri IV y fit en 1591, y eſt conſtaté par de faſtueuſes inſcriptions. Le ſieur de Candale y étoit à la ſuite d'Henri d'Albret, roi de Navarre, leur grand-pere, dans le tems où il entreprit de gravir le Pic du midi; & M. de Thou qui s'y trouvoit en 1582, & qui en buvoit à chaque fois vingt-cinq verres, *plutôt par plaiſir que par néceſſité*, tandis qu'un jeune allemand de ſa ſuite en buvoit tous les jours cinquante verres en une heure, ne nous laiſſe pas plus de doute ſur la haute opinion qu'on en avoit alors, que ſur les doſes qu'en ſoutenoit l'eſtomac de nos ayeux.

En allant de Pau à Lourdes par la route du Gave, la plus intéreſſante & la plus féconde en beaux ſites, on laiſſe à droite la vallée d'Aſſon dont le Pic du midi, appellé Pic de Gabiſos, bien moins voiſin que celui de Pau de la crête des Pyrénées, a, ſelon M. Flamichon, 152 toiſes de moins.

A Lourdes on eſt à l'entrée des montagnes. La nature commence à revêtir des formes plus âpres; lés rochers ſe reſſerrent de tous côtés; la ville forme, en quelque ſorte, un défilé qu'elle

rend encore plus pittoresque, & que son château domine fiérement du haut d'un rocher inattaquable. Sous cette tour, dont la gothique structure sied si bien à la sévérité du paysage, sous ces murs, témoins d'événemens si tristement célébres, & destinés aujourd'hui à dérober à la pitié publique des gémissemens d'eux seuls entendus, le peintre admire & s'arrête, l'historien se rappelle de lugubres anecdotes, l'ami des hommes passe en silence & détourne les yeux.

Au-delà de Lourdes, des gorges plus ou moins resserrées, offrent souvent des aspects aussi sauvages que bornés. Des rochers bizarres, d'épais ombrages répandus entr'eux, quelques vergers peu étendus, enfermés par de grandes tables de schiste placées debout, tout avertit que l'on s'enfonce dans les Pyrénées, lorsque le défilé s'ouvre dans la plaine d'Argelès. Ici les montagnes reculent de tous côtés. Un bassin nivelé par les attérissemens des torrens qui en descendent, & fertilisé par leur cours, se couvre de moissons & de fruits; & le soleil qui sembloit avoir déjà perdu une partie de son pouvoir, dans les gorges par lesquelles on y parvient, reprend, dans cette plaine, toute sa force, pour en mûrir les productions.

Mais c'est ici qu'on laissera la vigne & le figuier, les vergers & les berceaux. Plus loin, on

on ne rencontrera plus de traces de l'élégante diſpoſition de culture que préſentent le Béarn & la Bigorre, & les beautés éparſes que l'on trouvera déſormais, ne ſeront plus que du genre paſtoral.

A Pierrefitte, la plaine d'Argelès ſe diviſe en deux étroites vallées qui ſe dirigent, comme les précédentes, vers la cîme des Pyrénées. Celle de la droite renferme Cauterèts, célébre par ſes eaux minérales. La région de montagnes, que cette vallée traverſe, eſt d'une hauteur conſidérable, & c'eſt à compter de ſa partie ſupérieure, que la crête des Pyrénées atteint ſa plus grande élévation.

La vallée qui s'ouvre à gauche, plus remarquable encore, tant par la fierté des deſſins de la nature, que par la hardieſſe des ouvrages de l'homme, conduit à la plaine de Luz, d'où l'on ſe rend, ou dans la vallée de Baſtan qui renferme Barèges, ou directement à la crête même des Pyrénées, par celle de Gavarnie.

Les vallées ſupérieures des monts du premier ordre, préſentent ſouvent des ſites moins extraordinaires, que ces gorges inférieures, creuſées, par les torrens, dans les rochers de leur baſe; & l'étroite vallée qui s'éleve de Pierrefitte à Luz, raſſemble des beautés & des horreurs, étrangeres à des vallées plus élevées, comme la route

du *Schellenenthal*, au pied du Saint-Gothard, en a, que la partie ſupérieure du paſſage ne préſentera plus. Il y a, entre ces deux gorges, une extrême reſſemblance ; mêmes obſtacles à vaincre, mêmes efforts de l'homme, & même ſuccès. Des rochers d'une effrayante hauteur, reſſerrent de même un torrent furieux, qui roule, tombe, fuit entre leurs débris, au fond d'un horrible précipice. Un chemin, taillé dans les flancs eſcarpés de ces rochers, ſoutenu ſouvent, en ſaillie, par des voûtes qui le ſuſpendent au-deſſus du torrent, le franchit, lorſque tout appui lui manque, & cherche ſur les rocs oppoſés des pentes moins rebelles. Même fracas dans les profondeurs, & même ſilence ſur les hauteurs ; un ciel reſſerré, de même, entre des cîmes âpres & menaçantes, comme le torrent l'eſt entre leurs profondes racines... mais le dirai-je ? la nature, dans le *Schellenenthal*, eſt encore bien plus grande, & l'homme eſt encore plus étonnant. Les précipices ſont plus profonds, les ſommités plus ſuſpendues; c'eſt dans le plus dur granit que le Suiſſe s'eſt frayé une route, & pour atteindre le baſſin de Luz, il n'y a pas de *pont du diable* à paſſer, pas de rocher de 80 pas d'épaiſſeur à traverſer(1).

(1) Le beau chemin de Pierrefitte à Luz ne laiſſe point dans l'incertitude ſur celui auquel on le doit. Il

Le baſſin de Luz rappelle celui d'Argelès, mais il eſt plus élevé, d'un degré, dans les montagnes. Moins étendu & moins fertile, il a des beautés d'un genre plus ſévere; cependant, de quelque côté qu'on l'atteigne, ce n'eſt pas moins un lieu de repos pour les yeux & pour l'ame. Les prairies y ſont riantes, les habitations propres & nombreuſes; les deux Gaves qui s'y confondent, ont perdu leur fureur, en ſortant de leurs ſauvages vallées, & ne la reprendront qu'en quittant ce lieu privilégié. Les montagnes environnantes, couvertes de champs & de paturages, ſe ſont ſoumiſes à la culture; rien ne menace; tout eſt tranquille; & c'eſt ici le refuge aſſuré du berger, quand les hauteurs où il erre avec ſes troupeaux, ſe ſont couvertes des neiges de l'hiver.

Luz eſt ſitué à l'extrémité de cette plaine, au pied du Pic de Leyrey, montagne d'un facile accès, ſur les pentes de laquelle M. Darcet a fait diverſes expériences météorologiques, & dont la cîme, ſelon lui, eſt élevée de 877 toiſes au-deſſus du ſeuil de l'égliſe de Luz.

Les bains de Saint-Sauveur ſe trouvent à une

---

eſt du nombre des monumens de l'adminiſtration de M. de la Bauve, Intendant de la Province, & date d'une cinquantaine d'années.

très-petite diſtance de Luz, dans la vallée de Gavarnie, que l'on doit regarder comme la continuation de celle du Lavedan, dont Lourdes eſt le chef-lieu, & qui s'éleve juſqu'à la crête des Pyrénées, dans la direction commune à toutes les grandes vallées de ces monts, celle du nord au ſud.

Barèges eſt plus éloigné de Luz. On y parvient en côtoyant le Gave de Baſtan, & en remontant une vallée étroite, nue, triſte, qu'il parcourt & qu'il dévaſte. L'entrée de cette vallée eſt marquée par les maſures du château de Sainte-Marie, placées de la maniere la plus pittoreſque, ſur un rocher qui formeroit, à lui ſeul, un magnifique objet dans le payſage. Barèges eſt ſitué deux lieues plus loin, dans une partie de la vallée ſi reſſerrée, que la ſeule rue qui le traverſe, repouſſe, d'un côté, les maiſons contre la montagne, & de l'autre, les ſuſpend ſur le Gave. Tout eſt éboulemens autour de ce lieu; on n'y apperçoit preſque rien du deſſin primitif de la vallée; c'eſt au pied d'un immenſe éboulement, que les bains ſont placés, à l'abri d'un taillis qui, ſemblable au bois d'*Urſeren*, eſt leur ſauvegarde contre les avalanches; & c'eſt encore ſur un éboulement énorme, que de l'autre côté du Gave, des bergers ont formé des prairies, & conſtruit quelques habitations.

On a vu que, la vallée de Baſtan exceptée, toutes celles que j'ai indiquées, s'élevent dans la direction du nord au midi, juſqu'à la cîme des Pyrénées. Là, elles rencontrent des vallées pareilles, & qui deſcendent dans la même direction, vers les plaines d'Eſpagne. La jonction de ces vallées s'opere néceſſairement dans les intervalles que les pics de la crête laiſſent entr'eux, & lorſqu'elle eſt acceſſible, elle forme communication entre les deux pentes des Pyrénées. Ces paſſages s'appellent *Ports*, dans le langage du pays. Ils ſont plus ou moins élevés, plus ou moins praticables. On donne le même nom aux paſſages intérieurs, ouverts entre les vallées ou parallèles ou convergentes; c'eſt ainſi que la vallée de Baſtan, dont la direction, différente de celle des vallées principales, court du ſud-oueſt au nord-eſt, communique, par un *Port* que l'on nomme le *Tourmalet*, avec la vallée de Campan, qui ſuit la direction commune (1).

(1) Le mot *Port* appartient à une racine primitive qui ſignifie *ouverture*. En Suiſſe on trouve un paſſage creuſé dans le roc, dès les tems les plus reculés, qui ſe nomme *Pierre-port*, pierre percée. *Port* de mer n'a pas d'autre origine. *Pore* dérive de la même racine. *Porte* en dérive auſſi.

Les eaux de Barèges, celles de Saint-Sauveur & celles de Cauterèts, paroiſſent ne différer que par les doſes des mêmes principes. On a reconnu, dans celles de Barèges, une petite quantité de foie de ſoufre, du natrum, du ſel marin, une terre calcaire, une autre terre de nature argileuſe, & une ſubſtance graſſe qui s'y trouve dans un état ſavonneux. La ſource la plus chaude de Barèges eſt au 39e degré environ du thermomètre de Réaumur, la plus chaude de Cauterèts à 44, & la plus chaude de Saint-Sauveur à 32. Au reſte, le degré de chaleur de ces ſources, éprouvant des variations, & les thermomètres étant ordinairement peu comparables, j'ai trouvé peu d'accord entre les obſervations de ce genre, faites en différens tems.

CHAPITRE III.

Environs de Barèges, Tourmalet, vallée de Campan.

ENFONCÉ, à Barèges, dans une gorge étroite, que reſſerrent de vaſtes éboulemens, ne voyant autour de ſoi qu'accumulations fortuites & que travaux tertiaires, quiconque n'eſt point en-

chaîné dans ce trifte lieu, à l'urne de fa nayade, fe hâte de chercher, dans la partie fupérieure de la vallée, fi ce n'eft des fites plus rians, au moins un air plus libre, & des montagnes moins défigurées.

On remonte cette vallée jufqu'au Tourmalet, par un chemin qui ferpente entre le Gave & les montagnes méridionales. Ces montagnes font efcarpées, arides, furmontées de pics aigus & décharnés ; elles forment le degré le plus bas d'un amas de rochers primitifs, qui paroît occuper tout l'intervalle que laiffent entr'elles les vallées d'Aure & de Gavarnie, depuis celle de Baftan, jufqu'à la crête des Pyrénées. Deux vallons, de l'afpect le plus ruineux, defcendent de cette région déferte dans la vallée de Baftan. Le chemin du Tourmalet eft traverfé par les deux torrens que ces vallées envoyent au Gave, & leur ouverture laiffe appercevoir les rochers menaçans qui les dominent, coupés par quelques maigres pâturages, de l'accès le plus difficile. Le premier de ces torrens eft le *Lienz*, & fa vallée eft la moins profonde ; le fecond defcend du lac d'*Efcoubous* ; tous deux roulent des blocs confidérables du granit & du gneifs qui compofent les monts de cette région, & quelques fragmens du marbre de premiere formation, qui eft

ſuperpoſé çà & là aux couches inférieures de ces montagnes, & qui en forme de moindres, dans quelques-uns des intervalles qu'elles laiſſent entr'elles.

C'eſt dans cette région, & ſur le bord de ſes torrens, que l'on trouve du marbre gris, entierement parſemé de petits grenats dodécaëdres; c'eſt auſſi de-là que j'ai vu deſcendre des blocs de granit roulé, dont les ſurfaces ſont chargées de bandes ſaillantes, de la matière même de la roche, qui ſont corps avec elle, & qui ſe croiſent en tout ſens; ſingularité très-remarquable, peu obſervée, & qui doit attirer ſur ces granits l'attention du lithologiſte. C'eſt auſſi dans les pics dont cette région eſt hériſſée, depuis celui d'*Eſlitz* juſqu'au *Cau d'Eſpada*, que l'on trouve le criſtal de roche, de beaux ſchorls criſtalliſés, l'amianthe, & peut-être la tourmaline (1).

---

(1) Les minéraux de cette partie des environs de Barèges ſont décrits par M. Mathieu de Favieres, mon ami, dans l'important ouvrage que notre ſavant compatriote, M. le Baron de Dietrich, a donné ſur les mines des Pyrénées. *Voy. pag.* 335 *& ſuiv.*

C'eſt M. le Baron de Dietrich qui parle des granits à bande ſaillante. Il les a vus dans les gorges des environs de Pierrefitte. *Voy. p.* 358, *en note.* Je ne connois nul Auteur qui en ait fait mention avant lui, & je crois

La rive opposée du Gave, présente un aspect tout différent. Des éboulemens, produits par la chûte & la décomposition des roches feuilletées qui forment de ce côté les montagnes, sont tapissés d'une verdure uniforme & triste, coupée çà & là par des ravins dont les eaux tarissent lorsque les neiges sont épuisées. Quelques habitations marquent la partie de ces pentes, qu'il a été possible de cultiver en prairies, & qui accorde un peu de seigle aux travaux du montagnard. De petites huttes sont dispersées dans les pâturages plus élevés & plus stériles.

On voit ainsi, que la vallée de Bastan, dirigée à-peu-près dans le sens de la chaîne des Pyrénées, & séparant les roches granitiques de

---

avoir observé le premier ceux de la vallée de Bastan, qui sont probablement la source de ceux que M. de Dietrich a trouvés dans le voisinage de Pierrefitte.

M. Pagèz, Apothicaire du Roi aux eaux de Barèges, est d'opinion qu'il se trouve de la tourmaline parmi les schorls des montagnes voisines; il croit en avoir vu des fragmens. Personne ne peut mieux que lui s'assurer si elle y existe en effet; la connoissance qu'il a des lieux & des minéraux qu'ils renferment, & le soin obligeant qu'il prend de communiquer, à cet égard, ses renseignemens aux personnes qui s'adressent à lui, concourront sans doute à éclaircir bientôt ce fait.

celles où l'argile commence à dominer, eſt une de celles qui ſe creuſent ſi aiſément dans la direction des bandes de la chaîne, entre des monts de nature différente. Les profondeurs de cette vallée ont été pleines de couches intermédiaires, dont il ne reſte plus de traces que le Tourmalet, crête tranchante qui lie encore à la maſſe méridionale, le Pic du midi projetté en avant ſur les plaines, comme un immenſe promontoire. Le Tourmalet fut, dès l'origine, le lieu du partage des eaux qui ſe jettoient, d'une part, dans le baſſin de Luz, & de l'autre, dans la vallée de Campan; car la hauteur relative du Pic du midi atteſte qu'il y a toujours eu, en ce lieu, une plus grande accumulation de la matiere des montagnes.

Les deux côtés du Tourmalet ſont bien différemment partagés. Il ſépare les extrêmes de la fertilité des monts, & de la perfectibilité de la vie paſtorale. La vallée de Baſtan, ravagée par un torrent furieux, expoſée à l'éboulement des pentes eſcarpées, entre leſquelles elle eſt reſſerrée, dévaſtée par les avalanches, aride & ſans arbres, n'a qu'un bétail ſouffrant, & des pâtres groſſiers; la vallée de Campan, dès le Tourmalet, arroſée par des eaux plus calmes, environnée de montagnes acceſſibles, a des pentes plus douces, des ſurfaces plus herbeu-

ſes, d'heureux troupeaux & d'heureux bergers.

Dans la vallée de Barèges, comme dans les vallées les plus élevées & les plus ſauvages des Pyrénées, j'ai retrouvé, à peu de différences près, l'économie paſtorale des hautes Alpes. Cette ſimilitude générale embraſſe même de ſi petits détails, que l'on croiroit que le berger de l'une de ces contrées a été le diſciple du berger de l'autre, ſi l'on oublioit que l'homme de toute la terre eſt le même homme, & que les mêmes ſituations lui ſuggerent les mêmes moyens.

Par-tout où les monts, s'élevant au-deſſus des hauteurs communes, préſentent des vallées long-tems couvertes de neiges, à peu de diſtance des vallées habitables, les bergers ont leur maiſon d'hiver dans ces dernieres, & placent leur maiſon d'été dans les vallées ſupérieures, où la nature du terrein, ſa pente, le voiſinage & la direction des eaux leur ont permis de former des prairies de quelque étendue. Ils paſſent la belle ſaiſon dans celles-ci; ils y attirent les eaux avec précaution, & les conduiſent avec dextérité, au moyen de petits canaux qui ſillonnent en tout ſens la prairie. Le même filet d'eau abreuve les poſſeſſions contigues, placées les unes au-deſſous des autres. Une ardoiſe poſée

de champ, eſt la ſimple écluſe qui coupe ſon cours, où l'on veut, & le renvoie dans les canaux voiſins, où les mêmes moyens le dirigent de prairie en prairie, juſqu'au plus bas de la pente qu'il doit fertiliſer.

Pendant que ces ſoins & ceux de la fenaiſon occupent la famille, les troupeaux vont chercher leur pâture dans les montagnes les plus élevées, de l'irrigation deſquelles les nuages ſeuls peuvent faire les frais. Un ſeul homme les ſuit, & ſe fait une hutte de quelques pierres entaſſées, ſi quelque roche creuſée par la nature ne lui offre pas un aſyle.

Quand les foins ſont enfermés dans la maiſon d'été, & quand l'automne y ramene le bétail, la famille deſcend au village, & le berger ſe refugie avec ſon troupeau dans la maiſon abandonnée, où il vit ſeul, au milieu des neiges de l'hiver, pendant que le troupeau conſomme la proviſion qui lui a été préparée. C'eſt alors que la patience & le courage de ce ſolitaire ſont exercés. Qu'il eſt à plaindre, quand un hiver plus rigoureux que de coutume, quand une extraordinaire abondance de neiges, quand des vents plus impétueux, & des lavanges plus fréquentes, le confinent & l'aſſiégent dans ſa retraite ! que d'accidens ſurviennent, contre leſquels il eſt ſeul à ſe défendre ! que d'accidens il redoute, dont il ne

peut confier la crainte à perſonne ! Qu'on ſe le repréſente, cette année même où je parcourois ces montagnes, année déſaſtreuſe, où le 9 mai vit encore les pâturages inférieurs ſe couvrir de neige, où les troupeaux enfermés étoient réduits à la diſette, où le malheureux berger pleuroit ſur leurs beſoins, & les voyoit périr !

Et tant de travaux n'apportent au berger de ces hautes vallées, que le plus étroit néceſſaire. Il n'a pas, comme celui des Alpes, un bétail vigoureux, & des vaches fécondes. Soit que l'herbe de ſes pâturages ait moins de vertu, ſoit que, plus pauvre & forcé de partager avec les rejettons de ſon troupeau, le lait déjà peu abondant des meres, il épuiſe ces nourriſſons, condamnés dès leur naiſſance à la diſette, j'ai vu, dans toutes les montagnes que j'ai parcourues, leur habitant réduit à conſommer tout le lait de ſon bétail ; les vaches les meilleures n'en produire que huit *taſſes* ou quatre ſeptiers, quand la plus mauvaiſe en rend dans les Alpes le ſextuple ; les troupeaux foibles & timides, en comparaiſon de ceux de la Suiſſe ; peu de fromage ; peu de beurre ; & en un mot, nul produit réel des peines du paſteur, que de jeunes bêtes de peu de prix, dont la vente lui fournit à peine le moyen de ſubvenir aux charges publiques.

Le berger de ces contrées, au reſte, n'eſt

pas, comme ſon troupeau, ſans vigueur & ſans courage. Le droit de ſe garder lui-même, droit que l'Etat a dû lui laiſſer, le pénétre encore de l'idée de ſa propre importance. Il eſt armé ; il défend ſes limites, en défendant ſes pâturages ; il eſt, par conſéquent, dans le cas d'une adhéſion active & directe aux loix qui le gouvernent, adhéſion qui lui ſemble un choix, & dont le ſentiment équivaut à celui de la liberté.

La vallée de Barèges, n'ayant nulle communication propre avec l'Eſpagne, eſt unie avec celle de Gavarnie pour la défenſe du paſſage ouvert dans celle-ci. J'ai connu des bergers qui avoient fait, dans leur jeuneſſe, la guerre des limites ; j'en ai connu qui ont fait, plus recemment, la guerre particuliere de vallée à vallée, pour les droits de pâturages, & qui m'ont indiqué leurs campemens, leurs poſtes, leurs champs de bataille, là où l'on croiroit qu'il n'y a que des aigles qui puiſſent ſe battre.

En décrivant ainſi les hautes vallées des Pyrénées, & la vie de leurs paſteurs, je n'ai rien dit qui concerne la vallée de Campan. Là c'eſt une autre nature & d'autres bergers.

Deux vallons, dont le premier deſcend du Tourmalet, & l'autre des montagnes de la vallée d'Aure, ſe perdent, au bourg de Sainte-Marie, dans la vallée de Campan. Chacun de ces vallons

y apporte le tribut de ſon torrent ; & l'Adour, formé de leurs eaux confondues, après avoir baigné les riches prairies de cette vallée, rencontrant à Bagnères les plaines de la Bigorre, comme charmé des contrées qu'il abandonne, & de celles qu'il va parcourir, ſemble lutter, par ſes longs circuits, contre la commune deſtinée des fleuves, lorſque, rencontrant le Gave à Bayonne, né à côté de lui, il s'engloutit avec lui dans les gouffres de l'Océan.

Je ne peindrai point cette belle vallée qui le voit naître, cette vallée ſi connue, ſi célébrée, ſi digne de l'être ; ces maiſons ſi jolies & ſi propres, chacune entourée de ſa prairie, accompagnée de ſon jardin, ombragée de ſa touffe d'arbres ; les méandres de l'Adour, plus vif qu'impétueux, impatient de ſes rives, mais en reſpectant la verdure ; les molles inflexions du ſol, ondé comme des vagues qui ſe balancent ſous un vent doux & léger ; la gaité des troupeaux, & la richeſſe du berger ; ces bourgs opulens formés, comme fortuitement, là où les habitations répandues dans la vallée, ont redoublé de proximité ; Bagnères, ce lieu charmant où le plaiſir a ſes autels à côté de ceux d'Eſculape, & veut être de moitié dans ſes miracles, ſéjour délicieux, placé entre les champs de la Bigorre & les prairies de Campan, comme entre la richeſſe &

le bonheur ; ce cadre enfin, digne de la magnificence du tableau ; cette fiere enceinte, où la nature oppoſe le ſauvage au champêtre ; ces cavernes, ces caſcades, viſitées par tout ce que la France a de plus aimable & de plus illuſtre ; ces roches, trop verticales peut-être, dont l'aridité contraſte avec la parure de ces heureuſes vallées ; ce Pic du midi ſuſpendu ſur leurs tranquilles retraites, comme l'épée du tyran ſur la tête de Damoclès ...... menaçans boulevards qui me font trembler pour l'Eliſée qu'ils renferment.

Mais, remontant aux cauſes de la fertilité de la vallée de Campan, c'eſt à la crête du Tourmalet, c'eſt entre les rochers hériſſés de la vallée de Baſtan, & les rochers émouſſés de l'Eſcalette, que je tranſporterai l'obſervateur. D'un côté, je lui montrerai le Gave roulant les débris des monts ; de l'autre, l'Adour reſpectant un brin d'herbe. Nous ſuivrons ſon cours vif, mais bienfaiſant. Nous verrons ſes bords deſſinés par le gazon, & les rochers qui le diviſent, couverts de mouſſe. Nous le verrons, à *Trames-aigues*, tomber en une ſuperbe caſcade, entre des rochers tout couronnés de fleurs. Bientôt les ſapins accompagneront, en touffes vigoureuſes & pittoreſques, ſes ſauts hardis, mais innocens. La végétation s'approche de lui avec confiance ; car

il

il a, depuis long-temps, oublié ſes anciennes fureurs : les montagnes ſe ſont écroulées ; il en a nivelé les débris ; les pentes ſe ſont adoucies ; tout favoriſe ſa tendance ; rien ne l'irrite ; & pour quiconque n'a point encore obſervé de torrent, ainſi en paix avec la nature qui l'environne, le tumulte apparent de ſes eaux forme un contraſte étrange, avec le repos de ſes rivages.

C'eſt à l'adouciſſement de ces pentes que la vallée de Campan doit l'avantage d'être la plus délicieuſe retraite de la vie paſtorale. Elle fut, d'abord, un profond ravin, creuſé, entre les racines du Pic du midi & les rochers calcaires qui s'y appuyoient, par ces torrens anciens dont l'impétuoſité étoit proportionnée à la roideur des pentes primitives, & dont la fureur était irritée par l'aſpérité des formes qu'avoit ébauchées le vieux Océan ; mais les débris des ſommets qui la dominoient, ſont venus rehauſſer le fond de ſes précipices ; les eaux ont tendu, ſans ceſſe, à égaliſer le ſol qu'elles parcouroient ; les éboulemens ſe ſont étendus ; le repos a ſuccédé à de longues convulſions ; & la végétation a couvert ces amas de ruines, déſormais propres à la recevoir.

La vallée de Campan eſt donc une apparition anticipée du monde futur. Elle préſente cet état de calme, ſi bien annoncé & ſi bien décrit par

ce phyſicien-philoſophe (1), digne de prévoir tout ce que l'humanité peut attendre de la perfectibilité de la terre. Telles ſeront toutes les vallées des Pyrénées & des Alpes, du Caucaſe, de l'Atlas & des Andes, quand les forces qui tendent à produire, ſeront en équilibre avec celles qui tendent à détruire ; quand les ſommets auront ceſſé de deſcendre vers les baſes, & les baſes de s'élever vers les ſommets ; quand les pentes auront ce degré d'inclinaiſon, où il n'y a plus d'éboulement poſſible ; quand l'active végétation, ſi prompte à s'emparer des ſurfaces qui jouiſſent d'un moment de repos, ſi ſouvent repouſſée du flanc des montagnes par les dernieres agitations de ces géans expirans, s'aſſeoira en paix ſur leurs cadavres.

Mais ſi la vallée de Campan n'en étoit pas encore à cet état de calme permanent ! ſi des révolutions la menaçoient encore !... que de hauteurs je vois autour d'elle, qui ont à rabaiſſer leur orgueil au niveau de ſes collines ! Là, c'eſt le Pic d'Eſpade, ſuſpendu ſur les ſources de ſa riviere ; ici, le marbre caverneux qui renferme ſes grottes ; plus loin, mais plus haut, ce Pic du midi qui n'en eſt pas encore aſſez loin au gré de mes craintes, puiſqu'entre lui & ces heureux

(1) M. de Luc.

vallons, je ne vois que des pentes prêtes à y rouler ſes ruines.... Les changemens de forme ſont lents aujourd'hui; mais s'ils devenoient ſubits, .. quel bouleverſement, & que de débris! Alors & pour long-temps, plus de prés & plus de bergers; plus de ces cabanes ſi élégantes & ſi paiſibles.... Des rocs amoncelés; des eaux furieuſes; quelques gazons iſolés, broutés par la brebis & la chèvre: voilà ce que notre poſtérité verroit dans la vallée de Campan; & le ſouvenir de cette ſeconde Arcadie, devenue le domaine de la fiction, revêtiroit, peut-être, les couleurs fantaſtiques de la premiere.

CHAPITRE IV.

Le Pic du midi de Bagnères.

On ne ſauroit faire un pas dans les lieux que je viens de parcourir, ſans que tout rappelle au Pic du midi. Dominateur de la partie la plus connue de cette contrée, il forme par-tout l'objet le plus impoſant du tableau. Sa ſituation, voiſine des plaines, leur préſente le ſpectacle extraordinaire d'une élévation qu'elles voient rarement de ſi près; & ſes dimenſions apparentes, en impoſant ſur ſa hauteur relative, ſemblent

ranger au-deſſous de lui, les montagnes ſupérieures qui fuient en arrière. Inacceſſible, du côté où il ſe préſente avec le plus de majeſté, il a des avenues détournées, qui conduiſent avec tant de facilité à ſa cîme, qu'y parvenir eſt un ſuccès à la portée des forces les plus communes, & que les baigneurs de Barèges & de Bagnères, qui vont y jouir d'une de ces vues que la nature refuſe aux ſommités centrales qu'environne un immenſe chaos de montagnes accumulées, n'achetent cet avantage, que ce qu'il faut, pour aſſaiſonner, de l'idée de quelques difficultés vaincues, le plaiſir de ſe croire au ſommet d'un des plus fiers rochers des Pyrénées.

C'eſt donc, à plus d'un titre, que le Pic du midi eſt devenu le rival du Canigou qu'illuſtroit peut-être le voiſinage de Perpignan, autant que les travaux de Caſſini, & il étoit naturel que ces deux monts fuſſent, dans l'opinion vulgaire, le *maximum* de l'élévation des Pyrénées. S'ils ſont privés, au reſte, de la gloire d'être au rang de leurs ſommités ſupérieures, aſſez d'honneur leur demeure encore : placés entre les extrêmes de la hauteur & de l'abaiſſement, ils conduiſent l'obſervateur, par des routes faciles, à ce degré d'élévation où l'un & l'autre n'en impoſent plus; leur cime eſt déjà dans la région où ſe forment les météores, mais elle n'atteint point à ces hau-

teurs inhabitables, où l'exiſtence devient pénible, où le phyſicien ſe décourage, où le ſoin de vivre ſe ſubſtitue au ſoin de contempler ; & ſi le Canigou a eu l'avantage de concourir à diriger la méridienne de Paris, le Pic du midi vient d'avoir celui d'être géométriquement gradué, dans le cours d'un travail dont j'aurai bientôt occaſion de parler, & qui promet à la phyſique les plus heureux réſultats (1).

Ce fut dans le deſſein de jetter un coup-d'œil, du haut de cet obſervatoire, ſur les montagnes méridionales, que j'y montai la premiere fois. Ce coup d'œil devoit me diriger dans les courſes que je me propoſois de faire, pour comparer à la partie centrale des Alpes, la partie correſpondante des Pyrénées, & fixer mon opinion ſur l'état des neiges de ces dernieres. Il n'étoit pas douteux, qu'à la cîme du Pic du midi, je ne fuſſe aſſez haut pour débrouiller ce chaos de rochers amoncelés, & pour diſtinguer ce qui s'éleveroit réellement au-deſſus de ſon niveau.

Lorſque de Barèges, on monte au Pic du midi, on côtoye ordinairement le Gave juſqu'au Tourmalet, & de là on tourne au nord, dans le vallon qui s'éleve juſqu'à la baſe même du

---

(1) Voy. ci-après, chap. VII.

cône du pic ; mais, pour ſortir plutôt des triſtes profondeurs où Barèges eſt enſeveli, je préférai de paſſer le Gave, au bas de ce lieu même, & de monter directement vers des hauteurs qui m'étoient connues, & d'où un berger, dont la maiſon étoit quelquefois mon refuge, devoit m'indiquer des routes aſſez élevées pour que je viſſe promptement développer l'étendue des régions que je me propoſois d'obſerver. Deux perſonnes, peu faites aux fatigues de montagnes, m'accompagnoient : elles ne trouverent pas cette premiere partie du voyage la plus aiſée.

La pente que nous parcourions, eſt herbeuſe. On a formé des prairies ſur ſes premieres plateformes, & l'on y rencontre quelques habitations, à peine viſibles du fond de la vallée, & dans l'une deſquelles je choiſis un guide. Plus haut, l'herbe ſe raccourcit, & l'on ne trouve plus que des huttes de pâtres, & quelques troupeaux épars. Nul arbre & nul arbriſſeau, dans cette partie de la vallée ; rien ne s'y éleve au-deſſus de l'herbe, ſi ce n'eſt le *Rhododendron*, qui paroît à 200 toiſes environ, au-deſſus du niveau de Barèges, & dont la jolie fleur cramoiſie égayoit la monotone verdure de cette contrée. Cet humble arbriſſeau eſt le ſeul combuſtible que l'habitant de ces pâtu-

rages élevés ait à ſa portée, & dans les Pyrénées, comme dans les Alpes, ſa préſence avertit le Naturaliſte, qu'il eſt parvenu à huit ou neuf cens toiſes au-deſſus du niveau de la mer.

Nous nous tinmes à cette hauteur, & bientôt nous tournâmes à gauche, dans le vallon du Pic du midi, laiſſant au-deſſous de nous des pâturages où l'Iris formoit des tapis entiers, du plus beau violet. Le vallon où nous entrions, n'eſt pas moins triſte que les pentes que nous venions de parcourir. Les rochers y montrent déjà leurs bandes preſque verticales, & les flancs des monts ſe jonchent de leurs débris. Ici, finit la ſphere d'activité du berger de Barèges; privé de l'étendue de prairies néceſſaires, pour entretenir, l'hiver, le bétail dont il pourroit, l'été, couvrir ſes montagnes, trop pauvre, pour que les ſpéculations du commerce ſoient à ſon uſage, il abandonne le Pic du midi aux Béarnois qui, plus riches, & encouragés par des formes d'adminiſtration plus vivifiantes, achetent, à un prix modique, le droit d'y conduire leurs moutons. Au moment où nous étions entrés dans ce vallon, nous avions vu un troupeau répandu ſur les hauteurs, & qui ſembloit en poſſeſſion paiſible de leurs pâturages; mais le berger qui nous conduiſoit, n'étoit pas homme à s'y méprendre; il jugea

bientôt, à sa disposition, que ses conducteurs n'étoient pas les usufruitiers légitimes de ce canton, & en effet, à peine il nous en eut confié le soupçon, que nous vimes les chiens rassembler le troupeau, & les bergers paroître. C'étoit des Béarnois, traversant en fraude ces vallées élevées; notre guide, qui les avoit reconnus à une distance où nous les distinguions à peine, témoignoit avec une ardeur extrême le desir de les joindre; mais les Béarnois s'étoient mis en marche, & conservoient l'intervalle qui les séparoit de nous; tout se tenoit en garde; rien ne s'écartoit; les chiens, les moutons même sembloient comprendre qu'ils étoient en pays ennemi, & le troupeau, sans cesser de paître, tourna bientôt vers des passages propres à rassurer les bergers sur la crainte d'une surprise.

Ce reste de mœurs nomades faisoit la matière de notre entretien, lorsque nous atteignimes un beau réservoir d'eau, appelé le *Lac d'Oncet*. Ici, enfin, la nature prend un grand caractère. Ce lac, placé dans une haute situation, puisqu'il est, à peine, à 320 toises au dessous du sommet, a, selon M. Moisset, 250 toises de long, sur 150 de large. Des rochers escarpés, & que visitent seulement l'Isard & son agile chasseur, l'enferment au couchant; un de leurs ravins, le plus profond & le plus déchiré de

tous, conduifoit, de la région des nues au niveau de fes eaux, une vafte lavange qui s'appuyoit fur la glace, dont une grande partie de fa furface étoit encore couverte. A l'oppofite, c'étoit, au contraire, de petits vallons d'une fraîche verdure; en face, le Pic s'éleve rapidement en un beau cône, & au midi, la vue s'étend jufqu'aux pics de granit, dont les bafes forment, de ce côté, l'enceinte de la vallée de Baftan. C'eft un beau défert que ce lieu : les montagnes s'enchaînent bien; les rochers font d'une grande forme; les contours font fiers; les fommets hériffés; les précipices profonds; & quiconque n'a pas la force de chercher, dans le centre des montagnes, une nature plus fublime, & des folitudes plus étranges, prendra ici, à peu de frais, une idée fuffifante des afpects que préfentent les monts du premier ordre.

La chaleur du foleil commençoit à fe faire fentir, & nous avoit engagés à prendre un moment de repos. Nous nous étions remis lentement en marche. Déjà les fleurs d'un gazon court & vigoureux, nouvellement découvert par les neiges qui fe cantonnoient de diftance en diftance, me rappelloient les hautes vallées des Alpes, & leurs pâturages. L'air étoit tranquille, & parfumé par la *Lauréole odoran-*

te (1), qui commençoit à fleurir, car les jours de la canicule ſont le printems de ces lieux. Je ſentois ce charme, que j'ai tant connu, tant goûté ſur les montagnes, ce contentement vague, cette légereté du corps, cette agilité des membres, cette ſérénité de la penſée, ſi doux à éprouver, ſi difficiles à peindre; mes pas ſe preſſoient, & mes compagnons ne pouvoient plus me ſuivre. Je les attendois par intervalles, bientôt je ne pus plus les attendre, & leur abandonnant mon guide, je gravis ſeul, & en droite ligne, vers la cîme; je l'atteignis en peu de tems, & du bord d'un précipice effroyable, je vis un monde à mes pieds.

Le confus amas des rochers méridionaux, qui, juſqu'à ce moment, avoit empriſonné ma vue & fatigué ma penſée, ſe courboit derrière moi en un vaſte croiſſant, & portoit déſormais ſes hauteurs ſupérieures à cette diſtance, d'où la grandeur ceſſe d'être accablante. Placé au centre apparent de ſa courbure, je voyois mourir, à côté de moi, ſes extrémités. Rien ne s'élevoit plus entre moi & les plaines; je plongeois, comme du haut des nuages, ſur leurs vallées & leurs collines, réduites preſque au même niveau, & je parcourois d'un coup-d'œil

(1) *Daphne Cneorum.*

la Bigorre, le Béarn, le Couferans, le Languedoc même, jufqu'à ce profond éloignement, où une vapeur légère, fondant les limites de l'horifon dans l'immenfité des cieux, venoit au fecours de l'œil, & ne lui laiffoit rien à regretter.

Mais ce qui rappelloit fans ceffe mes regards, ce qui les repofoit délicieufement, c'étoit les collines & les pâturages qui s'élevoient du fond du précipice vers la pente efcarpée du Pic, & formoient un repos entre fa cîme & fa bafe. Là, j'appercevois la hutte du berger, dans la douce verdure de fa prairie; le ferpentement des eaux me traçoit le contour des éminences; la rapidité de leur cours m'étoit rendu fenfible par le fcintillement de leurs flots. Quelques points fur-tout fixoient mon attention : je croyois diftinguer le troupeau, & reconnoître le berger qui, peut-être, regardoit planer fur fa tête, l'aigle que je voyois, bien au-deffous de moi, décrire de vaftes cercles dans les airs.

Le lieu même, où je me trouvois, n'eut que mon dernier regard. J'avois déjà épuifé le peu de force que fe trouve l'homme qui veut contempler la nature dans fon immenfité, lorfque je confidérai mon étroite ftation; lorfque je vis que, fur cet âpre rocher, tout n'eft pas débris, & que les feuillets hériffés du dur fchifte

qui le compoſé, protegent de la verdure & des fleurs contre la froidure & les ouragans de cette haute région ; le *Carnillet mouſſier* (1), riante parure des rochers élevés, & deux ou trois pieds d'une *Gentiane* (2) qui ſe plaît dans les lieux que la neige couvre long-temps, & qu'elle abreuve ſans ceſſe, fleuriſſoient, exilés ſur cette cîme déſerte. Quelques inſectes bourdonnoient à l'entour ; un papillon même, parvenu à cette hauteur, par les pentes méridionales, voltigea un moment d'une fleur à l'autre ; mais bientôt, emporté vers le précipice, il confia ſa frêle exiſtence à l'immenſe océan de l'air.

Ce n'eſt point là le ſpectacle, & la décoration des montagnes centrales, de ces hauteurs déſolées, ſous leſquelles les vallées s'enfoncent dans un abyme que l'œil n'oſeroit ſonder ; de ces ſommets, d'où l'on ne voit que d'autres ſommets qui ſurnagent les vapeurs terreſtres ; de ces déſerts, où l'œil ne rencontre plus rien qui le raſſure ; où l'oreille ne ſaiſit pas un ſon qui appartienne à la vie ; où la penſée ne trouve plus un objet de méditation qui ne l'accable ; où l'imagination s'épouvante à l'approche des idées d'immenſité & d'éternité, qui s'emparent

(1) *Silene Acaulis.*
(2) *Gentiana Verna.*

d'elle ; où les ſouvenirs de la terre habitée, expirent ; où un ſombre ſentiment fait craindre qu'elle-même ne ſoit rien.... Ici, l'on n'eſt pas hors du monde : on le domine ; on l'obſerve ; la demeure des hommes eſt encore ſous les yeux ; leurs agitations ſont encore dans la mémoire ; & le cœur fatigué, s'épanouiſſant à peine, frémit encore des reſtes de l'ébranlement.

Je me recueillois, plutôt que je ne me repoſois, & je reſpirois la paix avec l'air de cette région, lorſque mes compagnons arriverent, & me rappellerent à l'objet de mon voyage. Tandis qu'ils jouiſſoient, à leur tour, de ce ſpectacle qui fait oublier toutes les fatigues, j'examinai les montagnes méridionales. Un regard ſuffiſoit ; le chaos étoit démélé ; plus de doute ſur les hauteurs relatives, & ſur la route qu'il falloit tenir, pour viſiter les hauteurs principales de cette partie des Pyrénées. Pluſieurs rangs de montagnes s'élevent en amphithéâtre, depuis le Pic du midi juſqu'aux frontieres d'Eſpagne. Ces montagnes ſont réunies en groupes diſtincts. Un Pic aigu & neigé, domine celui de ces groupes, qui eſt le plus voiſin du Pic du midi & de la vallée de Baſtan. Ce Pic eſt déſigné dans la grande carte des Pyrénées, mais il n'y eſt pas nommé. Les habitans du pays l'appellent *Neou-vielles*, vieilles neiges. Un autre, dont je n'ai pas fixé

le nom, paroît dominer un autre groupe, ſitué au couchant du premier, à peu près ſur la même ligne, & au même degré de l'amphithéâtre univerſel. Derriere ces groupes, s'élevent des groupes bien plus conſidérables, & dont les dominateurs forment la crête même des Pyrénées, & la ſéparation des deux royaumes. C'eſt là, qu'à plus de 16000 toiſes de diſtance, on voit en face les *Tours de Marboré*, ſi remarquables par les formes émouſſées, qu'elles doivent à la ſinguliere diſpoſition de leurs aſſiſes. *Vignemale* ſe montre à l'oueſt, entouré de nombreux acolites; le *Mont-perdu*, que l'on peut conſidérer comme appartenant au Marboré, dont il eſt le ſommet le plus élevé, paroît à l'eſt, où il domine tout ce qui l'environne; & plus loin, on diſtingue, comme une accumulation confuſe, la maſſe reſpectable des monts que traverſe le port de la *Pez*, & qui ſépraent la vallée d'Aure, de l'Eſpagne.

On voit donc ici ce que l'on a obſervé dans les Alpes : on voit la chaîne des Pyrénées, compoſée, en quelque ſorte, de chaînes particulieres qui en ſuivent la direction générale, baſſes vers les plaines, plus hautes, à meſure qu'elles s'en éloignent, & s'élevant ainſi, par étages, juſqu'à celle qui forme l'arrête de la chaîne. On voit plus ici : on voit que chacune de ces bandes eſt compoſée, à ſon tour, d'un petit nombre de monts

principaux, qui laiſſent entr'eux de grands intervalles, occupés par leurs dépendans.

En même temps que ces obſervations m'avertiſſoient de ne point chercher, entre le Pic du midi & les frontieres du royaume, les montagnes ſupérieures que je voulois viſiter, elles me donnoient une idée de la hauteur des ſommets qui forment la crête de la chaîne. En effet, je ne pouvois pas douter dès-lors, que le Pic du midi n'excédât le Canigou en hauteur; & M. Flamichon, en lui donnant 1371 toiſes au-deſſus du pont de Pau, n'avoit pas paru s'écarter de la vérité. Or, je voyois le *Pic du midi*, ſenſiblement dominé par celui de *Neou-vielle* qui domine le ſecond rang, comme le Pic du midi domine le premier; & *Neou-vielle* ſe montroit fort au-deſſous des monts principaux, qui ſéparent la France de l'Eſpagne. Cet accroiſſement d'élévation m'auroit même paru très-rapide, ſi je n'avois conſidéré que l'accroiſſement de neiges, qui l'accompagne; mais ſachant qu'elles augmentent en proportion plus grande que les hauteurs, en ſorte que les monts les plus voiſins des plaines perdent celles qu'ils devroient conſerver, & que les monts voiſins du centre en conſervent qu'ils devroient perdre, je réduiſis l'accroiſſement d'élévation à des quantités que j'ai trouvé, depuis, ne s'écarter pas beaucoup de la

vérité, & je ne vis, dans l'accumulation confidérable des neiges de la crête, que l'efpérance de trouver, entre la région fupérieure des Pyrénées, & celle des Alpes, plus de fimilitude qu'on n'en avoit trouvé jufqu'à préfent.

Mes compagnons s'étoient repofés une heure, au fommet du Pic, lorfqu'ils me propoferent de le quitter. Nous defcendîmes rapidement jufqu'à la *Hourque de cinq ours*, petit plateau que l'on rencontre entre la cime & le lac. C'eft le point où le vallon qui s'éleve du fond de la vallée de Campan au fommet du Pic, rencontre celui par lequel nous l'avions monté, & c'eft le lieu où, en 1748, M. de Plantade, âgé de foixante-dix ans, mourut fubitement, à côté de fon quart de cercle, & dans les bras de fes guides. Nous trouvâmes ici un chaffeur. L'Izard fréquente cette région, & fuit, dans les détours de fes vallons, la chaleur du foleil qu'il ne peut fouffrir. C'eft le chamois des Pyrénées. Je l'ai trouvé, au refte, plus petit, & d'une couleur plus claire, que celui des Alpes; & fi j'en juge d'après ce que les chaffeurs m'ont rapporté de fes mœurs, & de la maniere dont ils le poufuivent, j'ai lieu de le croire, auffi, moins fort & moins agile.

En moins de trois quarts-d'heure, à compter du moment de notre départ de la cime, nous étions au bord du lac. Nous nous y repofâmes, un

un moment, ſur le gazon parfumé. La chaleur étoit brûlante. Des moutons, diſperſés ſur ces pâturages, ſe repoſoient auſſi, les uns à l'ombre des rochers, les autres ſur la neige; les bergers les ſurveilloient, du haut d'un énorme quartier de roche, ſur lequel ils étoient couchés. Cet aſpect étoit doux autant que pittoreſque, & rien, cette fois, ne fuyoit à notre approche. En ce moment, deux jeunes montagnards nous aborderent; beaux, & bien faits, ils marchoient pieds nus, avec cette grace & cette légereté qui diſtinguent éminemment les habitans des Pyrénées. Leur bonnet étoit orné, avec goût, des fleurs de la montagne, & leur air aventurier, avoit quelque choſe de ſingulierement intéreſſant. Ils montoient au Pic, & nous demanderent ſi l'on voyoit la plaine bien dégagée de vapeurs, car la curioſité ſeule les y conduiſoit, & ils venoient des montagnes du Béarn.... Les Alpes ne m'ont point offert d'exemple d'une pareille curioſité. Elle ſuppoſe cette inquiétude de l'eſprit, ces beſoins de l'imagination, cet amour des choſes étonnantes, lointaines, fameuſes, dont le bonheur paiſible de l'habitant des Alpes, ne fut jamais troublé, & dont le bonheur plus romaneſque de l'habitant des Pyrénées, ſe compoſe. Indépendant de la liberté, de l'aiſance, de l'éducation, cet

essor élevé des idées se trahit ici, dans les discours du pâtre que l'on croiroit le plus grossier, sous la plus humble hutte, au milieu des privations de la pauvreté; & le vrai possesseur des Pyrénées, le berger indigène de ces monts, spirituel sans culture, noble & généreux sous des haillons, fier dans l'abaissement même, & encore serein dans les revers, toujours aimable, toujours épris des douces chimeres du sentiment, & des nobles chimeres de la gloire, se fait reconnoître à cet appanage qu'il a reçu, moins de son ciel que de sa race, noblesse à laquelle il n'a jamais dérogé, & qui le suit dans toutes les conditions.

Des bords du lac, nous nous dirigeâmes vers ces hauteurs septentrionales de la vallée de Bastan, que nous avions parcourues en montant au Pic; mais nous nous tenions encore plus haut, & je menai mes compagnons, vers les cabanes les plus élevées de toute cette contrée. J'en connoissois le berger, & nous y devions trouver du lait. Le lait des Pyrénées est aussi inférieur en qualité, à celui des Alpes, qu'il lui est inférieur en quantité; mais celui que nous trouvâmes ici, étoit, par sa délicieuse fraîcheur, le plus agréable breuvage que nous puissions desirer. Les bergers tiennent leur lait à l'abri des chaleurs très-vives qui se font sentir, pendant quelques heures du jour, sur

les pentes méridionales de leurs montagnes, en plongeant les vaſes qui le contiennent, dans le courant d'eau le plus voiſin. Ils y pratiquent un réſervoir deſtiné à cet uſage. Souvent c'eſt d'un torrent très-fougueux qu'ils tirent ce ſervice. Ils le coupent, dans une portion de ſa largeur, par deux aſſiſes paralleles de pierres qui laiſſent entr'elles d'aſſez grands interſtices, pour que l'eau y trouve un libre paſſage. Les vaſes de lait, plongés dans ce rapide courant, & tenus à l'abri du ſoleil, par des tables de pierres qui couvrent le réſervoir, ſe trouvent dans une température ſi froide, qu'elle ſemble excéder de peu le terme de la congélation. Les vaſes ſont de bois de pin, & d'une ſeule piece; de grandes cuillers du même bois, joliment faites, & parfaitement ſemblables à celles que les bergers Suiſſes emploient, nagent à la ſurface du lait, pour ſervir au beſoin. Les réſervoirs ſont ordinairement placés fort loin des huttes, & abandonnés à la foi publique, mais pour un étranger, tout cela eſt ſi bien caché, qu'il paſſe deſſus, ſans en ſoupçonner l'exiſtence.

Le berger, chez lequel j'avois mené mes compagnons, eſt un de ces malheureux que j'ai dit condamnés à une perpétuelle ſolitude. Seul avec ſon bétail, ſur les pâturages d'été,

il rentre ſeul avec lui, dans les étables d'hiver. Auſſi, une longue ſociété avec ſes vaches & ſes moutons, lui donne-t-elle une connoiſſance ſi étendue de leurs goûts & de leurs paſſions, une intelligence ſi parfaite des moindres nuances de leurs deſirs & de leurs affections, qu'il oſe à peine maintenir, à leur égard, ſa prééminence humaine. Un jour, qu'il compatiſſoit à leurs beſoins, avec un ſentiment d'égalité, il trancha le mot, & m'avoua franchement, que, *ſauf la lumiere du Chriſtianiſme*, il trouvoit, entre leur condition & la nôtre, fort peu de différence.

C'eſt ainſi qu'à peu de diſtance de Barèges, il ſe trouve encore beaucoup d'hommes placés hors de ſon influence, & qu'il exiſte nombre d'habitations dont l'accès, quelque facile qu'il ſoit pour celui qui aime à les chercher, eſt aſſez pénible pour que l'homme des villes ſoit peu tenté d'y aller altérer la ſimplicité de l'homme des montagnes. J'ai vécu dans ces lieux & avec cet ordre d'hommes, je ne m'arrêtois que là, où je trouvois une famille de bergers indifférens à toute autre profeſſion, & dont l'ambition fut bornée à leurs prairies & à leurs troupeaux. Là, j'avois des amis, là, j'arrivois le matin, avant que le berger, qui ſuit les troupeaux dans les montagnes ſupérieures,

eût apporté, dans ſon Outre, la nourriture quotidienne de la famille. Là, je partageois leur lait & leur pain, ne me croyant point au-deſſus de l'hoſpitalité gratuite, dans la maiſon où je voyois régner un peu d'aiſance, & n'oubliant pas, lorſque je payois dans la maiſon du pauvre, que pour vivre avec les gens ſimples, & les connoître, il faut craindre d'uſurper, par la miſérable ſupériorité que donne la faculté de dépenſer, ſans motif raiſonnable, un peu d'argent, une conſidération qui nuit à l'intime communication des hommes, ſi elle n'eſt obtenue par ces avantages qui égaliſent les conditions, & dont le pauvre peut être riche. J'ai été ſouvent de la converſation des peres, & des jeux des enfans. Je ſuivois à la montagne, le fils berger, & le fils chaſſeur. Plus curieux de leurs mœurs, que des ſingularités de la nature, je me faiſois leur hôte ou leur compagnon, ſans intérêt qu'ils puſſent appercevoir. Ils me voyoient parcourir, pieds nuds, les pentes où la chauſſure, privée de crampons, étoit d'un uſage dangereux, & m'auroit donné un déſavantage ridicule; ainſi ces bonnes gens ne rioient pas de moi, parce que je ne craignois point leurs précipices, & ils n'avoient pas pour moi cette déférence ſimulée, dont ils paient les prétentions du citadin, parce que,

ne connoiſſant les degrés du rang & de la fortune, qu'à l'exigence & aux beſoins qui les accompagnent, s'ils ne voyoient pas en moi leur pareil, du moins ils y voyoient leur égal.

En neuf heures de tems, à pied, & nous arrêtant ſouvent, nous achevâmes le voyage; & quoiqu'une marche, à l'eſpèce de laquelle mes compagnons n'étoient point accoutumés, leur causât une extrême fatigue, cela ſeul ſuffit pour faire comprendre, à quel point l'accès de cette montagne fameuſe, eſt facile.

CHAPITRE V.

Gavarnie, ſa Vallée, ſa Caſcade, & ſon Pont de Neige. Le Marboré, & ſes Glaces.

LE Pic du midi m'avoit indiqué le chemin des montagnes les plus élevées. C'étoit au *Marboré* que je devois me rendre. Au bas, ſe trouve *Gavarnie*, connu des paſſagers qui traverſent, au Port de ſon nom, cette haute région des Pyrénées, & des curieux qui viſitent ſa caſcade & ſon pont de neige, comme, dans les Alpes, on viſite le glacier de *Grindelwald*, & la caſcade de *Lauterbronnen*. Là, je comptois

bien, ſortant des routes battues, voir de près ces neiges ſéculaires, qui, de loin, avoient fixé mes regards, & dont on a donné, juſqu'à préſent, une idée ſi imparfaite, que le mot de glace que j'avois trouvé employé quelquefois, dans la mention que l'on faiſoit des neiges des Pyrénées, ne me préſentoit rien de l'expreſſion préciſe d'un fait obſervé, & que j'avois entendu qualifier de Pont de glace, la voûte de neige, ſous laquelle s'enfonce la caſcade de Gavarnie, quand j'avois toutes les raiſons poſſibles de croire qu'elle ne receloit pas la moindre parcelle de glace proprement dite (1).

Mais, s'il me paroiſſoit conſtant que le pont de neige de Gavarnie n'étoit pas un pont de glace, & ſi, d'après des voyageurs dignes de foi, je jugeois ſon indeſtructibilité auſſi peu établie que ſa nature; la cime des monts qui le dominent, étoit le ſujet de conſidérations bien différentes. Des meſures non-ſuſpectes, des comparaiſons, des raiſonnemens fondés ſur les principes les plus ſimples de la géologie, & enfin, la vue

(1) J'ai trouvé, depuis, dans la belle carte des Pyrénées, de Rouſſel, l'indication de *Glaciers perpétuels*, qui me paroît correſpondre au fond de la vallée d'Oſſone. Ces glaciers ſont probablement ceux que j'ai apperçus en rentrant à Gavarnie, ainſi qu'on le verra dans le Chapitre ſuivant.

que j'avois prise des montagnes méridionales ; tout concourroit à me convaincre qu'il exiftoit, dans cette partie des Pyrénées, des hauteurs fupérieures au Canigou & au Pic du midi, d'une quantité que je ne pouvois guère évaluer à moins de 300 toifes, & il m'avoit été impoffible de ne pas fuppofer que les neiges des Pyrénées, formant une zone de cinq à fix cens toifes de largeur, depuis la hauteur de 1200 toifes, où elles commencent à être permanentes, jufqu'à celle de dix-fept à dix-huit cens toifes, qui avoifine la région où il ne dégèle plus, étoient expofées à l'influence de toutes les combinaifons de l'élévation, de l'afpect, des fituations, de la fucceffion des gelées & des dégels, combinaifons dont quelques-unes produifent immanquablement des glaces parfaites.

Je pris donc la route de Gavarnie, à la fuite de perfonnes parties de Barèges, pour en aller voir les cafcades & le pont de neige, but ordinaire de la curiofité des baigneurs. C'eft au baffin de Luz, que l'on rejoint la vallée de Gavarnie, qui eft, ainfi que je l'ai dit, la partie fupérieure de celle du Lavedan où l'on entre à Lourdes, & pour mieux dire, à Pau même. J'ai décrit cette vallée, depuis Lourdes jufqu'à Luz. A Lourdes, on a vu un défilé ouvrir, à travers les rochers, le chemin du

baſſin d'Argelèz, d'où un autre défilé conduit au baſſin moins étendu de Pierrefitte. De Pierrefitte à Luz, nouveau défilé encore plus étroit, qui débouche dans un baſſin encore moins étendu. Ce que l'on a vu de Lourdes à Luz, on doit s'attendre à le retrouver de Luz à Gavarnie : même alternative de défilés toujours plus courts, & de baſſins toujours plus reſſerrés, juſqu'au baſſin placé ſous la crête même des montagnes de la frontiere, & qui reçoit leurs premieres eaux. Tous ces baſſins ont été autant de lacs, formés au point de réunion de pluſieurs torrens; tous ces défilés ont été autant de détroits, par leſquels les eaux ſont tombées d'étage en étage, ſous la forme de longues & terribles cataractes, avant d'avoir creuſé le lit qu'elles parcourent actuellement.

En effet, M. de Sauſſure a remarqué dans les Alpes, & M. l'Abbé Palaſſo a obſervé dans les Pyrénées, que ces monts paroiſſent compoſés de bandes de rochers plus ou moins parallèles à la direction de la chaîne. Les premieres vallées ont donc dû exiſter ou ſe former dans la même direction, & ſur les différens étages des monts, entre les bandes qui adhéroient le moins les unes aux autres. Ces vallées ne ſe ſont pas creuſé profondément, ſi elles n'étoient pas originairement très-creuſes, attendu qu'elles

opposoient peu d'obstacles à la tendance des eaux qui se rassemblerent bientôt, en forme de lacs, dans les principales dépressions, d'où elles ne tarderent pas à déverser, des étages supérieurs sur les étages inférieurs, tantôt sciant les couches intermédiaires, tantôt les renversant avec violence, & cherchant ainsi le plus court chemin des plaines, en se frayant, dans une direction perpendiculaire à celle de la chaîne, des passages où l'on remarque successivement, les monumens du long séjour des eaux stagnantes, & les traces de leur fuite tumultueuse, toujours, ou des dépôts ou des ruines, par-tout, le plan primitif altéré par de grands accidens. Ce sont ces vallées que M. de Saussure appelle *Transversales*, en opposition avec les vallées *longitudinales* ou paralleles aux couches de la chaîne, & dont M. l'Abbé Palasso, après M. Darcet, a tracé en peu de mots l'histoire (1).

Nous nous trouvâmes dans le bassin de Luz, une heure avant le lever du soleil, & bientôt nous atteignîmes l'entrée de la vallée de Gavarnie... Un Gave, égal, au moins, en volume

(1) Essai sur la Minéralogie des Pyrénées, 1784, pag. 77.

Discours sur l'état actuel des Pyrénées, p. 10.

& en impétuofité, à celui de Baftan, débouche de cette vallée, pour fe confondre avec lui. Dans ces contrées, on diftingue rarement, par des noms différens, les torrens deftinés à fe réunir, avant leur fortie des Pyrénées. Prefque tout ce qui forme le Gave, eft Gave comme lui, car fon nom, chez les Celtes, fignifioit Eau, & dans ces tems antérieurs à la fixation arbitraire des limites, où la nature feule pofoit des bornes entre les peuplades, la même horde, toujours contenue dans une même vallée & fes dépendances immédiates, ne diftinguoit point par des dénominations diverfes, des eaux que confondoient une propriété unique, & un fort commun. Et tel eft, dans cette chaîne dont la fimplicité met dans toute leur évidence les plans de la nature, l'empire que la difpofition de la terre exerce fur les diftributions des hommes, que, jufqu'à ce jour, les diftricts font compofés de la collection de tous les vallons qui apportent leurs eaux au même torrent, & que celui de ces diftricts, auquel on donne le nom de vallée de Barèges, renferme tous les Gaves qui fe réuniffent avant Pau, & qui fortent, en ce lieu, des Pyrénées, tellement que la vallée de Gavarnie, tronc principal de toutes ces branches, porte éminemment le nom de vallée de Barèges, & que la vallée de Baftan,

où Barèges eſt ſitué, bien qu'elle ſoit une vallée primordiale, puiſqu'elle eſt creuſée entre des couches paralleles, cede actuellement, en importance, à l'une de ces vallées ſecondaires qui courent du nord au midi, & qui ont effacé, ou ſe ſont ſubordonné, toutes les vallées longitudinales des Pyrénées.

L'entrée de la vallée de Gavarnie, participe encore à la parure du charmant baſſin de Luz. Le Gave qui lui échappe, n'a pas, comme ſon frere de la vallée de Baſtan, des bords nuds & dévaſtés. Des arbres s'approchent de ſon cours, des habitations le dominent; bientôt on le voit couvert d'une belle arche qui conduit aux bains de Saint-Sauveur. Ici, il eſt plus encaiſſé, mais ce ſont des roches vives, & non de triſtes débris qui forment ſes rivages. Il paſſe ainſi au-deſſous de Saint-Sauveur, dont les maiſons, d'une conſtruction ſimple & ruſtique, ſont ſuſpendues, de la maniere la plus pittoreſque, ſur le précipice qu'il parcourt; & à 200 toiſes, environ, de ces bains, un beau torrent, à moitié caché par d'épais feuillages, laiſſe appercevoir les chûtes redoublées, qui l'entraînent dans le Gave.

Cependant on s'éleve peu-à-peu, & le Gave s'enfonce de plus en plus. On paſſe ſur une ſaillie de rocher, projettée ſur le précipice, &

d'où feront bientôt effacés les derniers veftiges du fort de l'*Efcalette*, élevé là, jadis, pour fermer la partie la plus étroite du défilé. Ici, les rochers font extrêmement efcarpés, & l'on ne voit plus d'habitations. Plufieurs torrens, dont la fource eft dans les montagnes occidentales, roulent, fe précipitent, gliffent dans le Gave, fous toutes les formes poffibles, tantôt vomis par de fauvages ravins, tantôt échappés à des ombrages touffus, ailleurs contrariés par une longue fuite de fcieries qui s'en emparent tour à tour, profitent de fa rapidité, reglent fa tendance, & ne le rendent à la nature, que lorfqu'il a fini de travailler pour l'homme.

A mille toifes, environ, des ruines du fort de l'Echelle, on apperçoit tout-à-coup, au-deffous du chemin, des maifons difperfées fur une petite plate-forme plus voifine du niveau du Gave. De beaux noyers les ombragent, de gros blocs de rocher les féparent; c'eft le hameau de *Sia*. On defcend par les brufques ferpentemens d'un fentier rapide, & l'on fe trouve fur un pont d'une feule arche, à 90 pieds environ au-deffus du torrent; & le hameau a difparu. De ce pont, on voit le Gave, encaiffé entre des roches perpendiculaires, former une longue & terrible cataracte, à l'ombre des arbres dont elles font couronnées, redoubler de rapidité, s'é-

lancer, bouillonnant, ſous l'arche qui le franchit, & fuir, comme l'éclair, ſans flots & ſans écume, dans un tortueux labyrinthe de rochers, ſur lequel ſe voûte une épaiſſe & tranquille verdure. Le pont lui-même, antique & dégradé, revêtu de lierre qui pend de ſa voûte en ruſtiques feſtons, a pris, en quelque ſorte, l'uniforme de la nature, & a ceſſé d'être, dans ce ſauvage tableau, un objet étranger.

On a maintenant le torrent à gauche, & le payſage s'attriſte de plus en plus. Des bords du Gave, vers lequel on eſt deſcendu, on ne voit que hautes montagnes dont la pente uniforme s'éleve rapidement, preſque toujours ſans repos, ſans verdure & ſans habitations. Ce n'eſt que de loin en loin, que l'on apperçoit une cabane iſolée, ſur le penchant d'un long éboulement dont une portion a pu ſe couvrir d'herbe, ou une ſcierie à peine diſcernable entre les débris énormes dont les bords du torrent ſont jonchés, & qui dérobe aux terribles jeux du Gave, quelques arbres roulés du haut des monts.

Au terme de cette triſte vallée, on arrive à un pont de bois aſſez long, ſoutenu, au milieu, par une pile de pierres sèches, négligemment amoncelées ſur un rocher qui diviſe le courant. A peine on l'a paſſé, que l'on voit les

montagnes qui en resserroient le lit, s'ouvrir devant soi, & se fermer derriere.

Tout le long de l'étroit passage que je viens de décrire, nous avions rencontré les bergers des monts voisins de l'Espagne, qui en descendoient pour changer de pâturages. Chacun chassoit devant soi son bétail. Un jeune berger marchoit à la tête de chaque troupeau, appellant, de la voix & de la cloche, les brebis qui le suivoient avec incertitude, & les chevres avanturieres qui s'écartoient sans cesse. Les vaches marchoient après les brebis, non comme dans les Alpes, la tête haute, & l'œil menaçant; mais l'air inquiet, & effarouchées de tous les objets nouveaux. Après les vaches, venoient les jumens, leurs poulains étourdis, les jeunes mulets, plus malins mais plus prudens; & enfin le patriarche & sa femme, à cheval; les jeunes enfans en croupe; le nourrisson dans les bras de sa mere, couvert d'un pli de son grand voile d'écarlate; la fille occupée à filer sur sa monture; le petit garçon à pied, coëffé du chaudron; l'adolescent armé en chasseur; & celui des fils, que la confiance de la famille avoit plus particulierement préposé au soin du bétail, distingué par le sac à sel, orné d'une grande croix rouge. Naïve image de l'homme qui accomplit le premier pacte que sa race

ait fait avec la terre, vivante image du Pasteur de toutes les montagnes du monde, de quels ſiecles ne ſeroit-elle pas contemporaine? à quels climats eſt-elle totalement étrangere? quels âges de la vie paſtorale, & quels lieux aimés des troupeaux ne me rappelleroit-elle pas? Ainſi marchoit, il y a plus de trois mille ans, le berger que nous peignit Moyſe; tel étoit le régime des troupeaux du *déſert*, dès ces tems reculés, où les Grecs l'obſerverent la premiere fois; tel je l'ai trouvé dans les Alpes, & le retrouve dans les Pyrénées; tel je le retrouverois par-tout. Tableau doux & champêtre, dont la ſimple nature a fait les fraix, il doit réunir, comme elle, la vénérable empreinte de l'antiquité, aux charmes d'une immortelle jeuneſſe, & ſe renouveller, au retour de chaque année, comme la feuille des arbres & comme l'herbe des prés.... Cette rencontre étoit un heureux haſard, pour la troupe dont je faiſois partie, & de pareils objets lui préſentoient un bien nouveau ſpectacle; mais nul ne leur pouvoit trouver comme moi, ce charme dû à la comparaiſon & au ſouvenir, & depuis long-tems ami des troupeaux, ſeul je les abordois en ami, jouiſſant de leur curioſité, de leurs craintes & de leur farouche étonnement.

Nous avions paſſé le pont, & nous traver-

ſions le beau baſſin, dont il nous avoit ouvert l'entrée. Les montagnes, croiſées derriere nous, ſembloient avoir couvert notre paſſage. Il étoit plus de ſept heures, & le ſoleil nous luiſoit pour la premiere fois. Nous atteignimes *Pragnères*, joli village placé vers le milieu du baſſin, dans le lieu même où un Gave qui vient de l'eſt, ſe perd dans le Gave que nous remontions. Ce Gave deſcend des hauteurs de *Neouvielle*. L'embouchure de ſa vallée, bien différente de ſon origine, eſt riche & riante; la vallée de Pragnères l'eſt encore plus. De jolis ruiſſeaux, ombragés d'arbres, en partagent l'étendue; des prairies, des champs même, couvrent la baſe des montagnes coniques, dont elle eſt entourée; c'eſt un azyle au milieu d'une affreuſe contrée, & il nous parut délicieux.

Voilà donc encore un de ces baſſins que les eaux ont abandonné à l'homme, & l'on doit s'attendre à rentrer bientôt dans un défilé. Nous le trouvâmes, effectivement, à peu de diſtance, mais un peu moins ſauvage que le dernier. Ici, la pente des montagnes eſt moins rapide. Elle préſente à la culture, des repos ornés de pâturages & de maiſons toutes remarquables par la petite touffe de frênes qui les ombrage. Le ſoleil, au reſte, qui nous avoit lui à Pragnères, n'étoit pas encore levé pour le fond

de cette vallée, & nous étions rentrés dans l'ombre. On côtoye ici le Gave, par des chemins assez commodes, tantôt de niveau avec son cours, tantôt élevé au-dessus, & toujours accompagné d'une épaisse haie du buis qui couvre ici toute la portion inculte des montagnes, & qui y acquiert une grande hauteur. Peu-à-peu le paysage s'attriste, mais on voit en face un beau mont: c'est le *Comélie*. A mesure que l'on en approche, la nature devient plus riante, le Gave perd de sa fougue & de son murmure, & la vallée s'élargit & se couvre d'habitations; un peu plus loin, au reste, elle se resserre un moment à *Sarre de Ven*, hameau placé sur un promontoire, célebre par les coups de vent que l'on y essuie, & qui présente les restes d'une digue de rochers, que les eaux ont renversée, lorsqu'elles échappèrent au bassin dans lequel on va entrer.

Ce nouveau bassin est un peu plus étendu. Nous y retrouvâmes le soleil, & nous y apperçumes la cîme blanchie du Marboré; mais il ne tarda pas à être resserré de nouveau, par la projection d'un autre rocher qui porte les premieres maisons de *Gedro*, & au bas duquel nous trouvâmes ce village & sa charmante vallée où s'embranche, sous le nom de vallée de *Héas*, l'une des plus grandes &

des plus profondes vallées qui defcendent de la région de granit, fituée entre la vallée de Baftan, celle d'Aure & celle de Gavarnie. Son torrent en roule les fragmens, & les divers étranglemens de la vallée de Gavarnie, me paroiffent correfpondre aux bandes principales des roches dont elle eft hériffée. La vallée latérale, dont je parle, prend le nom d'une de fes branches, diftinguée par une chapelle que fon étrange pofition ne rend pas moins fameufe, que la dévotion des montagnards. Deux autres branches principales fe détachent de cette vallée; la moins profonde s'éleve directement à l'eft, vers le *Pic long*; l'autre, bien plus profonde & plus affreufe, eft la vallée d'*Eftaubé*, qui traverfe cette région défolée, jufqu'au pied du *Mont-Perdu*, fommet principal du Marboré, que l'on voit de-là, fous fa face la plus inacceffible, porter à la plus grande hauteur qu'atteignent les Pyrénées, le marbre homogène, dont il paroît formé jufqu'à fa cîme.

Gedro & fon baffin, font au pied du *Comélie*. Lorfque nous y arrivâmes, la chaleur fe faifoit fentir, & le climat de ce lieu nous parut doux, autant que le fol nous parut riche. On paffe, fur une belle arche, le Gave de Héas. Ce pont, & les cataractes du torrent,

tout ombragés de tilleuls en fleur, formoient un objet auſſi intéreſſant, que ſingulier. D'une maiſon du village, qui appartient au nommé *Palaſſer*, on peut deſcendre au niveau de ce Gave, & le voir, roulant dans l'obſcurité de l'épais ombrage qui le couvre, y former une belle & tonnante cataracte, & ſortir furieux d'une voûte de verdure, comme des entrailles de la terre.

Après avoir paſſé Gedro, on s'éleve beaucoup ſur les baſes du Comélie. Les montagnes ſe reſſerrent, & le torrent gronde au fond d'un précipice. Ici, tout eſt débris, & ces débris ſont énormes. Un éboulement immenſe de blocs de granit, confuſément entaſſés, deſcend du haut des monts juſqu'au plus profond de la vallée, monument terrible de la chûte d'une montagne preſque entiere. Là, on trouve des maſſes de dix mille à cent mille pieds cubes, amoncelées, ſuſpendues les unes ſur les autres, comme les menus cailloux de nos torrens. Le Gave comprimé, repouſſé, diviſé par ces ruines que toute ſa furie ne peut écarter, leur échappe en mugiſſant, & ajoute à l'horreur de ce chaos le tumulte de ſes cataractes, & le tonnerre de ſes flots.

On n'eſt pas moins d'une demi-heure, à traverſer cette affreuſe ſolitude que les gens du

pays appellent la *Peyrada*. A ſa ſortie, on voit la belle caſcade de *Saouſa*, qui tombe, de la montagne du même nom, dans le Gave. Les neiges du Marboré ſe préſentent en face. De ce lieu, déjà, l'on voit des neiges de tous côtés; elles terminent tous les points de vue que les vallées latérales ouvrent ſur les montagnes intérieures. En même tems, le *Comélie* change de figure, & ſe préſente ſous le ſingulier aſpect d'un pic fort aigu, & cependant couronné d'arbres. On paſſe au-deſſous; & à meſure que l'on avance, en parcourant une ſuite de défilés toujours plus courts, & de baſſins toujours plus étroits, on voit ſe développer & s'aggrandir l'enceinte des rochers de Gavarnie. On paſſe enfin le Gave, au pont *Barygui*, conſidéré ſouvent comme mitoyen, entre les pâturages des françois & ceux des eſpagnols, & l'on trouve ce que l'on appelle l'Auberge de Gavarnie, & un peu plus loin, le village même, d'où les montagnes du fond préſentent, preſqu'en entier, leur mur ſémi-circulaire, les neiges qui en chargent les gradins, les rochers à figure de tours qui le couronnent, & les nombreuſes caſcades qui ſe précipitent dans le cirque inférieur. Cette belle maſſe eſt la partie la plus connue du Marboré. Son volume & ſa hauteur la feroient croire très-voiſine de Gavarnie; mais ſa couleur qui tient

de l'azur des hautes régions de l'atmoſphere, & de l'or de la lumiere répandue ſur les objets diſtans, avertit qu'on aura plus d'un vallon à parcourir, avant de l'atteindre. Tableau magnifique, encadré par les montagnes plus voiſines, il contraſte avec elles, autant pour la teinte que pour la forme, & ſemble être un fonds de décoration, coloré par un pinceau plus brillant, plus léger, plus magique. Quiconque ne connoît point les monts du premier ordre, ne ſauroit ſe former une idée de cette couleur dorée & tranſparente, qui teint les plus hautes ſommités de la terre. Souvent, c'eſt par elle ſeule que l'œil eſt averti de leur hauteur reſpectable; car, trompé dans l'eſtimation des élévations & des diſtances, il confondroit ces monts avec tout ce qui, par ſa forme & ſa ſituation, copie la grandeur, ſi cette eſpèce de lueur céleſte n'annonçoit que leur cîme habite la région de la ſérénité.

Gavarnie appartient à l'Ordre de Malte. Il a autrefois appartenu aux Templiers. Le presbytere préſente encore quelques pans de murs, qui ont fait partie de leur maiſon; d'autres veſtiges exiſtent auprès, &, dans l'égliſe, ſur une poutre voiſine de la tribune, on compte douze têtes, d'autant de ces malheureux chevaliers décapités ici, le jour où l'on enſevelit dans le

même tombeau, l'ordre entier, & les myſtérieux motifs de cette horrible proſcription.

A Gavarnie, le chemin d'Eſpagne tourne dans une vallée latérale, & s'éleve ſur la pente de ſes monts. C'eſt à l'occident des hauteurs du Marboré, qu'il franchit la crête de ſéparation. Praticable pour les mulets, il offre aux paſſagers un port auſſi facile que le comporte la hauteur à laquelle il s'éleve. Lorſque l'on veut voir le pont de Neige, on laiſſe ce chemin à ſa droite, & l'on continue à remonter le Gave que l'on a ſans ceſſe côtoyé.

De Gavarnie au pont de Neige, il n'y a pas moins de trois quarts-d'heure de marche. Des différens baſſins que l'on traverſe, le plus remarquable eſt le dernier. C'eſt un ovale aſſez régulier, dont le ſol eſt parfaitement nivellé, & dont le deſſechement ne ſauroit être bien ancien. Le gravier y eſt encore à nud, & ſi le Gave ne peut plus le remplir, il n'en a pas tellement abandonné la poſſeſſion, qu'il ne le ravage encore au gré de ſes caprices, en attendant que le canal par lequel il s'échappe, ſoit creuſé aſſez profondément, pour l'obliger à s'encaiſſer dans un lit fixe & propre à contenir ſes accroiſſemens accidentels. Dans ce baſſin, deux torrens viennent joindre le Gave. Ils deſcendent ſymétriquement, de deux ravins oppoſés. Celui qui

vient de l'orient, roule des eaux qu'un ancien vicaire de Gavarnie a rendu recommandables aux gens du pays, en leur disant qu'elles étoient les plus légeres de toute cette contrée.

De ce bassin, encore une côte à monter. C'est la premiere digue que les eaux supérieures aient eu à forcer; car on se trouve, après l'avoir franchie, dans le cirque même du Marboré, sur ses neiges inférieures, & en face de ses cascades.

Que l'on s'imagine une aire semi-circulaire, dont l'enceinte est un mur vertical, & dont le sol se creuse en entonnoir. Que l'on se figure le mur, haut de douze à quatorze cents pieds, surmonté par les vastes gradins d'un amphithéâtre blanchi de neiges éternelles, & couronné lui-même par des rochers élevés en tours, dont la cime horizontale en est surchargée. Dix ou douze torrens tombent, de cet amphithéâtre, dans le cirque. L'un d'eux, beaucoup plus considérable que les autres, se précipite du haut d'une roche surplombée, en touche une saillie, vers les deux cinquiemes de sa chûte, & se brise, plus bas, sur une projection plus saillante de la même roche. C'est ce torrent que l'on considere comme la source du Gave de Pau. Telle est, ici, la grandeur des objets environnans, que sa chûte, dont les voyageurs croient peut-être exagérer la hauteur, en lui donnant 300 pieds, & qui, à

mes yeux, plus accoutumés aux dimenſions de cette eſpece, paroiſſoit n'en avoir que trois fois autant, meſurée géométriquement, en dernier lieu, par MM. Reboul & Vidal, eſt élevée de 1266 pieds, & diſparoît, en quelque ſorte, ſous les rochers énormes, dont elle eſt ſurmontée. C'eſt donc, après une chûte d'eau de 1800 pieds, qui ſe trouve en Amérique, la plus haute, qui ait été meſurée. Elle excede, de plus de 300 pieds, celle de Lauterbronnen; mais briſée, au milieu de ſa hauteur, par un rocher qui en recueille les eaux, elle ne préſente point les ſinguliers phénomènes que l'on devroit attendre de ſon élévation, & celle de Lauterbronnen conſerve l'avantage d'offrir l'étrange ſpectacle d'un torrent conſidérable, qui ſe diſſipe dans les airs.

Le fond de l'entonnoir, rarement viſité par les rayons du ſoleil, conſerve des neiges permanentes, mais en petite quantité, & ſeulement dans les parties les plus abritées. Une portion de ces neiges, ſous laquelle le Gave ſe fraye un paſſage, & dont la voûte reçoit les eaux d'un torrent auxiliaire, eſt ce que l'on appelle le Pont de Neige, ou de glace; mais il n'a point de glace; & il n'eſt point permanent : nous le trouvâmes entier, cette fois; mais je l'ai vu écrouler, le 13 août de cette même année, nonobſtant

l'énorme quantité de neige, dont l'hiver précédent avoit ſurchargé ces monts.

Je n'étois pas arrivé au pont de Neige, ſans entrevoir ce que je cherchois, & je ne tardai pas à reconnoître que ſi ce pont n'avoit point de glaces, il ſuffiſoit de lever les yeux vers les gradins de Marboré, pour en voir de belles couches, qui ſe dégageoient des neiges dont elles étoient environnées. De loin, j'avois diſtingué cette teinte bleuâtre, cette coupure nette, ces fentes à vive-arréte, qui caractériſent les glaces, & cette diſpoſition indeſcriptible, qui fait reconnoître, à quelque diſtance que ce ſoit, ces glaciers élevés des Alpes, qui ſont placés au bord des eſcarpemens perpendiculaires de leurs rochers, & que cette ſituation prive de la faculté de s'étendre, en ſorte que leurs accroiſſemens, bientôt ſuſpendus en ſaillie ſur le précipice, n'y peuvent deſcendre que par écroulement, & qu'en ſe détachant, ils renouvellent ſans ceſſe la ſurface vitreuſe & demi-tranſparente que le glacier offre aux regards.

Il falloit examiner ces glaces de plus près; mais l'enceinte de rochers qui les ſupportent, ne me préſentoit aucun moyen direct d'y parvenir. J'interrogeai nos guides. L'un d'eux me dit que la partie de cette enceinte, qui eſt oppoſée à la grande caſcade, étoit acceſſible, &

que les contrebandiers évitoient, en prenant cette route, & en traverſant la fameuſe brêche de Roland, la pourſuite des gardes du port de Gavarnie. Il ne manqua pas de me dépeindre ce paſſage, comme très-dangereux, tant par la ſituation perpendiculaire des rochers, que par la roideur des pentes de neige & de glace qu'il falloit gravir, mais comme il m'apprit, en même tems, qu'il l'avoit traverſé plus d'une fois, & que j'eſpérois qu'ayant, une fois, atteint le haut du rocher, je pourrois faire le tour de l'enceinte des caſcades, je réſolus de reconnoître au moins les lieux, & le déterminai à m'y conduire.

Je quittai donc les perſonnes que j'accompagnois, & je me mis en route, à l'inſtant même, avec mon guide, tous deux fort mal préparés pour un pareil voyage, ſans bâtons ferrés, ſans crampons, & ſans vivres. Ce bon montagnard, qui, intérieurement, ne croyoit pas que je puſſe aller bien loin, ne s'étoit guère mis en peine de m'indiquer les précautions dont il uſoit lui-même pour s'aventurer dans ce paſſage.

Il étoit plus de midi, lorſque du fond de l'entonnoir, nous commençâmes à nous élever du côté des roches occidentales, d'abord, par des neiges peu inclinées, & enſuite, par un éboulement de ſchiſtes, qui n'eſt que contrariant. Quelque peu fatigante que ſoit cette pre-

miere partie du voyage, les habitans de Gavarnie, qui ne l'entreprennent guère que chargés de laines qu'ils portent en contrebande en Espagne, ne manquent pas de faire une pause au pied du rocher, dans une cavité qui s'y trouve. De ce lieu, mon guide me montra une sorte de ravin, d'une roideur effrayante, creusé dans le roc nud & déchiré : c'étoit la route. Il me demanda d'un air fort sérieux, si je me sentois sincerement disposé à tenter cette aventure. Je lui certifiai qu'elle n'avoit rien qui me fut nouveau ; & nous partîmes. Son dernier mot, fut l'avis de bien assurer mes mains avant de faire un pas. J'en savois, à cet égard, autant que lui, & dès-lors, occupés l'un & l'autre de notre sûreté, le montagnard grimpant devant moi, pour que ses pas fussent la regle des miens, nous gardâmes, jusqu'en haut, un profond silence. Ce rocher est formé d'une pierre calcaire feuilletée, à couches très-minces, très-fragiles, dirigées assez diversement, dans le sens de l'est à l'ouest, & inclinées de la perpendiculaire au nord. Tantôt, ce sont de petits degrés formés par la dégradation étagée des feuillets du schiste, qui supportent le pied & appuyent la main ; tantôt, ce sont des feuillets entiers, qui n'offrent qu'un long plan incliné, totalement dénué d'aspérités, & dont la pente est telle,

que ſi le pied ne trouvoit pas à ſe cramponner à quelques fentes tranſverſales, & la main à s'attacher à quelque ſaillie ſupérieure, il faudroit y préparer ſes pas avec le ſecours de la hache. Un moment, on gravit le rocher directement, comme on monte une échelle; bientôt, on ſerpente le long du précipice, le corps effacé, décrivant, de profil, un zigzag dont chaque angle exige le travail pénible de ſe retourner; plus loin, on enjambe une chûte d'eau, dont les hautes caſcades avertiroient de la roideur de l'eſcarpement, ſi l'œil n'en étoit pas averti par le précipice que l'on domine, que l'on côtoye, que l'on meſure ſans ceſſe. Pluſieurs fois, on change de rocher, en paſſant de l'un à l'autre, par des pentes fort inclinées, les unes, couvertes de menus debris qui fuyent ſous le pied, les autres, revêtues d'un gazon ſec, dont les touffes liſſes & couchées, ſont auſſi gliſſantes que la glace. Quatre paſſages de cette eſpece, coupent le rocher en cinq parties, & les dangers les plus véritables de cette route ſe rencontrent ſur ces pentes gliſſantes, où le chemin n'eſt tracé que de loin en loin, par de légeres dépreſſions fort diſtantes, & qui marquent les pas que les hardis montagnards de cette région ont aſſurés avec plus de force & plus de précaution.

Nous employâmes une demi-heure à gagner

le haut de l'efcarpement. Alors, nous étions à la hauteur d'où tombent les cafcades, & nous avions, devant nous, une montée fort herbeufe, mais très-rapide, par laquelle nous devions nous élever jufqu'aux premiers gradins des tours de Marboré. Nous la fuivîmes, & nous atteignîmes un mur de rochers, qui eft le prolongement d'un de ces gradins, & fous une faillie duquel nous trouvâmes deux bergers Efpagnols. Ils étoient arrivés la veille, avec leurs chêvres & leurs brebis, fur ce pâturage qui eft plus acceffible du côté de l'Efpagne. C'étoit une heureufe rencontre pour moi. J'étoit à jeun; & j'y trouvai un chaudron de lait de chêvre & de pain, qu'ils m'abandonnerent de la meilleure grace poffible.

La fituation, dans laquelle nous nous trouvions, eft une de celles où une tête qui fe trouble à la vue des profondeurs, ne fauroit trouver du repos. Tout, autour de foi, eft efcarpemens ou précipices. Pour moi, je retrouvois la mienne, comme elle s'étoit faite dans les Alpes, & l'émotion que j'éprouvois, m'étoit agréable, comme l'eft toute émotion qui naît de la connoiffance d'un danger ou d'une peine que l'on domine.

Delà, on voit fous fes pieds la fource des nombreufes cafcades qui tombent dans l'enceinte des rochers que nous avions gravis. L'en-

tonnoir qui les reçoit, privé, en grande partie, de la lumiere du ſoleil, eſt une obſcure profondeur qui les abſorbe comme un gouffre. La grande caſcade, tombant du mur oriental, recevoit ſeule, les rayons du ſoleil qui deſcendoit du midi vers ſon couchant, & la vapeur qu'elle répand autour d'elle, ſe rendoit viſible par un iris vivement colorié, qui formoit un çercle entier.

On diſtingue par le nom de *Malhada de Serradès*, le pâturage où je me trouvois. Plus acceſſible du côté de l'Eſpagne, il eſt livré par la nature aux Arragonois, en dépit de la loi des limites. Ces diſpoſitions ont occaſionné des querelles ſanglantes entre les habitans des vallées reſpectives, toutes les fois que l'on a tenté de leur porter atteinte. La nature, quand elle poſe des bornes de ſa façon, ne veut point être contrariée, & punit ſévérement les ſociétés qui appellent de ſes arrêts, à ceux de la politique. Les Eſpagnols, au reſte, ont ſouvent empiété ſur les droits des bergers François, ſans être excuſés par la convenance naturelle. C'eſt encore un decret de la nature. Les pentes méridionales des Pyrénées, bien plus riches, & bien moins infeſtées de neiges, nourriſſent un bétail plus vigoureux, & des bergers plus entreprenans. Souvent les bergers François cèdent à cet aſ-

cendant, & leur abandonnent volontairement une partie de leurs communes, pour un prix convenu; & ainsi l'on s'est accoutumé, dans les vallées septentrionales, à les voir franchir la crête des Pyrénées, toutes les fois que l'accès s'est trouvé facile de leur côté. Ce ne sont, du moins ordinairement, que les invasions, tout-à-fait illégitimes & condamnées par la nature, qui ont excité les représailles & la vengeance des François, que l'on a vu, à plusieurs reprises, faire carnage des troupeaux & des bergers.

Après quelques momens de repos & d'une tranquille conversation, nous partîmes, dirigeant notre course à l'ouest, pour nous élever davantage, & voir les glaces qui nous étoient dérobées du lieu où nous étions. Nous atteignîmes bientôt un vallon de neige, d'une pente assez rapide, & qui s'éleve dans une direction parallele à celle des couches de ces monts, & par conséquent, primitive. A peine y étions-nous entrés, que je vis, au haut du même vallon, un homme de bonne mine, armé d'un fusil, & qui descendoit avec un air d'agilité & de fierté que j'admirois; c'étoit un contrebandier Arragonois. Aussi-tôt qu'il nous apperçut, il s'arrêta, & se mit en état de défense; mais me voyant aller à lui, avec confiance, & reconnoissant que nous n'étions pas armés, il descendit

en

en gardant, toutefois, l'avantage de la hauteur, qu'il n'abandonna que lorſqu'il nous eut bien obſervés. Il nous apprit que les neiges du paſſage étoient bonnes, & qu'il avoit deſcendu ſans embarras, de la brêche de Roland; mais un contrebandier ne marche pas comme un curieux; il évite les mauvais pas qu'il n'eſt pas obligé de faire, & lorſque je remarquai ſes crampons ſuſpendus à ſon ſac, & la petite hache qu'il portoit à ſa ceinture, pour tailler ſa route dans la glace, je compris que, s'il n'en avoit pas eu beſoin, le but que je me propoſois, pouvoit rendre de pareils ſecours indiſpenſables, & que, faute des mêmes inſtrumens, je viſiterois difficilement avec quelque ſuccès, la région qu'il avoit parcourue.

Cet homme avoit la figure hardie & fiere; une barbe épaiſſe & friſée ſe confondoit avec ſes cheveux noirs & crépus; ſa large poitrine étoit découverte, & ſes jambes nerveuſes étoient nues; pour vêtement il avoit une ſimple veſte, & pour chauſſure, celle des Romains & des Goths: un morceau de peau de vache, le poil en dehors, appliqué, en maniere de ſemelle, à la plante du pied, & ſerré à l'entour comme une bourſe, au moyen de deux courroies qui, enſuite, ſe croiſent ſur le pied, & ſe tournent autour de la jambe, pour ſe lier au-deſſus des

chevilles. Tel eſt l'uniforme & la mine des vrais montagnards, des contrebandiers, des chaſſeurs d'Izard, des bergers même de cette haute région ; mais ce qu'on ne peut décrire, c'eſt la grace & l'agilité de leur démarche, la vigueur qui perce dans tous leurs mouvemens, & l'air, à la fois noble & farouche, de leur phyſionomie.

Arrivé à la partie ſupérieure du vallon de neige, une vallée plus grande s'offrit à mes yeux ; ſa direction étoit pareille, mais elle étoit diviſée, dans le ſens de ſa longueur, par pluſieurs bandes de rochers, qui ont ſurvécu à la deſtruction des bandes intermédiaires. Au nord, je voyois cette vallée bornée par les roches aigues, hériſſées, pyramidales, & cependant calcaires, d'un beau mont ; au midi, c'étoit la baſe même des tours de Marboré, le gradin le plus élevé de l'amphithéâtre qui les porte, le rocher dans lequel eſt coupée la brêche de Roland, rocher qui ſe prolonge en un long mur, ſi régulier, qu'à cette diſtance, on ne ſait ſi c'eſt l'ouvrage de la nature ou de l'art, & qui ſépare diſtinctement l'Eſpagne de la France.

A l'inſtant où j'entrai dans cette vallée, j'entendis & je vis tomber une lavange qui parcourut avec le bruit du tonnerre, les vaſtes gradins du Marboré. Les habitans du pays nomment *Lid* ou *Lit*, ce phénomene, ſouvent ſi

terrible pour leurs habitations & leurs troupeaux. Ils diſtinguent, comme les montagnards des Alpes, la *Lid de terre*, qui roule comme un torrent du haut des montagnes dans les vallées, de la *Lid de vent*, que les ouragans élevent en tourbillons dans la région ſupérieure. Les cauſes & les conſéquences ſont pareilles ; les dénominations ſont ſemblables ; & les étymologies ſe confondent.

Du lieu où j'étois, je jettai les yeux ſur ce qui m'avoit paru glace & glacier. Non-ſeulement, cette vue me confirmoit de plus en plus dans mon opinion ; mais je découvrois tout autour des gradins du Marboré, de nouveaux ſujets de conviction. Il m'étoit, au reſte, impoſſible de les examiner de plus près, parce que la partie ſupérieure de ces glaces, bien qu'acceſſible, étoit couverte d'une épaiſſe couche de neige, & que la ſeule partie qu'elles préſentaſſent aux regards, étoit la face latérale, tranchée perpendiculairement du côté du précipice. Mon guide m'apprit, qu'avant les premiers jours de ſeptembre, ces glaciers ne feroient point découverts, & que même ils ne ſe découvriroient point du tout, ſi la fin d'août n'étoit pas chaude.

Je me bornai donc à monter ſur les rochers hériſſés, de la montagne ſeptentrionale, pour voir en face tous ces objets, & ceux de même

nature, qui pourroient ſe développer. Je gravis ces rochers juſqu'au quart de leur hauteur, & les côtoyai, à la faveur d'une ſaillie qui ſe prolongeoit aſſez loin. Arrivé au terme de cette ſaillie, je plongeois ſur tout le déſert, n'ayant plus rien, devant moi, qui arrêtât mes regards, que ſes bornes mêmes, c'eſt-à-dire, le long mur dans lequel s'ouvre la brêche de Roland. Je vis donc que les rochers ſur leſquels je me trouvois, tournoient court à ma droite, en ſe pliant vers le midi, & que la grande vallée de neige que je dominois, tournoit avec eux, & s'élevoit dans le même ſens, en un étroit vallon. Je vis, en même temps, que la plus grande largeur de la vallée, étoit dans la partie que je dominois, & qu'elle y formoit une ſorte de baſſin dont l'enceinte méridionale s'élevoit rapidement juſqu'au mur de rocher, & à la brêche de Roland. Je vis, & ceci attira bientôt toute mon attention, qu'un vaſte ovale, de couleur griſe, interrompoit la blancheur des neiges qui couvroient cette pente. Sa couleur & ſa forme, des crévaſſes qui le traverſoient, ſa ſituation, tout me déſignoit un de ces rognons de glace, qui ſont l'origine de tous les glaciers, & en forment la tête. Dénué de tout, je ne pouvois tenter de le viſiter; mais bien ſatisfait de ſavoir que dans cette région il exiſtoit, au moins, un glacier acceſſible, je me contentai d'exami-

ner, cette fois, des objets qui devoient me ramener bientôt dans ce déſert.

Je m'aſſurai donc que toutes les neiges qui s'offroient à ma vue, affectoient l'expoſition du nord, ſoutenoient celles du levant, & ne réſiſtoient, qu'accidentellement, aux rayons du couchant & du midi. Je reconnus que les amas qui chargeoient les gradins du Marboré, contenoient de vrais glaciers, & que, bien qu'acceſſibles, ils ne pouvoient être obſervés de plus près, que lorſque les neiges les auroient découverts. Je fus également convaincu que l'ovale griſâtre, qui barroit l'approche de la brêche, étoit un véritable glacier qui commençoit à ſe dégager de ſes neiges, & qu'un torrent qui couloit au-deſſous de moi, naiſſoit dans ſes cavités. Je ne pus douter de ſon étendue, & de la dureté de ſes glaces, lorſque mon guide me dit, qu'une fois découvert en entier, il occupoit toutes les avenues de la brêche, & qu'alors, il falloit, à coup de hache, y marquer des degrés. Mon guide me confirma auſſi que ces glaces, bien que communes du côté de la France, n'exiſtoient pas, du moins ici, du côté de l'Eſpagne. Il m'apprit enfin qu'on les nommoit *Sernelhes*, ou *Serneilles*, & que ces *Sernelhes* naiſſoient de l'accumulation extraordinaire des neiges, dans les lieux où le vent les chaſſe & les raſſemble.

Voilà donc des glaciers formés par les lavanges *de vent*, comme en Suiſſe, où les bergers diſent qu'il en naît un par-tout où les neiges d'un hyver, accidentellement accumulées, ont pu réſiſter à la chaleur de l'été ſuivant (1).

Voilà ces glaciers relégués à des hauteurs conſidérables, dont ils ne deſcendent point; pareils en cela aux glaciers du canton de Glarus & de toute la partie des Alpes qui n'atteint pas la grande élévation de la chaîne, parceque dans les montagnes de cet ordre, les neiges ſupérieures ne ſuffiſent pas à l'extenſion des amas de glace, en ſorte que, privés de ces renforts immenſes qui donnent aux glaciers des hautes Alpes, la force de porter au milieu des moiſſons de la plaine, les frimats de leur patrie, ceux-ci ne peuvent ſortir de leur berceau, ſans être abandonnés, à la fois, par toutes les cauſes locales, qui en ont déterminé la formation, & que la petiteſſe relative de leur volume, ne peut fournir à des uſurpations, auxquelles la chaleur des vallées oppoſe un obſtacle inſurmontable.

Il ne me reſtoit plus rien à faire dans cette froide région. Je deſcendis donc vers la re-

(1) Coxe, Obſervations du Traducteur, tome 2, p. 116.

traite des bergers, dans le deſſein d'y paſſer la nuit, & d'envoyer mon guide chercher des crampons. Mais en examinant le lieu avec plus d'attention, je renonçai à mon projet. Je n'avois rien pour me garantir du froid, & ces bergers ne poſſédoient, à cet égard, que ce qui leur étoit indiſpenſablement néceſſaire; le rocher ſous lequel ils ſe réfugioient, avoit peu de ſaillie; pour ſe défendre au moins du vent, ils employoient les deux ſeules couvertes qu'ils euſſent, à former une ſorte d'enceinte du côté du nord; ces deux couvertes étoient fort petites; ils n'en demeuroient pas moins à ciel ouvert; & un feu, qui ſe ſentoit de la diſette de bois que l'on éprouve à ces hauteurs, alimenté avec économie, par les menus branchages du Rhododendron, diminuoit peu pour eux, les inconvéniens de la ſituation, & m'auroit mal défendu contre le froid perçant, auquel me livroit la légéreté de mes vêtemens.

Je pris donc le parti de deſcendre le rocher, ce que je fis plus légérement que je ne m'y attendois moi-même; je laiſſai mon guide à Gavarnie, & je repris la route de Gedro, où j'arrivai au coucher du ſoleil. A chaque pas, je ſentois changer la température. Du haut du rocher à Gavarnie, j'avois paſſé de l'hyver au printems; de Gavarnie à Gedro, je paſſai du printems à

l'été. Ici j'éprouvois une chaleur douce & calme. Les foins nouvellement fauchés, exhaloient leur odeur champêtre; les plantes répandoient ce parfum que les rayons du ſoleil avoient développé, & que ſa préſence ne diſſipoit plus. Les tilleuls, tout en fleurs, embaumoient l'atmoſphère. J'entrai dans cette maiſon où l'on voit les cataractes cachées du Gave de Héas. Au fond de la cour, il y a un rocher qui les domine, & j'allai m'y aſſeoir. La nuit tomboit, & les étoiles perçoient ſucceſſivement & par ordre de grandeur, le ciel obſcurci. Je quittai le torrent & le fracas de ſes flots, pour aller reſpirer encore l'air de la vallée, & ſon parfum délicieux. Je remontois lentement le chemin que j'avois deſcendu, & je cherchois à me rendre compte de la part que mon ame avoit dans la ſenſation douce & voluptueuſe que j'éprouvois. Il y a je ne ſais quoi dans les parfums, qui réveille puiſſamment le ſouvenir du paſſé. Rien ne rappelle à ce point, des lieux chéris, des ſituations regrettées, de ces minutes dont le paſſage laiſſe d'auſſi profondes traces dans le cœur, qu'elles en laiſſent peu dans la mémoire. L'odeur d'une violette rend à l'ame les jouiſſances de pluſieurs printems. Je ne ſais de quels inſtans plus doux de ma vie le tilleul en fleur fut témoin, mais je ſentois vivement qu'il ébranloit

des fibres depuis long-temps tranquilles, qu'il excitoit d'un profond ſommeil, des réminiſcences liées à de beaux jours; je trouvois, entre mon cœur & ma penſée, un voile qu'il m'auroit été doux, peut-être... triſte, peut-être... de ſoulever; je me plaiſois dans cette rêverie vague & voiſine de la triſteſſe, qu'excitent les images du paſſé; j'étendois ſur la nature l'illuſion qu'elle avoit fait naître, en lui alliant, par un mouvement involontaire, les tems & les faits dont elle ſuſcitoit la mémoire; je ceſſois d'être iſolé dans ces ſauvages lieux; une ſecrette & indéfiniſſable intelligence s'établiſſoit entre eux & moi; & ſeul, ſur les bords du torrent de Gedro, ſeul, mais ſous ce ciel qui voit s'écouler tous les âges, & qui enſerre tous les climats, je me livrois avec attendriſſement à cette ſécurité ſi douce, à ce profond ſentiment de co-exiſtence qu'inſpirent les champs de la patrie.... Inviſible main, qui répands quelques doux momens dans la vie, comme des fleurs dans un déſert, ſois bénite pour ces heures paſſageres où l'inquiet eſprit ſe repoſe, où le cœur s'entend avec la nature, & jouit; car jouir eſt à nous, êtres frêles & ſenſibles que nous ſommes; & connoître eſt à celui qui, en livrant la terre à nos partages, & l'univers à nos diſputes, étendit entre la création & nous, entre nous &

nous-mêmes, la ſainte obſcurité qui le couvre.

CHAPITRE VI.

La Brêche de Roland, & ſes Glaces.

A SEPT heures du matin, j'étois de retour à Gavarnie. Une demi-heure après, j'avois un guide; & munis, l'un & l'autre, de bâtons ferrés & de crampons, nous nous trouvions, à neuf heures, au pied de l'échelle de rochers. Nous montâmes leſtement ce rude ſentier, & trois quarts-d'heure après, nous avions atteint les bergers Eſpagnols. Cette fois, le troupeau les environnoit encore; les moutons commençoient à ſe ſéparer; & les chèvres, grimpées ſur les rochers qui dominoient l'aſyle de leurs paſteurs, curieuſes, comme elles le ſont, de tous les objets nouveaux, & s'approchant du bord, pour nous examiner, nous devinrent ſi incommodes, par les pierres qu'elles faiſoient rouler ſur nous, qu'il fallut, à notre tour, leur déclarer la guerre, & les chaſſer, à coups de pierres, de leur poſte. Quatre contrebandiers Eſpagnols, qui marchoient de compagnie, completterent cet aſſemblage bizarre d'êtres différens, réunis dans un des

déſerts les plus affreux, & les moins acceſſibles de la nature. Ces contrebandiers, hommes adroits autant que déterminés, familiariſés avec tous les périls, toujours près de la mort, qui n'ont, pour premier mouvement, qu'un coup-de-fuſil qui ne manque jamais, feroient, pour bien des voyageurs, un ſujet de terreur; & où les craindroit-on davantage, que dans ces déſerts où le crime n'auroit pas de témoin, & le foible point de ſecours? Pour moi, ſeul & déſarmé, je les ai rencontrés ſans inquiétude, & frequentés ſans crainte. On n'a rien à redouter des hommes auxquels on ſait n'inſpirer ni défiance, ni envie; & l'on a tout à attendre de ceux dont on n'attend que ce qu'un homme doit à un autre homme. Les loix naturelles exiſtent encore, pour celui qui a ſecoué le joug des loix civiles. En guerre avec la ſociété, il eſt quelquefois en paix avec ſon ſemblable. L'aſſaſſin m'a conduit dans les détours des monts limitrophes de l'Italie; & le contrebandier des Pyrénées m'a accueilli dans ſes routes ſecrettes. Armé, j'euſſe été l'ennemi de l'un & de l'autre; ſans armes, ils m'ont reſpecté. C'eſt dans cette confiance, que, depuis long-temps, j'en ai dépouillé le menaçant appareil. Qu'on les emploie contre les bêtes féroces, puiſqu'on ne ſauroit s'en faire entendre; mais qu'on n'oublie pas qu'elles ne

défendent point d'un traître, qu'elles irritent un méchant, qu'elles intimident l'homme ſimple, & que l'homme de paix, porte, au milieu des hommes, une ſauvegarde plus ſacrée : ſon caractère.

Mon guide déploroit, avec ces Eſpagnols, la mort d'un de leurs camarades, tué à côté de lui, il y avoit quelques jours, à la brêche même de Roland. Le coup partit du creux d'une roche. Un garde de ſa nation avoit oſé ſe gliſſer à ces hauteurs, pour commettre ce forfait... le malheureux ! il eſt connu : il périra de même. J'avois trouvé tous les habitans de Gavarnie, occupés de cet événement. Le garde étoit l'objet de l'exécration publique ; & ſa victime, jeune homme chéri de tout le voiſinage, réuniſſoit tous les regrets.... Ah ! ſans doute, ce ſera un jour, chez les nations, une vérité vulgaire, qu'il n'eſt point de limites pour le commerce ; point de barriere, où doive s'arrêter le libre échange des produits de la culture & de l'induſtrie ; que c'eſt une vaine reſſource que les prohibitions, pour donner aux états, & à leurs productions, une valeur qu'ils n'ont pas ; que le poids des nations eſt ſoumis aux loix d'une ſtatique, qui ne varie pas au gré de ces conſidérations ; que ce ne ſont ni les défenſes, ni les péages, qui font valoir le ſol, la poſition, les habitans d'un

empire ; que ſa proſpérité eſt en raiſon directe de l'équité du pacte ſocial, & de la ſimplicité des loix ; que ce fut une erreur, digne de la barbarie du moyen âge, que celle qui éleva, entre les hommes, tant de barrieres politiques, civiles, fiſcales ; qu'il y a, dans l'intérêt perſonnel, éclairé par l'expérience, dirigé par la concurrence, de meilleures loix de commerce, que l'on n'en ſauroit dicter ; & que, dans ce cas, comme dans bien d'autres, ne point empêcher le bien qui ſe fait, eſt la ſeule maniere que l'homme ait de le faire.... Un jour, les nations ſeront univerſellement convaincues, que le juſte & l'injuſte ne ſe déterminent point au gré de nos caprices ; que le plus grand des crimes dont on puiſſe ſe rendre coupable envers la ſociété, eſt d'en créer arbitrairement de nouveaux ; qu'il n'eſt qu'une loi invariable, néceſſaire, ſainte, la ſeule que nous n'ayons point faite ; que la loi naturelle ſuffit aux rois, comme aux peuples ; qu'elle affermit le trône, comme elle ſoutient la chaumiere ; que ſes conſéquences légitimes embraſſent tout l'ordre politique, réduit à ſes juſtes termes, comme l'ordre civil & l'ordre moral, conſidérés ſous leur vrai point de vue ; que, pour les choſes de ce monde, elle n'a pas beſoin de ſupplément ; & que vouloir tranſmettre à ce qu'elle n'a point conſacré, la force dont

elle eſt revêtue, c'eſt tout bouleverſer, c'eſt corrompre la conſcience & la morale des peuples, c'eſt faire, à la juſtice éternelle, une injure, punie bientôt par des déſordres que rien ne ſauroit réprimer.

Si nous les voyons, ces jours heureux, nous verrons ceſſer la guerre déplorable, qui s'eſt élevée entre les loix & les coutumes, entre les préceptes & les actions, ſource inépuiſable de trouble & de dépravation; nous ne verrons plus le magiſtrat gémir d'avoir à condamner, devant les hommes, ce qu'il a peine à condamner devant ſa conſcience; le pauvre, induit à enfreindre des loix, ſouvent dirigées contre lui ſeul, s'avouer convaincu, ſans ſe reconnoître coupable; & le citoyen qui leur prête ſon ſecours, avoir moins de part à notre conſidération, que celui qu'elles proſcrivent, à notre indulgence.

Après un déjeûner, dont mes bergers firent encore les frais, bien repoſé à la douce chaleur du ſoleil, & la poitrine accoutumée à l'air vif & léger des hauteurs, je me diſpoſai à partir, & je donnai encore un coup-d'œil aux montagnes que je voyois en face: les bergers me les nommoient. On en compte trois, outre le Marboré. La plus voiſine de ce mont ſe nomme la *Stazona*; la ſuivante la *Furchetta*; la plus

voisine de Gavarnie est le Pic d'*Allanz*. C'est de la premiere, que tombe la grande cascade. Les couches de ces montagnes sont toutes redressées & presque verticales, quoique calcaires; ce qui leur donne un air âpre, & hérissé. Cependant je voyois, sur leurs hauteurs, de verds gazons; & un troupeau espagnol, qui sembloit ne pouvoir y être venu que du ciel, y paissoit, au penchant d'un affreux précipice. Le Marboré, au contraire, qui forme ici la crête des Pyrénées, & qui se prolonge dans la direction de la chaîne, en un long rempart sur lequel tombent perpendiculairement les directions apparentes de ces monts, n'est couvert que de neiges; & sa masse réguliere, coupée en grandes tranches qui, vues dans ce sens, paroissent horizontales, semble un tranquille dépôt des eaux, & présente des formes d'une simplicité ordinairement inconnue à ces hauteurs. Point de granit, dans toute cette région; ses dernieres masses s'apperçoivent sous le Pic d'*Allanz* dont elles constituent la base, & d'où elles s'enfoncent rapidement, sous les amas gigantesques de pierres calcaires & de marbre, dont la croute de la terre est ici surchargée.

Bientôt nous nous élevâmes vers le grand vallon de neige, & tantôt remontant ses différentes subdivisions, tantôt les traversant, nous

en atteignîmes la partie ſupérieure. Delà, je diſtinguois à la fois ſept *Sernelhes* de glace, toutes expoſées au nord, ou à-peu-près; ſavoir: entre la *Stazona* & la *Fourquetta*, deux *Sernelhes* diſtinctes, de chacune deſquelles ſort un torrent: une autre diviſée en deux gradins, dans la *Stazona*, immédiatement au-deſſus de la grande caſcade qui paroît y prendre ſa ſource: trois ſur le Marboré, dont une au fond, en face du chemin de Gavarnie; c'eſt la premiere que j'aie vue: les deux autres plus à l'oueſt, ſur deux plateformes différentes: enfin, je voyois la grande *Sernelhe*, placée au-deſſous de la brêche, & que l'on nomme, en conſéquence, *Sernelha de la Breja*.

A dix heures & demie, nous étions arrivés à la partie ſupérieure du grand vallon, où toutes ſes branches ſe réuniſſent; & je me trouvois entre le rocher où j'avois monté la veille, & le mur plus élevé dans lequel la brêche eſt percée; le premier à ma droite, c'eſt-à-dire au nord, l'autre à ma gauche, ou au midi, car, ainſi que je l'ai dit, le vallon s'éleve de l'eſt à l'oueſt.

Il s'agiſſoit actuellement de monter vers le mur, en graviſſant une pente de neige de plus de 45 degrés d'inclinaiſon. Il fallut s'armer des crampons; leur uſage étoit indiſpenſable; mais

j'éprouvai beaucoup d'incommodité de la maniere dont les gens du pays les aſſurent au pied, & je n'ai pas manqué, depuis, de m'en faire conſtruire d'un uſage plus commode.

La neige étoit bonne, mais un peu diſpoſée à l'éboulement. Lorſque la pente eſt rapide, & que l'on a des crampons, il vaut mieux la trouver plus dure. Nous meſurions donc nos pas, avec lenteur & précaution, & nous tournions le glacier de loin, en ſuivant les traces des contrebandiers qui l'avoient évité avec ſoin, car la boſſe qu'il forme, rend ſa pente impraticable, ſur-tout dans ſa partie inférieure, & je ne me propoſois de l'approcher que vers le haut, où il devoit y avoir à gagner ſur ſon inclinaiſon qui, en bas, n'étoit pas moindre de ſoixante degrés.

Nous parvenions enfin au-deſſus du glacier, & nous approchions de la brêche, lorſqu'au bout d'une échappée de vue, qui s'ouvre à droite, je vis une très-haute montagne, dont la cime paroît dominer la vallée de Cauterets, & porte, au nord, un bel amphithéâtre de glaces, qui arrêta quelque-tems mes regards. Mon guide étoit d'accord avec moi ſur ſa poſition, & la reconnoiſſoit pour une des montagnes de la crête, mais il la nommoit *Plan del Aubo*, tandis que l'angle ſous lequel je la voyois, me donnoit

à penſer que c'étoit *Vignemale*. Faute de points de comparaiſon, il fallut reſter dans l'incertitude. Rien n'eſt plus commun dans les montagnes, que de les voir changer de nom, en même-tems que d'aſpect. Les gens du pays, eux-mêmes, ne les reconnoiſſent pas toujours, en paſſant d'un lieu dans un autre; ils en confondent, ſous le même nom, de différentes; ils en multiplient une ſeule, par des dénominations diverſes; & il eſt ſi peu de ſecours, même dans les inſtrumens, qui mettent l'obſervateur parfaitement à l'abri des mépriſes de ce genre, qu'elles portent quelquefois l'erreur & la confuſion, dans les cartes levées avec le plus de ſoin.

Arrivé en face de la brêche, je croyois la pouvoir paſſer de plain-pied, & je fus aſſez déconcerté de trouver entr'elle & moi, un foſſé creuſé en entonnoir, & profond d'une trentaine de pieds. Ce foſſé étoit l'ouvrage du ſoleil dont, à midi, cette immenſe porte admet les rayons; & par un ſingulier concert entre l'effet de leur chaleur, la hauteur des neiges, & la profondeur de la brêche, il arrivoit, d'une part, que le foſſé, creuſé en un demi-cercle dont le ſeuil de la porte formoit le diamètre, en défendoit préciſément toute l'ouverture, & de l'autre, que cette ouverture

n'étoit taillée que jusqu'au niveau des neiges environnantes, en sorte qu'elle ne se trouvoit accessible, ni de plain-pied, faute d'un pont, ni du fond du fossé, faute d'une échelle. Il fallut donc tourner le fossé, gagner l'un des côtés de la porte, & en nous accrochant à ses murs, user de toute l'adresse des montagnards, pour nous glisser en Espagne. Jamais, par un portail aussi gigantesque, on n'a fait son entrée d'une maniere aussi oblique.

Qu'on se figure une muraille de rochers, de trois cens à six cens pieds de haut, élevée entre la France & l'Espagne, & qui les sépare physiquement. Que l'on se figure cette muraille courbée en forme de croissant, en sorte que la convexité en soit tournée vers la France. Que l'on s'imagine enfin, qu'au milieu même, Roland, monté sur son cheval de bataille, a voulu s'ouvrir un passage, & que d'un coup de sa fameuse épée, il y a fait une brêche de trois cens pieds d'ouverture, & l'on aura une idée de ce que les montagnards appellent la *Brêche de Roland*. Le mur a peu d'épaisseur; mais il en acquiert davantage du côté des tours de Marboré, qui s'élèvent majestueusement au-dessus de la porte & de toutes ses avenues, comme une citadelle que Roland auroit placée là, pour en défendre le passage. Outre la porte, deux fenêtres sont

ouvertes dans le même mur, au milieu des deux cornes du croissant, à une distance égale de la porte; & vis-à-vis les deux pointes de ces cornes, deux monts pyramidaux, placés à des distances pareilles, servent d'avant-corps à l'édifice, comme pour protéger le cirque qu'il renferme; car ici, tout est symmétrique, & Roland a travaillé sur un plan qui fait autant d'honneur à son esprit d'ordre, qu'à la force de son bras.

C'est un affreux désert, que celui où je me trouvois. Point de végétation; des neiges, accumulées du côté de la France, à une hauteur considérable, plus rares du côté de l'Espagne, & moins durables, mais qui découvrent, en cédant aux ardeurs du midi, de longs ravins & de vastes éboulemens, que la nature n'a pas encore fécondés; des rochers, de toutes parts, plus âpres & plus hérissés du côté de la France, plus dégradés du côté de l'Espagne, & suspendus sur le précipice, d'une maniere plus menaçante; par-tout des monts, plus entassés & plus hauts au nord, où la forme & la blancheur des sommets, rappelle l'idée de vagues courroucées, plus prompts à s'abaisser au midi, où leurs croupes vertes & arrondies, semblent être les ondes d'une mer plus tranquille.

Là, s'ouvre une perspective immense. C'est

par les fenêtres du cirque, c'eſt par-deſſus le cirque même, que l'œil parcourt l'Arragon; rien ne s'éleve plus entre ſon enceinte & l'immenſité des plaines; les monts s'abaiſſent, les vallées ſe déploient ſous les yeux du ſpectateur; & ſi de la cime des monts, image phyſique des grandeurs humaines, on pouvoit diſcerner tout ce que l'on domine; ſi notre foibleſſe, guindée à ces hauteurs, acquéroit la faculté de diſtinguer, nonobſtant leur petiteſſe & leur multiplicité, tous les objets auxquels elle eſt livrée en ſpectacle, à cauſe de ſon élévation & de ſon iſolement; Hueſca, & Sarragoſſe même, qui voyent la brêche de Roland terminer leur horiſon, n'auroient point échappé à mes regards errans dans la profondeur azurée du mien.

Ainſi, la brêche de Roland, & le Pic du midi, ont, en ſens contraire, des vues parfaitement ſemblables; & deux obſervateurs, ſuppoſés, à la fois, ſur ces deux points en même-tems diſcernables, l'un de Sarragoſſe, & l'autre de Toulouſe, établiroient entre ces deux capitales, diſtantes, en droite ligne, de 120,000 toiſes au moins, une correſpondance dont l'idée plaiſoit à mon imagination. Mais lorſque je jettois les yeux ſur l'amas de montagnes, qui ſépare les deux monts, combien l'aſpect ſous lequel je le voyois, étoit différent de celui ſous le

quel je l'avois vu ! Ces sommets qui, observés du Pic du midi, s'étoient classés devant moi, en s'élevant les uns au-dessus des autres, jusqu'aux tours de Marboré, rentroient actuellement dans le chaos, & les plus voisins, dominant les plus éloignés, égaroient ma vue dans une confuse accumulation de rochers nuds, décharnés, & privés des neiges dont leur face septentrionale est couverte.

L'immense perspective que la brêche de Roland ouvre au midi ; la vue, long-temps interceptée, qu'elle offre au nord ; les monts du haut Arragon, réduits à une tout autre infériorité, que ceux de la Bigorre & du Béarn ; les plaines de France, visibles seulement par-dessus les monts intermédiaires, à une distance de trente ou quarante mille toises, quand le rayon visuel plonge immédiatement, du haut de cette crête, sur la région de l'Espagne, qui en est voisine ; tout annonce qu'il y a ici une grande différence d'inclinaison entre les deux pentes des Pyrénées, & prouve que, nonobstant la hauteur de niveau des vallées espagnoles, dont il résulte que le Marboré est plus accessible de leur côté, nonobstant l'âpreté du sol de l'Arragon, bien plus montueux que le nôtre, & sur lequel des chaînes nouvelles, se substituant promptement aux chaînes qui expirent, prolongent, en apparence,

le penchant méridional des Pyrénées, juſqu'aux bords de l'Ebre, il n'en eſt pas moins vrai que ces monts s'abaiſſent plus rapidement, ici, vers le midi que vers le nord; &, en eflet, les Pyrénées ne forment point, du Marboré juſqu'à l'Ebre, une maſſe continue, comme de ce mont juſqu'aux plaines de Béarn & de Bigorre. Entre *Jaca* & *Hueſca*, la chaîne principale s'abaiſſe, & l'on trouve de grandes vallées longitudinales, où pluſieurs rivieres, abandonnées par la pente des Pyrénées, reſſentent déjà celle du continent. *Jaca*, ſitué à quatorze mille toiſes ſeulement de la crête, eſt auſſi-bien au pied des Pyrénées, proprement dites, que Lourdes qui eſt diſtant de la même crête, de dix-huit mille toiſes; & *Hueſca* eſt déjà ſéparé du corps de ces monts, par un groupe de montagnes, qui en eſt totalement détaché.

La crête des Pyrénées préſente encore ici un autre objet de conſidération, & celui-ci eſt d'une grande importance pour l'hiſtoire de la terre. Cette partie ſupérieure de la chaîne, eſt toute formée de ces matieres que l'on répute ſecondaires, & cela ſur une longueur que je n'eſtime pas moindre de douze mille toiſes, car je ne crois pas que la continuité de ces matieres ſoit interrompue depuis Vignemale, ſituée au fond de la vallée de Cauterets, juſqu'au Mont-perdu, ſommet le

plus élevé du Marboré, & peut-être de la chaîne entiere; en ſorte que, dans les Pyrénées, les matieres ſecondaires, qui dominent décidément à l'occident de la chaîne, juſqu'à la vallée d'Aſpe (1), & qui, bientôt, reprennent encore la ſupériorité, pour ne la perdre que vers la vallée d'Aure, tiennent une place ſi éminente, à la crête de la chaîne, & s'y rendent ſi remarquables par leur volume & leur hauteur, que notre hémiſphère ne préſente, dans aucune chaîne obſervée, d'auſſi prodigieux monumens du travail que tous les ſyſtêmes attribuent à la mer.

Tout ce que j'ai vu du Marboré, me le fait concevoir comme une maſſe énorme de marbre gris, du grain le plus égal & le plus fin, ſans aucuns veſtiges de corps étrangers. De longues fentes, paralleles à l'horizon, & fort diſtantes l'une de l'autre, paroiſſent couper cette maſſe, en épaiſſes aſſiſes; & cette diſpoſition qui détermine la forme de ce qu'on nomme les *Tours de Marboré*, & de l'amphithéâtre qu'elles couronnent, oppoſant des étages horizontaux & des angles émouſſés, aux déchiremens & aux aſpérités des couches redreſſées des montagnes calcaires immédiatement voiſines, concourt avec le volume & la hauteur de ce coloſſe, à en

(1) *Voyez* l'Eſſai ſur la Minéralogie des Pyrénées.

faire un grand problême de géologie. Je ne crois pas, au reſte, que les aſſiſes de ce mont ſoient horizontales du nord au midi, comme elles le ſont de l'eſt à l'oueſt. S'il y exiſte des couches qui ſoient paralleles, en tout ſens, à l'horizon, ce n'eſt que vers le ſommet des tours qu'elles ſe trouvent; plus bas, l'aſpect des pentes eſpagnoles me perſuade que les aſſiſes s'inclinent au midi, & cette conjecture ſe trouve confirmée par la diſpoſition que ces mêmes aſſiſes affectent, au fond de la vallée d'*Eſtaubé*, où un obſervateur (1) me dit les avoir vu plonger vers l'Eſpagne, ſous un angle d'environ 45 degrés, en ſorte que les baſes du Marboré me paroiſſent obliquement appuyées ſur les couches plus redreſſées des montagnes calcaires poſtérieures, qui, elles-mêmes, s'appuyent ſur le fondement granitique des montagnes de la région ſeptentrionale.

Les faits que j'expoſe, & ceux que j'expoſerai dans le cours de ce voyage, prouvent de quel intérêt il eſt pour le naturaliſte qui parcourt les Pyrénées, de laiſſer derriere lui, les montagnes vulgairement fameuſes, où trop d'obſervateurs ſe ſont arrêtés; de viſiter ces

---

(1) M. Reboul, dont j'expoſerai les travaux, dans le Chapitre ſuivant.

ports qui ne ſont des paſſages que pour les hardis montagnards acculés au pied des ſommités centrales; de ſe livrer, à la ſuite du berger, du chaſſeur d'Izard, du contrebandier, aux dangers de leurs ſecrets ſentiers. Ici, aux frontieres, au tranchant de cette ligne élevée, qui ſépare ordinairement les deux royaumes, parce que de là tout s'abaiſſe de tous côtés, parce qu'elle partage les eaux qu'elle leur diſpenſe, parce qu'elle eſt communément un puiſſant obſtacle à la libre communication de leurs peuples, il y a encore de grands tréſors d'obſervation, pour celui qui s'occupe de la ſtructure des monts; & un regard qui peut ſe porter, à la fois, ſur les deux pentes oppoſées d'une chaîne, éclaircit bien des doutes, nés à la vue de ſes baſes.

J'avois conſidéré tout ce que le lieu où je me trouvois, offroit à ma vue; & me livrant à cette pareſſe d'agir & de penſer, que l'on reſpire peu à peu, avec l'air des hauteurs, aſſis ſur une pierre, aux doux rayons d'un ſoleil ſans nuages, mais ſans ardeurs, je m'étois repoſé long-temps, dans une profonde paix, lorſque je me déterminai à quitter cette ſtation, & à viſiter, en détail, la région glacée, que j'avois rapidement traverſée.

Je repaſſai la porte, & tournant à droite, je côtoyai le mur de roches. La neige étoit un peu

écartée de ses parois, & par l'intervalle qui l'en séparoit, j'entrevoyois les cavités congelées, qui en soutenoient le vaste tapis. J'entrepris d'y descendre : les aspérités du rocher me favoriserent, & j'y réussis. Arrivé au fond de ces cavernes, je reconnus que les neiges anciennes n'avoient pas, en ce lieu, plus de douze pieds d'épaisseur, mais que plus loin du mur, elles en avoient à peu près le double; car, tout le long du mur, il y avoit un fossé de trente ou quarante pas de largeur, creusé dans les neiges, soit que, pendant l'hiver, l'élévation de ce mur abrite un peu son pied, lorsque les vents du midi & du couchant, qui apportent ici les nuages, inclinent la chûte de la neige, soit que, durant l'été, sa direction les expose à la réflexion de quelques rayons du soleil, ou que le peu d'épaisseur qu'il a dans cette partie, leur transmette, à un point sensible, la chaleur qu'acquiert sa surface méridionale. Or, c'étoit sous ce fossé que j'étois descendu.

Sur ces neiges anciennes, il restoit encore environ trente pieds de neiges récentes, tombées dans le cours du dernier hiver, destinées à se fondre dans six semaines, & qui devoient se réduire à quelques pouces, avant la chûte des neiges de l'automne. La fonte est ordinairement plus avancée, au mois d'août, mais l'hiver de

1786 à 1787, avoit été long, & le 9 mai, il étoit tombé une ſi grande quantité de neiges, que pluſieurs glaciers n'ont pu ſe découvrir, dans le cours de l'été ſuivant, & que tous ont dû croître plus ſenſiblement qu'ils ne le ſont en pluſieurs années. C'eſt ainſi que, dix ans auparavant, je trouvois, dans les Alpes, l'accumulation preſque inouie des neiges de l'hiver de 1776 à 1777.

J'étois donc enſeveli ſous quarante pieds de neige, & j'en diſtinguois toutes les couches. J'y voyois les hivers fameux, que ſéparent bien des années, diſtans de quelques pouces. Je reconnoiſſois les étés brûlans, aux bandes les plus minces & les plus tranſparentes; les années douces, à des couches plus poreuſes. Je remarquois ſur-tout, dans la maſſe entiere, le paſſage inſenſible de la neige légere, hexagone, à la neige globuleuſe & lourde; de celle-ci, à la demi-glace opaque, friable, & réductible en parcelles ſphériques; enſuite de cette glace opaque, à une glace plus tranſparente & plus dure, dont cependant la caſſure étoit ſillonnée de ſtries croiſées en rézeau, qui montroient la ſoudure de ſes différentes parties; & enfin, de cette glace, encore peu cohérente, à une bande de glace tout-à-fait dure & d'une telle tranſparence, que je diſtinguois parfaitement les plus

petits objets, à travers des fragmens de quatre pouces d'épaiſſeur. Cette glace, cependant, renfermoit encore des bulles d'air ; elle étoit encore légere, & ne préſentoit pas, dans ſa caſſure, des ſurfaces abſolument planes. La couche, d'ailleurs, en étoit très-mince ; elle tapiſſoit uniquement la ſurface inférieure des neiges, & la voûte de ſes cavernes.

Cet amas de neiges, quoique glacial, n'eſt donc pas un glacier. Il ne contient que la petite portion de glace que des circonſtances d'une influence très-bornée, lui permettent de former. On y voit un exemple de la condition des neiges permanentes, quand une grande élévation, ou des abris particuliers s'oppoſent à leur prompte diſſolution, de telle maniere que ce ſoit moins le dégel, qui borne leur entaſſement, que la chûte de l'excédent, en forme de lavanges, & l'évaporation continuelle de leurs ſurfaces. On y voit ſur-tout, en comparant l'état de congélation imparfaite que l'on y remarque, à la ſolidité des glaces que l'on peut obſerver ſur la méme ligne & ſous le même aſpect, que ſi un abri de plus ou de moins cauſe cette différence, ce n'eſt point à l'action de la chaleur de la terre, qu'il faut attribuer le dégel partiel des neiges, & la formation des glaciers ; & qu'ils dépendent, à tel point, de

la préſence du ſoleil, & d'un juſte rapport entre la réſiſtance des neiges, & le pouvoir de cet aſtre, que de même qu'il n'en ſauroit exiſter dans les lieux où le ſoleil eſt victorieux, pendant l'été, des neiges de l'hyver, il n'en peut naître dans ceux où il ne les attaque pas (1).

Je ſortis de ces cavernes, tranſi de froid, & je deſcendis vers la *Sernelhe* de la brêche; nous marchions avec la plus grande précaution. Il étoit une heure; la mobilité des neiges, augmentée par la chaleur du ſoleil, rendoit leur inclinaiſon très-dangereuſe, & cette inclinaiſon devenoit plus forte, à meſure que nous approchions du glacier. Si nous avions gliſſé, ſi les neiges avoient fui un inſtant ſous nos pieds, c'étoit fait de nous; la chûte nous portoit ſur la pente du glacier, où il n'y avoit nul moyen de s'arrêter, & qui nous précipitoit dans des profondeurs hériſſées de rochers. Chaque pas étoit donc une affaire, un travail, la matière d'une délibération; & les précautions devenoient plus importantes, à meſure que nous approchions davantage du vernis de glace, qui nous annonçoit la *Sernelhe*. Nous en fumes enfin ſi près, qu'il étoit impoſſible de haſarder un pas de

(1) Qu'il me ſoit permis de renvoyer à mes obſervations ſur les glaciers, jointes à ma traduction des Lettres ſur la Suiſſe, tome II, page *96* & ſuiv.

plus, & qu'il falloit imaginer quelque expédient pour l'atteindre. De-là, je l'obſervai, & je remarquai, un peu au-deſſous de moi, une crévaſſe tranſverſale, d'environ deux pieds & demi d'ouverture ſeulement, mais qui ſe prolongeoit au loin. Elle me décida; & bien certain de m'arrêter contre ſes parois oppoſées, je pris le parti de m'aſſeoir & de me laiſſer gliſſer doucement, en dirigeant vers elle la pointe de mon bâton ferré, & les crampons dont j'étois chauſſé. En effet, je m'y arrêtai tout court, & me trouvai préciſément ſur la crévaſſe; & comme rien ne devoit manquer au ſuccès de mon entrepriſe, j'eus le plaiſir de voir que cette fente pénétroit à une grande profondeur, & de reconnoître un glacier véritable. La glace avoit toute la dureté des glaces formées à la naiſſance des glaciers; mon bâton & mes crampons ne l'entamoient qu'avec peine; ſa couleur étoit ce beau bleu de ciel, qui eſt l'ombre des glaces; ſa caſſure étoit vitreuſe; les fragmens étoient bien tranſparens; de belles cavités ſe voûtoient au-deſſous; c'étoit, en un mot, un vrai glacier, ſolide, permanent, de l'eſpece de ceux qui ſe forment dans les Alpes, à une grande hauteur, & qui n'ont ni fentes croiſées, ni ſillons, ni aſpérités, parce qu'ils ſont tranquilles, & que ces accidens n'appartiennent qu'à ceux qui, deſcendus vers

les vallées inférieures, traînent ſur le plan incliné & raboteux qui les porte, la maſſe fragile de leurs glaces.

Le glacier que j'obſervois, n'a point de pareilles extenſions, parce qu'alimenté avec économie par le peu de neiges qui le dominent, il ne ſauroit, comme ceux des hautes Alpes, conquérir de force le vallon inférieur, & qu'à meſure qu'il s'étend vers ſes profondeurs, le mince produit de ſes lents accroiſſements, y eſt dévoré par un ſoleil brûlant. Pour fournir à ſes extenſions, il faudroit que la brèche s'élevât beaucoup; il faudroit que les neiges s'y accumulaſſent conſidérablement. Dans l'état où ſe trouve ce glacier, il eſt, dans ſon berceau même, à l'extrême de ſa réſiſtance, & ne peut pas plus s'en écarter de dix toiſes que de dix mille.

C'eſt ce que je vérifiai dans ſa partie inférieure; car, m'étant tiré, avec beaucoup de travail & de précaution, de la ſituation où j'étois, j'y deſcendis, en faiſant le tour du glacier; là, je trouvai que la glace & les neiges étoient noyées, tant par les eaux de leur propre diſſolution, que par celles qu'y verſoient les cavités du glacier, & je reconnus que cette portion de l'amas, luttoit avec déſavantage contre l'air plus doux du vallon, & contre les rayons du ſoleil, réfléchis

par

par les roches opposées. Là, j'entendois rouler sous mes pieds, un torrent qui se frayoit, à travers les glaces & les neiges, une route invisible, dont il ne sortoit que cinquante toises plus bas, pour se précipiter du haut d'un escarpement de rochers, dans le grand vallon de neige. La position pouvoit devenir dangereuse, à la longue; je la quittai bientôt, pour regagner le vallon inférieur, d'où je m'approchai, autant que je le pus, des *Sernelhes* que je voyois sur les gradins du Marboré; après quoi, glissant rapidement, à l'aide de nos bâtons, nous descendîmes, en quelques minutes, jusqu'à l'habitation de nos bergers.

Nous nous assîmes encore avec ces bonnes gens, sur leur rocher; & reprenant la cuiller de bois, nous partageames leur frugal repas. Ce ne fut pas sans regret que je leur dis adieu, sans doute pour la vie. A peine avoient-ils voulu accepter, pour prix de l'hospitalité qu'ils m'avoient donnée, une légere rétribution, que je n'aurois osé leur offrir, s'ils avoient été maîtres du troupeau, & qu'ils refusoient, quoique mercenaires & portant les livrées de la pauvreté. Mais ce que je ne pouvois pas payer, & ce que rien ne paye, c'est cet air de bienveillance, avec lequel ils m'avoient reçu; c'est cet air d'intérêt pour son semblable, qui épanouit le

cœur de l'homme, en quelque lieu & en quelque circonſtance qu'il le trouve ſur le viſage d'un autre; expreſſion touchante de ce ſentiment de fraternité univerſelle, que l'abord d'un étranger réveille ſinguliérement, parce qu'il n'eſt qu'un homme, ſans aucune circonſtance acceſſoire d'amitié ou d'inimitié, ſans rien, en un mot, qui le diſtingue de l'eſpece, pour le ranger dans une claſſe, & que ſa vue n'inſpire d'autre idée que celle de la conformité de condition, & de la communauté de beſoins, qui conſtituent l'ineffaçable égalité des hommes.

Je deſcendis le rocher, très-fatigué. J'étois preſque ſans chauſſure; la neige l'avoit détruite. Forcé de me repoſer quelquefois, j'examinois cet étrange ſentier, & je m'aſſurois que faute d'être guidé par un homme qui l'a ſouvent pratiqué, il étoit impoſſible de n'y pas être arrêté, à tous momens, par des obſtacles inſurmontables. Je le parcourois pour la quatrieme fois, & cependant, lorſque j'eſſayois de retrouver moi-même le chemin, je n'avois pas fait dix pas, que je me voyois au bord du précipice, dans une ſi mauvaiſe ſituation, qu'il falloit que je revinſſe au lieu d'où j'étois parti; &, en effet, quoiqu'on ne ceſſe jamais de voir, à la fois, le point du départ & celui de l'arrivée, on ne ſauroit, toutefois, choiſir dans le nombre des détours,

ceux qui conduiſent au but, à moins d'avoir fait ce choix plus d'une fois, & de l'avoir bien obſervé.

Après avoir paſſé le cirque où tombent les caſcades, & le premier baſſin qui le ſuit, j'apperçus une belle *Sernelhe*, dans la direction du rocher dont j'avois gravi, la veille, la face méridionale. J'avois bien vu, de la brêche, la montagne où cette *Sernelhe* ſe trouvoit; mais elle me préſentoit alors celle de ſes pentes où la neige ne ſubſiſte pas (1). En arrivant à Gavarnie, je remarquai, de même, que la montagne d'*Allanz* en avoit une, au nord, viſible de l'auberge même. Dans cette journée donc, j'avois, ou viſité, ou vu, aſſez de glaciers, pour que l'exiſtence de ce phénomène dans les Pyrénées, me parût un fait général, & pour me faire deſirer de comparer aux glaces que je venois d'obſerver, celles de quelque autre région des mêmes monts, qui pût le lui diſputer en élévation.

Je paſſai la ſoirée à Gavarnie, au milieu de

---

(1) Ce pourroit être là, une partie de la maſſe de glace, qui eſt indiquée dans la carte de Rouſſel. Je ne connoiſſois point alors cette carte, devenue rare, & ne puis accorder, qu'à peu près, ſon indication avec les lieux que j'ai parcourus.

ſes habitans, & avec le Vicaire du lieu, homme d'un vrai mérite (1). Le commerce de ces montagnards, n'eſt rien moins que dénué d'intérêt. C'eſt une race d'hommes ſpirituelle, entreprenante & fiere. Dans le voiſinage, on les regarde comme gens à redouter; c'eſt ce que je ne ſaurois déterminer, n'ayant rien eu à démêler avec leurs paſſions. J'ai, au reſte, fréquenté, à pluſieurs repriſes, les plus remarquables d'entr'eux; je leur ai trouvé cette fermeté de ton, qui, chez les hommes prompts, annonce toujours l'expérience des ſituations difficiles, un choix d'idées qui n'appartient qu'à l'eſprit cultivé & fait aux combinaiſons, la politeſſe naturelle, que donne une ſenſibilité exercée autant que délicate; & je conviens que le caractere que ces dehors font préſumer, doit être fort irritable, & que ſi l'on y joint le goût des aventures périlleuſes, un penchant déterminé à faire la guerre des frontieres, un ſentiment de liberté, favoriſé par des boulevards inexpugnables, & aiguiſé par le mépris des loix prohibitives; un pareil caractère & de pareilles habitudes, doivent rendre de telles

(1) Gavarnie eſt un Vicariat de la Paroiſſe de Luz. Il étoit alors deſſervi par M. Carrère qui, depuis mon paſſage, a été placé dans une autre Cure.

gens fort difficiles à manier, pour quiconque eſt diviſé d'intérêt avec eux.

CHAPITRE VII.

Nivellement du Pic du midi de Bigorre.

TANDIS que je parcourois la région dont je viens de tracer l'eſquiſſe, deux ſavans Languedociens, MM. Vidal & Reboul, arrivoient au terme d'une opération qui devoit fixer la meſure de ſes hauteurs. J'avois quitté Gavarnie & ſes neiges, & je montois, pour la ſeconde fois, au Pic du midi, lorſque je les rencontrai au-deſſous du grand lac, achevant le nivellement de la montagne. Le ſimple énoncé d'une pareille entrepriſe, ſuffit pour faire concevoir les difficultés dont elle eſt accompagnée; & l'expoſé des moyens qui ont été mis en uſage pour en aſſurer le ſuccès, n'intéreſſe pas moins que celui des motifs qui l'ont fait entreprendre, & des réſultats qu'elle a produits.

Depuis que l'immortel ouvrage de M. de Luc, ſur les modifications de l'atmoſphère, a porté la lumiere dans l'obſcur concours des cauſes qui operent l'aſcenſion & l'abaiſſement du mercure dans le baromètre, depuis que de ſes obſerva-

tions, il a déduit de nouvelles formules pour appliquer le racourciſſement de la colonne de mercure, à la meſure des hauteurs, formules dont les élémens remaniés par des obſervateurs du plus grand nom, ont donné matiere à des conteſtations, ſur leſquelles les phyſiciens attendent le jugement de l'expérience, on ſentoit le beſoin d'un obſervatoire dont l'élévation, au moins relative, rigoureuſement déterminée, en même-tems qu'elle atteindroit à des régions de l'atmoſphere, où l'air fût conſidérablement raréfié, ſeroit diviſée en eſpaces verticaux, parfaitement connus, en ſorte que le baromètre, placé à ces diverſes ſtations, pût ſoumettre ſimultanément à l'obſervation, les extrêmités & les intermédiaires d'une colonne d'air fort longue. Il falloit donc choiſir une montagne d'une hauteur conſidérable. Il falloit la graduer d'une maniere exempte de tout ſoupçon. Il falloit, ſur-tout, que ſon accès n'effrayât pas le zele de l'obſervateur.

Le Canigou & le Pic du midi de Bigorre, rempliſſoient également celles de ces conditions qui dépendent de la nature ; mais des obſervations géodéſiques, faites à Bon-Repos près Toulouſe, avoient perſuadé à MM. Vidal & Reboul, que le Pic du midi étoit le plus élevé des deux, & cela d'une quantité qu'ils évaluoient à environ ſoixante toiſes. Ce Pic fixa donc leur

choix. De toutes les manieres de mesurer les hauteurs, la seule qui ne soit pas soumise à l'influence de circonstances d'incertaine détermination, est la méthode du nivellement ; ce fut à celle-là, qu'ils s'arrêterent. Il falloit partir du niveau connu le plus voisin des Pyrénées ; ils choisirent pour point de départ, le château de Sarniguet, que possede un ami des sciences. Ce château est situé dans la plaine de Tarbes, en deça de cette ville, & se trouve à 136 toises au-dessus du niveau de la mer (1).

Le projet conçu, & la marche arrêtée, cette entreprise n'étoit que plus effrayante à considérer. Il s'agissoit de la plus grande opération de nivellement qui ait jamais été faite, puisqu'elle devoit embrasser un espace vertical, d'environ 1370 toises, développé sur une ligne horisontale de plus de 40,000. Mais rien ne découragea ces deux savans, & ils ne songerent aux difficultés, que pour travailler à les vaincre ;

(1) Cette hauteur a été déterminée par l'addition de plusieurs mesures partielles : l'une est celle de Toulouse au-dessus de la mer, connue par le nivellement du canal, l'autre est celle du Sarniguet au-dessus de Toulouse, déterminée par six observations barométriques correspondantes & qui se trouvent confirmées, à une couple de toises près, par l'opération géodérique, dont il résulte que le Pic du midi est plus élevé de 60 toises que le Canigou.

ſur-tout, ils ne s'en rapporterent qu'à eux-mêmes, pour la conſtruction des inſtrumens néceſſaires ; & M. Vidal, qui s'eſt plu à réunir les talens de l'artiſte, aux ſciences qu'il cultive, exécuta, dans toutes leurs parties, deux niveaux à bulle d'air, dont l'un étoit propre à la meſure des angles d'élévation & d'abaiſſement, à moins d'un quart de minute près.

Munis de tout ce qui pouvoit aſſurer le ſuccès de leur opération, ils partirent du château de Sarniguet, paſſerent par Auranzon & Bazet, & gagnerent Tarbes, d'où ils ſuivirent le grand chemin juſqu'à Barèges, menant toujours deux nivellemens de front, & ſe communiquant leurs réſultats, à chaque opération, pour ne pas faire un pas, ſans les avoir conciliés autant qu'il étoit poſſible.

A Tranſarrieu, ſitué à 80 toiſes au-deſſus de Barèges, la crainte de voir arriver le mauvais tems, lorſqu'ils ſeroient à la partie la plus difficile de leur travail, les détermina à tranſporter leurs opérations au ſommet du Pic, d'où ils rejoignirent, en deſcendant, le point d'interruption.

On ne ſauroit trop admirer l'accord qui règne entre les deux nivellemens. La différence qui s'y rencontre, n'eſt ſur la hauteur totale du Pic, que d'un pied cinq pouces, & quelques fractions. Je donne, en note, le tableau de l'éléva-

tion du ſommet du Pic, au-deſſus des principaux repaires (1). Il en réſulte, en ajoutant 136 toiſes, pour la hauteur du château de Sarniguet au-deſſus du niveau de la mer, les hauteurs qui ſuivent :

Hauteur de différens lieux au-deſſus du niveau de la mer.

	toiſes.
Château de Sarniguet. Porte du Parc.........	136
TARBES. La Croix.........................	164
LOURDES. Chapelle Notre-Dame............	211

---

(1) *Hauteur du ſommet du Pic, ſur les lieux ſuivans.*

	Nivellement de M. Reboul.	Nivellement de M. Vidal.
	toiſ. pi. po. lig.	toiſ. pi. po. lig.
Cabane du Pic..........	7.5. 5. 9	7.5. 5. 3
Niveau du Petit Lac.....	127.5.10. 2	127.5. 8. 9 ¾
Hourque de cinq Ours...	262.2.10. 8	262.2. 7.10
Lac d'Oncet...........	319.5. 1. 2	319.4.10. 6 ¼
Cabane d'Oncet........	339.5. 1.11	339.4.11. 3 ¾
Pont de Montaquéou.....	649.2. 6. 7	649.2. 2. 1 ½
Tranſarrieu	765.1. 0. 7	765.0. 7. 5 ¾
Barèges, image de la Vierge.	838.1. 1. 4	838.0. 9. 1 ½
——— porte des Bains...	0 .0. 0. 0	844.1. 1. 0 ½
Luz, Auberge..........	1112.2. 8. 4	1112.2. 7. 4
— Egliſe..............	1116.3. 5. 5	1116.3. 4. 1 ½
Croix d'Argelès.........	1264.1.11. 8	1265.0. 3. 9
Lourde, Chapelle N. D.	1295.2. 6. 0	1295.1. 8. 0 ½
Croix de Tarbes........	0 .0. 0. 0	1342.4. 4. 5
Sarniguet, porte du Parc.	1371.0.11. 0	1370.5. 5. 7 ¼

	toises.
ARGELÈS. La Croix	241
LUZ. L'Eglise	390
BARÈGES. Porte des Bains	662
Transarrieu	741
Pont de Montaquéou	857
LAC D'ONCET	1187
Hourque de cinq Ours	1244
Petit lac	1379
PIC DU MIDI ; hauteur totale	1506

MM. Vidal & Reboul avoient transporté leur domicile, en même-tems que leur nivellement, au sommet du Pic. Leurs guides y avoient construit, avec des schistes entassés en mur sec, une petite hutte fort solide. J'espere que les curieux qui font le voyage du Pic, l'auront respectée ; elle sera, encore, l'asyle de l'observation & de l'expérience.

Elle est située au midi, ouverte seulement au levant, & placée à sept toises & demie, à peine, au-dessous du sommet. Ces deux savans y ont passé trois nuits, sans éprouver aucune incommodité de l'air de ces hauteurs, & le thermomètre n'y est point descendu, pendant cet espace de temps, au terme de la congélation.

La quantité d'air vital, que contenoit l'atmosphere au sommet du Pic, comparée à celle qu'elle contenoit dans la vallée, leur parut diminuée d'environ un quart, la premiere étant

exprimée par 75, & la seconde l'ayant été une fois par 98, & l'autre, par 101.

La déclinaison de l'aiguille aimantée, étoit de 19°, & quelques minutes; son inclinaison, 66° 30'; sa variation diurne fut la même que dans la plaine, le maximum, entre 2 & 3 heures, & l'arc de variation, de 12 à 15 minutes.

Ils avoient laissé sur leur route, six ou sept baromètres, mais ils furent mal observés; & ils ont recueilli peu de données préliminaires, pour cette seconde partie de leur travail, qui, j'espere, les occupera tout entiers cette année.

Il auroit manqué quelque chose au parti que MM. Reboul & Vidal devoient tirer de leur succès, s'ils n'avoient pas fixé nos idées, sur la hauteur des principaux sommets, visibles de celui du Pic. La construction du niveau employé par M. Vidal, lui fournissant un moyen facile de mesurer les angles d'élévation & de dépression apparentes de ces montagnes, & leurs distances étant connues par les travaux des géographes, jusqu'à un point suffisant de précision, il ne s'agissoit plus, pour en calculer la hauteur relative, que de faire état de la sphéricité de la terre, & de l'effet des réfractions (1).

---

(1) Le dessin placé à la fin de ce Chapitre, représente l'aspect des monts vus du haut du Pic.

Pour donner aux calculs faits au ſommet du Pic du midi, le degré de confiance qu'ils pouvoient mériter, ces deux ſavans allerent au ſommet de *Néouvielle*, répéter leurs obſervations, & multiplier les données dont quelques-uns des élémens de leur calcul, pouvoient manquer. Je doute que quelqu'un ſoit parvenu avant eux à ce ſommet. Ils ne trouverent point de guide qui s'y fût élevé, & chercherent la route, avec un homme du pays qui en connoiſſoit les environs. C'eſt par le vallon de *Lienz*, le premier que l'on trouve à droite, en montant de Barèges au Tourmalet, qu'ils entreprirent d'atteindre cette montagne. On ne ſauroit, diſent-ils, rien voir de plus aride que ſes avenues, & de plus ruineux que ſes déſerts. C'eſt ce qui tient les troupeaux à une aſſez grande diſtance de ſa cîme, & ce qui fait qu'elle eſt moins connue qu'acceſſible. Ce qui les frappa ſur-tout, ce fut la multitude de petits lacs dont cette région eſt ſemée. Du haut de la montagne, ils ſe laſſoient à les compter. Ils ne parvinrent point, au reſte, au ſommet le plus élevé. M. Reboul, dont le coup-d'œil eſt exercé par la pratique des montagnes qu'il aime en peintre autant qu'en naturaliſte, croit que le ſecond vallon, celui d'*Eſcoubous*, les auroit conduits au ſommet principal. Quoi qu'il en ſoit, ils parvinrent au

but qu'ils s'étoient propofé : celui de vérifier les mefures prifes du haut du Pic du midi ; mais ce voyage, qui par fa nature eft fort pénible, devint tout-à-fait périlleux par fa longueur, car ils ne purent rentrer à Barèges, qu'au milieu de la nuit.

Non contens encore du rapport exact des mefures prifes du haut de *Neouvielle*, avec celles qui avoient été prifes du haut du Pic du midi, ces deux obfervateurs fe rendirent enfuite au Pic de *Bergons* qui domine, à la fois, le baffin de Luz & la vallée de Gavarnie, Pic peu élevé, mais d'où l'on jouit d'une des plus magnifiques vues que les montagnes puiffent offrir, & devant lequel fe déploye toute la crête de cette partie de la chaîne. Le réfultat des obfervations faites dans cette troifieme ftation, fut tel qu'ils le pouvoient defirer. Il demeure conftaté, que le *Mont-perdu*, partie principale de cette énorme accumulation de matieres calcaires, que l'on nomme le Marboré, & dont la longueur excède quatre mille toifes, eft le mont le plus élevé qu'ils ayent vu & mefuré, & à fon égard, le concert des opérations fut fi parfait, que les variations qu'elles préfentent, fe trouvent renfermées dans l'efpace d'une toife.

Je place ici les hauteurs qu'ils ont calculées, & j'y joins celle du Canigou, pour préfenter,

ſous un même point de vue, la meſure de toutes les montagnes de cette chaîne, dont l'élévation au-deſſus du niveau de la mer, eſt invariablement déterminée.

	Au-deſ. du niv. de la mer.
Pic du midi de Bigorre	1506
Pic de Bergons	1084
Neou-vielle	1619
Pic long, ſitué au midi de Neou-vielle	1668
Vignemale, montagne calcaire	1722
Marboré, montagne également calcaire, ſavoir :	
1°. Celui de ſes ſommets, viſible de Gavarnie	1636
2°. Le ſommet cylindrique, placé plus à l'eſt	1710
3°. LE MONT-PERDU, ſommet le plus oriental	1763
Pic d'Arbizon, ſitué à l'eſt de Neou vielle, près de la vallée d'Aure	1480
Canigou de Rouſſillon	1441

Outre ces montagnes, dont la hauteur & le nom ſont actuellement fixés ſans équivoque, deux ſommets fort hauts, placés à l'orient du Marboré, dans l'alignement de la crête des Pyrénées, attirerent l'attention de M. Vidal.

Le premier ſe voyoit au-deſſus de l'horizon du Pic du midi, ſous un angle de 32′ 16″; & ſa poſition fait, avec celle des monts connus, un angle qui le place au port de la Pèz; en ſorte que ſa diſtance du Pic ſeroit de 15800 toiſes, & qu'il l'excéderoit en hauteur, de 186 toiſes.

Le ſecond a paru être la montagne du port

d'Oo. L'angle de hauteur étoit 19′ 57″; la distance seroit 19000 toises, & l'élévation de cette montagne-ci surpasseroit d'environ 165 toises, celle du Pic du midi. Je doute, au reste, que cette montagne soit celle du port d'Oo; & les alignemens que M. Reboul a eu la complaisance de me communiquer, pourroient bien se réunir sur la *Maladetta*, montagne placée à la crête des Pyrénées, mais au-delà des frontieres de France, & qui m'a paru l'une des plus hautes de la chaîne. Si elle étoit vraiment le but de cette observation, sa distance, que j'évalue à 24000 toises, l'éleveroit, en lui appliquant l'angle observé, à la hauteur du Mont-perdu (1).

---

(1) J'ajoute ici les hauteurs de quelques montagnes qui ont été antérieurement mesurées.

Le Pic d'Anie, placé à la crête de la chaîne, au fond de la vallée de Lescun, branche de celle d'Aspe; a, selon M. Flamichon, au-dessus du niveau du pont de Pau.................................1119 toises.

Le Pic du midi de Pau ou d'Ossau, a, selon le même géometre, au-dessus du même niveau.................................1407

Je ne crois pas que la hauteur du pont de Pau au-dessus du niveau de la mer, puisse être estimée à moins de 150 toises. Il s'en suivroit que ces mesures doivent excéder de peu la vérité, car le même observateur place le sommet du Pic du midi de Bigorre, à 1371

Tels ſont les réſultats les plus immédiats d'une entrepriſe, dont le ſuccès pourroit être réputé aſſez complet, quand même il ſe borneroit à

---

toiſes au-deſſus du niveau du même pont, & préciſément autant que MM. Reboul & Vidal le trouvent élevé au-deſſus du château de Sarniguet, en ſorte que ſi l'on ſuppoſe une cauſe pareille de différence, dans les divers réſultats des opérations de M. Flamichon, il n'y aura qu'une vingtaine de toiſes à ſouſtraire de ſes meſures. M. de la Roche, qui eſtimoit la hauteur du Pic du midi, plus conſidérable d'environ cent toiſes que ne l'avoit trouvé M. Flamichon, l'avoit donc calculée beaucoup trop forte, & quelle que ſoit la cauſe de ſon erreur, elle ſe répète dans la meſure qu'il a priſe de Vignemale dont il fixe l'élévation à 1679 toiſes, au-deſſus du marche-pied de la Croix de Lourde, que M. Flamichon a regardé avec raiſon comme placé à 200 toiſes, au-deſſus de la mer. Il faut, en effet, ôter 150 toiſes à la meſure de Vignemale, donnée par M. de la Roche, pour la ramener à la meſure de MM. Reboul & Vidal.

Le mont Saint-Barthelemy, placé dans le comté de Foix, où il correſpond, pour la ſituation, au Pic du midi, & que M. le Baron de Dietrich décrit, page 153 de ſa Deſcription des gites de Minerai des Pyrénées, a été autrefois meſuré, & ſa hauteur, au-deſſus de la Méditerranée, fixée à .... 1186 toiſes.

ceux

ceux que je viens d'expoſer, & des ſuites de laquelle on ne peut que concevoir la plus favorable idée. La ſagacité ſinguliere de M. Vidal qui ſemble féconder les vérités, & en multiplier les conſéquences, & qui a déjà tiré, des obſervations que je viens d'indiquer, le plus grand parti pour le calcul de l'effet des réfractions ; les connoiſſances de M. Reboul qui réunit à celles qui l'ont aſſocié aux opérations dont je rends compte, la théorie & la pratique de la meilleure chymie, & l'étude la plus ſuivie de la ſtructure de ces monts où il a fait déjà pluſieurs voyages ; tout nous fait préſager ce que les données qu'ils ont établies, deviendront dans leurs mains, & de combien d'obſervations intéreſſantes la réſolution du problême qu'ils ſe ſont propoſé, ſera l'occaſion. J'ai lieu de croire que l'été prochain verra réaliſer les eſpérances que je fonde ſur les travaux de ces deux ſavans ; & en renouvelant, pour leur ſuccès, les vœux que me dictoit, ſur le Pic du midi, le ſeul intérêt des ſciences, il m'eſt doux de pouvoir y joindre aujourd'hui les vœux de l'amitié.

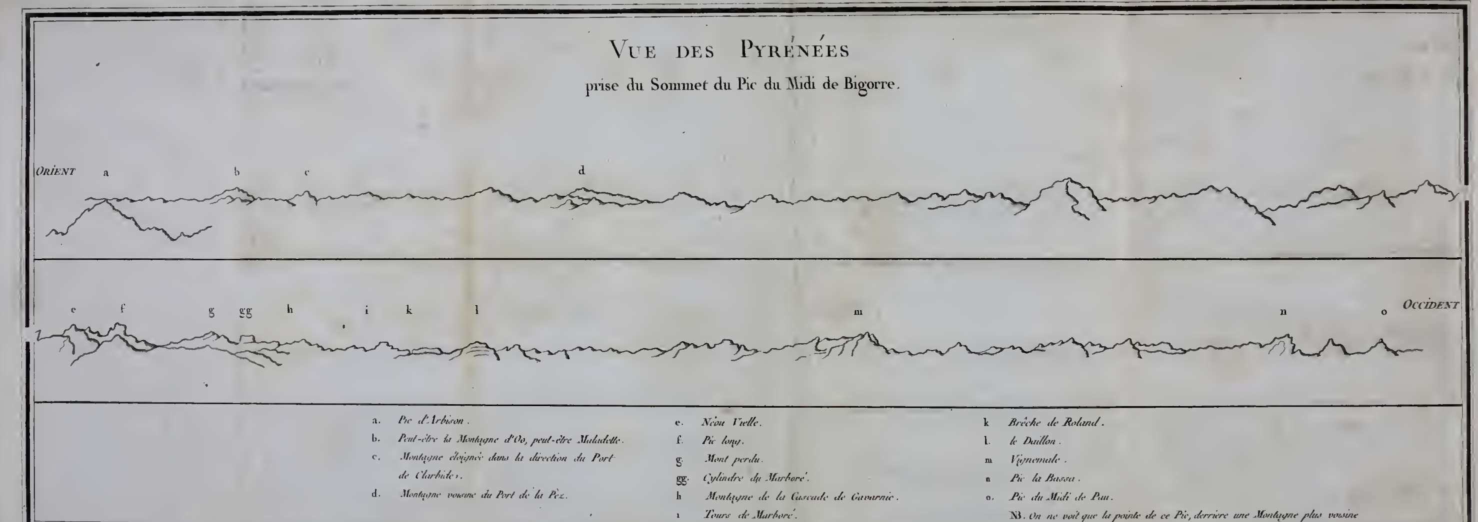
P. S. Depuis que cette deſcription des montagnes de la Bigorre eſt écrite, un orage terrible

a dévaſté les lieux que j'ai parcourus (1). La grande route de Pierrefitte à Barèges eſt détruite, ſur une longueur de 1100 toiſes ; les baigneurs enfermés à Barèges doivent, en grande partie, aux ſoins de M. le chevalier de Lauriere, commandant de ce lieu, & au pouvoir que lui donne, ſur les montagnards, ſa conſidération perſonnelle, plus encore que ſon autorité, d'avoir pu en retirer leurs équipages. Il a réuſſi à faire paſſer quarante-cinq voitures par le Tourmalet, pour les mettre ſur la route de la vallée de Campan. Le pont des bains de Saint-Sauveur eſt emporté ; toute la vallée de Gavarnie eſt ravagée ; Gedro, attaqué par les deux Gaves qui s'y réuniſſent, Gedro eſt preſque anéanti... triſte exemple de ce que les convulſions des montagnes coûtent à l'homme, trop preſſé d'étendre ſa domination ſur ces vallées que la nature ne lui a pas encore livrées, dans l'état de repos dont chacune de ces révolutions les approche.

---

(1) Le 5 ſeptembre 1788.




Vue des Pyrénées
prise du Sommet du Pic du Midi de Bigorre.
Orient
a
b
c
d
e
f
g
gg
h
i
k
l
m
n
o
Occident
a. Pic d'Arbison.
b. Peut-être la Montagne d'Oo, peut-être Maladette.
c. Montagne éloignée dans la direction du Port de Clarbides.
d. Montagne voisine du Port de la Pez.
e. Néou Vielle.
f. Pic long.
g. Mont perdu.
gg. Cylindre du Marboré.
h Montagne de la Cascade de Gavarnie.
i Tours de Marboré.
k Brêche de Roland.
l. le Daillon.
m Vignemale.
n Pic la Bassa.
o. Pic du Midi de Pau.
NB. On ne voit que la pointe de ce Pic, derrière une Montagne plus voisine
d'apr. MM. Vidal et Reboul
Gravé par P.F. Tardieu

CHAPITRE VIII.

Partie des Pyrénées, compriſe entre la Bigorre & la vallée de la Garonne. Pays des quatre Vallées. Ports de Bielſa, de la Pez, de Clarbide. Vallée de l'Arbouſt.

J'Etois impatient de viſiter, dans d'autres points, ce haut cordon de montagnes, qui forme, depuis la vallée d'Oſſau juſqu'à celle d'Aran, la crête des Pyrénées. Je l'avois obſervée dans ſon centre, & j'avois reconnu que c'étoit à compter de la vallée de Cauteretz, qu'il s'élevoit à ſa plus grande hauteur, & qu'à l'occident de Vignemale, les ſources du Gave d'Oléron ne me préſenteroient rien qui pût le diſputer aux ſommités glacées, qui alimentent le Gave de Pau.

Mes yeux ſe portoient donc vers l'orient, où, du haut du Pic du midi, j'avois vu une longue ſuite de cimes bleuâtres, ſe perdre dans les cieux; où la rapide Neſte deſcend des ports élevés, de la vallée d'Aure & de celle de Louron; où la Pique naît, dans les hauteurs fameuſes de l'Arbouſt & de la vallée de Luchon; où le plus beau fleuve des Pyrénées

devoit avoir une origine, digne de la majeſté de ſon cours.

Il me tardoit, ſur-tout, d'arriver à ce terme des principales élévations de la chaîne, à la vallée d'Aran que l'Eſpagne a conſervée ſous ſa domination, nonobſtant les limites indiquées par le partage des eaux, & de comparer les ſommets peu connus qui la dominent, à ceux que je venois d'obſerver.

Je réſolus donc, de me rendre, directement, aux ſources de la Garonne, en traverſant les différentes vallées qui m'en ſéparoient, aſſez près de leur origine, pour avoir occaſion de me déterminer, d'après la vue du pays, & la converſation de ſes habitans, dans le choix des montagnes intermédiaires, qu'il ſeroit à propos de viſiter.

Mon voyage ainſi arrêté, accompagné du ſeul homme de la vallée de Baſtan, qui connût, juſqu'à une diſtance conſidérable, les communications latérales des vallées que j'avois à traverſer, je partis de Barèges, le 16 août, long-temps avant le jour, & je pris la route du Tourmalet. Nous paſſâmes cet iſthme qui lie le Pic du midi aux montagnes méridionales. Un ſentier rapide le monte en ſerpentant, & le deſcend de même. Le *Cau de Spada*, rocher aigu & décharné, qui domine immédiatement

ce passage, du côté du midi, est le dernier de cette chaîne de rochers menaçans, qui commencent au pic d'*Eslitz*, & qui enferment, de ce côté, la vallée de Bastan. Ce cordon, prolongé au-delà du Tourmalet, s'émousse en descendant vers la vallée de Campan, se couvre de verdure, & s'affaisse bientôt au niveau de ses collines.

La pente orientale du Tourmalet, forme un vallon dans lequel nous suivîmes le cours de l'Adour, jusqu'aux premieres habitations que l'on y rencontre. Elles ont une singuliere apparence. Ce sont de petites huttes fort basses, accompagnées d'une cour qu'environne un rustique péristile, formé de troncs d'arbres, ou de longues pierres debout, qui supportent un toît de gazon, sous lequel le troupeau se met à l'abri du soleil & des mauvais tems. Le Pic du midi montre, de ce côté, une de ses faces escarpées & ruineuses. Il semble menacer cet asyle pastoral, d'une chûte prochaine.

Arrivés à ces cabanes, nous quittâmes la route que nous tenions, & qui nous auroit conduits au village de *Grip*, pour tourner vers la droite, sur la pente de collines vertes & cultivées, d'où nous vîmes, au-dessous de nous, ce village, où commence la vallée de Campan proprement dite. Il me rappeloit ceux de l'Appenzell.

Les maiſons ſont ſéparées par des jardins & des prés, & ce petit groupe d'habitations ſe fond ſi inſenſiblement dans le hameau preſque continu, qui couvre cette délicieuſe vallée, qu'à peine on pourroit fixer le lieu où il ceſſe d'être village, pour devenir campagne.

De la hauteur de Grip, nous tournâmes tout-à-fait au midi, & nous nous trouvâmes au ſommet des vertes collines, qui ſéparent l'Adour du Tourmalet, de l'Adour d'Aure. Leurs croupes arrondies, ſont parſemées d'élégantes bergeries, & couvertes de beaux troupeaux. Fût-on tranſporté ſubitement ici, par le plus ſombre ouragan des Pyrénées, on devineroit que l'on ſe trouve dans les dépendances de la vallée de Campan.

Du haut de ces collines, nous deſcendîmes dans le vallon qui apporte à l'Adour de Campan, les eaux des montagnes limitrophes de la vallée d'Aure. Une ferme nommée *Paillole*, eſt, de ce côté, la derniere habitation du diſtrict de Campan. Là, s'ouvre un grand baſſin, d'une décoration moins gracieuſe, & mal défendu contre les caprices de ſon torrent. Des montagnes, couvertes de bois, l'environnent; au fond, ſur-tout, & vers les hauteurs de la vallée d'Aure, la ſombre verdure des ſapins en attriſte l'enceinte.

C'eſt vis-à-vis la ferme de Pailiole, qu'on trouve le petit vallon qui renferme les marbrieres de Campan. Par ce vallon, on peut communiquer avec *Sarrancolin*, ſitué dans la vallée d'Aure, & les marbres de ce lieu, appartiennent à la même maſſe. J'ai trouvé les marbrières de Campan dans un triſte abandon; elles ont été exploitées pour le compte du Roi, mais l'expérience a prouvé que leur marbre, peu propre à ſouffrir les injures de l'air, n'eſt d'un bon uſage que dans l'intérieur des édifices. M. Bayen a découvert dans la portion, aſſez conſidérable, d'argile, qui entre dans ſa compoſition, la raiſon de ſa ſenſibilité à l'alternative de l'humidité & de la ſécherеſſe. Cette terre eſt, par-tout où elle ſe trouve, la cauſe de la deſtruction des roches les plus ſolides.

Nous traverſâmes le baſſin entier de Paillole, & parvenus aux ſombres forêts qui appartiennent déjà à la vallée d'Aure, quoiqu'elles ſoient encore au verſant de celle de Campan, nous trouvâmes une étroite vallée qui tournoit à droite, & s'élevoit juſqu'aux baſes du Pic d'Arbizon, dont la cime s'abaiſſe devant celle du Pic du midi, que l'on voit en méme tems. Nous remontâmes cette vallée, par un ſentier qui ſerpente ſur ſa face orientale. Dans l'ombre éternelle de la forêt de ſapins qui la couvre, on

rencontre une charmante fontaine. Elle jaillit d'un rocher, dont les formes repréſentent un autel antique, tel qu'il auroit pu être élevé jadis à l'honneur de ſa nymphe.

Arrivés, par ce ſentier, au ſommet de la montagne, nous étions au terme de la forêt, & au pied du Pic d'Arbizon qui s'éleve majeſtueuſement, tout couvert du gazon dont ſes baſes ſont revêtues. Le lieu où nous nous trouvions, eſt un déſert, mais tapiſſé, depuis le ſommet du pic, d'une uniforme & douce verdure, l'enſemble en eſt tranquille autant que grave, & contraſte, dans toutes ſes parties, avec le pic de Bagnères, ſes rochers nuds, ſes menaçantes ruines, & ſes âpres avenues (1).

Delà, nous avions à traverſer la large croupe de la montagne, & toute autre vue nous étoit interceptée; mais bientôt, nous arrivâmes à ſes bords oppoſés, où l'on a tranché, pour le traînage des arbres, une étroite ouverture, & un couloir qui deſcend directement dans la vallée. Ici, le voile tombe d'une façon magique: c'eſt la vallée d'Aure, qui ſe déploye toute entiere ſous les yeux, parée de ſes nombreux villages, de ſes

---

(1) Le Pic d'Arbizon, a 1480 toiſes au-deſſus du niveau de la mer. *Voyez* ci-deſſus.

antiques forêts, de ſes riches cultures, de ſes riantes prairies ; c'eſt Arreau, chef-lieu de la vallée, que l'on découvre à ſes pieds, au bas d'un groupe de collines dont les vallées ne paroiſſent que de tortueux ſillons, légérement tracés ſur un tapis verd. En même tems, l'enceinte & les bornes de la vallée ſe préſentent, ſous une forme reſpectable : elles arrêtent la vue de toutes parts. En face, l'œil en détaille les rochers, les bois, les ravins, les pâturages. A droite, & vers l'origine de la vallée, tout cela ſe confond dans l'aſpect général des montagnes; les ſommets s'élevent, les uns par-deſſus les autres, & dans un lointain reculé, les pics qui la ſéparent de l'Eſpagne, ſe détachent de l'azur du ciel, ſous les figures les plus bizarres, les plus hériſſées, les plus hardies.

J'avois marché huit heures ; je m'arrêtai un moment, & m'aſſeyant auprès de la croix qui marque le point le plus élevé du paſſage, je raſſaſiai ma vue de ce vaſte tableau. Je conſidérois ces âpres ſommets, entre leſquels ſerpente la route du port de Bielſa, tant de fois parcourue par les inquiets ſeigneurs de la vallée d'Aure, lorſqu'ils cherchoient en Eſpagne, un refuge ou des ſecours, lorſqu'ils tentoient d'oppoſer des alliances étrangeres, à la deſtinée de nos monarques. Je conſidérois cette belle val-

lée, tant de fois ravagée, baignée, tant de fois, du ſang de ſes habitans, dans cet âge de trouble & de calamités, où les grands Feudataires, poſſédés, en même-tems, du même eſprit de délire, déſunis entr'eux, ardens à ſe détruire l'un l'autre, ſecondoient la dévorante politique de Louis XI, en cherchant à lui échapper, tantôt jouets des vains mécontentemens de ſon frere, tantôt victimes des vains projets de l'Angleterre, & courant avec un pareil acharnement à leur perte commune. Je conſidérois ces lieux actuellement tranquilles, théâtre, autrefois, des plus grands égaremens, & témoins des plus fameuſes infortunes, dépouille de l'orgueilleuſe race des Armagnac, dont l'origine ſe perdoit dans celle de nos premiers Rois (1), vivant monument des folles amours & de la tragique fin du dernier de ſes poſſeſſeurs.

Nul des grands vaſſaux n'offrit, dans cet âge de folie & de crimes, un plus terrible exemple de la dégradation & des infortunes d'un ſang illuſtre, que Jean V, dernier Comte d'Armagnac, & qui comptoit au nombre de ſes domaines, les vallées que la Neſte arroſe. Né, pour ainſi dire, dans la révolte & la perfidie, coupable

(1) Elle remontoit à Caribert II, Roi d'Aquitaine, mort à Blaye, en 631.

avec ſa famille, & fugitif pendant la captivité de tous les ſiens, il choiſit ſes exemples dans le crime, & non dans les malheurs qui le ſuivent. A peine tranquille poſſeſſeur de ſes domaines que l'indulgence de Charles VII avoit rendus, en 1445, à ſon pere, & dont il hérita en 1450, il manifeſta ce mépris des loix, qui caractériſa, depuis, toute ſa conduite, & cet eſprit d'intrigue, qui en fut l'unique guide.

Le premier de ſes égaremens fit éprouver au monde chrétien, l'effroi d'un ſcandale nouveau, & le plaça au premier rang de ces hommes corrompus, à la fois, & par le délire des paſſions, & par l'ivreſſe du pouvoir, qui croient tout poſſible à leur rang, comme tout permis à leurs deſirs. Eperduement amoureux de ſa ſœur Iſabelle, dont la beauté étoit alors fameuſe, à peine abſous de l'excommunication qu'avoit attirée ſur lui la publicité de ſon commerce avec elle, il oſa ſolliciter des diſpenſes pour l'épouſer, & ne craignit point, lorſqu'il eut trouvé ſes ſollicitations vaines, de ſe prévaloir d'une diſpenſe fabriquée par deux fauſſaires, à l'ombre du Saint-Siege, & de célébrer, avec éclat, ce monſtrueux mariage.

Un hiſtorien dit que les remords d'Iſabelle ſuggerèrent cette fraude à l'extravagante paſſion de ſon frere.... Qui ne croiroit pas à ces re-

mords ? Qui ne croiroit pas aux regrets de la beauté profanée ?... J'en reçois l'idée, comme une consolation. Elle soulage l'ame fatiguée du spectacle du crime qui ne rougit pas.

Le Pape, cependant, avoit fulminé, contre le couple incestueux, une excommunication terrible. Le Roi, avec une bonté paternelle, avoit fait reprendre le Comte. Il lui avoit envoyé Bernard d'Armagnac, son oncle ; il l'avoit entouré de ses parens ; il attendoit de la sainteté des nœuds du sang, d'en purifier les souillures. Le Comte l'insulta, pour prix de ses bienfaits, & alla jusqu'à favoriser la révolte du Dauphin. Il attira sur lui, enfin, le courroux du monarque trop justement irrité. Le Roi envoya contre lui, une armée commandée par le comte de Clermont.... mais songeoit-il à combattre ? Tout entier à l'amour, il ne craint que pour l'amour ; la crédule Isabelle trompée, Isabelle repentante & désolée, Isabelle peut lui échapper.... Il abandonne ses domaines, de peur de l'abandonner, & fuit d'abord dans la vallée d'Aure, & ensuite chez le roi d'Aragon, son parent, avec elle & un enfant, tandis que l'armée françoise ravageoit son pays.

Le parlement l'ajourne ; &... incroyable inconséquence ! il se hasarde à comparoître ; mais aussi-tôt emprisonné, & voyant de près sa perte,

il réussit à s'évader. . . . & ne la recule que de quelques années.

Condamné, alors, au bannissement perpétuel, & à la confiscation de ses biens, dont sa sœur reçoit cependant de lui, pour douaire, les quatre vallées d'Aure, Magnoac, Neste, & Barrousse, nous le voyons plongé dans la plus profonde misere, & au dernier degré de l'abaissement. Le remords, préparé peut-être par celui d'Isabelle, l'attendoit à ce moment où sa puissance s'étoit évanouie, comme un songe. Il part pour Rome, mendiant son pain, & va chercher, pour lui & pour sa sœur volontairement retirée au monastere de Montsion à Barcelone, une absolution qui ne lui fut accordée qu'aux conditions les plus dures.

Il subissoit ainsi la peine due à son délire, lorsque Louis XI, parvenu au trône, se souvint des perfides services qu'il en avoit reçus, & le replaça au rang dont il s'étoit précipité. Il épouse la fille du comte de Foix; tout est réparé; & de tant d'égaremens il ne reste plus rien, que, sans doute, les larmes d'Isabelle.

Mais le Comte sembloit être lui-même le démon acharné à sa propre perte. Ingrat envers Louis XI, comme il l'avoit été envers Charles VII, & cependant pardonné par ce prince qui pardonna si rarement; mais bientôt plus ingrat

encore, & plus perfide, on le trouvoit toujours où il se formoit un complot contre l'état : l'Anglois, le duc de Bretagne, celui de Bourgogne, le frere du roi, tout étoit sûr de ses services, hormis celui qu'il devoit servir. Puni encore une fois, chassé encore de ses domaines, il trouve le moyen d'y rentrer, sous la protection du foible & malheureux duc de Guyenne. Chassé de nouveau, après la mort misérable de ce prince, la perfidie du cadet d'Albret lui livre sa capitale. Il la reprend, & il emprisonne Pierre de Bourbon, qui la tenoit pour le Roi. Mais, cette fois, le sort avoit marqué un terme à cette vie d'intrigues & de lâcheté.

Louis XI, digne d'être choisi par le ciel courroucé, pour punir un tel siecle & de tels hommes, résolut enfin sa perte. En cet instant, on voit paroître Tristan l'Hermite, le Cardinal d'Alby, Yves du Fau, toute la cohorte sanguinaire, à laquelle il confioit ses vengeances publiques & ses vengeances secrettes. Le Cardinal, à la tête d'une forte armée, assiége le Comte dans Leictoure, sa capitale. Pour la premiere fois, le Comte fut intrépide, & le siege fut meurtrier. Son fils, le fils d'Isabelle, y faisoit ses premieres armes, & sembloit être l'ame, comme le bras des assiégés.... Mais le moment arrivoit, où les crimes de l'amour devoient

être expiés. Après deux mois d'une mâle résistance & de beaux combats, le jeune héros périt dans une sortie, & *lors*, dit un Historien, *le Comte ne fit plus état de sa vie, & tint sa poursuite pour éplorée.* Il capitula donc le 5 mars 1473, & la capitulation fut jurée entre lui & le Cardinal d'Alby, sur la sainte Communion qu'ils partagerent ensemble; mais à peine les françois furent admis dans la ville, que Guillaume de Mont-faucon, Lieutenant du Sénéchal de Beaucaire, à la tête d'une troupe de ses gens d'armes, le surprit dans une maison voisine du château, & le fit poignarder au milieu de ses gens.

Ainsi, par un effroyable parjure, furent punies tant de perfidies. La ville est saccagée; les habitans sont passés au fil de l'épée; la Comtesse d'Armagnac, la fille du Comte de Foix, est traînée enceinte dans un château où un breuvage éteint dans son sein, l'espoir de regénérer une race qu'on alloit proscrire; le cadet d'Albret décapité, est enfermé dans le cercueil, chargé des chaînes qu'il avoit portées; ses complices connus, sont livrés aux bourreaux; le Prévot Tristan défait en secret le Roi, de ceux qui ne sont que soupçonnés; on ne voit que vengeances, que supplices, qu'horreurs; Charles, frere du Comte, détenu à la Bastille, sans

ſoupçon de complicité, & ſeulement pour la proximité du ſang, y ſouffre pendant quatorze ans des tourmens qui font frémir. Jacques d'Armagnac, ſon couſin, plus coupable, mais plus heureux, expie ſes révoltes ſur l'échaffaud, & l'on fait ruiſſeler ſon ſang, ſur la tête de ſes petits enfans..... Il ſemble voir, depuis ce fatal moment, l'ange exterminateur deſcendu ſur cette malheureuſe famille.

Mais que dirai-je d'Iſabelle? Les monumens ſemblent ne la montrer qu'à regret, & la tirent ici des ténebres, comme un phantôme qui s'y replonge avant que l'on en ait entrevu la forme. Elle étoit au maſſacre de Leictoure, mais ce ne ſont pas les ſcrupuleux énumérateurs des crimes de cet âge, qui ont pris ſoin de nous le faire connoître. Il faut qu'un acte particulier nous l'apprenne... C'eſt ainſi que l'hiſtoire ſait choiſir les faits qu'elle nous conſerve. Dans quel deſſein Iſabelle étoit-elle à Leictoure? Sortie du monaſtere où, dès 1460, nous la voyons retirée, un grand motif, ſans doute, l'avoit amenée. Venoit-elle apporter à ſon frere, l'aſſurance du ſecours du Roi d'Aragon, qu'en effet, il attendoit? Lui apportoit-elle les conſeils de la piété, & les exhortations du repentir ?... Qui oſeroit croire que ſa préſence n'y fût pas honorable? Et s'il eſt un hiſtorien, inexact

inexact à d'autres égards, plus d'une fois coupable d'erreur, dont les vagues accusations donnassent à penser qu'Isabelle, âgée de 45 ans, & contre laquelle, depuis l'absolution reçue en 1460, nul témoignage ne s'éleve plus, qu'Isabelle, toutefois, mal guérie par de longues miseres & de longs regrets, eût rapporté du monastere de Montsion, au moment où une épouse légitime s'élevoit entr'elle & son frere, l'amour inextinguible de ses erreurs passées. . . . . Rejettons une autorité suspecte, & ne troublons point par un sentiment pénible, celui de la compassion qu'inspire l'inexprimable douleur qu'elle éprouve ici, quand son fils périt, ce fils digne de devoir le jour à des feux plus innocens, ce fils bien cher, sans doute, cher comme l'est ce qui a tant coûté; quand, sur-tout, elle voit périr son frere, bien plus malheureux puisqu'il est si coupable, qui descend au tombeau ouvert pour toute sa famille, excusant par ses crimes, le crime détestable qui l'y plonge, & que repousse le ciel, s'il ne s'ouvre aux larmes de sa complice.... Ah ! qui refusera un soupir à la désolation d'Isabelle? Le cœur que resserreroit l'aspect de la douleur du crime, doit s'ouvrir à celle du repentir.

Gaston du Lyon, Sénéchal de Toulouse, l'un des chefs de l'armée royale, la sauva du mas-

ſacre. Nous l'apprenons par la donation qu'elle lui fait, deux mois après, de tous ſes biens patrimoniaux, & des quatre vallées que ſon frere lui avoit données en 1462. C'eſt le dernier monument que nous ayons de ſa vie. Il prouve aſſez que ce fut alors, & non auparavant, qu'elle prit le voile à Montſion de Barcelone, & s'y enſevelit ſans retour.

Les habitans des quatre vallées d'Aure, de Neſte, de Magnoac & de Barrouſſe, refuſerent de ſouſcrire, en ce qui les concernoit, à la donation d'Iſabelle, & ſe prétendirent rentrés dans le droit de ſe choiſir un ſouverain. Sollicités, alors, & par Louis XI, & par le Roi d'Aragon, ils ſe déclarerent pour le premier, qui dut cette préférence aux ſoins de l'Evêque de Lombèz, & ſe donnerent à la France, par un traité ſolemnel, daté de 1475 (1).

---

(1) Conſultez ſur les détails de ce fait étrange, & peu éclairci par les hiſtoriens, l'hiſtorien de Foix, Daniel, Monſtrelet, Mathieu de Coucy, Bonnal, Jean de Serres, Scipion Dupleix, qui paroît aveuglément dévoué au Cardinal d'Alby, Gaguin, qui n'eſt pas moins partial contre le Comte, & autres contemporains. Conſultez, ſur-tout, la chronique de Belleforêt, depuis l'année 1455, quoiqu'elle ne ſoit pas exempte de contradictions manifeſtes, les hiſtoriens du Languedoc, de la Congrégation de Saint-Maur, Tome V : les faits y ſont aſſez bien éclair-

Le lieu, d'où je dominois la vallée d'Aure, eſt le point le plus élevé de la montagne que l'on nomme *Hourquette* ou *Fourchette d'Aure*,

---

cis, & des preuves curieuſes y ſont rapportées ; enfin, l'Art de vérifier les Dates, troiſieme édition, article de la Chronologie hiſtorique des Comtes d'Armagnac, où l'on trouvera mentionnée, la donation d'Iſabelle au Sénéchal de Toulouſe.

Il n'y a rien dans les hiſtoriens Eſpagnols, qui ſupplée aux lacunes de ceux-ci. Mariana & Garivay ſe copient, dans la ſinguliere opinion que le Comte avoit épouſé Jeanne de Foix, malgré ſon pere, & que la colere du Comte de Foix fut la cauſe de la retraite de Jean, en Eſpagne. Voilà le ſeul fait nouveau que j'y rencontre, & Belleforeſt le combat ; mais il paroît, que c'eſt une erreur qu'il oppoſe à Garivay. Je n'examinerai point ici toutes les obſcurités de cette hiſtoire ; il me ſuffit de l'avoir préſentée, telle que je la vois, d'après les meilleurs monumens, & je me contenterai de citer, en exemple des contradictions des hiſtoriens, que Jeanne de Foix, épouſe du Comte, meurt avant lui, ſelon Belleforeſt qui indique ſa ſépulture à Leſcar ; avorte & meurt, au château de Buſſet, ſelon les hiſtoriens du Languedoc, appuyés des preuves qui m'ont paru les plus convainquantes ; lui ſurvit long-tems, & obtient de Louis XI, une penſion, ſelon les mêmes hiſtoriens, citant les chartes de Pau ; épouſe un Vicomte d'Aſtier, ſelon des Généalogiſtes ; & que ſi l'on joint à cela les annales d'Aquitaine, qui, en traduiſant mal Gaguin, croient que c'étoit Iſabelle qui ſe trouvoit au maſſacre, en qualité de femme

& d'un Port très-fréquenté, qui en a reçu ſon nom.

J'en deſcendis par la route directe & rapide

---

du Comte, & le Journal des Audiences, année 1683, qui, en citant le même auteur, auſſi mal à propos, établit qu'il épouſa ſucceſſivement les deux ſœurs, on finit par ne plus ſe reconnoître.

On ne manqueroit pas d'autorités, non plus, ſi l'on vouloit regarder comme légitime, le fils du Comte, tué au maſſacre de Leictoure; mais il demeure certain qu'il étoit né d'Iſabelle, avant 1553, époque où le Comte célébra avec elle ſon fameux mariage. Il avoit alors deux enfans d'elle. Il en eut un depuis. L'un de ces enfans fut une fille, nommée Roſe, qui épouſa un Jacques de Vielmur, Gentilhomme Gaſcon.

La fauſſeté même des diſpenſes, n'a pas été ſi univerſellement établie, que je n'aie apperçu, à cet égard, des doutes, comme ſi l'abſolution qu'en obtint le Comte, en 1460, après l'avoir avouée, en 1458, dans le cours de ſon procès, pouvoit laiſſer quelque reſſource à ceux qui voudroient les croire vraiment obtenues ſous Callixte III, & condamnées ſeulement ſous Pie II.

Ces diſpenſes ſortirent, au reſte, des mains de fameux fabricateurs. Daniel de Volterre, Notaire apoſtolique, les fit, & le fameux Ambroiſe de Cambrai, alors référendaire du Pape, les ſcella. Celui-ci empriſonné depuis au château Saint-Ange, pour ce faux, enſuite comblé de biens par Louis XI qui le fit Evêque d'Alet, & l'un des huit Maîtres des Requêtes du Palais, devint enfin Chancelier de Paris, & Conſeiller du Roi, *lequel*, ajoute

du traînage des arbres. Bientôt des forêts de ſapins, s'éleverent entre la vallée & moi, & le magnifique tableau qu'elle m'avoit offert, diſ-

---

Belleforeſt, *un des plus grands impoſteurs de ſon tems, eut toutefois l'honneur d'être enterré devant le grand autel de la chapelle de Sorbonne.*

Quant au Cardinal d'Albi ou d'Arras, car il porta à la fois les deux titres, il mourut, dit le même hiſtorien, neuf ou dix mois après l'abominable parjure de Leictoure, *envieilli en ſes péchés, homme de fort bas lieu, & fils d'un marchand; mais docte ès décrets, & bien verſé en théologie, & plus au remuement des affaires du monde, comme lors les eccléſiaſtiques.*

Terminons cette longue note, par l'expoſé des charges prouvées au procès de Jean IV, pere de celui dont nous venons de tracer l'hiſtoire, & en conſéquence deſquelles, il fut dépoſſédé & empriſonné, juſqu'en 1445, avec toute ſa famille, hormis ſon fils aîné, alors fugitif en Eſpagne. Outre l'uſurpation à main armée, du comté de Comminges, légué à Charles VII; outre ce crime abominable, & celui de fauſſe monnoie; il fut prouvé qu'il perſiſtoit, malgré la ſuzeraineté du Roi, à ſe dire Comte, *par la grace de Dieu*; qu'il donnoit *graces & rémiſſions*, comme un Souverain, & les *entérinoit*; qu'il mettoit *tailles en ſes terres, deux ou trois fois par an*; qu'il avoit fait *pendre à Nîmes ung Huiſſier du Parlement de Tholoſe, qui venoit exécuter contre lui*; qu'il *tenoit trente ou quarante ribauds, ès places de Magniers, de Saint Varin, & de la Fare, que par force, il avoit ôtées aux Seigneurs, leſquels (Ribauds) pilloient & ran-*

parut. A leur ombre, je gagnai des petits vallons étroits, couverts, coupés de hayes épaiſſes & hautes, qui me conduiſirent en ſerpentant, en face des maſures d'un vieux château, placé au ſommet d'une colline aigue, toute cou-

---

çonnoient chacun ; qu'il *avoit détrouſſé les gens de M*[gr] *de Lodève , & ôté leurs chevaux , & tenoit leurs places en bénéfices* ; qu'il avoit *battu*, *pillé*, *& empriſonné divers eccléſiaſtiques ;* qu'il *battoit ſon confeſſeur , quand il ne vouloit l'abſoudre* ; qu'il *avoit eu cinq châteaux de la détrouſſe que ſes gens avoient fait faire ſur les chemins* ; qu'il *tenoit frontiere au peuple , pire que Anglois , & prenoit vivres , blé , moutons , bœufs , vaches , mulets , pourceaux , s'ils n'avoient de lui ſauf-conduit* ; que *ſes gens faiſoient violence aux filles* , &c.

Les Princes voiſins ne valoient guère mieux. Il y a maintenant quelque choſe de plaiſant, dans le naïf aveu que font, quelque tems avant, au Roi, les prétendans au comté de Comminges, des violences qu'ils ont exercées les uns contre les autres : *de pluſieurs mal-façons, injures, roberies, arſins, navrures, mutilations & occiſions, déſobéiſſance, rébellions, portement d'armes, guerres publiques, ſéditions des peuples, robemens de marchands, recceptation de bannis, briſement de ſauve-gardes, tant eſpéciaux, comme autres, combattement de châteaux, boutemens de feu, & tout plein d'autres méfaits, crimes, & cas criminels & civils*, de tout quoi ils lui demandent humblement pardon.... Et cela finit par un mariage ! Voyez ſur ces deux faits, l'Art de vérifier les Dates, article *Comtes d'Armagnac*, & *Comtes de Comminges.*

verte d'herbe & d'arbrifſeaux. Il fait un effet auſſi ſingulier que pittoreſque. Au bas de ce château, nous trouvâmes un village, bâti au bord de la Neſte d'Aure, & d'où nous prîmes la route d'*Arréou*. La rapidité de la Neſte, les nuances azurées de ſes eaux, les rochers de ſon lit & de ſes rives, rendent le ſite de cette petite ville remarquable. Je ne fis que la traverſer, pour gagner la vallée de Louron, qui s'embranche dans celle d'Aure, & en eſt une dépendance.

Cette vallée, étroite, vers ſon embranchement, & bordée de rochers aſſez eſcarpés, n'y laiſſe point prévoir la grande étendue qu'elle prendra, avant de ſe perdre dans les monts neigés, que l'on entrevoit au fond. Long-temps, elle préſente un payſage champêtre & reſſerré; de petites prairies, au bord de la Neſte qui coule preſque à fleur de terre; des touffes d'arbres; des rochers, coupés par la verdure; quelques habitations ruſtiques; & ce n'eſt pas ſans étonnement, que l'on voit, tout-à-coup, cet agreſte vallon, s'ouvrir dans une immenſe plaine, où, de beaux villages ſont environnés de grandes cultures, où les champs labourés, reparoiſſent ſur la pente des montagnes de l'enceinte, où la Neſte, plus vagabonde ſur un ſol plus nivellé, trace, parmi de vaſtes prairies, ſou-

vent ravagées par ſes caprices, les longs circuits de ſon cours. Rien de plus impoſant que l'amas des monts qui s'élevent au fond de ce baſſin. Leurs maſſes énormes, ſemblent réguliérement poſées ſur ſon ſol horiſontal. Elles ſe croiſent, ſans bizarrerie; on croit voir ſerpenter, entre leurs baſes, le long vallon qui doit conduire, de plain-pied, en Eſpagne; & il faut les avoir parcourues, pour comprendre comment, bien loin d'ouvrir au voyageur une communication auſſi facile, elles ne ſont praticables que pour les montagnards qui les traverſent par deux ports, dont le moins dangereux n'eſt pas ſans périls. Celui de *la Pez* n'eſt acceſſible que pour les gens de pied; celui de *Clarbide* a, pour eux-mêmes, des pas difficiles; l'un & l'autre ſont fermés par les neiges, une partie de l'année, & en toute ſaiſon, les ouragans y ſont terribles.

Dans une autre occaſion, j'ai viſité ces deux ports. Les brouillards & les vents, ne m'ont pas permis d'examiner les glaces qui doivent les avoiſiner. Je regarde même le voyage que j'y ai fait, comme l'un de ceux où j'ai couru les plus grands riſques, vu l'état de l'atmoſphere. Je m'y trouvai aſſailli par de violentes bouraſques du ſud, entouré d'épais brouillards, & battu de la pluie, ſur des neiges d'une effrayante

inclinaiſon, imbibées d'eau, verniſſées d'une épaiſſe couche de verglas : & j'étois ſans crampons.

Ce que j'ai entrevu, dans ce voyage, m'a paru de la plus grande forme. Le point élevé, où les deux paſſages ſe ſéparent, où les deux torrens ſe confondent, eſt un ſuperbe déſert, dominé par le Pic du midi de Génos. Les ſapins, tantôt en touffes, tantôt iſolés, ſe mêlent aux vaſtes débris dont il eſt jonché, & parmi leſquels on diſtingue les roches granitiques, roulées par le torrent de Clarbide, des ruines calcaires & argilleuſes, que traîne celui de la Pez.

On a fait, dans le port de la Pez, une étrange tentative. Des entrepreneurs avoient conçu l'idée de percer la montagne, dans ſa hauteur moyenne, d'un long couloir qui déboucheroit au milieu des forêts de la vallée Eſpagnole de Giſtau, & par lequel ils en entraîneroient facilement les ſapins, dans la vallée de Louron, d'où les débouchés étoient faciles. Le ſuccès de cette entrepriſe auroit eu, pour la vallée de Louron, bien des avantages indépendans de celui que l'on en attendoit ; mais elle étoit au-deſſus des forces de ceux qui la tenterent. J'ai vu ce qu'il y a de fait ; cela ſe borne à une gallerie horiſontale, d'environ deux cens pieds de longueur, ſur

une trentaine de large, & un peu moins de hauteur. Elle eſt creuſée dans des couches de ſchiſte dur, dont la ſituation n'eſt pas fort éloignée de la perpendiculaire. Les eaux y filtrent de toutes parts, & forment, au fond, une jolie caſcade, en ſortant de la partie ſupérieure de la gallerie dont l'excavation, ſe faiſant par degrés, étoit plus avancée en haut qu'en bas, lorſqu'elle fut abandonnée ; en ſorte que le ruiſſeau ſemble jaillir d'une niche, & tombe enſuite du haut d'une table de pierre, de pluſieurs pieds de haut, parcourt la gallerie, & ſe précipite dans les profondeurs qui ſont au-deſſous de ſon ouverture.

Ici, l'on doit obſerver avec étonnement, la prompte dégradation des montagnes compoſées de roches feuilletées. On avoit taillé dans le roc, un chemin large & commode, qui conduiſoit à l'ouverture, & s'élevoit au-delà, juſqu'à une maiſon bâtie un peu au-deſſus, pour l'uſage des ouvriers. Il y a peu d'années que le projet eſt abandonné, & déjà, je ne trouvai plus de traces de la route. Un eſcarpement, preſque vertical, en a pris la place ; ce n'eſt qu'avec danger que je pus atteindre la gallerie, en grimpant d'étroits degrés, formés par la deſtruction irréguliere des feuillets de la roche, & parcourus par le ruiſſeau qui échappe à ſon ouverture ; & je vis les ruines de la demeure des ouvriers,

ſuſpendues ſur une corniche qu'elles ont défendu contre les injures de l'air, & dont l'accès eſt, je crois, impoſſible actuellement. C'eſt ainſi que l'eau, filtrée entre les couches du ſchiſte, glacée dans ces interſtices, & les écartant avec effort, ſecondée par le poids des neiges & leurs éboulemens, a détruit, en quinze ou vingt ans, une maſſe de rocher, de douze pieds d'épaiſſeur, au moins, ſur une hauteur de plus de cent.

Les habitations les plus élevées des bergers, ſont à une lieue au-deſſous de cette gallerie. Elles ne peuvent être occupées que depuis la fin de juin juſqu'au 15 août. Elles ſont donc, à-peu-près, dans la même température que les habitations les plus hautes des bergers des Alpes, &, vu la latitude & la moindre accumulation des neiges, dans une ſituation ſenſiblement plus élevée au-deſſus du niveau de la mer.

La vallée de Louron, ſéparée de l'Eſpagne par des monts d'accès ſi difficile, communique avec la vallée de l'Arbouſt, par la plus belle route de la contrée. L'arréte de montagnes qui s'éleve entre ces deux vallées, a fixé l'attention de l'Adminiſtration; & l'on voit une chauſſée, comparable à ce que la France a de plus beau en ce genre, deſſiner, ſur les deux pen-

tes, de longs ſerpentemens d'une inclinaiſon douce & réguliere. Je parcourois, cette fois, la vallée de Louron, preſſé d'atteindre cette communication, appellée le port de *Peyre ſourde*, & je ne prévoyois pas les dangers qui m'attendoient dans les monts voiſins de l'Eſpagne. La journée étoit belle, mais j'avois lieu de craindre un changement de tems prochain. Je ne ſongeois donc, pour le moment, qu'à parvenir aux ſources de la Garonne, & je me contentois de m'informer de l'état des montagnes ſupérieures, où je me propoſois de faire un voyage. Une erreur de quelques bonnes gens que je rencontrai, m'en procura une connoiſſance plus particuliere que je ne l'euſſe obtenue, s'ils n'avoient cru avoir à ſatisfaire que ma curioſité. Aux ſoins que je prenois de m'enquérir des lieux les moins acceſſibles, deux habitans de la vallée, qui ſuivoient la même route que moi, me crurent fugitif, & ne me cacherent pas que je leur avois l'air d'un déſerteur. Mon guide de Barèges, qui croyoit ſon honneur fort intéreſſé à la figure que je ferois dans la vallée de Louron, eut beau leur proteſter le contraire : il falloit, pour détruire leur ſoupçon, leur faire concevoir quel motif me faiſoit braver, à pied, les chaleurs d'août, & chercher les plus mauvais pas du pays. Pour eux, la curioſité n'expliquoit

rien, je n'étois plus au milieu de ces vieilles races de Celtes, qui peuplent la partie occidentale des Pyrénées; ce n'étoit plus les Béarnois du Pic du midi; de trop fortes doses du sang épais des Visigoths, sont mêlées ici au sang indigène; on ne me comprenoit plus; je n'étois qu'un fugitif, plus discret que d'autres, & sans changer d'avis, on me désignoit, d'un air fin, des lieux propres à guérir le plus timide déserteur, de la crainte des poursuites; on m'indiquoit des parens, des amis, habitans des gorges les plus reculées, & qui me fourniroient, dans les montagnes de Clarbide & d'Oo, déjà redoutables pour quiconque n'y est pas bien guidé, des passages encore plus secrets & plus difficiles; on me les dépeignoit; on m'en décrivoit les aspects & les détours, & jamais je n'ai reçu de si bonnes instructions sur la topographie d'un pays aussi rude.

Tandis qu'en prenant, de ces instructions, ce qui m'étoit utile, je refusois l'hospitalité que ces gens m'offroient, parce que leur demeure m'éloignoit de ma destination, une fille de *Viella*, qui faisoit route à cheval avec eux, avoit prété une oreille plus favorable aux justifications de mon guide, & proposoit de m'indiquer le chemin le plus court du port de *Peyre sourde*, après, toutefois, que j'aurois pris chez

elle un verre de vin, qu'elle jugeoit de grand ſecours à des gens qui étoient, depuis onze heures, en marche. Elle avoit, me diſoit-elle, un oncle parvenu à l'honneur d'être capitaine d'infanterie. Jamais cet oncle n'avoit vu paſſer à Viella un honnête homme à pied, ſans lui demander s'il avoit ſoif. Il étoit actuellement bien loin; mais elle rempliſſoit, en ſon abſence, les devoirs d'humanité, qu'elle lui voyoit pratiquer. C'eſt pécher que refuſer le verre de vin, offert ainſi : je l'acceptai. Bonnes gens! j'étois un pauvre voyageur, je trouvois l'hoſpitalité; j'étois un malheureux fugitif, je la trouvois encore... O loix de nos légiſlateurs, accordez-vous donc, une fois, avec celles de notre nature; ne condamnez point ce qu'elle approuve, & n'approuvez point ce qu'elle condamne, de peur d'être ſuperflues ou vaines, chez les hommes ſimples, comme vous l'êtes chez les hommes corrompus!

De Viella, mon honnête hôteſſe me conduiſit, à travers les prairies, à un pont où l'on paſſe la Neſte, & d'où un ſentier nous faiſoit gagner directement la belle route de Peyre ſourde, dans ſa partie moyenne. Mais ce ne fut pas le terme de ſes bons offices. Celui que j'avois reçu, devint le gage de ceux qu'elle me rendroit encore, quand, huit jours après, deſcendant la route de

Peyre ſourde, mon guide & moi, trompés par cette belle route qui expire dans les prairies de la vallée de Louron, & qui ſemble égarer exprès le voyageur, bien éloigné de craindre, d'une pareille chauſſée, une telle perfidie, nous fûmes ſurpris par la nuit, & pourſuivis par l'orage ſur les bords de la Neſte déjà furieuſe, trouvant gonflés, tous les canaux qui s'y rendent, cherchant en vain le pont, & ne reconnoiſſant plus rien dans cette vaſte étendue de prairies uniformes, & en partie noyées. Grimper des moulins à ſcie, pour traverſer les torrens qui les meuvent, en démolir les ponts, pour nous aider de leurs débris ſur les canaux dont les prairies ſont coupées, & que le ſol mouvant ne nous permettoit pas de franchir; voilà l'ouvrage de cette ſoirée, juſqu'à ce que, par une ſuite incroyable de travaux & de combinaiſons, ayant retrouvé le pont preſque iſolé & tremblant au milieu du torrent, nous réuſſîmes à le paſſer, & à gagner Viella où l'hoſpitalité la plus touchante & la plus déſintéreſſée fut la ſuite de l'hoſpitalité déjà reçue; car, en ce monde, nulle génération n'eſt auſſi ſûre que celle des bienfaits.

En s'élevant par le chemin de Peyre ſourde, vers la vallée de l'Arbouſt, on ne perd pas un inſtant de vue, la belle vallée de Louron; & parvenu au plus haut du paſſage, on la voit toute

entiere, ſous un aſpect qui ne le céde guère à celui de la vallée d'Aure, vue de la crête de la *Hourquette*. Les grandes & reſpectables maſſes qui la bornent au midi, obſervées de cette hauteur, n'en ſont que plus coloſſales. Au nord, on apperçoit à peine l'étroite & tortueuſe iſſue que les eaux ſe ſont frayée, lorſque, de ce vaſte baſſin, elles ſe vuiderent dans la vallée d'Aure. En face, c'eſt l'enceinte latérale de la vallée, dont l'œil parcourt le fertile amphithéâtre. Les forêts en occupent les hauteurs. Les pâturages ſont au-deſſous. Les grains mûriſſent dans la partie inférieure de ces pentes, ſéparés des prairies qui occupent le fond méme du baſſin, par les nombreux villages qui gardent aſſez de hauteur, au-deſſus du cours de la Neſte, pour n'en point redouter les débordemens.

C'eſt de ce point élevé, que l'on commence à deſcendre dans la vallée de l'Arbouſt. Un pas de plus, & l'on entre dans l'une de ſes branches. Le vaſte tableau du baſſin de Louron a diſparu, & la vue eſt cônfinée dans les étroites ſinuoſités d'un vallon d'une verdure uniforme, & longtemps dénué d'habitations. Rien de plus paſtoral que ſon aſpect, & rien de plus monotone. Pas un rocher n'interrompt cette verdure; mais pas un arbriſſeau ne la diverſifie. Les forêts, victimes de l'imprévoyance de l'homme, ont fui cette

cette région. En vain, les montagnes latérales en ont été le refuge, & présentent, vers leurs cimes, des bouquets de sapins, qui tentent de regagner les pentes qu'ils ont abandonnées. Les vents brisent désormais leurs rejettons; les troupeaux les foulent; la nature refuse de remplacer les pertes qu'il lui a fallu souffrir.

A mesure que l'on avance, le vallon s'étend & se creuse. Bientôt on voit ses herbages se partager en deux sortes. Les pâtures communes se retirent vers les hauteurs; des prairies se forment au-dessous. Ce sont les moyens d'irrigation, qui font la loi du partage. Il faut abandonner aux soins de la nature, tout ce qui est au-dessus des sources. Les prairies annoncent les villages; on ne tarde point à les voir sous ses pieds, au bord d'une petite riviere qui est la divinité tutélaire de la contrée. Peu à peu ils se multiplient, & plus loin, on en trouve un à l'embouchure de chaque petit vallon qui apporte à la riviere un filet d'eau.

Nous arrivâmes enfin au bas de la montagne, & nous entrâmes dans la branche principale de l'Arboust. Ici, on traverse de beaux villages, & leur situation est des plus pittoresques. Des rochers se montrent; leurs formes sont grandes; la vue s'étend, & tout s'anime. Je n'étois plus qu'à une lieue de Bagnères de Luchon, & je

remarquois un village, dans une poſition extraordinaire, &, en face de moi, une tour ſituée ſur un rocher ſi élevé, & dominé lui-même par des rochers ſi eſcarpés, que jamais vieille demeure des farouches Seigneurs de la Montagne n'a ſi parfaitement repréſenté l'aire d'un aigle. Sur le bord du chemin, on voit, en même temps, une petite chapelle. Elle eſt peu fréquentée, cependant ; car des arbriſſeaux aſſez élevés, ont crû ſur ſon pavé. Ils lui donnent un air d'antiquité & d'abandon, qui contraſte aſſez avec ſa forme & ſa ſituation, pour en faire un objet très-ſingulier. Je m'arrêtai, un moment, devant cette chapelle, frappé de la magnificence du payſage qui l'entoure. Le ſoleil, voiſin de ſon coucher, y répandoit ce charme qui naît de l'approche du ſoir. C'eſt alors que l'immenſe nature adopte cette unité de couleurs, & cette réguliere diſpoſition d'ombres, qui ſimplifient les formes, les lient en grandes maſſes, & leur donnent cet enſemble, cette harmonie, cette gravité, qui repoſent à la fois l'œil & l'ame.

J'avois apperçu les ſommets âpres & neigés, qui dominent le port d'Oo. Cette vue m'avoit rappellé la deſcription que les payſans de la vallée de Louron m'en avoient faite. Me détourner vers cette haute région, m'approchoit aſſez des ſources de la Garonne, & entroit trop

bien daus mes vues, pour ne pas me déterminer à quitter la route de Bagnères de Luchon. Je pris donc mon parti; & au lieu de m'y rendre, je descendis, par un sentier rapide, jusqu'au village d'Oo, placé comme au fond d'un précipice, dominé, de tous côtés, par des monts d'une hauteur & d'une forme imposante, lieu qui, à la nuit, me sembloit digne de représenter le terme habitable du monde. J'y trouvai, selon l'indication des gens de Louron, un guide disposé à me conduire, le lendemain, dans l'affreux dédale de ses montagnes; mais quant au gîte, jamais il n'y en eut un moins propre à réparer les fatigues d'une marche de dix-sept heures.

CHAPITRE IX.

Le Port d'Oo & ses Glaces. Vue des Glaces du Spijole & de l'Astos de Vénasque. Vénasque.

J'ÉTOIS en marche avant le jour, conduit par le guide que j'avois pris à Oo, & accompagné de celui que j'avois amené de Barèges. Ce dernier, ne connoissoit point les montagnes que j'allois parcourir; mais son agilité, son courage & sa prudence m'avoient décidé

à en faire mon compagnon de voyage, & j'eus lieu, plus d'une fois, de m'en applaudir. Je recommande ce brave homme, à quiconque eſt à portée de s'en procurer le ſecours (1).

Du triſte entonnoir, dont le village d'Oo occupe le centre, s'éleve, au midi, une étroite vallée, dont un torrent parcourt le fond. Cette vallée, bien qu'elle appartienne à celle de l'Arbouſt, prend ici un nom différent : celui de *Val de Laſto* ; & le torrent, quoiqu'il ſoit une ſource de la *Pique*, en change auſſi, & s'appelle le *Go*, ſans, cependant, perdre totalement le nom de *Pique*, & ſans exclure celui de *Neſte*, qu'on lui donne quelquefois. Ces diverſes dé-

---

(1) Il ſe nomme *Simon Guicharnaud*. Il eſt du village d'Eſterre, près de Luz, vallée de Barèges. Sa figure n'annonce, en aucune maniere, ſa force & ſon adreſſe, mais on en fera bientôt l'expérience, dans les lieux difficiles. Cet homme eſt d'une probité connue, d'un grand ſens, & d'une intelligence extrême. Il avoit ſervi MM. Vidal & Reboul, dans leurs opérations, & les avoit accompagnés au ſommet de Neouvielle. Je l'ai dû à l'active amitié du Commandant de Barèges, M. le Chevalier de Laurieres, & ce n'eſt pas la moindre obligation que j'aie à ce ſentiment d'intérêt & de ſollicitude, avec lequel il a préſidé à quelques-unes de mes courſes, & m'a, dans toutes, accompagné de ſes conſeils & de ſes vœux.

nominations ne font autre chofe que des épithetes qui défignoient, en Celte, moins la fituation géographique d'un torrent, que la nature de fon lit ou de fes eaux, & le degré de vélocité de fon cours.

Des cerifiers & des frênes ombragent la partie de cette vallée, voifine du village; de belles prairies defcendent de la bafe inclinée des montagnes, jufqu'au bord du torrent; & fur la croupe de ces montagnes, de beaux pâturages font peuplés, l'été, d'un nombreux bétail. Au fond, on voit les rochers hériffés, & les neiges éternelles qui féparent, en ce lieu, la France de l'Efpagne, & que nous devions franchir.

Lorfque nous traversâmes ces agreftes avenues du port d'Oo, le foleil ne fe levoit encore que pour les fommets qui vont chercher fes obliques rayons, dans la haute région de l'atmofphere, & que l'aurore teignoit d'un pourpre clair & célefte; & le petit *Œillet frangé* (1), qui croît ici en touffes, fur tous les rochers, répandoit un parfum, mille fois plus délicieux que celui qu'il exhale pendant la chaleur du jour, car les fleurs éprouvent avec la nature animée, le fommeil de la nuit, le réveil du matin, & la

(1) *Dianthus fuperbus*, L.

fatigue de la journée. Nous nous élevions peu-à-peu. Une belle cascade, qui s'étend en nappe sur la pente unie d'un rocher, attira nos regards à notre droite, & me fit remarquer une montagne, où se trouve un filon de plomb tenant argent (1). Cette montagne se nomme *Esquiero*. Elle domine un herbage fort élevé, riche en plantes alpestres, & connu des botanistes.

Ici, au lieu de suivre le chemin fréquenté par les curieux de Bagnères de Luchon, qui vont voir le lac de *Seculéjo*, nous prîmes un sentier, aussi rapide que direct, & suspendu sur le précipice, au fond duquel roulent les hautes & bruyantes cataractes du torrent. L'*Aconit Napel*, l'*Eiserhutli* des bergers Suisses, bordoit ce sentier, de ses belles touffes de fleurs bleues, bien moins redoutées ici, que dans les hautes Alpes, & qui n'y ont jamais manifesté ce degré de virulence, qui les rend là fameuses (2).

En moins d'une heure, nous atteignîmes la partie la plus élevée du sentier. Déjà l'on voyoit s'ouvrir le vaste bassin où repose le lac, &

---

(1) C'est de la galene à petites facettes, & à gros grains. *Description des gites de Minerai des Pyrénées*, pag. 310.

(2) *Voy.* mes Observations, Coxe, tom. 1, p. 256.

paroître, au fond de ſon enceinte, la partie ſupérieure d'une chûte d'eau, dont on juge la hauteur, par la diſtance où l'on en eſt encore; & le volume, par celui du torrent de décharge; au niveau duquel on va parvenir, & qui forme une grande & ſuperbe cataracte, en tombant dans les profondeurs que l'on domine. Encore quelques pas, & l'on ſe trouve au bord d'un des plus beaux lacs, qu'il ſoit poſſible de rencontrer à pareille hauteur. Sa forme paroît un ovale régulier, tout entouré de hautes montagnes, excepté du côté de ſon entrée. Là, il eſt retenu ſeulement, par une digue naturelle, peu élevée au-deſſus de ſon niveau, & dans laquelle il s'eſt creuſé l'étroite ouverture, par où il ſe décharge. Par-tout ailleurs, les pentes des montagnes le contiennent: plus élevées & plus roides, à meſure qu'elles s'éloignent de la digue, & tellement eſcarpées, dans la partie qui lui eſt oppoſée, qu'une caſcade, haute de plus de huit cens pieds, tombe perpendiculairement dans cette ſuperbe piece d'eau, qu'elle alimente ſeule, car quelques petits ruiſſeaux, qui s'y rendent latéralement, doivent fournir à peine, à l'évaporation d'une ſurface que je n'eſtime pas moindre de deux cens mille toiſes quarrées.

Tel eſt l'aſpect général de ce beau lac de

Seculéjo, nommé *Culego* dans la carte de l'académie, objet digne de la curiosité des personnes qui passent la belle saison à Bagnères de Luchon, au-delà duquel on ne s'éleve guère, & dont les rives arrêteront, au moins quelques momens, quiconque est sensible aux beautés de la nature sauvage.

Ce lac est poissonneux. Mon guide me raconta qu'une personne, qui prenoit, il y a peu d'années, les eaux de Bagnères, avoit eu l'heureuse idée de faire construire sur ses bords, un petit bateau, qui servoit à fournir sa table, des belles truites de ce lac. Il n'est guère possible, qu'un bateau résiste-là, aux ouragans de l'arriere-saison; mais si ce que mon guide me disoit est bien exact, la petite avance que feroit, tous les ans, la société des baigneurs, pour remplacer ce bateau, lui fourniroit, à peu de frais, du poisson tel que l'on ne peut s'en procurer ailleurs.

Du gros vin, transporté dans une outre, du pain de seigle, & quelques oignons, furent pour nous un délicieux repas, sur les bords du lac de *Seculéjo*, & nous nous y reposâmes quelques momens, pour ménager, plutôt que pour réparer, des forces qui alloient bientôt être plus exercées. La nature n'étoit pas ici dans cette tranquillité qui annonce de beaux jours. Le

ciel, quoique pur, receloit des orages. Le vent du ſud, tomboit en raffales ſur la ſurface du lac, dont les eaux ſoulevées, alloient briſer leurs lames contre le môle de roches qui en ſoutient le poids, & qui le ſuſpend au-deſſus du Val de Laſto. Je ne ſais quelle inquiétude répandue dans l'atmoſphere, ſembloit reſſentie par la terre & les eaux. Elle agiſſoit non-ſeulement ſur la mobilité des feuillages qui friſent la ſurface du lac, ſur l'herbe flottante qui en couvre les rives, & dont les touffes ſe balançoient ſur un écueil, qui s'éleve au-deſſus de ſes vagues; mais l'immobile enceinte même du déſert, en paroiſſoit affectée, & ce ſentiment involontaire, qui nous fait attribuer aux êtres inanimés, la connoiſſance des préſages qu'ils nous tranſmettent, trouvoit dans la pâleur de ces monts, éclairés par une lumiere moins affoiblie que décolorée, de quoi les croire émus du trouble ſecret de la nature, & ſenſibles au preſſentiment de la tempête.

Tout nous avertiſſoit de ne point perdre de tems; & nous ne tardâmes point à nous remettre en marche. Un ſentier qui parcourt les pentes orientales de l'enceinte du lac, eſt celui que l'on prend ordinairement. Il paſſe ſur des rochers, dont la caſſure offre des degrés aſſez commodes, & c'eſt ce qui lui a valu le nom de

Scala qui eſt, dans la partie ſupérieure des Pyrénées, celui de tous les ſentiers, où l'on trouve des échellons de rocher à gravir.

Ce ſentier, qui n'a rien de dangereux, conduit au-deſſus de la grande caſcade, à un ravin qui débouche dans un nouveau baſſin plus élevé, plus ſauvage, creuſé au pied de l'*Eſpingo* qui s'éleve au ſud, & le long duquel il faudra gravir juſqu'à la région des neiges. Ici l'on trouve deux lacs : le premier, eſt la ſource immédiate de la grande caſcade du *Seculéjo*, & ſa longueur eſt d'environ 250 toiſes ; le ſecond eſt moindre, & placé au pied des roches mêmes de l'*Eſpingo*. Rien de plus triſte, que le lieu où l'on ſe trouve. Quelques pins noueux, relégués vers ſon entrée; une herbe courte, qui revêtit toute ſa ſurface; des blocs de granit, couverts de mouſſe, épars çà & là; des rochers eſcarpés, qui le ceignent de toutes parts; l'Eſpingo, qui le domine au fond, partagé en trois Pics abſolument nuds, & d'une hauteur énorme; tel eſt le tableau, & ſon cadre. La température de ce vallon eſt froide, & nous avions déjà paſſé, pour l'atteindre, ſur une maſſe de neige aſſez dure pour former une arche au-deſſus du torrent. Cependant, on y entretient des brebis pendant quelques ſemaines. Nous les apperçûmes bientôt, & nous découvrîmes au centre du vallon,

dans un creux, & à l'abri de quelques roches, la ſolitaire cabane de leur berger. Nous y entrâmes. Je la trouvai fort baſſe & fort étroite, mais joliment conſtruite en ſchiſtes bien aſſemblés. Il y avoit grand feu au centre, & la fumée, après avoir circulé dans la cabane, s'échappoit par une ouverture latérale. Ce feu, & ſa fumée même, me firent grand plaiſir. La fumée porte la chaleur dans toutes les parties de ces réduits dont les murs admettent le vent de tous côtés, & j'ai ſouvent éprouvé ſur les montagnes, qu'elle repoſe les poumons fatigués par l'air pénétrant des hauteurs. Le berger étoit occupé à faire ſon fromage de lait de brebis, aliment en ſoi-même, fort peu agréable, & qui le devient encore moins ici, par l'imperfection des procédés employés dans les Pyrénées, pour faire le fromage.

Un peu réchauffés, nous parcourûmes le vallon. Le plus grand des deux lacs, ſe nomme lac d'*Eſpingo*, quoique ce ſoit le plus éloigné du Pic de ce nom. Le petit lac, qui en baigne immédiatement le pied, ſe nomme lac de *Saounſat*. Le premier eſt poiſſonneux, comme le lac de *Seculéjo*. Le ſecond, plus à l'abri du ſoleil, & un peu plus élevé, eſt expoſé à un froid plus ſévere, & le poiſſon n'y peut vivre. S'il y avoit, dans les Pyrénées, un peu de cette induſtrie

qui fertilise toutes les parties des Alpes, le poisson des lacs d'*Espingo* & de *Seculéjo*, seroit, pour les pauvres habitans de la contrée, un objet de consommation ou de commerce.

Le lac d'Espingo reçoit, par un ravin, un petit torrent qui descend des montagnes du port de Clarbide, & indique une communication entre ces deux ports; cette communication est fréquentée, dans quelques occasions, par les montagnards. Nous nous approchâmes de ce ravin, & nous confiant à notre commune connoissance des rochers, nous nous dirigeâmes, sans détours, vers le sommet de l'Espingo. Ce sommet est, comme j'ai dit, partagé en trois Pics fort élevés, & ces Pics sont rangés dans la direction de l'est à l'ouest. C'est entre celui du milieu & celui du couchant, que nous devions passer. Rarement on s'y rend d'une maniere aussi directe. Vers les hauteurs, cependant, nous trouvâmes, de distance en distance, des piles de pierres, élevées sur les roches, par quelque contrebandier qui avoit songé à s'assurer des renseignemens, dans un tems de brouillards, ou à se procurer des reconnoissances pour la nuit; & j'observai, avec un peu d'étonnement, que ces signaux étoient nécessaires à mon guide même, pour choisir les bandes de rochers qui fournissent des issues; ce qui est d'au-

tant plus remarquable, qu'il avoit travaillé long-temps à une mine de plomb, ſituée au ſommet du paſſage, & qu'il devoit connoître mieux que perſonne, des rochers qu'il avoit pratiqués tous les jours, pendant pluſieurs étés. Quoi qu'il en ſoit, cette montée nous occupa trois heures, ſans un inſtant de repos. Les mains agiſſoient ſouvent autant que les pieds, ſur les rochers, tantôt renverſés, tantôt enracinés, qui forment preſque la totalité de cette pente ; mais je ne trouvai rien de réellement dangereux, que le toît de gazon d'un mur de roches, tout couvert de touffes aſſez épaiſſes d'une herbe ſéche & liſſe, & qui joignoit à une ſurface gliſſante comme la glace, une inclinaiſon ſi conſidérable, que ſans des crampons bien longs & bien aſſujettis, il auroit été impoſſible d'y répondre de ſa vie.

Il étoit midi lorſque nous atteignîmes une crête qui eſt immédiatement au-deſſous des Pics. Arrivé à cette hauteur, par des pentes trop eſcarpées, pour ſouffrir que les neiges s'y arrêtent, à peine avois-je ſongé que j'étois dans la région où elles ſont permanentes. Ce fut donc avec un mouvement de ſurpriſe, que je me vis au-deſſus d'un lac totalement glacé, tout environné de neiges que perçoient trois bandes de glaces, voiſines de ſa ſuperficie, & qui pa-

roiſſoient appartenir à un ſeul glacier, dont la ſurface ne ſe découvre peut-être jamais en entier, & qui paroît être, lui-même, le prolongement d'une très-grande bande de glace, que l'on voit, en même tems, dans les neiges de la pente oppoſée à celle où nous nous trouvions. Celle-ci s'étend au loin vers les montagnes du port de Clarbide, dont on voit les vallons couverts de neiges éternelles, à un aſpect où le ſoleil du midi devroit s'oppoſer plus efficacement à leur accumulation, & ces neiges tapiſſent preſque toutes les hauteurs qui ſe préſentent à la vue. C'étoit le plus beau déſert de ce genre, que j'euſſe trouvé dans les Pyrénées. La brêche de Roland, même, ne m'avoit rien préſenté de pareil, pour la grandeur des objets, & la fierté des formes, & ce qu'il y avoit d'inopiné dans l'apparition de cette vaſte région de neiges & de glace, mêloit à l'impreſſion que ſa vue me faiſoit, une ſorte d'étonnement qui croiſſoit à meſure que j'en reconnoiſſois l'étendue.

On donne le nom de *Selh de la Baque*, au lieu où nous étions. Le lac glacé eſt déſigné par le même nom. Une mine de plomb, ſituée preſqu'au niveau de ſes eaux, le partage avec le lac & le rocher. Cette mine, vraiment riche, & dont l'exploitation a été entrepriſe ſur les

plus mauvais principes, eſt actuellement abandonnée (1).

L'ouragan qui nous avoit menacés depuis le matin, approchoit, & l'air de ces hauteurs étoit dans une agitation violente. Les nuées, emportées avec une extrême viteſſe, ſe briſoient contre les ſommets qui nous dominoient, & rouloient confuſément le long de la pente que nous avions montée. Le vent du ſud, froid comme la biſe, impétueux comme l'autan, ſouffloit par bourraſques. Nous étions tranſis de froid, & menacés d'être précipités par les raffales dont nous étions accueillis. Nous nous tapîmes à l'abri d'un gros bloc de granit, ſuſpendu ſur le lac glacé. C'étoit la température & l'image de la zone glaciale ou des vallons ſupérieurs des Alpes. Mon guide de Barèges n'avoit rien vu de pareil dans ſa patrie, rien éprouvé de ſemblable au mois d'août. Sa naïve ſurpriſe, & l'expreſſion ruſtique, mais forte, de ſon admiration, formoient, dans les réflexions que nous ſuggéroit notre ſituation, un intéreſſant épiſode.

---

(1) M. le Baron de Dietrich la décrit, p. 313. C'eſt un filon, dans le granit même, d'une galene maſſive à gros grains, donnant au-delà de 72 livres de plomb au quintal de mine grillée, & deux onces & demie d'argent au quintal de plomb.

Là, je retrouvai l'idée que m'avoient donnée les Alpes, des contrées polaires & de la rigueur de leurs hivers; & c'étoit au milieu de l'été. Que ne peut-on être, ſur ces monts, témoin des brumes & des ouragans de décembre; conſtruire, ſur une pente aſſez rapide pour que les neiges ne puiſſent s'y accumuler, ſous un rocher capable de réſiſter au choc des lavanges, une demeure ſolide, chaude, bien approviſionnée, où un obſervateur pût être préſent à ces révolutions, dont la nature a, jusqu'à ce jour, éloigné tout ce qui reſpire; être ſpectateur de ces phénomènes qui, depuis tant de ſiecles, n'ont point eu de témoins; ſoumettre à des calculs, aſſujettir à des meſures, les combats des élémens, la vîteſſe des vents, la puiſſance des neiges déplacées, les convulſions de l'air & de la terre! Non, ſes jours ne ſeroient point livrés à l'ennui. Que d'événemens ſe ſuccéderoient, juſqu'à préſent inconnus, inobſervés, inouis! que de ſenſations & que d'idées nouvelles! Quel ſpectacle, une fois que les tempêtes de l'automne ſe ſeroient emparées de ces lieux, comme de leur domaine; que l'iſard léger & la triſte corneille, ſeuls habitans de leurs déſerts, en auroient fui les hauteurs; qu'une neige fine & volage, entraînée de pentes en pentes, & volant de rochers en rochers, auroit englouti, ſous ces flots capricieux,

leur

leur ſtérile étendue ; que les ſommets, environnés d'un nuage impénétrable aux rayons du jour, auroient diſparu pour long-temps aux regards des hommes ! .. Que de combats, alors ! Que de tourbillons ! Quels funébres ſifflemens dans les airs ! Quels ſourds treſſaillemens dans les entrailles des monts ! .. & quel ſilence, lorſque les cieux ne gronderoient plus ; lorſque l'hiver victorieux n'auroit plus de combats à livrer ; lorſque le ſoleil, pâliſſant dans la ſombre profondeur des cieux, ne reparoîtroit que pour jetter un regard oblique ſur ces ſommets glacés ; lorſque, dans la longue obſcurité des nuits, la lune ſembleroit s'en approcher, pour verſer, avec ſa lumiere, le froid perçant des régions éthérées, paſſant triſtement ſur leurs déſerts, comme ſur le tombeau de la nature, & ſympathiſant avec des lieux tranquilles de la paix de la mort ! ... Mais le ſoleil reprend ſa puiſſance. Aux approches de mai, régnant déjà ſur nos plaines, il vient ici pourſuivre l'hiver, dans ſes derniers retranchemens. Capricieux, pour lors, & le front voilé ſouvent de nuées légeres, il les diſſout en ces pluies douces, qui ont ouvert la terre aux influences du printemps ... Bientôt il attaque les frimats, de toute la force de ſes rayons ; c'eſt du feu, que ſecoue ſa brillante chevelure ; l'air s'embrâſe, la terre ſe ranime ; chaque inſtant

voit disparoître des amas immenses des neiges de décembre... triomphe imparfait, & plus terrible, cependant, que celui des hivers mêmes!.. Pas un instant de silence & de repos; les lavanges roulent, bondissent de tous côtés, avec l'impétuosité des eaux, & le fracas de la foudre; les torrens, long-temps enchaînés, s'échappent & s'élancent de toutes parts; les rochers, fendus par les glaces, s'ébranlent, s'écroulent, ravagent les pentes, couvrent de débris les profondeurs, le monde semble se dissoudre.... & l'observateur téméraire, qui, tout à l'heure, interrogeoit en maître, la nature surprise au fond de son attelier, troublé, consterné, près du néant, quand elle fait un pas, ne croit plus à la solidité de sa demeure, doute du roc qui lui sert d'appui, tremble pour les monts même dont elle fait partie.

L'ouragan s'étoit un peu appaisé; & le froid que nous éprouvions, nous devenoit insupportable. Nous partîmes; & faisant le tour du lac, nous parcourûmes l'évasement de l'entonnoir qu'il remplit, pour trouver un rocher, le long duquel on descend dans la vallée de neige, où il est situé. Parvenu au fond de cette vallée, je me hâtai de prendre le chemin de ses glaces. Je trouvai les trois bandes qui avoisinent la surface du lac, totalement inaccessibles; mais je pus

atteindre aifément, & parcourir la bande fupérieure. Il me parut évident que toutes ces bandes enfemble formoient un feul glacier fort étendu, qui, fans doute, ne fe découvriroit pas en entier, cette année, où les neiges, tombées au printemps, en quantité inaccoutumée, avoient formé, dans ces monts, des amas que la chaleur de l'été avoit de la peine à diffoudre. La furface de la grande bande étoit abfolument imbibée d'eau, là où elle n'étoit pas entiérement découverte, & la couche de neige, ainfi imbibée, étoit d'une telle épaiffeur, & s'étendoit fi loin, que le glacier n'a pu qu'en être notablement augmenté. En général, la fituation de ce glacier eft très-favorable à fon extenfion. Il eft dominé par des maffes de neige très-confidérables; l'inclinaifon n'eft pas affez forte, pour que les eaux de diffolution s'échappent avec facilité; & l'amas de glace, tranquillement affis fur une pente affez douce pour n'en point déterminer la defcente, n'a point contracté de ces fentes qui font toujours une conféquence du mouvement des glaciers, & qui accélérent l'évacuation des eaux. L'hiver doit donc en trouver beaucoup à glacer; & les rapides ufurpations du glacier ne font réprimées que par fon afpect, qui, bien que feptentrional, admet les rayons directs du foleil, même à fon midi.

Le vent foufloit toujours avec force, & le

ciel ne s'éclairciſſoit point. Mon guide, qui ſavoit combien on court de riſques dans ces montagnes, pendant les mauvais tems, craignoit que la neige ne nous ſurprît ſur les hauteurs. Nous continuâmes donc notre route, laiſſant à notre droite deux vallons de neige, qui rejoignent les vallées ſupérieures du port de Clarbide, & nous montâmes jusqu'à une crête tranchante, qui forme le bord méridional du grand baſſin dont le lac glacé occupe une partie, & qui eſt beaucoup plus élevée que celle où nous avions été forcés de nous arrêter. C'eſt ici le point le plus haut du paſſage; l'on a devant ſoi un baſſin pareil à celui que l'on vient de traverſer, & qui déverſe en ſens oppoſé. Mais celui-ci n'a plus de lac; & l'on voit clairement que les eaux qu'il a contenues ſe ſont échappées au midi. Les limites de France devroient donc ſe trouver ici; & je ne ſais quelle conſidération les a reculées juſqu'au bord méridional du baſſin, qui forme là une crête, ſenſiblement moins élevée que celle où nous nous trouvions.

Quels degrés, que ceux par leſquels nous avions eſcaladé ces hauteurs! Ce n'eſt point, comme dans les avenues des tours de Marboré, une longue ſucceſſion de baſſins, peu élevés les uns au-deſſus des autres, qui multiplient les étages de

la montagne, au gré de la facilité que les torrens ont trouvée, à renverser des bandes de rochers, peu cohérentes & peu solides, pour adoucir l'inclinaison de leur cours. Ici, la roche la plus dure du globe, semble avoir refusé de s'ouvrir au choc des eaux. Sa pente originaire a maîtrisé leur marche; ses repos ont mesuré leur chûte; versées, à plein canal, de ce bassin, où le lac du *Selh de la Baque* lutte maintenant avec perte contre l'évaporation, sur celui de l'*Espingo*, que remplissoit, alors, un seul lac, bouillonnant sous cette effroyable cataracte, retombant de là, en une masse énorme, sur le lac de *Seculéjo*, qui franchissoit, avec impétuosité, sa digue actuelle, & creusoit le précipice de la vallée de Lasto; elles ne firent que trois pas pour descendre du réservoir supérieur jusqu'à ces amas inférieurs de matieres peu résistantes, d'où leur cours s'inclina vers le niveau commun, sans rencontrer d'obstacle qui ne cédât à leur furie. De quelle solidité fut doué le rocher qui, en imprimant à ses torrens une telle rapidité, put n'en être point ébranlé jusqu'à ses fondemens! Mais de quelles hauteurs doivent être descendus les sommets qui n'ont plus qu'un filet d'eau à fournir à ces vallées, à ces ravins, à ces abîmes, que creusa & remplit un déluge dont ils furent la source!

Tout eſt granit dans la région que nous parcourions. Cette roche, diſpoſée en maſſes énormes, ſur leſquelles les Pics, dont nous étions dominés, tous formés de feuillets pyramidaux, ſemblent accidentellement poſés, ſe diſtingue ici de toutes celles de même eſpece, par des criſtaux de *feld-ſpath*, dont la longueur va juſqu'à deux pouces & demi, & qui ſont confuſément ſemés dans toute ſa ſubſtance. Ces criſtaux, moins deſtructibles à l'air, que les autres compoſans du granit, s'y montrent en ſaillie, & rendent acceſſibles des rochers, ſur la pente deſquels le pied n'auroit pu trouver un appui. La maſſe de ce granit forme une calotte d'une très-grande étendue. Le port d'Oo la traverſe au point le plus élevé de ſa convexité, elle s'étend vers le val de Clarbide, & le port de ce nom, & s'enfonce ſous les amas de roches feuilletées, que parcourt le ſentier de la Pèz; d'où il arrive que, d'une part, le Go, ou la Pique de l'Arbouſt, en charie des fragmens, juſqu'aux environs de Bagnères de Luchon, où j'en ai remarqué, & que, de l'autre, le torrent de Clarbide en roule des blocs conſidérables, que la Neſte de Louron a portés juſqu'aux environs de Genos & de Viela, où je les ai retrouvés; en ſorte que les curieux pourront, déſormais, examiner cette roche remar-

quable, ſans s'expoſer aux fatigues & aux dangers inſéparables des voyages que l'on entreprendroit, pour la chercher dans les monts mêmes, dont elle conſtitue la maſſe (1).

Nous étions parvenus aux limites d'Eſpagne. Ici, nous n'avions plus de neige; mais j'en voyois de tous côtés. Les Pics, ſous leſquels j'avois paſſé, & que je laiſſois derriere moi, en étoient chargés dans les parties dont l'inclinaiſon en pouvoit ſouffrir l'accumulation. Un Pic très-remarquable, attiroit, ſur-tout, mes regards: c'eſt le *Spijole*, quelquefois appellé auſſi *Portillon*. Je le voyois au levant, au-delà des trois Pics de l'Eſpingo, & ſur la même ligne, portant au nord deux grandes bandes de glace.

Un autre baſſin ſe préſentoit à nous, & nous le traverſâmes. Il déverſe encore plus au midi. Son enceinte eſt renverſée, de ce côté, par les eaux qu'il a contenues, & forme, comme à la brêche de Roland, un vaſte croiſſant, dont les cornes, tournées vers l'Eſpagne, ſont accompagnées de deux beaux rochers, bien aigus, en maniere d'avant-corps. En face, je voyois un mont ſuperbe, ſéparé de nous par une large & profonde vallée, dont la direction eſt preſque

(1) M. le Baron de Dietrich décrit le granit du port d'Oo, p. 313.

parallele à celle de la chaîne. Ce mont eſt chargé de quatre belles *Sernelhes*, en amphithéâtre. C'eſt l'*Aſtos de Vénaſque*, & c'eſt au fond de la vallée qui nous en ſéparoit, que nous devions deſcendre; & ſi les degrés, par leſquels nous étions montés, étoient bruſques, ceux qui devoient nous amener au niveau des plaines d'Eſpagne, alloient nous le paroître encore bien davantage.

Juſqu'ici, nous avions été guidés par des piles de pierres, ſeules traces qu'un homme puiſſe laiſſer de ſon paſſage, & nous avions, charitablement, apporté notre tribut à chaque monceau. Mais bientôt, ces ſignaux nous manquerent, ou notre guide les manqua. Quoi qu'il en ſoit, ſon incertitude nous donna bien des peines, & nous expoſa à bien des dangers avant que nous la devinaſſions. Il tenoit la gauche, & la tenoit trop haut. Nous marchions obliquement, ſans monter ni deſcendre, avec un péril & une fatigue extrême, ſur la pente, extrêmement inclinée, des maſſes de granit qui forment le corps de la montagne, pente vraiment effrayante, où tantôt de légeres dépreſſions, & tantôt les petites éminences, formées par le *feld-ſpath*, aſſuroient ſeules notre marche, & d'où nous pouvions, à chaque inſtant, nous précipiter comme du haut d'un mur.

Mon guide de Barèges, l'honnête Simon, ſe douta, le premier, que des rochers, ainſi diſpoſés, ne pouvoient être un paſſage, & faire partie d'un *Port*, & il profita du ravin le plus voiſin, pour deſcendre directement vers les vallées que nous dominions. Il fut bientôt loin de nous; mais il n'eut pas marché une demi-heure, dans cette direction, qu'il ſe trouva en plus mauvaiſe ſituation que nous-mêmes. Je le vis contraint de deſcendre un rocher d'une roideur tout-à-fait effrayante. Je diſcernois ſes incertitudes; je diſtinguois ſes vaines tentatives; & je ne pouvois rien pour lui, que l'encourager à grands cris, qu'à peine il pouvoit entendre... Enfin, il arrive au bas du rocher, & je le crois hors de danger; mais quelle fut ma ſurpriſe, quand je le vis héſiter plus que jamais, & craindre de mettre le pied ſur le vallon de neige qui s'ouvroit devant lui? J'attribuois ſon embarras à l'intervalle que j'obſervois entre cette neige & le rocher; c'étoit peut-être une profonde crevaſſe; peut-être les bords du tapis de neige menaçoient de s'écrouler dans des cavités dont il n'auroit pu ſe tirer.... Mon anxiété redoubloit à chaque inſtant. Elle fut extrême, quand je reconnus qu'il renonçoit totalement à cette iſſue. Alors, je le voyois tourner ſes regards de tous côtés, examiner, gravir le fatal rocher,

descendre de nouveau, grimper encore.... Je frémissois.... Il me tira enfin de ces angoisses, à force de patience & d'adresse, & je n'appris pas sans surprise, que ce qui l'avoit effrayé, c'étoit la pente du vallon de neige. Cet homme est un des plus hardis montagnards des Pyrénées; & son Curé s'est fait, plus d'une fois, un cas de conscience de l'absoudre de la hardiesse de ses entreprises; mais, soit que j'aye mal jugé, de loin, de ce qui, de près, l'avoit intimidé, soit que les habitans de ces montagnes, moins familiarisés que ceux des Alpes, avec les neiges & les glaces, s'en exagerent les périls, je n'ai pu m'empêcher de joindre ce fait à ceux qui, d'ailleurs, m'ont déterminé à croire que c'est seulement dans les rochers qu'ils aiment à exercer leur agilité, & à déployer leur courage, & qu'ils sont accoutumés à regarder comme périlleuses, dans les neiges, des situations qui m'y paroissent indifférentes.

La malheureuse tentative de mon guide de Barèges, eut cet inconvénient, qu'elle donna de la confiance à celui d'Oo, qui, tout fier de l'erreur de l'autre, crut fermement tenir le bon chemin, parce que celui-là en avoit tenu un mauvais. Il nous impatientoit de ses airs d'importance, quand ce fut son tour d'être acculé;

& il n'y avoit pas moyen de diſſimuler l'embarras où il ſe trouvoit, car il nous avoit menés, en toute aſſurance, au bord d'un précipice de cinq ou ſix cens pieds de profondeur, dont l'eſcarpement, nettement tranché, ne laiſſoit pas une reſſource à l'adreſſe, & pas une excuſe à l'ignorance.

Il falloit chercher un paſſage. Ce fut notre affaire. Le guide d'Oo n'étoit pas fort pour la découverte; & il eut ſi peu de ſuccès dans une couple de tentatives qu'il fit, pour recouvrer la dignité de guide, dont il étoit ſi honteuſement déchu, qu'il ne tarda pas à nous ſuivre humblement. Nous réuſsîmes à deſcendre, par une crevaſſe, le mur de rochers qui nous avoit arrêtés, mais bientôt nous en trouvâmes un ſecond. Nouvelles incertitudes; nouvelles recherches; enfin, à force de le côtoyer & de l'eſſayer, quelques traces du paſſage de l'Izard, nous indiquerent le lieu où il étoit praticable, & nous le deſcendîmes encore. Mais auſſi-tôt, nous vîmes que nous en avions un troiſieme à franchir; & ſi notre courage augmentoit, à proportion de nos ſuccès, notre impatience croiſſoit à meſure que l'orage s'approchoit de nous. Ce dernier eſcarpement nous coûta pluſieurs vains eſſais, & nous donna beaucoup de peine. Ce fut un ruiſſeau, qui favoriſa notre

descente, au moyen des creux que sa chûte avoit formés. Au bas de ce rocher, nous nous trouvâmes dans la sphère des connoissances du guide d'Oo, & il reprit les devants.

Nous étions là, dans la vallée de l'*Astos*; & quelque profonde que la longueur & la roideur de la descente nous la fissent paroître, ce n'en est pas moins la vallée la plus élevée de cette région; mais, tapissée d'une herbe épaisse & courte, & grotesquement ornée de sapins noueux, attachés aux rochers empilés qui l'enferment, elle repose un peu la vue, fatiguée du triste aspect des rochers nuds & des neiges, que l'on vient de traverser. C'est d'ici un étrange spectacle, que l'escarpement sans gradins & sans repos, que nous venions de descendre : il semble un mur énorme, couronné de tours; & c'est un grand & superbe objet, que cette chaîne de rochers aigus, presque verticalement élevés jusqu'aux nues, qui présentent matériellement aux yeux, les limites invariables de deux grands empires.

Le *Spijole*, vu de cette vallée, ne montre point ses glaces. C'est un Pic très-aigu & très-menaçant, dont la vallée même, est la base. De sa portion moyenne, tombe un torrent qui s'étend sur un rocher incliné, en une superbe nappe d'eau, & vient ensuite se confondre avec

un autre torrent, né dans la partie ſupérieure de la vallée de l'*Aſtos*. Ces deux torrens réunis, ſont une des ſources principales de l'*Eſſera* qui paſſe à Vénaſque, & va groſſir l'Ebre, des neiges fondues de cette haute région des Pyrénées; c'eſt au pied même du *Spijole*, que ſe fait leur rencontre, & là, ils paſſent ſous un rocher qui n'a que la largeur qu'il faut, pour ſervir de pont. Ce pont, très-néceſſaire ici, & dont la ſeule nature a fait les frais, eſt l'un des plus ſinguliers accidens de ce genre, que j'aie rencontré.

De-là, on deſcend rapidement dans des vallées plus baſſes, & toutes couvertes de forêts. Le torrent s'enfonce encore plus rapidement qu'on ne deſcend, & bientôt, il roule dans un précipice, toujours accompagné de ſapins, de bouleaux & de hêtres, & tombant en ſuperbes cataractes, dans les profondeurs qu'il s'eſt creuſées.

L'orage nous atteignit ici. Il fut terrible, & nous ne trouvâmes point d'abri. Il fallut ſouffrir patiemment une de ces pluies, qui ne ſont connues que dans les hautes montagnes, où les nuages, en contact avec ces grandes maſſes, & privés, tout-à-coup, de leur élaſticité, par les ſommets qui en abſorbent la cauſe, tombent tout à la fois ſur la terre, en torrens

d'eau. Cette pluie dura une heure; & lorſqu'elle ceſſa, nous avions atteint une vallée baſſe, preſque de niveau avec le torrent, dont quelques prairies bordoient le cours. Bientôt la vallée ſe reſſerra de nouveau, entre des rochers ſi hauts & ſi eſcarpés, qu'une avalanche qui étoit tombée, il y avoit cinq à ſix mois, dans leur intervalle, y réſiſtoit aux chaleurs de l'été, & barroit abſolument le chemin. Nous la paſſâmes; & à peu de diſtance, nous trouvâmes la vallée de Vénaſque, dont celle de l'Aſtos eſt une branche, & nous rencontrâmes l'*Eſſera*, proprement dite, qui s'accroît ici des eaux du torrent que nous venions de côtoyer. Tournant alors au ſud avec cette riviere, nous arrivâmes, après quatorze heures de marche, à Vénaſque, dont l'entrée eſt dominée par un vieux château, demeure d'un Officier qui a le titre de Gouverneur, & gardé par une couple de compagnies, mais dont l'aſpect me parut pittoreſque, bien plus que menaçant.

J'ai lu, dans de vieux traités de géographie, que Vénaſque eſt une grande & belle ville, bien fortifiée, riche & commerçante : c'eſt, au moins actuellement, le contraire de la vérité. Son aſpect eſt triſte, comme ſon ſite eſt ſauvage. Toute la vallée eſt couverte des décombres des monts voiſins, & ſes maiſons, mal bâties,

ont l'air d'appartenir à ces ruines. Le titre de Comté, eſt tout ce qui reſte à ſon diſtrict, de l'antique honneur d'avoir formé, à lui ſeul, le Royaume de *Ribagorça*, dont le Monarque pouvoit, dans les jours de ſa colere, mettre ſur pied une armée de quatre ou cinq cens hommes, & le diſputer d'imperceptibilité, avec ces Rois du Northumberland, qui jouirent quelque tems, de l'avantage de préſenter dans une ſeule province de l'Angleterre, plus de têtes couronnées, que l'Europe entiere n'en compte aujourd'hui.

Je n'oubliai pas que j'étois dans une petite ville d'Eſpagne. Je n'eus garde de chercher une auberge, & de vérifier ſi c'étoit à l'eſpece des *Funda*, des *Venta*, ou des *Poſada*, que je devois rapporter celle que je pourrois y trouver. J'allai demander l'hoſpitalité à l'*Alcade* qui ne pouvant me la donner, par des raiſons qu'il me déduiſit avec une franche & obligeante politeſſe, m'indiqua un bon marchand qui me recevroit bien. Il ne me trompa point, & je n'eus jamais un meilleur gîte, & de meilleurs hôtes. Deux beaux hommes, vêtus dans l'ancien coſtume Aragonois, & que je reconnus pour des gardes, vinrent y troubler un moment mon repos : j'en fis des amis ; & quelques voiſins de différente eſpece, s'étant réunis à

mon hôte, nous fîmes table commune, moi & mes guides, avec lui & ses amis ; & servis par la maîtresse de la maison, & ses filles, nous célébrâmes de ces saturnales, où n'assiste guère que le voyageur à pied.

CHAPITRE X.

Le Port de Vénasque. Vue de la Maladetta & de ses Glaces. Bagnères de Luchon.

VÉNASQUE est le point de réunion de plusieurs ports de la haute région que je décris. Du côté du couchant, un passage qui se trouve au bout du val de Clarbide, est appellé port de Vénasque, parce qu'il conduit directement à cette ville. Le port d'Oo est le second de ceux qui y descendent du couchant. Le port de la *Glere* est le troisieme. Celui-ci est entre le port d'Oo & celui de Vénasque, proprement dit, qui conduit de Vénasque à Bagnères de Luchon, & ensuite à S. Beat, S. Bertrand, & S. Gaudens. Ce dernier, est le seul accessible pour les mulets. A l'est, est le port de la *Picade*, qui établit une communication assez commode, entre la vallée de Vénasque & celle d'Aran.

Je quittai Vénaſque, pour paſſer le port qui conduit à Bagnères, & remontant l'*Eſſera*, juſqu'au lieu où elle reçoit le torrent de la vallée d'Aſtos, je laiſſai, à gauche, le chemin que j'avois tenu en deſcendant la montagne d'Oo, & je continuai à me diriger au nord, juſqu'à l'entrée des montagnes de ſéparation. Le guide d'Oo nous conduiſoit encore, mais la nature du paſſage ne nous donnoit pas lieu de ſuſpecter, cette fois, ſes connoiſſances.

On monte d'abord par un ſentier qui ſerpente dans des vallées boiſées. Ces vallées s'ouvrent, bientôt, dans un petit baſſin de prairies très-arroſées, d'où l'on monte de nouveau. A gauche, on remarque une très-belle chûte d'eau, étendue en nappe ſur la pente unie de ſon rocher. Les chûtes d'eau prennent ordinairement cette forme, dans les vallées dont la direction approche, plus ou moins, de la direction des couches de la chaîne; car, dans ce cas, les eaux qui s'y précipitent, viennent en plus grande abondance, de la partie où s'éleve la crête de la chaîne, & gliſſent ſur la ſurface unie & inclinée, des bandes de rochers qui penchent vers cette crête, en s'appuyant contre ſes baſes. C'eſt ainſi que dans la vallée de l'*Aſtos*, j'avois vu tomber du *Spijole*, une pareille caſcade.

Après deux heures de marche, nous nous trouvâmes dans une vallée fort trifte & fort nue, dont les montagnes n'offroient que rochers efcarpés & arides. Là, on me montra, à droite, une miférable cabane, placée à une grande élévation, dans un lieu où jaillit une fource d'eaux minérales. C'eft ce qu'on appelle les Bains de Vénafque. Ils ne font fréquentés que par les payfans des environs. Les rochers fur lefquels ils font fitués, appartiennent aux bafes d'une énorme maffe de montagnes, qui forme, de ce côté, la crête des Pyrénées.

Environ trois quarts-d'heure après, nous laiffâmes à notre gauche, les ruines de l'ancien Hofpice Efpagnol. Delà, je voyois en face, la montagne que nous avions à monter, & dont la bafe eft formée, jufqu'à une grande hauteur, d'un rocher nud, de couleur blanche, nommé, à caufe de cela, *Penna Blanca*, & fur l'efcarpement duquel on a tracé en zigzag un fentier dont, à cette diftance, je comptois dix-huit coudes. Peu de tems après, nous arrivâmes à l'Hofpice nouveau.

Dans les paffages fréquentés, & qui font praticables pour les bêtes de fomme, il y a ici, comme en Suiffe & en Italie, des Hofpices appelés *Hôpitaux*. Dans les Alpes, il n'y en a communément qu'un à chaque paffage, & il

eſt placé au plus haut de la montagne. Dans les Pyrénées, il y en a ordinairement deux, qui ſont ſitués au bas des deux montées.

L'Hoſpice de Vénaſque eſt une maſure conſtruite de grandes pierres plates, rangées par aſſiſes, ſans mortier qui les lie ; en ſorte que l'air ſe tamiſe librement à travers les murailles. Le feu eſt allumé au milieu, & la fumée s'échappe, non ſans circuler dans la maiſon, par une tourelle octogone, ſituée à la clef de la voûte, comme la lanterne d'un dôme, couverte exactement d'un toît, & percée latéralement d'autant de petites fenêtres, qu'elle a de pans. Une eſtrade de pierre, fort étroite, ou, pour mieux dire, un grand banc, régne au pourtour de la grande ſalle que renferment les quatre murs ; & c'eſt là qu'on ſe couche ou s'aſſeoit autour du feu, qui eſt ici néceſſaire en toute ſaiſon. Je trouvai, au reſte, cet Hoſpice fort bien approviſionné pour ſon uſage, qui eſt d'héberger les muletiers.

Le rocher blanc eſt peu éloigné de l'Hoſpice, & j'y arrivai bientôt. Il eſt formé d'une maſſe de marbre gris-clair veiné de blanc, fiſſile & même écailleux, dont les couches affectent une ſituation plus voiſine de la perpendiculaire que de l'horiſontale, & dont la ſubſtance paroît ſe diviſer en feuillets d'autant plus minces, que

N ij

l'on s'éleve davantage. Vers la partie ſupérieure du rocher, ſa pâte devient plus groſſiere, & le marbre ſe transforme en une pierre calcaire griſe. Le ſentier, taillé par les Eſpagnols ſur la pente eſcarpée de ce rocher, eſt aſſez commode pour les bêtes de ſomme.

A meſure que l'on monte la *Penna blanca*, on voit ſe déployer l'amas énorme des montagnes environnantes. Bientôt une cime, tout-à-fait majeſtueuſe, ſort du chaos de celles que l'on va laiſſer derriere ſoi. Du haut du rocher, enfin, on la voit dans toute ſa hauteur, couverte de neiges éternelles, ceinte de larges bandes de glace, & dominant tout ce qui l'entoure, avec une grande ſupériorité. C'eſt la *Maladetta*, montagne réputée inacceſſible, nommée comme le Mont-blanc, la *maudite*, parce qu'elle ne fournit point de pâturages au bétail des vallées voiſines, qui ſépare la vallée de Vénaſque, de celle d'Aran, c'eſt-à-dire, l'Aragon de la Catalogne, & qui devroit ſéparer la France de l'Eſpagne, ſi les traités n'avoient pas conſacré ici la plus grande exception que les oſcillations de ces deux peuples, aient apportée à la loi qui fait généralement coincider, dans cette chaîne, les limites naturelles & les limites ſociales. La ſituation, le volume, la hauteur, les glaces de ce mont, me firent, dès-lors, une trop vive

impreſſion, pour que je ne ſongeaſſe point à vérifier bientôt quels titres il avoit à la réputation d'inacceſſible ; mais le temps étoit trop incertain pour y penſer en ce moment, & je continuai ma route.

Du haut de la *Penna blanca*, je voyois devant moi, au nord-eſt, une gorge étroite & élevée, qui conduit dans la vallée d'Aran. C'eſt le port de la *Picade*. Nous laiſsâmes ce port à notre droite, & tournant vers la gauche, nous trouvâmes la crête tranchante de la montagne de ſéparation. Le rocher qui la forme, eſt fendu, & c'eſt par cette fente que le ſentier ſe dirige. Nous y trouvâmes un vent des plus violens, & des muletiers embarraſſés ; nous les ſecourûmes, & nous nous attendîmes les uns les autres, nonobſtant ce précepte cruel, fondé ſur l'expérience des dangers des ports, quand l'ouragan y règne ; *que là le pere n'attend point ſon fils, & le fils n'attend point ſon pere*. Nous paſsâmes enſuite la fente, & je vis, ſur un éboulement rapide de débris qui ſe ſont écoulés par ſon ouverture, un ſentier dont le zigzag eſt ſi tourmenté, entre ſes parois d'abord reſſerrées, & enſuite divergentes, qu'il y forme, dans un court eſpace, vingt-cinq replis, dont les premiers n'ont guère que cinq ou ſix pas de long.

Je m'arrêtai un moment, à l'abri du vent,

ſous une roche, d'où je pouvois contempler ce ſingulier ſentier, & le baſſin vers lequel il deſcend. Nous étions iſolés, dans ce déſert, par le brouillard qui couvroit, de ce côté, toute la région inférieure, & nous entouroit comme d'une mer ſans bornes. Rien de ſi lugubre que ce ſite, ainſi détaché du reſte du monde; &, dans les diverſes fois où je l'ai paſſé, je n'ai plus retrouvé, entre le ciel & la terre, un accord auſſi favorable à ſa triſte décoration. Quatre lacs occupent le fond du baſſin. Le premier & le ſecond ſont au même niveau, & communiquent par un détroit. Le troiſieme eſt plus bas de quelques pieds, & reçoit les eaux des deux premiers, par un torrent de décharge. Le quatrieme paroît iſolé. Une roche conique, formant une petite iſle dans le premier; une pareille roche, dans le troiſieme; une autre, de figure quarrée, dans le ſecond; des bords découpés en petits golphes, en petits promontoires, offrent, dans la vue générale, des détails intéreſſans, qui augmentent les dimenſions de l'enſemble; & le dernier lac, s'étendant vers la ſeule ouverture que laiſſoient entre elles les hautes & triſtes montagnes qui enferment le baſſin, ſembloit ſe perdre dans l'Océan que figuroient les brouillards inférieurs.

De ce baſſin, on deſcend moins rapidement, par un zigzag plus développé, au bas duque

on trouve l'Hoſpice françois ſur une petite pelouſe verte, dans une ſombre vallée toute ombragée de hêtres.

Cet Hoſpice a une apparence plus raſſurante, que celui de Vénaſque. C'eſt, au moins, une maiſon que l'on voit. Les hoſpitaliers, placés dans une ſituation très-favorable à l'économie paſtorale, ont un grand troupeau ; & l'habitation ſe trouve ainſi dans une condition plus voiſine de celle des habitations ordinaires. Une grande étable eſt réunie à la maiſon, dont elle forme la moitié. L'autre moitié eſt diviſée en une vaſte halle, chauffée par une cheminée conſidérable, & une laiterie, au-deſſus de laquelle on a pratiqué un grenier habitable. Je n'ai pas trouvé, au reſte, dans le ſéjour que j'y ai fait depuis, que cette heureuſe apparence annonçât des commodités plus réelles, & j'y ai regretté l'eſtrade de pierre de l'Hoſpice eſpagnol, la fumée qui y chaſſoit l'humidité de l'air, & le grand feu qui brûloit, au milieu, pour tout le monde.

Les eſpérances qu'inſpire la vue du troupeau, ne ſont pas moins trompées. Ici, comme dans toutes les vallées des Pyrénées, les plus propres à la confection des bons fromages, je n'ai rien trouvé qui reſſemblât à cet aliment agréable, ſain, facile à conſerver, aiſément tranſportable, que le lait fournit aux bergers des hautes Alpes de

la Suiſſe. Mais ce n'eſt pas dans les Pyrénées ſeulement, que j'ai eu des raiſons de m'étonner de la conſtance avec laquelle on a conſervé, pour la fabrication du fromage, des procédés dignes de la barbarie des premiers âges. Je n'en ai trouvé de moins groſſiers, que dans un bien petit nombre de lieux. L'Angleterre même, qui a perfectionné avec tant d'ardeur & de ſuccès, ſes pâturages & ſes troupeaux, ne m'a paru avoir, cependant, qu'un ſeul fromage bien fait, ſans conſidération des caprices du goût. Pour la France, elle en a peu qui ne repréſentent, dans ſa groſſiereté originaire, la dégoûtante nourriture de ſes premiers pâtres; & malheureuſement, la pareſſe des bergers, favoriſée par la fantaiſie du plus grand nombre des conſommateurs, réduira long-temps le produit de ſes pâturages les plus précieux, à des concrétions putrides, infectes, mal-ſaines, dignes de l'induſtrie d'un Nomade, & du palais d'un Tartare.

Les bois, qui environnent & avoiſinent l'Hoſpice, recélent des Ours: en général, ils ſont encore communs dans la partie des Pyrénées, où les forêts ne ſont pas détruites. Je n'ai point vu l'Ours de ces monts, comme celui des Alpes; mais je ſuis aſſuré que ſa férocité eſt incomparablement moindre. Son apparition n'eſt point, pour les communautés, un ſujet d'allarmes; on

le chasse sans péril; il fuit le feu; il craint les chiens. Les bergers des Pyrénées n'ont nulle idée de ces sanglans combats, que l'ours & le taureau se livrent dans les Alpes, avec un courage semblable, & une opiniâtreté pareille. Ils ne se cherchent point ici; ils ne se provoquent point. Se redoutant d'autant plus qu'ils sont moins redoutables, ce qu'ils sentent en présence l'un de l'autre, c'est leur propre foiblesse & leur commune dégradation.

De l'Hospice, on descend vers Bagnères, le long d'une étroite vallée, uniformément ombragée d'arbres, & au fond de laquelle roule la Pique. Rien n'en varie la monotone décoration, jusqu'à un étranglement formé par un rocher, à travers lequel le torrent a eu peine à s'ouvrir l'entrée du bassin de Bagnères. Une tour carrée, qui défendoit autrefois ce défilé, orne encore, de ses masures, la partie la plus élevée de ce rocher. C'est ce qu'on nomme *Castel-viel*, ou le vieux château.

A quelque distance de cette tour, & à la hauteur de Saint-Mammet, on trouve sur la Pique, la manufacture de Saffre & d'Azur de M. le comte de Beust. C'est le premier établissement de ce genre, qui ait été formé en France. Il tiroit ses Cobalts de la vallée de Gistain en Aragon; mais il paroît que l'administration espagnole

ſonge à les employer elle-même, & que ce ſera déſormais le Piémont qui alimentera cette manufacture, en attendant que la découverte, que M. le baron de Diétrich & M. le comte de Beuſt ont faite, dans les Pyrénées Françoiſes, de quelques mines de ce demi-métal, le lui fourniſſe en plus grande abondance.

D'ici, l'on voit le baſſin de Bagnères tout entier, & c'eſt, ſans contredit, un des plus remarquables des Pyrénées, tant par ſon étendue, que par ſa richeſſe. Des prairies ſuperbes, des champs fertiles, de gras pâturages, & d'épaiſſes forêts, ornent ſon ſol, nivellé par les eaux qui le couvrirent autrefois, & ſe montrent ſur la pente réguliere des montagnes qui l'enferment. De beaux villages ſont adoſſés à ces montagnes; de riantes habitations ſont ſemées ſur leurs hauteurs; & Bagnères, ſitué de maniere à ne rien perdre de ce charmant tableau, en forme lui-même un des objets les plus agréables. On le voit au fond de la plaine, près du lieu où la Pique & le Go uniſſent leurs eaux vives & bienfaiſantes, & d'où elles vont, confondues, arroſer une grande & riche vallée où l'œil s'égare, & au bout de laquelle la Neſte les reçoit, pour les entraîner dans la Garonne.

Les bains de Bagnères ſont ſéparés de la ville, par une belle allée d'arbres, & appuyés

contre les montagnes orientales. Les eaux en ſont très-chaudes. Elles font monter le thermomètre de Réaumur juſqu'à 52 ou 53 degrés. Du foie de ſoufre, du ſel de Glauber, du ſel marin, de l'alkali minéral libre, quelques atômes de bitume & de je ne ſais quelle matiere inſoluble, ſont les principes qu'on y a trouvés.

La route de Vénaſque à Bagnères, ne préſente pas moins diſtinctement que celle d'Oo à Vénaſque, les conſéquences de la différence d'inclinaiſon, qui paroît avoir régné, dès l'origine, entre la pente ſeptentrionale & la pente méridionale des Pyrénées. Les bandes longitudinales de monts, qui deſcendent graduellement de la crête de la chaîne juſqu'au niveau des plaines, ont formé, du côté du midi, des degrés plus bruſques; & les eaux, ſuſpendues ſur leurs étages, ont acquis, dans leur chûte, une impétuoſité proportionnée à l'eſcarpement de l'amphithéâtre. Bientôt les digues furent rompues. Leurs débris, en s'écroulant, firent, ſur la pente qu'ils parcouroient, des ravages d'autant plus affreux, qu'elle étoit plus rapide. La formation des vallées perpendiculaires à la direction de la chaîne, s'opéra dans le trouble & la confuſion. Preſque tous les lacs s'échapperent; bien des torrens diſparurent avec eux; & il ne reſta de leur tumultueuſe apparition, que des formes ébauchées, que des eſcar-

pemens ruineux, que de profonds précipices, que les traces ineffaçables d'une grande & précoce altération, & le trifte fpectacle d'une vieilleffe prématurée.

CHAPITRE XI.

Goitreux de la Vallée de Luchon. Hiftoire des Cagots.

LORSQUE l'ingénieux obfervateur, à qui nous devons l'Effai fur la Minéralogie des Pyrénées, parcourut la vallée de Luchon, il y fut frappé de la vue d'un grand nombre de perfonnes, affligées de goitres confidérables, à la difformité defquels fe joint un air de ftupidité, encore augmenté par une articulation peu diftincte. Il remarqua dans ces êtres dégradés, un teint livide & bafané, une complexion foible, & une telle nonchalance, qu'ils ne paroiffent, dit-il, avoir d'aptitude, que pour le repos. Décrire ces malheureux, c'eft décrire des *Cretins*, & le Valais n'auroit plus en cela fur la vallée de Luchon, que le trifte avantage du nombre de ces infirmes, & du degré de leur imbécillité.

Mais cette déplorable fupériorité n'eft pas

même de ſon côté. Ce n'eſt pas ſeulement dans la vallée de Luchon, où la mendicité plus commune, offre davantage en ſpectacle cette miſérable portion de l'humanité, c'eſt encore dans la vallée d'Aure, dans celle de Barèges, dans le Béarn & la Navarre, que, plus écartés des regards, ces Cretins préſentent, dans des lieux rarement fréquentés, l'affligeant exemple d'une dégradation, d'un aſſoupiſſement, d'une ſtupidité, que l'imbécillité des Cretins du Valais même, ne ſurpaſſe point, & qui enleve à celles de ces créatures infortunées, chez qui le mal eſt à ſon comble, les derniers reſtes de l'intelligence de l'homme, avec les dernieres traces de ſa figure.

Qui ne croiroit, en obſervant cette triſte conformité de condition, que les cauſes de dégradation ſont pareilles, & qu'expliquer le Cretiniſme des Alpes, c'eſt expliquer celui des Pyrénées ? Envain, cependant, on eſſayeroit ici l'application des mêmes ſyſtêmes, à l'obſervation du même fait. L'aſpect ſeptentrional des vallées où je les rencontre, des baſſins étendus, un ſol découvert, un air ſec & tempéré, des eaux vives & pures, tout conſpire à mettre ici les analogies en défaut. C'eſt au midi, que l'on trouve les Cretins du Valais, de la Savoie, du Piémont; c'étoit au midi,

c'étoit en Eſpagne, & au revers des neiges, que je devois trouver ceux des Pyrénées, dans ces vallées étroites, où les rayons du ſoleil, réfléchis, en tout ſens, par des rochers nuds, concentrent une chaleur étouffante, & tiennent ſuſpendus, dans l'air vicié, des fluides malfaiſans, qu'une expanſion extraordinaire rend capables de s'y diſſoudre ou de s'y ſoutenir. C'eſt encore dans ces vallées méridionales, où, comme dans les Alpes, les pentes ſont plus bruſques, les rochers plus eſcarpés, les montagnes dans un état de décrépitude plus ſenſible, que je devois trouver ces eaux qui lavent ces ardoiſes imparfaites, ces ſchiſtes en décompoſition, mis à nud, dont les particules calcaires, ſe diſſolvent, à l'aide de l'acide ſulfurique ou de l'acide carbonique, ou ſe ſuſpendent, à la faveur de leur ténuité, pour ne ſe dépoſer que dans les vaiſſeaux lymphatiques de l'homme réduit à les boire; & quoique cette derniere cauſe de crétiniſme exiſtât, probablement, dans quelqu'une des vallées ſeptentrionales, il s'en falloit tant, qu'elle pût me ſervir de regle générale d'explication, que dans la vallée de Luchon, *Bercugnas*, qu'arroſe le *Go*, a des goitreux, quand Bagnères, qu'il arroſe auſſi, n'en a point, & tandis que *Saint-Mammet*, qu'il n'arroſe pas, en a bien davantage.

Une reſſource me reſtoit, dans le ſyſtême qui fait correſpondre les degrés d'appeſantiſſement des habitans des Pyrénées, avec ceux de l'élévation de leurs vallées, & de l'éloignement où elles ſe trouvent de la mer, & qui regarde la ſtupidité de quelques goitreux de la vallée de Luchon, comme une conſéquence de la ſituation de cette vallée. Mais cette explication, quelque plauſible qu'elle me parût d'abord, & quelque vraiſemblance qu'elle prît dans la conſidération de l'agilité des Baſques, oppoſée à la peſanteur des habitans de la vallée de Luchon, perdoit beaucoup de ſa force, lorſque j'examinois les habitans du midi & de l'orient des Pyrénées, & n'en avoit aucune pour m'expliquer les Crétins du Béarn & de la Navarre. Habitué, d'ailleurs, par mon expérience & mes obſervations antérieures, à regarder la force & l'agilité comme le partage des habitans des montagnes élevées, & à reconnoître que la pareſſe, les infirmités, le cretiniſme n'affectoient point de hauteurs, j'étois forcé, non-ſeulement, de regarder le crétiniſme comme un accident indépendant de cette circonſtance, mais encore de conſidérer comme un appanage des races, plutôt que comme une production du ſol, les divers degrés de vivacité, de force & d'agilité qui me paroiſſent diſtinguer les peuples des Py-

rénées, dans un rapport plus régulier avec les mélanges de ſang qui ſe firent dans leurs ancêtres, qu'avec l'élévation de leurs vallées au-deſſus du niveau de la mer, & leur proximité de ſes rives.

Mes obſervations ne m'apportoient donc aucune lumiere, & les perſonnes inſtrüites que j'avois conſultées, ne m'avoient pas réſolu le probléme d'une maniere qui me ſatisfît davantage; j'étois réduit à joindre un fait de plus, aux faits nombreux qui démontrènt que la reſſemblance des effets, n'eſt pas toujours un ſûr indice de l'identité des cauſes, lorſque mon commerce habituel avec le peuple, changea pour moi la nature de la queſtion, en m'apprenant que c'étoit dans la race infortunée des *Cagots*, que je trouvois les Cretins de la vallée de Luchon.

Ce fut avec une pudeur dont il me fut difficile de triompher, que les habitans de cette contrée m'avouerent que leurs vallées renfermoient un certain nombre de familles qui, de tems immémorial, étoient regardées comme faiſant partie d'une race infâme & maudite; qu'on n'avoit jamais compté au nombre des citoyens ceux qui les compoſent; que par-tout ils étoient déſarmés; & que nulle profeſſion ne leur étoit permiſe, hormis celle de bûcheron ou de charpentier, qui en eſt devenue ignoble comme

eux,

eux, & dont ils tirent un de leurs noms, réputé injurieux parce qu'ils le portent, à l'égal de celui de *Cagots*, qui les a toujours diſtingués; que, charpentiers, ils ſont obligés de marcher les premiers au feu; qu'eſclaves, ils doivent rendre aux communautés tous les ſervices réputés honteux; que la miſere & les maladies ſont leur conſtant appanage; que les goitres appartiennent ordinairement à leur race; que ce n'eſt pas ſeulement dans la vallée de Luchon, mais encore dans toutes les vallées du Comminges, de la Bigorre, du Béarn & des deux Navarres, que cette infirmité en afflige un grand nombre; que leurs miſérables habitations ſont ordinairement reléguées dans des lieux écartés; & que ſi les francs habitans du pays ont maintenant un peu moins d'averſion pour ces infortunés, & ſi des mœurs plus douces temperent un peu la rigueur de leur ancienne condition, il n'y a encore entre les deux races, nul commerce & nulle alliance qui ne ſoit, dans les villages qui en ſont témoins, un objet de ſcandale.

Je me trouvois donc au milieu de ce peuple eſclave, dont l'origine ſe perd dans l'orageuſe nuit des premiers ſiecles de notre monarchie. Je voyois cette caſte rejettée, ſur laquelle on a tant écrit, ſans écarter les ténebres qui couvrent les motifs de ſa proſcription; qu'envain

O

on interrogeroit dans ſes propres foyers, où les traditions ont péri avec les droits & la dignité de l'homme ; & qui ne préſente à celui qui l'obſerve, que le muet monument des miſeres d'un âge qui ne nous a rien tranſmis que d'odieux ou de déplorable.

Quel fait plus digne d'exciter la curioſité de l'hiſtorien, & la pitié du philoſophe, que l'exiſtence de ce peuple malheureux, dont les triſtes rejettons, diſperſés le long de l'Océan, depuis le nord de la France juſqu'à ſon midi, preſque toujours déſignés par le même nom, ont été, par-tout, l'objet de la même averſion, & les victimes de la même inhumanité ? Dans les ſolitudes de la petite Bretagne, on les voit, dès les tems les plus reculés, traités avec barbarie. A peine, leur permet-on, dans un âge un peu plus civiliſé, de vaquer aux profeſſions de cordier & de tonnelier qu'ils avoient embraſſées. Le Parlement de Rennes eſt obligé d'intervenir pour leur faire accorder la ſépulture. On les trouve alors déſignés par le nom de *Cacous* & de *Caqueux*, & les Ducs de Bretagne avoient ordonné qu'ils ne paroîtroient point ſans une marque diſtinctive (1). Vers l'Aunis, on retrouve leurs pareils, cachés dans l'Ile de

(1) *Voy.* Bullet, Ducange, Gebelin.

Maillezais. La Rochelle eſt peuplée par ces *Coliberts* ou eſclaves (1). Ils reparoiſſent, ſous le nom de *Cahets*, en Guyenne & en Gaſcogne, réfugiés dans les marais, les lagunes & les landes long-tems inhabitables de ces contrées. Dans les deux Navarres, ils s'appellent quelquefois *Caſſos*. C'eſt ainſi que les nomme l'ancien *For*, compilé vers 1074. On les découvre enfin dans les montagnes du Béarn, de la Bigorre, des quatre vallées, & du Comté de Comminges. Là, ce ſont ces *Cagots* ou *Capots* que, dans le onzieme ſiecle, je vois donner, léguer & vendre, comme eſclaves (2), réputés ici, comme par-tout, ladres & infects, n'entrant à l'égliſe que par une petite porte ſéparée, & y trouvant leur bénitier particulier, & leurs ſiéges à part (3); qu'en pluſieurs lieux, les prêtres ne vouloient point recevoir à la confeſſion; auxquels l'ancien *For* de Béarn croyoit faire grace, en prenant ſept témoins d'entr'eux, pour valoir un témoignage; qui furent, en

(1) Hiſt. d'Aunis, par M. Arcère.

(2) En Béarn, ſous Gaſton IIe, un Seigneur voulant ſe marier, & ayant beſoin du conſentement de quelques parens, leur fait préſent, entr'autres choſes, d'un *Cagot*.

(3) On retrouve encore ces portes dans pluſieurs égliſes. A Luz, on a muré celle qui avoit cet uſage.

1460, l'objet d'une réclamation des Etats de Béarn, voulant qu'il leur fût défendu de marcher pieds nuds, dans les rues, de peur d'infection, & qu'ils portassent sur leurs habits leur ancienne marque distinctive : le pied d'oye ou de canard (1).

Les savans, le peuple, & ces malheureux même, ignorent également, & la source de tant de haine, & le tems qui la vit naître. Les conjectures des uns, les fables des autres, ont eu long-tems cela de commun, de remonter aux époques les plus obscures de notre histoire, & de faire intervenir les ravages de la lépre; mais avant la tentative qu'a fait M. de Gebelin pour rendre raison de cette étonnante conformité de fortune & de nom, qui embrasse des peuplades séparées par de si grandes distances, on n'avoit pas seulement songé à faire un rapprochement qui sera, désormais, la pierre de touche de tout systême par lequel on voudroit expliquer l'origine & le sort d'une seule de ces peuplades.

En effet, les *Cagots* de toute la France ont une même origine. Un même événement les a tous confinés dans les lieux les plus reculés & les plus déserts. Tel que soit celui qu'on en

(1) De Marca, hist. de Béarn, liv. 1, chap. 16.

accuſe, il faut qu'il rende raiſon de tout. Il peut être ou ſubit ou continu; mais il faut qu'il ſoit grand, d'une influence générale; il faut qu'il ait imprimé, à la fois, à la France entiere, les mêmes ſentimens de haine, marqué en même tems ces proſcrits du ſceau de la même réprobation, flétri leur race & toutes ſes ſubdiviſions, de l'opprobre d'un nom qui rappellât par-tout les mêmes idées d'horreur & de mépris.

On ne croira plus que ces malheureux doivent l'exiſtence à des lépreux bannis de la ſociété des hommes ſains : on a chaſſé & enfermé les lépreux, mais on ne les a ni vendus ni légués, ni donnés. Et quand il feroit vrai que les *Cacous* de Bretagne euſſent été des ladres blancs, du tems d'Ambroiſe Paré, il a pu décrire leur état, ſans avoir rien prouvé ſur leur origine.

On ne croira pas davantage qu'ils deſcendent des Gaulois, réduits à cet état d'aviliſſement par les barbares qui prirent ſur la terre la place des Romains. Quand on ne ſauroit pas que, ſous les Goths & ſous les Francs, la condition du Gaulois & du Romain même, n'eut aucun rapport avec cet état d'eſclavage & d'infamie; c'eſt de l'averſion qu'il faut expliquer, & non de la tyrannie; l'eſclave eſt foulé, mais le *Cagot* fut repouſſé; il

s'agit de mépris ou de vengeance, & non du deſpotiſme d'un conquérant. La victoire qui termine le conflit de deux nations également féroces, aigries par une longue rivalité; l'invaſion d'un barbare, punie par un autre barbare; la réaction de l'opprimé contre l'oppreſſeur, enfin déſarmé; des combats acharnés, des déroutes déſaſtreuſes, & non des conquêtes: voilà les ſources de haine & de fureur, d'où peuvent découler de pareilles miſeres.

Mais où choiſir, & à quoi s'arrêter, dans cinq ſiecles de maſſacres & de diſperſions? Quel combat fut plus ſanglant? Quelle nation fut plus malheureuſe? Comment démêler les traces confondues, & du vainqueur & du vaincu?

L'Orient, le Septentrion & le Midi, vomiſſent tour-à-tour ſur les Gaules, cent hordes différentes, toutes nées dans la haute Aſie, mais ſubdiviſées, modifiées, multipliées, dans leurs ſtations intermédiaires, & qui toutes ont oublié en chemin, leur commune origine & leur fraternité. De ces barbares, les derniers échappés à leur patrie orientale, ſont les plus barbares. Ils repouſſent ceux qui en ſortirent avant eux, & ceux-ci tombent, à leur tour, ſur les hordes qui les précèdent. Les Alains, les Suêves & les Vandales fuyent les Huns, les Goths & les Francs, &, arrêtés par l'Océan occidental, ſe

replient ſur eux-mêmes, & ravagent les Gaules. Les Goths & les Francs arrivent ſur leurs traces; les Huns les ſuivent de près, groſſis des Hérules, d'autres Alains, & d'autres Suêves. Tout ſe confond dans ces Gaules, qui ſemblent n'offrir aucune iſſue. Les Saxons, qui s'étoient élevés plus au nord, s'y répandent par une autre route; d'autres Vandales ſurviennent de leur côté; les peuples de l'Allemanie, mélange plus confus encore du rebut de ces races confondues, ſe précipitent dans la tempête univerſelle; les combats, les diſperſions, les alliances, les diviſions, mêlent, ſéparent, anéantiſſent, reproduiſent des races. On découvre, enfin, une iſſue vers l'Eſpagne: un torrent de furieux s'écoule entre les Pyrénées & la Méditerranée, & là, nouvelle confuſion, nouveaux maſſacres, nouvelles diſperſions, juſqu'à ce qu'il ait découvert le chemin de l'Afrique, où il retrouve les Romains, lutte d'abord avec avantage contre les reſtes de leur puiſſance, & s'endormoit ſur les ruines de leur empire, quand un autre torrent d'orientaux ſe précipitoit par le midi ſur l'occident. Le farouche Vandale, amolli par les plaiſirs, les richeſſes & les arts, en eſt ébranlé; Béliſaire en profite, & le terraſſe; tandis que les Maures, pourſuivant leur chemin, renver-

ſent les Goths d'Eſpagne, & retombent de tout leur poids, ſur l'empire des Francs, qui les arrête.

Que de races proſcrites ! & de ces races, laquelle fut condamnée à porter, plus long-tems, les marques de ſa déjection ? A peine, à la lueur de ſes torches, diſtingue-t-on le vainqueur ; comment ſous des monceaux de cendres, retrouver les reſtes du vaincu ? La Caſte reprouvée, qui ſe réfugia dans les lieux écartés où nous la retrouvons, appartient-elle à ces trois cens mille morts, qui couvrirent, en 451, les plaines de Merry-ſur-Seine & d'Orléans, lorſque les Huns, groſſis d'un effroyable mélange de Herules, de Suêves, d'Alains, de Vandales & d'Oſtrogoths, furent détruits ou diſperſés par les Wiſigoths, les Gaulois-Romains & les Francs ? Deſcend-elle des Wiſigoths de Théodoric, défaits, douze ans après, à Orléans, par Aëtius & Childeric ? ou, de ceux que diſperſa en 507, la mémorable bataille donnée à Vouglé près Poitiers, qui prépara la chûte du royaume de Toulouſe, & affermit ſur ſes fondemens le trône de Clovis ? Seroit-elle, enfin, le déplorable reſte de cette multitude de Sarrazins, que Charles-Martel tailla en pièces, dans le voiſinage de Tours ou de Poitiers ? ... Le théâtre de ces grandes défaites, toujours voiſin du centre de la France

& de ſa partie occidentale, eſt, dans tous les cas, également propre à rendre raiſon des différentes directions que les vaincus ont priſes dans leur fuite; le nombre des combattans, rend concevable l'étendue de pays qu'ils couvrirent dans leur diſperſion; la part générale que la France prend à ces grands événemens, explique l'égalité de condition des proſcrits; mais les divers peuples qui partagent les diſgraces de ces combats, ne préſentent pas une égale diſpoſition à en éprouver des conſéquences ſemblables.

M. de Gebelin choiſit les Alains, & il indique le combat de 463, dans lequel ils ſe montrent alliés des Wiſigoths, & après lequel ils diſparoiſſent. On ne ſauroit nier que ce ſyſtême, très-propre à expliquer la marche de cette portion des Alains, diſtinguée par le nom de *Taïfaliens*, que M. Arcere retrouve, vers le onzieme ſiecle, dans les marais du pays d'Aunis, ne pût s'étendre avec vraiſemblance aux *Cacous* de Bretagne, peu éloignés des *Coliberts* de la Rochelle, & réfugiés chez des Gaulois; mais je ne crois pas poſſible d'expliquer par-là, l'origine des *Cagots* de Gaſcogne. Il ſeroit trop extraordinaire que les Alains, vaincus avec les Wiſigoths, & fuyant avec eux, ſe fuſſent vu réduits, dans le pays même de

leurs alliés, à la condition des plus vils esclaves.

On n'a pu soutenir long-tems, que c'étoit des Sarrazins. Des Arabes, livrés à eux-mêmes dans des lieux reculés, n'auroient-ils rien conservé de leur langage, de leur religion & de leurs mœurs?

Seroit-ce donc des Goths, comme certaines traditions s'obstinent à le maintenir, & comme l'a cru M. de Marca? J'avoue que nonobstant l'autorité de M. de Gebelin, je ne trouve nulle raison de m'écarter de ce sentiment, & qu'il se fortifie, pour moi, de bien des considérations que ce savant Prélat n'a point alléguées à l'appui de son opinion. Je ne croirai point avec lui, que le nom de ces infortunés dérive de *Caas Goths*, Chiens de Goths, car *Cacous* & *Cahets* n'en dériveroient point, & je ne m'embarrasserai point, si c'est en imitation du traitement fait aux Gabaonites, que les *Cagots* sont condamnés à la profession de bûcheron, car il n'y a pas besoin de recourir à une condamnation, pour expliquer pourquoi des malheureux, réfugiés dans d'épaisses forêts, y couperent des arbres; une mauvaise étymologie & une mauvaise citation de la Bible, sont la part du siecle où ce savant écrivit; mais je comprendrai fort bien que les Wisigoths, tous

ariens, ayant été, pour les Gaulois & les Francs orthodoxes, un objet de ſcandale & d'averſion, ont pû, dès le tems de Childeric premier, être nommés *Cagots*, *Cahets*, *Caſſos*, c'eſt-à-dire, ſelon M. de Gebelin, ladres & infects, car on n'a pas attribué le parfum à la ſainteté, ſans réſerver l'infection à l'héréſie. Je comprendrai également que les Francs, qui ſervoient, par un motif religieux, l'ambition de Clovis, & jurerent, ſur leur barbe, d'exterminer cette race d'ariens, qui oppoſoit un trône à ſon trône, ont cruellement traité les *Cagots* que la bataille de Vouglé diſperſa, & que les habitans des bords de la Loire & de la Sevre, les repoufferent, avec autant de mépris que de reſſentiment, vers les déſertes embouchures de ces rivieres. Je comprendrai de même, que lorſque le royaume des Wiſigoths s'anéantit devant les enfans de Clovis, tout ce qui, dans cette nation, s'étoit déjà avili par des alliances avec des filles de la glèbe, hors d'état de ſuivre les Goths guerriers & nobles, qui paſſoient en Eſpagne, deſcendit à l'état des vaincus de Vouglé, & que, nonobſtant la faveur que Clovis & ſes ſucceſſeurs firent aux Wiſigoths, comme aux Gaulois-Romains, de les laiſſer vivre ſous leurs loix, le même mépris confondit bientôt avec ces vaincus, des hom-

mes abandonnés par leur nation, comme par leurs vainqueurs, & déteſtés des Gaulois dont ils avoient perſécuté les Evêques. Il me paroîtra également probable, que la Septimanie, qui comprenoit le Rouſſillon & une bonne partie du Languedoc, n'eut pas ſes *Cagots*, parceque, poſſédée par les Rois Wiſigoths d'Eſpagne, long-tems encore après la deſtruction du royaume de Toulouſe, elle ne paſſa ſous la domination des François, que Catholique orthodoxe, la vraie religion étant devenue, par l'abjuration de Récarède, la religion des Goths. Je ne ſerai toutefois pas ſurpris que, dans cette foule de barbares devenus ſubalternes, & qui ſe fondoient peu-à-peu dans les Francs, les Vandales & les Goths, il ne s'en ſoit trouvé qui ayent partagé les infortunes des Wiſigoths, & que des Alains, des Suêves, des Hérules, des Huns, ayent groſſi de leur mêlange la caſte proſcrite. Rien ne s'oppoſe donc à ce que les *Cahets* de Bordeaux ſoient des Alains, comme les *Coliberts* de l'Aunis : & ſi les os giganteſques, trouvés, à diverſes repriſes, dans la vallée de Barèges, ſont réellement, comme les ſquelettes déterrés près de Maillezais en Aunis, des dépouilles humaines, on aura des raiſons de croire que les Alains, auxquels Ammien Marcellin, & enſuite Sidoine Apollinaire, qui les

connoiſſoient bien, donnent une ſtature des plus élevées, ont habité ces monts comme les rives déſertes de l'Océan, dans ces tems où les Goths ſe trouverent proſcrits ſur la terre même où ils avoient regné.

Le refus des ſacremens de l'égliſe & de la ſépulture des Chrétiens, fut la ſuite naturelle du reſſentiment du Clergé long-tems perſécuté. On éloigna ces ariens des communautés, parce qu'ils étoient ſchiſmatiques, non parce qu'ils étoient lépreux. Ils devinrent lépreux, quand une dégénération ſucceſſive, appanage naturel d'une race vouée à la pauvreté, & qui ne pouvoit ſe mêler avec d'autres races, y eut naturaliſé les maladies héréditaires. Peu-à peu, ſans doute, ils acquieſcerent à la foi de l'égliſe; mais ils ne purent ſe régénérer. Ils ceſſerent d'être ariens, ſans ceſſer d'être lépreux, & ceſſerent d'être lépreux, ſans ceſſer d'être livrés à tous les maux qu'engendre la viciation du ſang & de la lymphe.

Le gouvernement féodal, qui devint celui des barbares, quand ils renchérirent de barbarie, ne ſe contentoit plus de partager la terre avec le cultivateur; il s'approprioit les perſonnes avec les poſſeſſions, & le *cagot* devint, dans la race des eſclaves, un eſclave de plus baſſe condition. En vain, les communes rentrerent dans les droits de l'homme; il n'eut pour ſa part que

l'ombre de la liberté, & demeura dans une dépendance d'autant plus miſérable, que, dans le nombre de ſes tyrans, il n'avoit plus un maître qui pourvût à ſes beſoins.

Telle eſt la deſtinée de cette nation qui renverſa & fonda des empires, & ſur les derniers rejettons de laquelle l'arianiſme attira plus de vengeances, que le ſouvenir même de ſon uſurpation. Le peuple entier des Goths, exterminé par les combats, ou fondu dans les habitans du pays, a diſparu de la France & de l'Eſpagne. Cette caſte proſcrite eſt tout ce qui en reſte; & ce ſang corrompu eſt le ſeul qui ne ſoit pas mélangé. C'eſt ſous des traits avilis par douze cents ans de miſeres, que les derniers reſtes de la fierté gothique ſont enſevelis. Un teint livide, des difformités, les ſtygmates de ces maladies que produit l'altération héréditaire des humeurs; voilà ce qui, ſeul, diſtingue la poſtérité d'un peuple de conquérans; voilà ce qui a tout effacé, hormis, peut-être, quelques traces d'une ſtructure étrangere, que la dégradation de l'eſpece n'a pu entiérement détruire, parce qu'il eſt des traits caractériſtiques, qui ne cédent qu'au mélange des races, & non à leurs infortunes.

J'ai vu de près quelques familles de ces malheureux. Elles ſe rapprochent inſenſiblement des villages dont elles étoient bannies. Les portes

latérales, par lesquelles ils entroient dans les églises, deviennent inutiles. Un peu de pitié se mêle enfin au mépris & à l'aversion qu'ils inspirent. J'ai rencontré, cependant, des retraites écartées, où ces infortunés craignent encore que le préjugé ne les insulte, & attendent que la compassion les visite. J'y ai trouvé les êtres les plus pauvres, peut-être, qu'il y ait sur la face de cette terre, que la folie des hommes a divisée avec tant d'inégalité entre ses possesseurs. J'y ai vu quelques créatures, que la société n'a pu faire aussi viles qu'elle l'a tenté. J'y ai trouvé des freres qui s'aimoient avec cette tendresse, qui est un besoin plus pressant chez les hommes isolés. J'y ai vu des femmes dont l'amour avoit quelque chose de soumis & de dévoué, qu'inspirent la foiblesse & le malheur. Je n'ai pu reconnoître sans terreur, dans le demi anéantissement de ces êtres de mon espece, l'effrayante puissance que l'homme a sur l'existence de l'homme; le cercle étroit de connoissances & de bonheur, dans lequel il peut confiner son semblable; la parcelle de sa perfectibilité à laquelle il peut le réduire; ce que devient une vie entiere, usée dans les chetives combinaisons qui ne tendent qu'à la conserver. Je repoussois avec horreur l'idée que l'homme entier subît de si dures loix. Ah! s'il existe un cœur

ſenſible & bon, où ſoit deſcendue cette affreuſe penſée; ſi, pénétré du ſombre effroi qu'elle inſpire, il jette ſur la terre un triſte regard; s'il compare l'homme à ſes actions, & ſa vie à ſon emploi; s'il s'indigne, en voyant devant quels objets de deſir & de crainte il ſe conſume; ce qu'il pourroit être, & ce qu'il eſt; ſelon quelles regles la ſociété l'enſeigne ou le trompe, le dirige & le juge; ce que ſa liberté, ſa volonté, ſon exiſtence ſont pour tant de conquérans, ſont pour tant de légiſlateurs; comment on lui meſure la terre, comment on lui compte les jours.... ſi, dans l'épouvante que lui cauſe tant de déſordre & de folie, il ne s'eſt pas ſenti au milieu des phantômes d'un ſommeil agité; s'il ne s'élance pas, pour calmer ſon effroi, vers un avenir où la violence & l'erreur n'auront plus de priſe, où celui qui fit des êtres ſenſibles, pour qu'ils jouiſſent de leur exiſtence, réſerve, au malheureux, à l'inſenſé, l'inviolable dépôt du bonheur qu'il dut goûter, de la vérité qu'il dut connoître.... ſi tant de miſeres ſont encore pour lui, ſans dédommagement, & ſi tant de tombeaux ſe ſont fermés ſans retour, ſur tant d'infortunés.... que je le plains, ce cœur ſenſible & bon, & quel deuil couvre, à ſes yeux, le monde!

CHAPITRE XII.

Voyage à la Maladetta. Ses Glaces. Une des Sources de la Garonne. Descente dans la Vallée d'Artigue-Telline.

J'AVOIS résolu de voir la *Maladetta*. Mes courses dans la partie la plus élevée des Pyrénées, l'examen de ses bases, la vue de sa forme & de ses glaces, m'avoient persuadé que je chercherois en vain, dans cette chaîne, un mont primitif, à la fois plus élevé, plus étendu, & qui dominât une plus grande masse de montagnes ; en sorte que je considérois son sommet, comme un point presque unique, & d'où je distinguerois, le mieux qu'il fût possible, la relation des montagnes secondaires avec les primitives. Les rapports des gens du pays étoient très-propres à me confirmer dans mon opinion, & sa réputation d'inaccessibilité n'avoit pas de quoi m'effrayer. Elle n'a point de pâturages à la portée des troupeaux; l'Isard n'habite que sa région inférieure; les vallées voisines offrent des communications qui dispensent de s'élever sur ses rochers. Il se pouvoit donc fort bien qu'elle ne fût réputée inaccessible que parce que le

berger, le chaſſeur & le voyageur n'avoient eu nul intérêt à chercher ſi elle ne l'étoit point.

M'étant donc aſſuré d'un chaſſeur d'Iſard, qui en avoit pratiqué ſouvent la partie connue, & toujours accompagné de mon fidele Simon, de Barèges, je m'étois rendu à l'hoſpice de la vallée de Luchon, qui eſt l'habitation la plus voiſine de ce mont, & d'où, en partant de grand matin, je pouvois atteindre au moins ſes glaces, aſſez tôt pour être en état de regagner quelque gîte, aux approches de la nuit. Mais une forte pluie nous avoit ſurpris au fond de ces gorges, & nous étions confinés dans l'hoſpice, qui nous défendoit à peine des injures du temps. Des muletiers, qui portoient en Eſpagne des laines de France, s'y réfugierent avec nous; je leur abandonnai, à la nuit, le rez-de-chauſſée, où, ſur leurs ſacs de laine, rangés autour du feu, je les voyois l'objet de l'envie univerſelle. Ils étoient des riches ici, & moi j'étois un pauvre; car j'étois condamné à coucher par terre; & pour n'être pas dans la boue, je n'avois de reſſource que le grenier & ſon plancher; mais là, point de fenêtres, & la pluie traverſoit de tous côtés un toît mal-couvert, dont le vent ſoulevoit ou briſoit les ardoiſes, & qui, victime conſtante de ſa fureur, n'eſt jamais entier que par le beau temps.

Le matin, les muletiers ne pouvant paſſer le port, retournerent à leurs foyers, & je vis qu'il falloit attendre encore. Un orage inépuiſable enveloppoit les montagnes ; les torrens étoient gonflés, les paſſages impraticables. Comme on eſpere toujours, nous eſpérions voir arriver, vers midi, les muletiers d'Eſpagne, qui nous diroient que de leur côté le temps étoit moins mauvais.... Les muletiers ne venoient pas plus que le corbeau de Noë : déluge par-tout.

Il fallut paſſer une ſeconde nuit. Cette fois nous étions ſeuls. Point de muletiers ; point de bruit que celui de la tempête. Le grenier étoit inondé. Il fallut s'arranger autour du feu d'en bas, ſe coucher ſur la terre humide, la tête appuyée ſur un banc renverſé, & paſſer la nuit, troublés à tout inſtant par les coups de vent qui enfonçoient une porte & des volets mal-aſſurés, hantés par le bétail qui fuyoit ſon étable ſubmergée, & occupés, chacun à ſon tour, du ſoin de ranimer un feu qui étoit notre unique reſſource.

Vers la fin de la nuit, la pluie me parut avoir ceſſé. J'allai reconnoître l'état du ciel. Je vis le nuage déchiré ; le vent d'Eſpagne le chaſſoit avec une violence extrême, & de tems en tems, les étoiles ſe montroient entre ſes lambeaux. J'en conçus bonne eſpérance, & con-

vaincu que le midi ſe nettoyoit, je décidai mes guides à partir.

Quiconque n'a point pratiqué les montagnes du premier ordre, ſe formera difficilement une juſte idée de ce qui dédommage des fatigues que l'on y éprouve, & des dangers que l'on y court. Il ſe figurera encore moins que ces fatigues même n'y ſont pas ſans plaiſirs, & que ces dangers ont des charmes; & il ne pourra s'expliquer l'attrait qui y ramene ſans ceſſe celui qui les connoît, s'il ne ſe rappelle que l'homme, par ſa nature, aime à vaincre des obſtacles; que ſon caractère le porte à chercher des périls, & ſur-tout des aventures; que c'eſt une propriété des montagnes de contenir, dans le moindre eſpace, & de préſenter, dans le moindre temps, les aſpects de régions diverſes, les phénomènes de climats différens; de rapprocher des événemens, que ſépareroient de longs intervalles; d'alimenter avec profuſion cette avidité de ſentir & de connoître, paſſion primitive & inextinguible de l'homme, qui naît de ſa perfectibilité, & la développe; paſſion plus grande que lui, qui embraſſe plus qu'il ne peut ſaiſir, devine plus qu'il ne peut comprendre, preſſent plus qu'il ne peut prévoir, franchit ſans ceſſe les bornes de ſa fragile & courte exiſtence, l'égare ſouvent ſur le but de ſa vie; mais, au

moins, l'endort ſur ſes miſeres, & l'étourdit ſur ſa briéveté.

Lorſque je partis, le temps n'étoit rien moins qu'aſſuré. Le vent ſoufloit avec impétuoſité, & le ſommet du paſſage diſparoiſſoit, à tous momens, dans les ſombres nuages, qui traverſoient rapidement les gorges élevées des montagnes.

Nous montâmes auſſi promptement qu'il nous fut poſſible, impatiens de reconnoître, à la crête du port, ſi l'Eſpagne nous offriroit un ciel moins menaçant. Il nous fallut toutefois deux heures, pour atteindre cette crête, & nous reçûmes pluſieurs à-verſes, qui percerent nos vêtemens.

Arrivés aux limites, nous trouvâmes, en effet, un ciel plus favorable ; & quoique le couchant fût encore chargé, & la *Maladetta* couverte d'un brouillard qui rampoit ſur ſes pentes, le ſoleil, déjà victorieux, promettoit de nettoyer l'horizon.

Nous deſcendîmes rapidement la *Penna blanca*, mépriſant les détours de ſon ſentier, & nous livrant ſur ſes roches eſcarpées & ſes gliſſans gazons, à l'appui de nos bâtons. Bientôt nous fûmes arrivés au fond du précipice qui la ſépare de la *Maladetta*. C'eſt un étroit & triſte vallon, qui deſcend vers l'hoſpice & la vallée de Vénaſque, du haut d'une crête de ſéparation, qui ſe prolonge entre la *Maladetta* & les montagnes

françoifes. Nous le traversâmes ; & parvenus aux bafes mêmes de ce mont, nous y prîmes un moment de repos, & nous fîmes un très-frugal repas, qui acheva les modiques provifions dont nous avions vécu dans l'hofpice.

En defcendant la *Penna blanca*, j'avois obfervé la montagne, qui fe dégageoit de fes brouillards, & j'étois perfuadé que non-feulement j'en atteindrois aifément les glaces, mais encore que je pourrois, fans m'expofer à de grands dangers, arriver à fon fommet, d'où, peut-être, je gagnerois les montagnes du port de *Viel*, pour aller coucher, foit en deçà, foit au-delà de ce port, dans l'une des vallées de la Catalogne, les plus voifines. Il falloit, au refte, fonger à un afyle moins éloigné : la pluie pouvoit furvenir, & nous arrêter au milieu de notre entreprife ; la nuit pouvoit nous furprendre, avant que nous fuffions hors de ces déferts. Mon chaffeur comptoit fur une cabane fituée près du lieu où nous nous repofions. Nous la vifitâmes : mais deux animaux morts la rendoient inhabitable ; & quelques autres qui erroient à l'entour, & qui coururent à nous, dès qu'ils nous virent, nous firent préfumer que le pâtre avoit péri. Il fut donc conclu que, fi nous étions forcés de renoncer à defcendre du fommet de la montagne au port de *Viel*, nous tournerions vers un vallon

dépendant de la vallée d'Aran, où mon guide connoiſſoit un hermitage qu'il regardoit comme l'habitation la plus voiſine ; & que, ſi des accidens imprévus nous retenoient dans ces rochers, à l'approche de la nuit, nous tâcherions de regagner les arbres les moins éloignés, pour couper du bois, & nous défendre, au moins, par un bon feu, du froid que nous avions à redouter.

Alors, nous commençâmes à monter le premier degré de la montagne. Sa pente, aſſez rapide, préſentoit tantôt des amas de rochers, tantôt des gazons ombragés de pins noueux & peu élevés, mais d'une groſſeur conſidérable pour la haute ſituation où ils ſe trouvent ; car j'en meſurai un qui n'avoit pas moins de ſeize pieds de tour. J'en ai vu enſuite de beaucoup plus gros encore, ſur la pente de la même montagne, du côté de la vallée d'Aran ; mais nulle part, dans la partie des Pyrénées que j'ai parcourue, je n'ai rien trouvé de comparable aux pins énormes, auxquels on donne, dans les Alpes, le nom de *Wetterſchirm*, *abrîte-orage* (1).

---

(1) Ces pins ſe trouvent toujours iſolés, dans les montagnes élevées. Moins remarquables par leur hauteur que par leur étendue, ils mettent un troupeau entier à l'abri de l'orage. Je n'ai point été à portée d'en obſerver aucun

Dans cette aſcenſion, j'obſervai la continuation des couches de la *Penna blanca.* Je retrouvai ſon marbre & ſa pierre calcaire griſe, dans la même diſpoſition. Il eſt évident que le vallon que je venois de traverſer, eſt l'ouvrage d'un torrent, maintenant épuiſé, qui a jadis creuſé ſon lit dans ce marbre, & avant les ravages duquel les montagnes du port de Vénaſque étoient adhérentes aux baſes de la *Maladetta*, & en faiſoient partie.

Comme la *Penna blanca* a été détachée du degré que je montois, & lui préſente ſon eſcarpement, de même ce degré a été détaché du corps de la *Maladetta*, & lui préſente le ſien. Lorſque je fus parvenu à ſa partie ſupérieure, je me vis au haut d'un rempart, d'où je dominois le dernier vallon qu'il y eût entre moi &

---

de près, & j'ignore à quelle eſpece ils appartiennent. Le pin eſt le ſeul arbre qui, dans les Alpes, acquiert ces dimenſions giganteſques. Dans l'Etna, on ſait que c'eſt le châtaignier qui ſe diſtingue par cette propriété. Brydone, vol. 1, lettre 6, donne les meſures des plus fameux arbres de cette eſpèce. Le *Caſtagno del galea*, a 76 pieds de tour. Le *Caſtagno della nave*, n'en a pas moins. Le célebre *Caſtagno di cento cavalli*, eſt actuellement dans le plus mauvais état, mais les ruines de ſon énorme tronc occupent un eſpace de 204 pieds de tour.

En Ecoſſe, l'if ſe diſtingue quelquefois par des dimenſions conſidérables. L'if de *Fortingale*, décrit par Pennant, a 66 pieds de circonférence.

la montagne, & d'où je la voyois en face, dans toute ſon élévation & ſa majeſté, hériſſée de rochers, couverte de débris, environnée de neiges & de glaces, & ſillonnée de profonds ravins. Le plus affreux de ces ravins ſe montre vers ſa partie occidentale, dans le voiſinage du ſommet. Le vallon que je dominois, en eſt le prolongement, & le rempart ſur lequel je me trouvois, eſt celui d'une ceinture de rochers, qui deſcend du haut de la montagne, en ſe déroulant en ſpirale, renferme le ravin & le vallon, & s'ouvrant de plus en plus, va ſe perdre à l'orient, dans les rochers qui s'abaiſſent, par degrés, juſqu'aux vallées de la Garonne. Le ravin eſt d'une roideur effrayante. Il commence à perdre de ſon inclinaiſon, & à ſe revêtir de verdure, dans le lieu où nous allions deſcendre, & où nous deſcendîmes en effet, non ſans quelque peine, en nous gliſſant le long de l'eſcarpement qui nous avoit arrêtés.

Là, je reconnus que le ravin & le vallon ſont creuſés entre la roche primitive de la montagne & ſon enveloppe calcaire. Les débris de l'un & de l'autre ſe rencontrent dans ce commun réceptacle; & des quartiers conſidérables du marbre qui forme le rempart que nous venions de franchir, y ſont confondus avec des blocs de granit, dont la route eſt tracée par un énorme écrou-

lement de rochers de même eſpece, qui deſcend de la région des glaces juſqu'au fond du vallon.

C'eſt à travers ces rochers entaſſés, qu'il faut gagner la montagne. Ils fourniſſent ſeuls le moyen de traverſer un torrent né à la tête du ravin, & qui fuit à travers ces débris, ſe diviſant en mille petits ruiſſeaux, ſe dérobant ſouvent ſous leur amas, & parcourant alors les cavités d'un ſol tout formé de fragmens de la montagne, recouverts d'une couche de terre & de gazon, dont l'épaiſſeur atteſte l'ancienneté de la révolution qui les entraîna dans ce précipice. On paſſe ſans ceſſe le torrent, & on ne l'a point paſſé. Il ſe reproduit ſans ceſſe, ſe perd de nouveau, & reparoît toujours, tantôt entier, tantôt ſubdiviſé en une multitude de rameaux, qui ſemblent être autant de ſources diſtinctes, & qui ſe réuniſſent dans une charmante prairie, pour former une petite riviere, ſeul reſte du courant terrible, dont l'ancienne fureur fendit ici la montagne. Là, il roule à fleur de terre, & repliant en tout ſens ſon cours tortueux, ſe diviſant en pluſieurs bras, qui ſe fuient, ſe cherchent, ſe confondent, ſe ſéparent ſans ceſſe, il ſe joue, il ne veut point quitter ces lieux cachés & tranquilles, dont la nature a défendu l'approche aux troupeaux, ces lieux qu'elle a pris ſous ſa garde, & qu'elle envi-

ronne des plus menaçans boulevards, dont elle ait jamais défendu un aſyle conſacré aux innocens ébats de ces animaux libres & timides, pour qui elle étend des tapis de verdure, dans ſes ſolitudes les plus ſecrettes, qui n'attendent rien que d'elle, & qui fuient, de déſerts en déſerts, l'ennemi de toute indépendance.

Que ne peut-il vivre ici, où nulle main ne péſe encore, l'homme paiſible, qui ne veut pas plus ſubjuguer ſes freres, qu'en être ſubjugué! Soumis ſeulement à celui qui régne ſur les déſerts comme ſur les empires, que ne peut-il y fuir les orages de la ſociété, & ne courber ſa tête que ſous ceux de la nature; n'avoir à redouter que des vents, des eaux, & des rochers; ne connoître, comme l'Izard léger, d'ennemis que ceux qui en veulent à la vie, & d'angoiſſes que celles de la mort! ... Mais hélas, vain ſouhait! où l'homme fuira-t-il l'homme? Eſclave de ſon eſpece, le maître de la terre eſt condamné à gémir ſouvent d'en être la premiere créature.

Nous graviſſions lentement les blocs entaſſés, qui nous avoient ouvert le paſſage du torrent, & qui nous conduiſoient à la région des glaces. Elevés déjà bien au-deſſus du vallon que nous avions traverſé, nous ne diſtinguions plus, autour de nous, que ravins arides, & rochers noircis par le temps: les neiges étoient ſuſpendues

ſur nos têtes, & la verdure, les fleurs & les ruiſſeaux étoient bien loin de notre penſée, lorſqu'une petite plateforme, toute entourée des menaçantes ruines qui l'ont reſpectée, me préſenta le riant ſpectacle d'un petit lac, dont les bords, tapiſſés du gazon le plus frais, ſont ombragés par une touffe de pins de la plus petite ſtature. C'eſt le dernier refuge de la végétation, & le plus ſecret des réduits ; l'univers diſparoît, au moment qu'on y entre ; il ſemble l'unique reſte d'un monde enſeveli ſous ſes propres débris.

De là nous continuâmes à monter de blocs en blocs, & la nature n'offroit plus rien qui repoſât la vue. Au couchant, ſe déployoit, ſous une forme impoſante, la grande ceinture de rochers que j'ai décrite, hériſſée & tranchante dans ſa partie ſupérieure, moins haute & moins âpre dans ſa partie moyenne. Je voyois encore au-deſſous de moi le lieu où l'affreux ravin qu'elle renferme, adouciſſant avec elle la roideur de ſa pente, commence à ſe couvrir d'herbe ; mais il me falloit déjà plonger mes regards au fond d'un précipice, pour ſuivre les contours de ſon vallon, & les méandres de ſa riviere.

Dans cette aſcenſion, nous nous ſéparâmes, & chacun chercha ſon chemin, en ſe dirigeant vers une grande fente du glacier, qui nous ſervoit de point de ralliement. J'étois le ſeul des

trois, qu'une volonté perſonnelle conduisît à ces hauteurs; je devois atteindre le premier, notre but commun, & en effet, j'y attendis quelque tems, mes guides. Simon parut bientôt; mais il m'apprit que le chaſſeur avoit été forcé de s'arrêter, fort incommodé des vertiges & des maux de cœur que l'air des montagnes occaſionne en certaines circonſtances, & qu'il étoit impoſſible de le mener plus haut. Cela dérangeoit mon projet; mais il falloit moins ſonger à en regretter le ſacrifice, que s'occuper de tirer parti de la ſituation.

Le glacier, au pied duquel je me trouvois, étoit une épaiſſe & vaſte calotte de glace, traverſée de grandes crevaſſes toutes dirigées du haut en bas. L'une des crevaſſes les plus larges s'ouvroit devant moi, & verſoit, ſur la pente de la montagne, les eaux qui ſe raſſembloient dans ſes cavités. J'y entrai, & j'y fis entrer mon fidele Simon, dont l'étonnement ne peut s'exprimer. Cette ouverture avoit environ quarante pieds de hauteur, ce qui étoit ici l'épaiſſeur du glacier, dont je pouvois ainſi obſerver toutes les couches. Quelques bandes, voiſines de ſa ſurface ſupérieure, étoient formées de neiges rapprochées par les chaleurs du jour, agglutinées par le froid de la nuit, réunies en maſſe glaciale déjà très-compacte, & dont la

lente diſſolution abreuvoit & conſolidoit les glaces plus avancées, qui ſe trouvoient au-deſſous. La denſité de celles-ci étoit très-conſidérable, & elle augmentoit graduellement juſqu'aux couches inférieures, où la glace avoit une ſolidité & une tranſparence qui ne le cédoient en rien à celles des glaces les plus parfaites que j'aie vues dans les Alpes.

Je ne reſtai dans ces froides cavités, que le peu de temps qu'il falloit pour caſſer & obſerver des glaces des différentes couches. Cela fait, je ne ſongeai plus qu'à monter au ſommet de la montagne, avec le compagnon qui me reſtoit; mais obligé de chauſſer mes crampons, je vis qu'il n'avoit point les ſiens; le chaſſeur en étoit chargé. Les aller chercher nous faiſoit perdre une heure; & s'en paſſer étoit impoſſible. Je ne lui permis point de tenter de me ſuivre, & il demeura au bord de la région des glaces, aſſis ſur une roche, & renonçant avec peine à voir les hauteurs que j'allois parcourir; car cet homme a une ame ardente & un ſentiment extraordinaire des grandes choſes.

Je partis donc ſeul, après avoir aſſez examiné la forme de la montagne, & la diſpoſition des neiges, la ſituation des rochers, & la direction des pentes, pour être sûr de retrouver mon chemin, en cas que les nuages, qui paſſoient

ſur ma tête avec une extrême vîteſſe, & qui m'enveloppoient quelquefois, vinſſent à s'accumuler ſubitement ſur la montagne.

Il fallut d'abord côtoyer, de très-près, le glacier que je venois d'examiner. Enſuite il fallut en monter une partie. Je l'évitai tant qu'il me fut poſſible, parce que ſa pente eſt rapide, & que la glace étoit aſſez dure pour que je ne puſſe y enfoncer mes crampons qu'à grands coups de pied. Ces glaces avoient, d'ailleurs, cet inconvénient, que mon paſſage ne pouvoit y laiſſer des traces auſſi faciles à démêler, en cas d'obſcurité, que celles que j'imprimois ſur la neige.

Au-deſſus de ce glacier, & à quelque diſtance, j'en trouvai un moindre. Il étoit en partie noyé ſous les neiges. Je fus contraint d'en traverſer une extrémité. Sa pente étoit encore plus inclinée que celle du premier, mais moins que celle du troiſieme, que je rencontrai beaucoup plus haut, & qui eſt le dernier glacier viſible de cette région. Sur celui-ci j'étois comme ſur un toît, & la vue du précipice y étoit des plus allarmantes. Mais, lorſque j'atteignis les neiges qui le dominent, ma ſituation fut encore plus mauvaiſe; car les neiges ſont d'autant plus mobiles, qu'elles ſe trouvent dans une région plus élevée; & quand l'inclinaiſon eſt conſidérable, les dangers de l'éboulement ſont extrêmes. Le péril, au reſte,

ne ſut pas de longue durée. A meſure que je m'élevois, la pente s'adouciſſoit; & je reconnus bientôt que l'eſcarpement perpendiculaire d'une créte de rochers, qui ſe préſentoit à moi, étoit le dernier obſtacle qu'il y eût à vaincre. Ces rochers me parurent faciles, mais effrayans à monter. L'œil ne ſe repoſe nulle part. On ne voit, ſous ſes pieds, que pentes rapides, qui plongent dans des précipices affreux. La terre ſembloit fuir ſous moi, & je m'enfonçois dans les orages d'un ciel courroucé. Une même nuit confondoit, au midi, l'air & la terre, & les nuages de cette région, long-tems retenus par la montagne qui, depuis le matin, avoit ſéparé les ténébres de la lumiere, combattoient pour franchir ſon ſommet & envahir le ſeptentrion. Tantôt ils ſe ſoulevoient du fond des vallées, comme une mer gonflée par les ſecrettes convulſions de l'abyme; tantôt ils rouloient du haut de l'atmoſphère, & formoient, ſur ma tête, d'immenſes tourbillons. A tous momens, je les voyois échapper à leur barriere, m'envelopper d'une épaiſſe fumée, & bondir avec le vent impétueux, qui les entraînoit ſur les pentes que je venois de parcourir.

J'étois, ſelon mon eſtime, au ſommet de la montagne, ou à peu de diſtance; mais dans l'impoſſibilité d'aller plus avant, & de vérifier ma

ſituation,

ſituation, privé, par les nuages qui arrivoient du midi & qui raſoient la cîme, de la vue de la région méridionale & orientale, & ne pouvant promener mes regards que ſur les monts accumulés au nord & au couchant. Je m'arrêtai donc, & me mettant, ſous les rochers, à l'abri de l'agitation des airs, je demeurai quelque tems aſſis, au milieu du conflit des deux parties de l'atmoſphère, que ſéparoit la montagne. Là, ſeul, dans un lieu que le pied de l'homme n'a jamais foulé; parvenu à cette hauteur qui me rappelloit celle des Alpes, & le tems où je les parcourois; en face du ciel, que, du haut de leurs ſommets, je n'avois vu que ſerein, & qui m'a ſi rarement ſouri à la cîme des Pyrénées; dans ce lugubre ſilence, interrompu de loin en loin par le vent qui paſſe dans les cieux, comme nous ſur la terre, ma penſée ſe livroit aux ſouvenirs du paſſé. Il me ſembloit le dominer comme le monde, & mon ame, reſſerrée par le profond ſentiment des ravages du tems, ne trouvoit que ruines en moi, comme autour de moi.

De quelque côté que je tournaſſe la vue, rien d'entier, rien que les ſiecles n'aient ébranlé, pas une forme que le tems n'ait altérée, pas un lieu dont il n'ait changé l'aſpect & l'uſage; par-tout un monde nouveau né des débris de l'ancien monde. Mais combien, de la hauteur

où je me trouvois, ces renverſemens étoient différens du déſordre! A meſure qu'en m'élevant j'avois vu deſcendre les monts qui m'environnoient, les fauſſes apparences s'évanouiſſoient; où l'on ne voit qu'entaſſemens, je voyois des diſtributions; tout ſe claſſoit; & l'ordre prenoit la place de la confuſion. C'eſt ainſi que, hors des événemens, l'ame iſolée & tranquille en débrouille aiſément le chaos. Tout étoit pour elle haſard & accident, auſſi long-temps qu'elle y fut plongée; les cauſes lui ont échappé, au milieu du tumulte des effets; & elle n'a pu voir que fortuités, dans les fécondes conſéquences de leur enchaînement.

Les montagnes du port de Vénaſque étoient maintenant rangées dans la baſe de la *Maladetta*. Les formidables rochers, qui enferment, au ſud-eſt, la vallée, où eſt ſitué l'hoſpice eſpagnol, appartenoient à ſa ceinture calcaire; rien de ce que je voyois, n'avoit été originairement diſtinct de cette montagne; tout ſe penchoit vers elle avec ce reſpect, qu'un peintre des Alpes (1) a ſi poétiquement attribué aux Aiguilles qui environnent le Mont-Blanc; tout s'appuyoit ſur elle, excepté la montagne d'Oo, qui ſe montroit au nord-oueſt, indépendante, & environnée, de

(1) M. Bourrit.

même, des monts que les siecles & leurs révolutions ont séparés de sa masse respectable.

A cet aspect, le chaos des monts se démêle, & je vois ce que je n'avois jamais conçu, ce que nulle description ne peut rendre sensible, autant qu'un seul regard, jetté du haut d'un mont du premier ordre, sur ceux qui l'environnent; ce qui, au sommet du *Cramont*, saisit tout-à-coup l'esprit de M. de Saussure, & lui commanda, en quelque sorte, une opinion que le tems & ses observations ont modifiée pour lui, mais qui porte sur des bases inébranlables (1); ce qui renfermera désormais les variétés des hypothèses, dans le cercle étroit que tracent des faits incontestables; ce que je ne puis décrire, sans tenter de l'expliquer; & ce que j'explique moins que je ne l'expose, selon le sentiment irrésistible que ce spectacle m'inspiroit.

Je vois des montagnes centrales, qui régissent tout ce qui les environne. Seules, elles se soutiennent par elles mêmes, & appuyent, sur leurs propres fondemens, le faisceau vertical de leurs bandes constituantes. Les escarpemens, tournés vers elles, les couches secondaires, dont ces escarpemens trahissent la disposition, fléchies autour d'elles, inclinées de leur côté, écartées

(1) Vol. II, §. *919*.

d'elles par des vallons qui deſſinent leurs contours ; tout me force de remplir, ſelon un plan que toutes ces directions révélent, des lacunes qui indiquent les altérations qu'il a ſubies ; je rappelle ſur la cîme & ſur le flanc de ces monts, la partie de leurs couches, dont les fragmens ſont actuellement épars ſur la face de nos continens, & dans les profondeurs de la mer ; je comble les précipices ; je remplis les intervalles ; je fais diſparoître les ravages du tems ; je ne vois plus qu'un mont unique, où l'on voit un groupe de monts, & à la place d'une chaîne de ſommités confuſément entaſſées, un petit nombre de Pics aigus, élevés ſur une baſe énorme. Je crois voir comment la chaîne étoit originairement compoſée d'autant de pyramides de granit, qu'il devoit exiſter de monts principaux ; comment les dépôts quaſi-granitiques & de plus en plus argilleux, comment les ſédimens calcaires plus ou moins homogènes, ſe coucherent ſur la pente de ces pyramides, tantôt diſtincts, tantôt alternes, tantôt confondus, tous plus épais dans leur partie inférieure, & s'amincissant à meſure qu'ils s'élevoient, tellement que l'inclinaiſon de ces couches paraſites, d'abord maîtriſée par la ſituation, preſque verticale, des rochers primitifs, s'approcha, d'autant plus, de la diſpoſition horiſon-

tale, qu'elles s'éloignerent davantage de leurs bases ; comment cette enveloppe, tendant à former, autour des monts principaux, des cercles concentriques, fut troublée, dans cette tendance, par leur proximité, les premiers feuillets ayant à peine embrassé le demi-contour de l'un d'eux, qu'ils se replioient pour embrasser le demi-contour du mont voisin; comment, enfin, les feuillets superposés à ceux-ci, adoucissoient, d'autant plus vîte, la courbure de ces sinuosités, que la matiere qui les formoit, se reposoit & s'accumuloit davantage dans les concavités que dans les convexités, en sorte que bientôt elles perdirent leurs serpentemens, devinrent paralleles entr'elles, & affecterent uniformément la direction générale de la chaîne. Ainsi, dans ces schistes, dont les lames embrassent des noyaux de quartz, on voit ces lames se courber d'abord autour du quartz, & peu à peu reprendre une disposition parallele aux couches du schiste; ainsi, encore, un arbre partagé dans le sens de sa longueur, présente, à l'insertion de ses rameaux, les sinuosités des fibres ligneuses qui les embrassent, d'autant plus adoucies, qu'elles s'éloignent davantage de cette insertion, & bientôt ramenées à la direction commune des fibres qui composent le faisceau dont elles font partie.

Tels ſont les monts primitifs, & tel eſt leur revêtement, ſi des cauſes de deſtruction n'ont point jetté déjà du déſordre dans le travail des mers. Leurs cîmes gardent de grandes diſtances, & s'élevent iſolées, au-deſſus d'une baſe qui leur eſt devenue commune. Les plus hauts ſont au centre, enveloppés des couches adventives les plus étendues. Une dégradation réguliere, dans la hauteur & le volume, comme dans la pureté & l'élaboration des matieres, caractériſe les différens étages, tant des pyramides primitives, que de l'amas ſecondaire, depuis les ſommités ſuprêmes, juſqu'aux rochers qui s'enfoncent, au loin, ſous les couches des terres que la nature a rejettées du travail des montagnes, juſqu'à ces dépôts horiſontaux, qui formeront, lorſque l'Océan les aura abandonnés, le ſol de nos plaines, & que les fleuves, nés alors, couvriront de nouveaux dépôts.

L'arrangement des couches ſe fût-il fait, au reſte, dans le plus profond repos de la nature, déjà de nombreuſes variétés modifieroient la régularité du plan général. Les monts primordiaux n'ont point été favoriſés tous également. Le travail qui les forma voiſins, n'a point départi à tous la même étendue & les mêmes développemens. Chacun a dû faire, à la ſociété qui les raſſembloit, quelques-uns de ces ſacri-

fices que toute proximité exige. Des formes contraintes ſont le partage du plus grand nombre. Les baſes ſe ſont contre-carrées, repouſſées, confondues; & l'enveloppe ſecondaire, tourmentée entr'elles, a ſouffert des flexions ſouvent bizarres, & deſtinées à varier à l'infini les formes futures... Mais que dis-je? les irrégularités ont déjà fait place à des altérations. Déjà le travail de la mer a été troublé par les agitations du globe. Le déſordre des accidens ſe montre, de toutes parts, au milieu de l'ordre qui caractériſe l'ouvrage des cauſes conſtantes. Des ſecouſſes ont interrompu l'uniforme continuité des travaux. Des débris & de tumultueuſes aggrégations troublent la régularité de l'édifice. De grands changemens ſe ſont opérés, & dans les moyens & dans les matériaux. D'importantes époques ont marqué cette longue ſuite de ſiecles, & imprimé leur ſceau ſur cette ſucceſſion de dépôts tranquilles & d'accumulations irrégulieres. Hier, cette mer étoit déſerte; aujourd'hui, je la vois peuplée. Des plantes, des coquilles viennent ſe mêler aux dernieres terres qu'elle a chariées. Les événemens ſe rapprochent de nous, mais ils n'en ſont que plus étranges; les témoins ſe multiplient, mais leurs témoignages deviennent plus compliqués; tout parle, mais de cette diſtance, d'où l'on n'entend pas encore; l'in-

certitude augmente ; l'obſcurité redouble... & la mer diſparoît.

Que ſont devenues ces vagues, qui rouloient au-deſſus des monts ſecondaires, au-deſſus de ces monts, élevés, alors, de tout ce dont ils ſe ſont depuis abaiſſés ? Pourquoi s'eſt-elle enfuie cette mer immenſe, & où s'eſt-elle cachée ?.... Impérieuſe & accablante évidence, déſeſpoir de tant d'hypotheſes ! contentons-nous de te reconnoître, ſi nous ne pouvons t'expliquer, & qu'une fois de plus, on ſoit obligé d'admettre, à force de preuves, ce qu'on ne peut établir, à force de raiſonnemens.

Deſcendu, déſormais, au pied des monts dont il ſe joua long-tems, l'élément qui les façonna, y voit à regret expirer la fureur de ſes flots. Envain ils élevent juſqu'aux cieux des rochers qui ſe ſont maintenus au milieu des tempêtes de l'ancienne mer, l'eau s'éleve en ſombres nuages, & va, ſur l'aîle des vents, aſſaillir leurs ſommets. Là, c'eſt un ennemi qui ſe reproduit ſous toutes les formes. Condenſée en neige, elle s'attache à la roche la plus dure; elle l'imbibe lentement, pendant les dégels; elle en écarte les parties, en ſe congelant dans les moindres fiſſures; elle prépare de loin de terribles écroulemens, en diviſant, parcelle à parcelle & feuille à feuille, des couches étroite-

ment cimentées entr'elles, & que nul agent naturel ne pouvoit ſéparer, ſi ce n'eſt celui qui les avoit unies. Plus bas, dépouillant tout déguiſement, elle s'accumule rapidement dans toutes les cavités; elle les comble; elle déverſe de tous côtés, en longs & furieux torrens; elle en force les digues; & armée de ces débris, attaquant tout ce qui réſiſte, avec les forces réunies du poids & de la projection de ces maſſes, bondiſſant de degrés en degrés, & renverſant tout ce qui s'oppoſe à ſon paſſage, elle s'ouvre la route directe des plaines, qu'elle jonche de ruines, & rapporte à l'abîme, affamé de ces dépouilles, des flots qui en ſont ſurchargés.

Alors, la deſtruction ſemble ne plus connoître de bornes, & le coloſſe entier des monts en eſt ébranlé. Tout eſt diviſé. Des vallons, creuſés, autour des monts, parallélement à leur convexité, prolongés, plus loin, parallélement à la chaîne, ont été la conſéquence de la foible adhéſion qui regne entre les couches de diverſe nature. Les eſcarpemens de ces longs canaux ſe ſont tournés vers la montagne centrale, parce que l'inclinaiſon des couches a oppoſé par-tout leur tranchant, à l'action des eaux, mais le volume & l'impétuoſité des torrens forçoient ces remparts, à meſure qu'ils

ſe formoient, & privant les monts de l'avantage de diriger, au moins, des ravages qu'ils ne pouvoient modérer, ils triomphoient du ſeul genre de réſiſtance, dont leurs rochers fuſſent capables, & coupoient la direction des ravins qui s'ouvroient dans la longueur de la chaîne, par des ravins plus profonds encore & plus affreux. Dès-lors plus de formes primitives, & plus rien de régulier. Plus d'union entre les couches de diverſe nature ; plus de continuité dans celles de même eſpèce ; plus de ſoutien commun ; plus de direction conſtante. Les maſſes principales, excavées & diviſées en tout ſens, montrent vingt monts ſéparés, dans le revêtement unique d'un mont primitif, & le ſommet dominateur, frappé le premier, comme l'eſt, dans une tempête univerſelle, tout ce qui s'éleve hors des rangs, conſerve à peine quelque ſupériorité ſur les amas récens qui l'environnent.

Cependant, les vallées ſont creuſées, & les eaux ſe partagent. Le bouleverſement général eſt ſubdiviſé en travaux particuliers, & les grands phénomenes ont diſparu avec les grandes formes. L'homme, répandu ſur la terre abandonnée par l'Océan, s'approche des monts que lui ouvre la nature, & devient témoin des efforts qu'elle fait pour les ſoumettre à ſa do-

mination. Déjà elle y tempère la force démésurée de ſes moyens, mais c'eſt encore le théâtre des grands mouvemens & des grandes révolutions, & des cauſes de deſtruction, dont l'activité ne dort jamais, ne ceſſent de les faire deſcendre de leur hauteur orgueilleuſe, vers cette hauteur modeſte, d'où ils ne deſcendront plus.

Telle eſt actuellement la condition des hauteurs qui dominent le globe. Le tems, qui effleure d'un vol léger le reſte de la terre, imprime ici de profonds veſtiges de ſon paſſage ; & tandis qu'ailleurs, il nous diſſimule la rapidité de ſa courſe, en nous entraînant nous-mêmes plus vîte que la plupart des objets qui nous environnent, dans les montagnes, il nous déploie ce que cette vîteſſe a d'effrayant, en ébranlant, ſous nos yeux, un édifice qui paroiſſoit inébranlable à notre foibleſſe, & en changeant, en notre préſence, des formes que, de loin, nous étions accoutumés à regarder comme éternelles. Dans les plaines, à peine une année entiere a le droit d'avertir qu'elle ſe plonge dans l'abîme du paſſé. Le tems ſemble s'arrêter quand il donne l'exiſtence, quand il la développe, quand il la ſoutient ; on n'apprend qu'il paſſe, que lorſqu'on le voit détruire ſon ouvrage. Ce n'eſt point le printems, couronné de

ſes fleurs, ce n'eſt point l'automne, prodigue de ſes fruits, ce n'eſt point la brillante ſucceſſion des beaux jours, qui nous rappellent que les ſaiſons s'enfuient. Le triſte ſentiment de leur inſtabilité nous pénètre, pour la premiere fois, quand la feuille tombe, quand l'arbre ſe deſſeche, quand les jours s'abrégent, quand la nature en deuil ferme le cercle de ſes reproductions. Dans ces rochers, au contraire, dans ces monts que ceignent les frimats d'un éternel hiver, rien ne diſtrait de la contemplation des ravages du tems. Le fatal clepſydre, dénué de fleurs, s'écoule avec une rapidité uniforme. Chaque inſtant marque ſur eux ſon paſſage ; chaque minute leur porte un coup ſenſible ; la neige les ruine ſans relâche ; le torrent les déchire ſans ceſſe ; leurs débris s'écroulent ſans intervalle. Inſenſibles au printems, & fideles à leur unique tendance, périr eſt leur ſeule affaire, & leur front, qui ne diſſimule rien de la puiſſance des ans, ne parle aux yeux que de mort, quand le reſte de la nature ſemble enivré des illuſions de la vie.

Les neiges, ſur leſquelles je me trouvois, étoient légeres & telles que je ne ſaurois ſuppoſer qu'elles renfermaſſent aucune glace ; &, en effet, il ſuffiſoit de regarder autour de moi & à mes pieds, pour me convaincre que j'étois à la

hauteur du ſommet de la montagne d'Oo, & des Pics les plus élevés de la chaîne ; que j'atteignois le terme de la région où ſe forment, dans les Pyrénées, les glaces, & que je touchois celle, où les dégels ſont trop peu ſenſibles, pour que la ſuſpenſion des gelées puiſſe y avoir des effets perceptibles.

Mes comparaiſons ne pouvoient s'étendre aux montagnes méridionales. J'attendois en vain que le ciel ſe dégageât. J'étois préciſément dans la région des nuages. Le brouillard étoit continu derriere moi, & ſi je diſtinguois les objets placés au nord & à l'oueſt, c'eſt que ce brouillard, en franchiſſant le ſommet de ma montagne, ſe diviſoit en pelotons rapidement emportés, & entre leſquels ma vue trouvoit toujours un paſſage. Je ne pus donc reconnoître les montagnes de la région orientale, où il peut s'en trouver d'élevées, aux ſources de la *Noguera*, & je ne pus comparer à la *Maladetta* une montagne fort haute & chargée de glaces, qui domine la vallée d'Aran, comme la *Maladetta* domine celles de Vénaſque & de Luchon. Entre ces deux monts, il y a peu d'intervalle ; & de Vénaſque on parvient aiſément dans les précipices qui les ſéparent. J'ai de fortes raiſons de croire qu'ils ne furent point originairement diſtincts, & qu'une autre montagne, placée plus à l'eſt, & dont l'eſcarpement

m'a paru tourné vers eux, leur appartenoit aussi. L'opinion populaire confond également ces divers sommets, dans la dénomination de *Montagnes maudites*, & les montagnes que traverse le port de Viel, en sont évidemment un appendice calcaire, qui correspond parfaitement, pour la situation & la relation, aux monts du port de Vénasque.

Le jour avançoit. Il falloit songer à rassembler mes guides, & à regagner une contrée habitable. Je descendis donc, appuyé sur mon bâton, à la maniere des montagnards des Alpes & des Pyrénées, & je glissai avec une extrême vîtesse, jusqu'au lieu où m'attendoit mon guide de Barèges. L'éboulement de la neige me fit faire, à sa vue, une chûte, qui m'entraîna l'espace de vingt-cinq ou trente pas vers le précipice; il en conçut quelque allarme; mais je me relevai sur mon bâton, &, sans m'arrêter, je me rendis maître de ma direction.

Le regret de ce brave homme étoit extrême. La grandeur & la nouveauté des objets qu'il avoit sous les yeux, lui faisoit concevoir ce qu'il perdoit à ne m'avoir pu suivre; & le mépris qu'il témoignoit pour tout ce qui lui avoit paru auparavant digne de la curiosité d'un montagnard, ne laissoit aucun doute sur la supériorité de ce qu'il venoit de voir.

Nous descendîmes ensemble, dans une direction fort différente de celle que nous avions tenue en montant; car nous suivions la branche orientale de la crête de rochers, que j'avois trouvée au sommet de la montagne, & qui en descend obliquement de part & d'autre. De tems en tems, nous appellions le chasseur, qui parut enfin au-dessous de nous, & nous fit signe de tourner de plus en plus vers l'orient. Il avançoit horisontalement; nous descendions toujours; & nous l'atteignîmes dans un vallon élevé, qu'en montant nous avions laissé bien loin à notre gauche. Ce vallon est tapissé d'une belle verdure; & un torrent le parcourt avec plus de vîtesse que de fureur. La direction du torrent me causa quelque surprise; car il venoit à nous, au lieu de fuir devant nous, comme je m'y attendois, d'après sa situation qui me le faisoit confondre avec celui que nous avions passé le matin. Mais j'apperçus bientôt qu'il descendoit d'une autre partie de la montagne, savoir, d'un ravin qui la sépare de la *Malhetta*, & d'une troisieme montagne, que je voyois en même tems, & dont le sommet, totalement couvert de neiges, me sembloit d'autant plus élevé, qu'alors je ne pouvois lui comparer celui de la *Maladetta*, caché par la projection des rochers de sa base. Cette montagne, qu'un écartement momentané des

nuages, laiſſoit voir en entier, me fit regretter vivement de n'avoir pas plus de tems à donner à mon voyage. Jamais je ne vis rien d'auſſi ſingulier. Sa maſſe, coupée à pic du côté de la *Maladetta* & de la *Malhetta*, ſemble penchée vers elles. Son ſommet eſt des plus aiguiſés, & la pente oppoſée à ſon eſcarpement, moins rapide, & parfaitement réguliere, eſt chargée d'une épaiſſe couche de neige, qui me préſentoit ſa tranche, creuſée de douze cavernes contigues, dont les voûtes, exactement ſemi-circulaires, ſembloient autant d'arches deſtinées à la ſoutenir. Cette Aiguille appartient ſi évidemment à la *Maladetta*, que les gens du pays ne paroiſſent pas la diſtinguer par un autre nom.

La riviere du vallon fait un coude, & nous nous en ſéparâmes, pour deſcendre un rocher de marbre blanc dont la pente a quelque choſe d'effrayant, parce qu'elle ſe dirige vers un précipice dont on ne diſtingue pas encore la nature. Ce marbre eſt le même qui ſe reproduit par-tout, à l'entour de la *Maladetta*; celui de la *Penna blanca*, qui par-tout découvert, creuſé, ruiné, offre, à chaque pas, les reſtes d'une des grandes enveloppes de la montagne.

Au bas de ce rocher, je me trouvai ſur les bords d'un baſſin ovale, creuſé à plus de 80 pieds de profondeur, dans une maſſe vive de rocher calcaire

calcaire, qui ſemble diſpoſée en grandes couches horiſontales, & dont les aſſiſes ſupérieures, taillées de la maniere la plus fiere, & couronnées de pins noueux & tortus, avancent en ſaillie ſur le fond du précipice. C'eſt dans ce baſſin, qui n'a qu'une ouverture vers l'orient, que ſe rendent toutes les eaux qui découlent de cette face des Montagnes maudites. Une riviere que produit leur union, coule légérement ſur la prairie que nous avions traverſée en différens ſens, & que nous allions retrouver encore, & deſcend vers ce cirque, en formant une belle caſcade qui interrompt, pour la premiere fois, la rapide égalité de ſon cours. Arrivée dans ſon enceinte, elle en fait le tour, cherchant en vain une iſſue, que lui refuſent ſes murs, ſe replie ſur elle-même, & revenant vers ſon entrée, s'arrête tout-à-coup ſur un gouffre, depuis maints ſiecles comblé de ſes eaux, & s'y endort.

De là, je voyois, en même tems que la perte du torrent, une partie de ſes ſources & une partie de ſon cours. Je voyois ſe réunir, dans la prairie, deux torrens pareils en volume. L'un deſcendoit des neiges d'un haut vallon, voiſin du ſommet où j'étois parvenu, & qui le ſépare d'un ſommet plus voiſin du port de Viel. L'autre, né d'un vallon moins déſolé, rouloit en longues cataractes, juſqu'au niveau de la prairie, laiſſant

derriere lui de belles touffes de pins, placées ſur des îles de rochers. Tous ces torrens, & celui que j'avois paſſé le matin, ſont autant de ſources de la Garonne. Le goufre qui les abſorbe, les rend à la vallée d'*Artigue Telline*, où le lieu de leur ſortie eſt réputé l'une des ſources de ce fleuve ; &, en effet, la Garonne d'*Artigue Telline* ſe réunit bientôt à celle de Viel, formée déjà, en grande partie, des torrens nés au revers des Montagnes maudites, & dans les monts ſecondaires de leur immédiate dépendance, en ſorte que la Garonne, en ſortant de la vallée d'Aran, doit à ces montagnes, juſqu'à préſent peu connues, la plus grande partie de ſes eaux.

Je remarquai, à côté du cirque, une caverne creuſée en puits, & dont le fond, toujours rempli de neiges, forme ici une glaciere naturelle. Ce qui me rendit cette caverne plus remarquable, c'eſt qu'elle annonce, dans la roche où le cirque eſt creuſé, une diſpoſition de couches toute différente de l'horiſontale ; & qu'ainſi que M. de Sauſſure l'a obſervé tant de fois dans les Alpes, j'eus lieu de reconnoître qu'il n'y a rien de moins concluant que cette diviſion des rochers, en aſſiſes paralleles à l'horizon, pour déterminer la véritable ſituation de leurs couches originaires.

Nous fîmes le tour du cirque ; & arrivés au

point opposé, nous dirigeâmes notre marche, en face, vers les montagnes orientales, laissant à notre droite & la prairie & sa riviere, & de gros rognons du granit fondamental de la *Maladetta*. A gauche, s'élevoit un long mur de schistes calcaires en ruines, au-dessous duquel on distingue le marbre & la pierre calcaire grise, supportés par le granit. Le marbre se montre aussi à droite, au-dessus du granit, mais à peine hors de terre. L'inclinaison du plan, vers la *Maladetta*, est ici de la plus grande évidence. Le sol que je foulois, étoit calcaire, & sa qualité caverneuse se trahissoit à chaque pas. Tantôt c'étoit des eaux que j'entendois rouler sous mes pieds, tantôt c'étoit de profonds soupiraux que je rencontrois; ces soupiraux éventent ou de longues & tortueuses cavités, naturelles à ce rocher, ou des crevasses accidentelles, comblées par d'énormes fragmens du même rocher, fragmens caverneux en petit, comme la masse entiere est caverneuse en grand, & dont les bisarres surfaces, ne se touchant que par quelques points, laissent entre elles d'innombrables interstices. Cette veine de rochers, dont les moindres débris portent des marques de la disposition cellulaire du tout, traceroit extérieurement, à quiconque voudroit la suivre dans toute sa longueur, la route souterraine de la Garonne.

D'ici, nous nous élevâmes un peu vers les rochers qui formoient, au fond, l'enceinte de ces déſerts, & que ſurmonte un Pic d'une forme âpre & belle, nommé le *Toro*. Arrivés près de ſa baſe, nous eûmes à gravir quelques toiſes de la roche cellulaire de cette région. C'eſt une échelle de rochers qui n'a rien de difficile pour un homme, mais une pareille échelle offre un ſentier ſi différent de ceux, où des quadrupedes d'un certain volume peuvent exercer leur adreſſe, que mon guide auroit cru me taire une merveille du pays, s'il avoit manqué de m'apprendre que les vaches de Vénaſque ſont accoutumées à la paſſer. C'eſt dès leur enfance, & ſur les traces de leurs meres, qu'elles apprennent à tenter cette périlleuſe aventure, & il en réſulte pour elles tant de gloire, qu'il me fut aiſé de comprendre, que ſi mon guide n'avoit pas ſenti l'amour-propre de montagnard, l'emporter ſur l'amour-propre national, il auroit eu quelque peine à rendre un ſi honorable témoignage à des vaches Eſpagnoles.

Au-deſſus de ce rocher, on trouve, en tournant à gauche, une crête qui eſt le point le plus élevé de la vallée de Vénaſque, & d'où l'on va deſcendre vers celle d'Aran. Ici donc, on quitte l'Aragon, & l'on entre dans les dépendances de la Catalogne.

Un des premiers objets que l'on remarque en defcendant, c'eft un grand & beau lac, dominé, à droite, par un Pic de la forme la plus fiere, nommé le *Pomeron*. Le lac en prend le nom. Il fe décharge dans un lac plus petit, dont les eaux fuient à travers des fchiftes amoncelés, & fe dérobent bientôt à la vue, pour ne reparoître que bien loin de-là, fous la forme d'un torrent qui tombe dans la vallée inférieure. Ces lacs, leur baffin, les rochers nuds, & les débris qui les accompagnent, compofent enfemble un des plus triftes payfages que j'aye rencontré.

Le brouillard qui m'avoit environné, au fommet de la *Maladetta*, étoit defcendu peu-à-peu au niveau de cette gorge. Tout-à coup les monts difparurent, & à peine le lac s'offrit-il deux inftans, en entier, à notre vue. La brume voloit avec une telle rapidité, que le premier moment où il fe découvrit, fut trop court pour que j'euffe le tems d'attirer les regards de mes guides, fur le fingulier fpectacle qui frappoit les miens. Le nuage s'ouvroit & fe fermoit avec une promptitude égale. Tantôt c'étoit le fommet d'un Pic, tantôt c'étoit le fond d'une vallée, que l'on entrevoyoit à travers fes déchiremens. Il ne s'arrêta qu'une fois. Alors, il couvroit toute la contrée que nous

traverſions, & nous montroit, par une ouverture circulaire, la riche & fertile pente des monts de la vallée d'Aran, dorée par le ſoleil, & d'une couleur vraiment céleſte. Cette apparition, qui avoit quelque choſe de magique, dura environ une minute, & fut la derniere. Les nues ſe rejoignirent, & s'accumulant ſur nous, couvrirent notre route d'une obſcurité allarmante. Nous nous diſcernions à peine l'un l'autre. Le monde finiſſoit à quatre pas de nous, & nous marchions ſur ſes débris. Une pente rapide, qui deverſoit, à droite, dans le lac dont l'apparition nous avoit avertis du danger que nous pouvions courir ſur ſes bords, & qui plongeoit, en même-tems, devant nous, dans les profondes vallées que nous avions entrevues à travers les nuages; un ſol, où les ruines des montagnes voiſines entaſſées, pêle-mêle, nous préſentoient confondus les rochers de leurs cîmes, de leurs flancs & de leurs entrailles; tout concouroit à rendre la précipitation périlleuſe, quand une obſcurité qui redoubloit ſans ceſſe, pouvoit rendre la lenteur funeſte.

Le chaſſeur qui nous conduiſoit, connoiſſoit parfaitement le paſſage. Il marchoit en avant, & nous dirigeoit de la voix, car, à tous momens, on ceſſoit de ſe voir l'un l'autre, & moi ſur-tout, je reſtois ſouvent en arriere, de

quelques pas : l'amas de débris que nous parcourions, me frappoit par un mélange ſi extraordinaire de roches feuilletées de toute eſpece, que je ne pouvois m'empêcher d'en briſer de tems en tems quelqu'une. Combien je regrettois d'être privé de la vue des monts qui couvrent ce ravin de leurs ruines, & de ne pouvoir obſerver la diſpoſition générale des couches, dont je foulois les fragmens !..... Mais c'étoit autant de gagné pour la ſûreté de la marche. Dans une route où l'on ne ſauroit faire un faux-pas qui ne ſoit funeſte, il eſt heureux que le ſol attire toute l'attention.

Cette dangereuſe deſcente nous amena ſur un pâturage, & l'épais brouillard qui nous avoit enveloppés, moins prompt que nous à ſe dégager du labyrinthe de ces gorges ſupérieures, demeura ſuſpendu ſur nos têtes.

En paſſant tout-à-coup de la nuit au jour, nous avions, en même-tems, paſſé de la plus ſauvage à la plus riante nature. Toutes les pentes, ou couvertes d'herbe, ou ombragées de forêts, deſcendoient rapidement vers les vallées inférieures, que je voyois ſe rencontrer ſous mes yeux, & porter tour-à-tour à la grande vallée qui naît de leur union, le torrent qui concourt à en former le fleuve. Le ſoleil, deſcendu vers ſon couchant, y trouvoit

peu de nuages. Il éclairoit un vaste horison, tout formé de sommets émoussés, livrés désormais à l'homme & aux animaux qu'il s'est soumis, & qui, s'abaissant graduellement vers les plaines, sembloient y mourir, comme les hautes vagues de l'océan contre un rivage éloigné.

Le joli Rosier sans épines (1) couvroit presque toute la pente que nous parcourions. Ses petites roses, agréablement variées dans leurs nuances, en teignoient la verte étendue, & l'air en étoit encore parfumé, long-tems après que nous avions cessé de les fouler. Jamais je n'ai vu sur les montagnes une végétation aussi vigoureuse. Les plantes semblent se disputer le terrein. Les fragmens du marbre qui forme les rochers dont ce pâturage est dominé, ne peuvent rouler sur son penchant sans y être arrêtés par des touffes d'herbes & d'arbustes. A peine en repos, la végétation s'en empare, les recouvre, les enlace en tout sens, & de délicieux aromates croissent à leur pied, défendus des vents, du froid & des eaux.

Le pied nous manquoit, à tous momens, ou dans les creux du terrein, que l'herbe dérobe à la vue, ou sur l'épais limon végétal, qui enduit

(1) *Rosa Alpina* L.

les débris de rochers dont le ſol eſt ſemé ; & ce ne fut pas ſans avoir fait quelques chûtes, auxquelles la nature du terrein contribuoit autant que la promptitude de notre marche, que nous atteignîmes des forêts qui ſe montroient, depuis long-tems, au-deſſous de nous.

La terre vierge des déſerts dont l'homme n'a pas encore violé la ſolitude, ne ſauroit avoir un plus beau vêtement que ces forêts. La hauteur démeſurée des arbres, le luxe de leur feuillage, la groſſeur des vieux troncs à moitié détruits, & tout couverts d'une mouſſe épaiſſe, l'entrelacement de mille plantes grimpantes, la force de celles qui cherchent, à leurs pieds, un abri contre l'air & la lumiere, tout annonce une nature bien prompte à réparer les injures que l'homme lui fait, puiſque ce n'eſt point la nature qui ne lui fut pas encore livrée.

Nous traversâmes rapidement ces forêts, &, ſur la terre humectée & graſſe, les faux-pas ſe multiplioient à proportion qu'ils devenoient moins dangereux ; l'on auroit eu peine à reconnoître, à notre démarche, des gens éprouvés dans les plus mauvais pas des montagnes.

Nous arrivions dans la vallée d'*Artigue Telline*. Cette vallée eſt étroite, & couverte des mêmes forêts. Le torrent du lac de *Pomeron*, dégagé enfin de ſes amas de ſchiſtes, prend une

forme digne de ſon origine, & roule de caſcades en caſcades, juſqu'au fond de la vallée. Nous ſuivions ſon cours; mais il s'enfonçoit bruſquement dans le lit qu'il s'eſt creuſé, lorſqu'au niveau de notre ſentier, je vis une caverne vomir le torrent que j'avois vu s'enfoncer dans le goufre de la *Maladetta*. Il n'a rien perdu dans ſon voyage ſouterrain. Ses eaux, jailliſſant du ſein de la terre, en un double torrent, ſe réuniſſent bientôt, & forment une longue cataracte, que l'on voit rouler entre les arbres, juſqu'au fond du précipice. Le plus beau fleuve des Pyrénées ne pouvoit avoir des ſources marquées par de plus beaux accidens.

Depuis le lieu qui voit renaître la Garonne, nous marchâmes, preſque de plain-pied, ne deſcendant qu'inſenſiblement, par un chemin tracé, & par conſéquent facile, toujours ſuſpendu ſur le précipice où roule la Garonne, & ombragé de ces forêts qui couvrent toutes les pentes de la vallée. Bientôt nous rencontrâmes quelques cabanes entourées de pâturages, enſuite de petits champs couverts d'aſſez beaux grains, & enfin l'hermitage que mon guide avoit marqué pour terme de notre pénible courſe.

L'hermite étoit abſent; mais une maiſon attenante à l'hermitage fut notre refuge. Il étoit temps d'arriver. Les nuages étoient deſcendus

des montagnes, &, une fois détachés des sommets, ils avoient repris la vîtesse que le vent leur imprimoit. A peine étions-nous à couvert, que tout rentra dans la nuit, & que l'orage creva avec ce fracas que la foudre & les eaux ne font entendre que dans le sonore labyrinthe de ces profondes vallées.

Tibulle, qui est, je crois, une autorité en fait de volupté, savoit fort bien ce que le sifflement des vents & le bruit de la pluie, entendus à couvert, ajoutent au charme du repos & aux délices de certaines situations (1). Il s'en falloit de beaucoup que mon bonheur fût accompagné de tout ce qui concouroit à celui du plus aimable des Romains; mais du moins il n'y manquoit rien du côté de la tempête, de la fatigue & de l'abstinence de la journée, & des privations qu'il avoit fallu endurer dans l'hospice; & comme il est juste que les jouissances d'un pauvre coureur de montagnes, se composent d'élémens plus simples que celles de l'amant de Délie, il me suffit, cette fois, pour goûter la volupté qu'il peint avec tant de graces, d'entendre les éclats du tonnerre, & le fracas des cataractes, dans une

(1) Quam juvat immites ventos audire cubantem,
Et dominam tenero continuisse sinu :
Aut gelidas hibernus aquas quùm fuderit auster
Securum somnos, imbre juvante, sequi! *Lib. I, El. 1.*

maiſon fermée, & au coin d'un bon feu, occupé avec mes guides, de notre ſouper ruſtique, prêts à déployer, ſur une couple de plats, où s'exerçoient, à l'envi, nos connoiſſances dans l'art de la cuiſine, une faim qu'auroient enviée les gourmands de Rome, & cauſant paiſiblement avec de bons payſans, riches, heureux, hoſpitaliers, qui, à notre priere, nous ouvrirent enſuite leur grenier à foin, dans lequel je paſſai une de ces nuits calmes, qu'accorde ſi aiſément la bonne nature, à celui qui, ſe rapprochant des hommes ſimples avec de ſimples deſirs, ſe trouve dans cette heureuſe ſituation, où, libre de craintes & de ſoins, il peut acheter le repos par la fatigue du corps, & ne pas l'éloigner par celle de l'eſprit.

CHAPITRE XIII.

Vallée d'Aran, & Port de Viel. Portillon.

LA vallée d'*Artigue Telline*, toujours étroite & couverte de bois, deſcend plus rapidement, après l'hermitage, vers celle d'Aran. Bientôt, on atteint le niveau du torrent qui occupe la plus grande partie de ſon fond ; mais le penchant de ſes montagnes, parſemé d'habitations

de plus en plus nombreuſes, dont les environs cultivés, interrompent, par des prairies & des champs, la continuité des forêts, forme un des plus charmans tableaux que l'on puiſſe imaginer.

Le chemin que l'on parcourt eſt, au reſte, comme tous les chemins de la partie moyenne de ces monts, une ſorte de canal, toujours noyé par les eaux deſtinées à l'arroſement des prairies. C'eſt dans ce chemin que les prairies ſupérieures ſe déchargent de celles qui les ont humectées, & c'eſt par ce chemin qu'elles côtoyent les prairies inférieures, toujours prêtes à y deſcendre au gré de leurs propriétaires. Ainſi l'irrigation, déjà pratiquée, ici, moins induſtrieuſement que dans les Alpes, rend encore les routes preſque impraticables, faute d'un petit canal creuſé à côté, pour recueillir & tranſporter les eaux. C'eſt, en conſéquence, un travail aſſez pénible pour le piéton, que celui d'éviter ces courans d'eau; & il lui faut autant de ſoupleſſe que d'habitude des routes de cette eſpece, pour en parcourir des lieues entieres, en s'élançant de pierre en pierre, comme le font les agiles habitans du pays.

Dans la meilleure partie des Alpes Suiſſes, les eaux ſont, pour le berger, un objet de toute autre conſidération. Il n'en perd pas le moindre

filet. Non-ſeulement, il en débarraſſe ſes chemins, en les raſſemblant dans des canaux, mais il fait les porter dans des lieux où le berger des Pyrénées n'a jamais imaginé qu'elles puiſſent parvenir. Tel rocher, dont la ſurface ne ſe couvriroit jamais que d'un maigre pâturage, ſouvent même inacceſſible au bétail, s'enrichit de belles prairies. Au défaut des eaux locales, que la nature ne lui a point accordées, on voit de longs tuyaux de ſapin, ſuſpendus le long des eſcarpemens qui l'avoiſinent, au moyen de crochets de fer, ou de fiches de bois, enfoncés dans les interſtices du rocher, y porter les ruiſſeaux des monts voiſins, & devenir eux-mêmes le ſentier de celui qui cultive cette ſurface iſolée, & qui enleve les foins qu'il y fait croître, en les raſſemblant en petites meules fortement attachées, qu'il précipite au fond des vallées adjacentes, d'où il peut les tranſporter dans ſon habitation.

Un beau village, placé dans une ſituation ſauvage, mais ſuperbe, ſe trouve à l'embouchure de la vallée d'*Artigue Telline*. Là, on paſſe la Garonne, ſur le premier pont de pierre qui joigne ſes rives, & l'on promene ſa vue ſur le beau baſſin de la vallée d'Aran, où le bourg de Viel eſt placé. Les deux Garonnes ſuivent ici le ſort des deux vallées. Pareilles, à-peu-près,

en volume & en rapidité, comme ſemblables d'origine, elles y confondent leurs eaux, & dès-lors c'eſt déjà un fleuve que l'on voit. Il participe encore à la fougue des torrens, parce qu'il eſt encore voiſin de ſa ſource, & ſes flots impétueux grondent contre les rochers que, dans la fureur de ſes débordemens, il entraîne annuellement avec lui. Cependant, il ſert déjà l'homme, & ſe ſoumet à tranſporter les bois que l'on coupe ſur le penchant des montagnes voiſines. La vallée retentit ſans ceſſe du choc de ces troncs, heurtés, avec violence, contre les écueils de ſon cours. C'eſt ainſi qu'il deſcend vers Saint-Beat, au-deſſous duquel il reçoit la Pique de Luchon, & enſuite à Montrejeau, d'où, groſſi de la Neſte, il paſſe ſous Saint-Gaudens, ville délicieuſement ſituée & que j'ai conſidérée comme la clef de cette haute partie des Pyrénées, reçoit les eaux du Conſerans & du Comté de Foix, avant d'effectuer à Toulouſe la jonction des deux mers, & déſormais ſe courbant vers l'océan, & abandonnant au Gave les eaux de toute la partie occidentale des Pyrénées, groſſi de celles des montagnes du Languedoc & de l'Auvergne, toujours accompagné des plus délicieuſes contrées de notre beau royaume, chargé à Bordeaux de nombreux vaiſſeaux, & des richeſſes

d'un commerce immenſe, il s'avance majeſtueuſement vers la mer, dont il partage déjà les mouvemens, & à peine contenu par un lit dont la largeur excede deux lieues, il eſt lui-même une mer qui rencontre la mer, ſur les ruines d'une vaſte ceinture de rochers, impuiſſant obſtacle opposé à cette rencontre. Là, s'éleve du ſein des eaux, la Tour du Cordouan, ce Phare célebre, témoin de tant de naufrages que ſes feux ne peuvent écarter des écueils qui l'environnent, & qui m'éclaira pendant une orageuſe nuit, porté par une légere barque de pilote, tandis que le terrible vent d'oueſt, ſecondé par la marée de l'équinoxe, & roulant des vagues arrivées avec lui des côtes de l'Amérique, ſoulevoit les eaux juſqu'aux étages ſupérieurs de la tour, & que, vers les paſſes, le canon de détreſſe retentiſſoit de loin en loin, au milieu du fracas de la mer, & de ces lugubres gémiſſemens des flots tournoyans entre les rochers, qui furent, pour les anciens, les aboyemens des chiens de Scylla.

Si, de la jonction de la vallée d'*Artigue Telline* à la branche principale de celle d'Aran, on remonte juſqu'à Viel, on trouve ce bourg dans un baſſin riche & fertile, que traverſe la Garonne, dont la ſource la plus éloignée eſt dans les montagnes du port de *Peyre-blanque*, ſituées au

levant,

levant, & dont la créte ſépare cette ſource de celle de la *Noguera Pallareſa.* Une autre ſource du même fleuve eſt dans le port de Viel même, dont la vallée s'éleve au ſud, & reçoit les eaux d'une partie des Montagnes maudites. Et comme les ſources de la *Noguera* naiſſent toutes, au revers de celles de la Garonne, c'eſt la *Noguera Ribagorçana* que l'on trouve à l'oppoſite de celle-ci. Le marbre de la *Penna Blanca*, le marbre qui ceint, de toutes parts, les Montagnes maudites, reparoît au port de Viel, en maſſes conſidérables; & le granit, que roulent ici les torrens, appartient aux énormes rochers primitifs contre leſquels il s'appuye. Rien ne m'a donné à croire que, dans la vallée d'Aran, il y ait aucun ſommet de l'importance de celui de la *Maladetta*, & j'ai lieu de penſer que ce mont domine avec aſſez de ſupériorité, tous ceux dont les eaux concourent à former la Garonne, pour être regardé comme le terme du rang le plus élevé de la chaîne.

J'ai repréſenté la chaîne des Pyrénées, comme formée de diverſes bandes de montagnes, dont les plus voiſines de la plaine ſont les moins élevées, & qui ſe rehauſſent, par degrés, juſqu'à la crête de la chaîne. C'eſt ici le lieu de donner à cette obſervation générale, toute la préciſion dont elle eſt ſuſceptible.

Pour prendre donc une idée juste de ces bandes, qui ne sont rien moins que continues, il faut se figurer chaque montagne primordiale, formant, avec les débris des couches secondaires qui s'appuient sur elle, un chaînon de la grande chaîne, en sorte que, dans l'état actuel de division des montagnes, elle compose, avec ses dépendantes, une véritable petite chaîne plus ou moins parallele à la chaîne générale, & telle que la montagne primitive en est ordinairement le point le plus élevé, & que les montagnes secondaires qui lui appartiennent, descendent, en mourant, dans la direction universelle des couches & des rangs. Il résulte de cette disposition, que la chaîne est composée de bandes beaucoup plus courtes qu'elle, & qui s'entrelacent de maniere que chacune va se perdre entre deux autres, au moins, & que chaque rang de la chaîne, depuis le plus voisin de la plaine, jusqu'au plus élevé, étant formé de ces chaînons entrelacés, la crête des Pyrénées & de tout autre amas de montagnes, décrit une courbe repliée en tout sens, où la ligne de démarcation saute d'un chaînon à un autre, & du rang qui finit à celui qui s'éleve.

Ces serpentemens, au reste, ne sauroient, dans une chaîne sensiblement plus escarpée d'un côté que de l'autre, se porter des deux

côtés, sans des conséquences différentes. La crête des monts est dessinée par la succession des sommets les plus voisins en situation, & les plus prochains en élévation; & la partie septentrionale, descendant plus insensiblement vers les plaines, que la partie méridionale, offrira presque tous les remplacemens aux lacunes du cordon supérieur. On ne manquera donc pas de prévoir que la crête des Pyrénées doit être plus communément formée de sommets élevés, quand elle fléchit au midi, que lorsqu'elle se détourne au nord. On s'attendra également à trouver les masses granitiques plus considérables dans les inflexions méridionales, les accumulations calcaires plus communes dans les inflexions septentrionales; &, dans le passage d'un chaînon à l'autre, on verra de quoi se rendre raison de l'alternative des montagnes granitiques & des montagnes calcaires, qui se succedent à la crête des Pyrénées, alternative singuliere, vu l'énorme élévation de ces dernieres; & l'on ne s'étonnera point de voir cette crête formée de marbre, depuis Vignemale jusqu'au Mont-perdu, de granit entre ce mont & le port de Bielsa, de matieres secondaires ici, & de granit plus loin; le granit disparoître encore au port de la Pèz, & reparoître à celui de Clarbide & d'Oo; le marbre lui succéder

au port de Vénafque, & l'énorme maffe de granit de la *Maladetta*, féparer les marbres de ce port, de ceux du Port de Viel. Chacune de ces îles de granit eft un chaînon diftinct, qui forme, avec fes acceffoires, une petite chaîne féparée, & la nature leur a imprimé le caractère de leur indépendance refpective, en diftinguant le granit à bandes faillantes de la région de montagnes qui s'éleve entre les tours de Marboré & le port de Bielfa, du granit à grands criftaux de feld-fpath, qui fait la bafe des monts de Clarbide & d'Oo, & celui-ci du granit fimple de la *Maladetta*.

On ne peut fe diffimuler, au refte, que le Marboré paroît faire exception à plufieurs des regles qui m'ont femblé pouvoir être établies. Mais dans quelles confidérations générales le Marboré ne fe préfente-t-il pas comme une exception? Non-feulement il fe montre, quoique calcaire, au plus haut rang d'une des inflexions les plus méridionales, mais ce n'eft point comme dépendant d'un mont primordial qu'il y forme la crête de la chaîne; on ne voit point à quelle maffe il peut fe rapporter, dans quelle claffe il peut fe ranger. Conftamment en oppofition avec tout ce qui l'environne, il porte aux nues des couches qui paroiffent horifontales, dans la région même où toutes les

couches ſont redreſſées, & affecte, en même-tems que la forme des montagnes les plus diſtantes du centre des monts, une élévation qui, peut-être, ne ſe rencontre plus à la crête même. Etranger à tout, il ſemble être un ouvrage à part; on croiroit que les Pyrénées étoient achevées lorſqu'il fut fait. Les monts calcaires à couches redreſſées, au milieu deſquels il eſt placé, furent appuyés avant lui ſur les monts de granit, que l'on voit s'enfoncer ſous eux; & ce mont ſingulier, dont les couches inférieures m'ont paru participer à l'inclinaiſon du ſol ſur lequel il a été dépoſé, & dont les aſſiſes reprennent, à meſure qu'elles s'élevent au-deſſus de cet appui, la ſituation d'un dépôt tranquille (1), donneroit à croire, autant par cette ſtructure, que par ſa ſubſtance, qu'il eſt le produit de matieres calcaires antérieures, rediſſoutes & de nouveau dépoſées, & ainſi, la plus grande maſſe, peut-être, qui ſe trouve dans les Pyrénées, ſeroit un accident, & les hauteurs les plus conſidérables de cette chaîne ſe rencontreroient dans un amas tertiaire.

Après le port de Viel, & les ſources principales de la Garonne & de la *Noguera*, la crête

---

(1) Voy. ci-deſſus, chap. VI.

des Pyrénées ſubit la plus conſidérable flexion, dont la chaîne offre l'exemple. Le haut rang des monts ſupérieurs expire, & il faut rétrograder beaucoup vers le nord, pour trouver un rang de montagnes moins élevées, qui ſont le prolongement d'une bande inférieure de rochers primitifs, & qui deviennent, dans le Conſerans, les limites des deux royaumes. Le *Mont-Vallier*, voiſin de la ſoudure des deux rangs, paroît être le plus haut ſommet de ce cordon, qui s'abaiſſe rapidement, enſuite; mais la chaîne, après avoir ſouffert cet abaiſſement, l'eſpace d'environ trente mille toiſes, ſe releve dans le comté de Foix, en ſe repliant au midi, & formant, en quelque ſorte, une nouvelle chaîne, qui jette de fortes branches vers le Languedoc, regagne, dans la partie occidentale du Rouſſillon, la plus grande hauteur qu'elle puiſſe acquérir, à cette proximité de la mer. Les montagnes qui avoiſinent le *Col de la Perche* & les ſources de la *Segre*, pourroient bien être, comme on le croit, le degré le plus élevé de cette partie des Pyrénées; mais, à moins qu'il n'y ait, dans la multiplicité des branches qui coïncident vers ce point, des cauſes de rehauſſement de la crête, que je ne puis juger que ſur les lieux, leur hauteur ne ſauroit égaler, à beaucoup près, celle des monts du centre, puiſque le Canigou, qui n'eſt qu'au

ſecond degré, n'a que 1441 toiſes, tandis que le Pic du midi de Bigorre, placé ſeulement au troiſieme degré, l'excéde en hauteur, de 60 toiſes.

Je ne puis m'empêcher, au reſte, en conſidérant cet enſemble, de regarder les Pyrénées comme compoſées de deux chaînes principales. L'une commence dans le voiſinage de l'Océan, & ſe termine à la *Maladetta*; l'autre lui ſuccede ici, & ſe prolonge juſqu'à la Méditerranée. Les directions de toutes deux ſont paralleles entre elles. Les plus grandes hauteurs de l'une & de l'autre ſont plus voiſines de leur extrémité orientale que de l'extrémité oppoſée, & la premiere de ces deux chaînes, étant la plus méridionale, eſt auſſi celle qui atteint la plus grande élévation.

La vallée d'Aran, ſe trouvant au verſant de France, fut marquée par la nature, pour lui appartenir; mais la bizarrerie de ſa ſituation, entre une chaîne qui commence, & une chaîne qui finit, n'a pas laiſſé, ſans doute, que d'affoiblir ce qu'il y a d'impérieux dans les diſtributions naturelles plus nettement tracées. Quoi qu'il en ſoit, ce fut en 1192, qu'un mariage la réunit au royaume d'Aragon. Actuellement elle fait partie de la Catalogne; mais ſes habitans ont conſervé, avec leurs voiſins françois, beaucoup de relations & beaucoup de reſſemblance. Leur langage même s'en reſſent, & demeure mêlé d'une portion

de roman françois affez confidérable, pour qu'il différe effentiellement de l'efpagnol.

Diverfes communications font ouvertes entre la vallée d'Aran & celle de Luchon, qui font fœurs d'origine, puifqu'elles confondent immédiatement leurs eaux. La plus haute de ces communications eft celle par laquelle je rentrai dans la vallée de Luchon. Elle fe trouve un peu au-deffus de *Bofofte*, & au nord des ruines du château de *Caftel-Leon*, que nous prîmes fur les Efpagnols, pendant la guerre de la fucceffion. C'eft ce qu'on nomme le *Portillon*. On s'y éleve par un fentier, que fréquentent les bêtes de fomme, & l'on rencontre un rocher, d'où l'on jouit d'une fuperbe vue. On domine alors la plus belle partie de la vallée d'Aran, & l'on a *Bofofte* à fes pieds. De là je parcourois des yeux les montagnes méridionales, & en fongeant que, jufqu'au pied du Portillon, j'avois toujours defcendu, je ne pouvois confidérer fans étonnement, l'énorme étendue des bafes de la *Maladetta*, qui contiennent, d'une part, tous les rochers qui defcendent vers la ville de Vénafque, & tout le port de Viel, qui, de l'autre, comprennent encore la vallée d'Aran & fes dépendances, jufqu'à Bofofte, & enfin celle de Luchon jufqu'à Bagnères ; ce qui forme un cercle d'environ quinze mille toifes de diamètre.

Les limites d'Eſpagne ſe trouvent au ſommet du *Portillon,* qui eſt peu élevé. Cette montagne, cependant, a une baſe granitique très-apparente ; & il paroît que c'eſt le rang auquel elle appartient, qui, après avoir occaſionné, dans la vallée d'Aran, un étranglement, acquiert de l'autre côté la ſupériorité, & y devient la crête des Pyrénées, en devenant la chaîne qui ſe ſubſtitue à celle qui expire après la *Maladetta.*

La deſcente du Portillon eſt aſſez rapide, pour qu'il ait été néceſſaire d'y tracer un ſentier ſerpentant. Ce ſentier, au reſte, n'a pas coûté un ſeul arbre, une ſeule pierre, au ravin qu'il parcourt, & il pourroit bien être le réſultat de l'adreſſe des mulets, plutôt que celui de l'induſtrie des hommes.

Au bas de cette deſcente, on trouve les charmantes prairies de Saint-Mammet, reſſerrées dans un vallon étroit, entre des montagnes couvertes d'épaiſſes forêts de hêtres & de chênes. Les rochers même, qui hériſſent çà & là leur pente, ſont chargés d'arbres, & revêtus de verdure. On ne peut ſe figurer un ſite plus agreſte, une ſolitude plus tranquille. La *Burbe,* qui naît dans le Portillon, parcourt ici des pentes dont l'inclinaiſon hâte le cours des eaux, & ne l'irrite pas. Vive & douce comme la Pique, à laquelle elle va ſe réunir, elle arroſe ces

prairies, ſans jamais les ravager; & même quand un gonflement paſſager la répand ſur ſes rivages, bien loin d'en détruire la verdure, elle donne à l'herbe une vigueur nouvelle, ſemblable, en ceci, à la Pique, à la Neſte, à l'Adour, à la plupart des rivieres des Pyrénées, & bien différente de celles des Alpes, dont les alluvions, preſque toujours funeſtes, lors même qu'elles n'entraînent point, ſur les prairies, d'épaiſſes couches de cailloux & de gravier, ne manquent guère d'y dépoſer un limon qui les ſtériliſe, ſi elles n'ont point été épurées par quelqu'un de ces lacs que la nature ſemble avoir multipliés dans ces montagnes, à proportion de l'abondance des matieres de cette eſpèce, dont leurs torrens ſont infeſtés. Un obſervateur, dans l'opinion duquel mes obſervations me donnent une nouvelle confiance, me paroît avoir trouvé la véritable raiſon de cette différence, lorſqu'ayant vu que les débris des montagnes ſchiſteuſes ſont ceux que les eaux roulent le plus communément, parce que c'eſt dans ces montagnes que ſe font les éboulemens les plus fréquens & les plus conſidérables, il a reconnu enſuite que les ſchiſtes des Pyrénées ſont, en général, bien plus durs que ceux des Alpes, & bien moins ſuſceptibles de tomber en décompoſition; qu'il exiſte en Suiſſe peu d'ardoiſieres, & que les ardoiſes y ſont

ordinairement d'une mauvaiſe qualité ; que les ardoiſes ſe trouvent, au contraire, en quantité dans les Pyrénées, & ſont excellentes ; que, dans celles-ci, les criſtalliſations & les veines quartzeuſes abondent, que dans celles-là on ne trouve que des criſtalliſations & des veines ſpathiques ; que la terre calcaire y eſt donc mêlée à grandes doſes, qu'elle en hâte la deſtruction, qu'elle ſe délaie aiſément dans les eaux qui les lavent, & que les torrens, qui charient ces particules crétacées, ſont ceux qui dépoſent ſur leurs bords un limon ſtérile (1).

La Burbe rencontre la Pique, un peu au deſſus de la tour de Caſtel-viel. Vers le lieu où s'opere cette rencontre, je montai à droite, ſur le penchant des montagnes, juſqu'au ſommet d'un rocher, d'où je revis avec plaiſir les cîmes

(1) Je tire cette belle obſervation d'une note qui m'a déja fourni celle que j'ai placée dans la lettre 23 de M. Coxe, vol. 2, pag. 92, & qui fait partie d'une ſuite d'obſervations intéreſſantes, dont j'eſpere enrichir ce qui me reſte à dire ſur la Suiſſe, obſervations preſque toutes dirigées ſur des objets d'utilité, & dans leſquelles ſe diſtingue ſans ceſſe l'eſprit qu'a porté dans ſes loiſirs, comme dans ſes travaux, un ami des hommes & des ſciences, que celles-ci auroient ſouvent regretté de n'avoir point occupé tout entier, ſi les ſciences ſavoient envier à la choſe publique la poſſeſſion d'un ſage.

blanchies de la montagne d'Oo, & les glaces qu'elles préſentent preſqu'à l'orient. De là, je regagnai la Tour, & enſuite la vallée de Bagnères, d'où je fis quelques courſes, que les orages rendirent pénibles, & peu fructueuſes, & où je termine cette eſquiſſe de la partie centrale des Pyrénées, pour paſſer à l'examen des phénomènes généraux, que préſentent la hauteur de ces monts, leur relation avec les Alpes, leur ſituation, & leurs mines, conſidérés dans leur influence ſur la zone glaciale, dans la part qu'ils prennent au deſſin primitif du continent, & dans leur rapport avec les peuples qui les habitent.

Fin de la premiere Partie.

OBSERVATIONS
FAITES
DANS LES PYRÉNÉES.

SECONDE PARTIE.

OBSERVATIONS

FAITES

DANS LES PYRÉNÉES,

POUR SERVIR DE SUITE

A DES OBSERVATIONS

SUR LES ALPES,

Insérées dans une Traduction des Lettres de W. COXE, *sur la Suisse.*

SECONDE PARTIE.

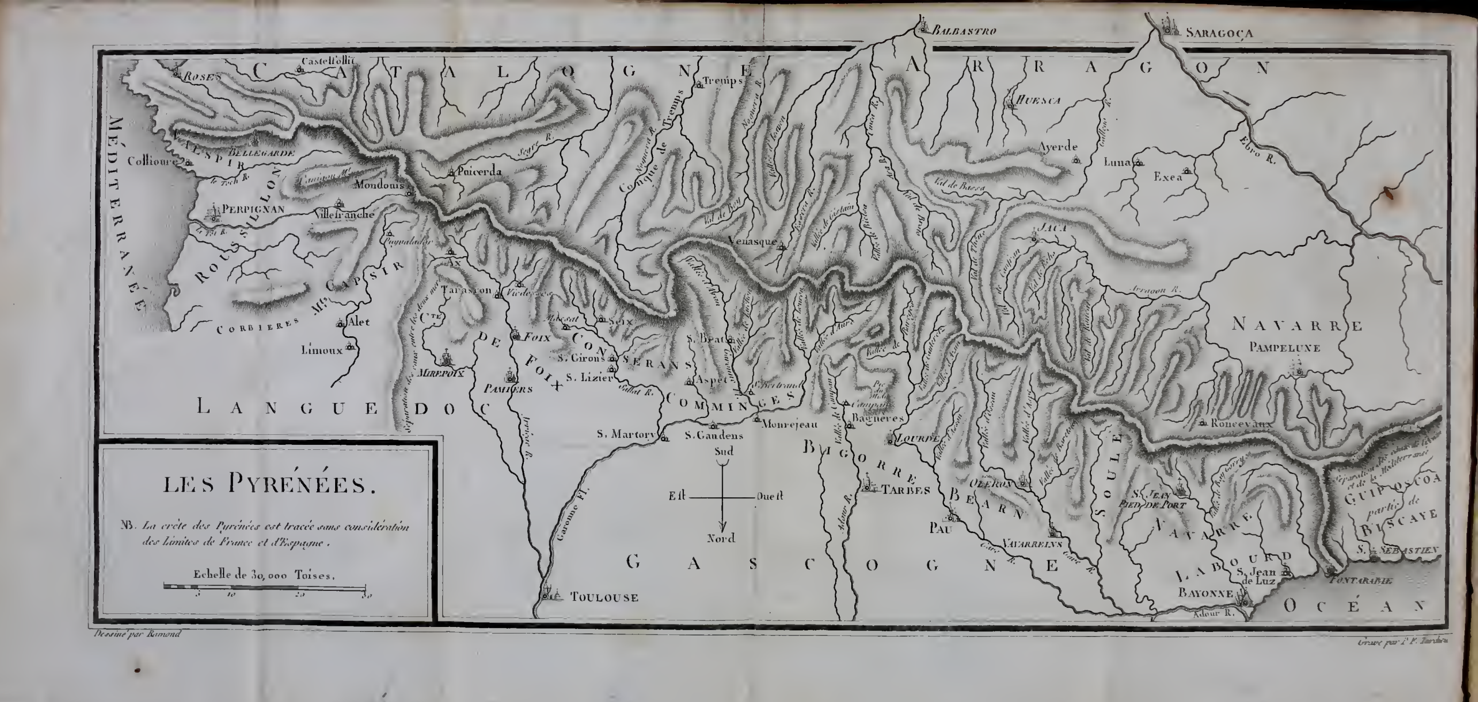


A PARIS,

Chez BELIN, Libraire, rue Saint-Jacques, près Saint-Yves.

M. DCC. LXXXIX.

Sous le Privilege de l'Académie Royale des Sciences.


LES PYRÉNÉES.
NB. La crête des Pyrénées est tracée sans considération des Limites de France et d'Espagne.
Echelle de 30,000 Toises.
5 10 20 30
Sud
Est
Ouest
Nord
CATALOGNE
ARRAGON
MÉDITERRANÉE
ROUSSILLON
VALSPIR
CAPSIR
LANGUEDOC
CTE DE FOIX
CONSERANS
COMMINGES
BIGORRE
BEARN
SOULE
NAVARRE
LABOURD
GUIPOSCOA partie de BISCAYE
GASCOGNE
OCÉAN
CORBIERES
Roses
Castelfollit
Tremps
Balbastro
Saragoça
Huesca
Ayerde
Luna
Exea
Ebro R.
Bellegarde
Collioure
Puicerda
Segre R.
Mondouis
Perpignan
Villefranche
Ax
Tarascon
Vicdessos
Alet
Limoux
Mirepoix
Foix
Pamiers
S. Girons
S. Lizier
Seix
Aspet
S. Beat
S. Bertrand
Monrejeau
S. Gaudens
S. Martory
Toulouse
Garonne Fl.
Venasque
Val de Bassa
Jaca
Arragon R.
Pampelune
Roncevaux
Bagneres
Campan
Lourde
Tarbes
Pau
Oleron
Navarreins
S. Jean Pied de Port
S. Jean de Luz
Bayonne
Adour R.
Fontarabie
S. Sebastien
Dessiné par Ramond



OBSERVATIONS FAITES DANS LES PYRÉNÉES, POUR SERVIR DE SUITE A DES OBSERVATIONS SUR LES ALPES.

CHAPITRE XIV.

Les Pyrénées, considérées, relativement aux Alpes, dans l'étendue de leurs Glaces. Observations sur l'extension des Glaciers, & le terme qu'elle doit avoir.

CONTRARIÉ, dans les Pyrénées, par les caprices d'une saison mal assurée ; assailli, au milieu de l'été, par les ouragans de l'automne ; seul & privé des moyens d'observer, qui dépendent des instrumens ; j'ai eu à vaincre tous les obstacles

qui peuvent ſe réunir contre un voyage d'obſervation, & je n'ai pu me propoſer d'autre but que celui que l'on peut atteindre à l'aide des ſeules reſſources qui n'abandonnent en aucune circonſtance & en aucun lieu, quiconque n'eſt point étranger à la nature, & prend plaiſir à la contempler.

Dans le cours de ce pénible voyage, marqué par plus d'une tentative infructueuſe, dont j'ai dû ſupprimer le récit, quelques circonſtances favorables, il eſt vrai, ſont venues à mon ſecours, & je ſuis parvenu à établir des faits nouveaux, peut-être, relativement à la hauteur des Pyrénées, & aux phénomenes qui l'accompagnent. Je mets au nombre de ces circonſtances le haſard qui dirigea vers les lieux où je faiſois mes premieres obſervations, un nivellement dont j'ai rendu compte. Ainſi, en même-tems que je découvrois, dans la haute région des Pyrénées, des glaciers de l'exiſtence deſquels je tirois des inductions en faveur des meſures priſes antérieurement par M. Flamichon, dans le Béarn & la Bigorre, & adoptées par l'auteur de l'Eſſai ſur la Minéralogie de ces monts, les travaux de MM. Reboul & Vidal fixoient, d'une maniere plus préciſe, la hauteur des ſommets principaux, & faiſoient irrévocablement deſcendre le Canigou & le

Pic du midi, du rang qu'ils avoient uſurpé, à la place qui leur appartient.

Encouragé par le ſuccès de ma premiere tentative, & me fiant d'autant plus à l'habitude que j'ai acquiſe, d'eſtimer les hauteurs par l'état des neiges, comparé à la ſituation des monts, à l'inclinaiſon & à l'aſpect des pentes, que ces jugemens étoient éclairés par des obſervations faites dans des lieux, où des opérations avoient pu les rectifier, j'ai parcouru le haut cordon de montagnes, dont les ſavans que je viens de citer, obſervoient une extrêmité, & à l'autre extrémité duquel, j'ai tracé la route, jusqu'à préſent ignorée, d'une montagne plus acceſſible que le Marboré, quoique réputée inacceſſible, & non moins importante que lui par ſa poſition, ſa hauteur, ſa nature & ſes connexions. Ainſi, je me ſuis aſſuré que la plus grande élévation à laquelle les Pyrénées paroiſſent atteindre, ſe ſoutient, l'eſpace d'environ quarante mille toiſes, à compter de Vignemale, juſqu'à la Maladetta, & il n'eſt plus douteux que ces monts, qui paroiſſoient inférieurs aux Alpes de mille toiſes, au moins, ne le ſont réellement que de ſix cens toiſes, au plus, en faiſant même entrer dans la comparaiſon, les hauteurs preſque diſproportionnées du *Schreckhorn*, & du Mont-blanc.

Décrire les phénomenes qui accompagnent une élévation de dix-ſept à dix-huit cens toiſes, qui ſe prolonge ſur un cinquieme de la longueur de la chaîne, & ſe répete, peut-être, à peu de choſe près, dans ſa partie orientale, c'eſt multiplier les analogies qui regnent entre les Pyrénées & les Alpes, en même-tems que circonſcrire les différences dans un cercle mieux déterminé. De ces analogies & de ces différences, les plus apparentes ſe ſont donc préſentées naturellement, dans le détail de mon voyage; mais il me reſte à examiner celles que l'on ne peut conclure d'une maniere auſſi directe; & comme c'eſt particulierement dans l'étendue des neiges & des glaces, que ſe manifeſtent les premieres conſéquences de la diverſité de hauteur, en ſorte que les neiges, obſervées avec attention, dans les monts qui parviennent à la région où elles ſont permanentes, peuvent devenir un indice certain de l'élévation abſolue de ces monts, il me ſera d'autant plus permis de traiter ce ſujet, & d'ajouter quelques réflexions à celles que j'ai préſentées, en décrivant les glaciers des Alpes, que, juſqu'à préſent, on n'a comparé ces glaciers à nuls autres, & qu'il eſt intéreſſant d'examiner, en établiſſant les degrés d'influence de chacune des cauſes qui concourent à former des glaciers, comment une différence

férence d'élévation de ſix cens toiſes, combinée avec une latitude plus méridionale de trois degrés & demi, exerce, ſur l'étendue des glaces des Pyrénées, une puiſſance qui ſembleroit diſproportionnée avec la force réunie de ces deux cauſes de diminution, ſi l'on ſe contentoit de remarquer que la Zone glaciale des Alpes, haute de treize cens toiſes, au moins, ſe réduit ici à trois cens toiſes, au plus.

Il eſt évident que dans les montagnes, les neiges ne peuvent ſe transformer en glace, que là, où il y a des dégels, à la fois aſſez longs pour imbiber d'eau la maſſe entiere des neiges qui s'y trouvent ſoumiſes, & pas aſſez longs pour épuiſer abſolument leur réſiſtance. Il ne ſuffira donc pas, pour concevoir une bande de l'atmoſphere, où ces conditions ſoient réunies, d'imaginer une hauteur où le refroidiſſement graduel de ces bandes opérera des gelées aſſez fortes; il faudra, de plus, y faire coïncider celle où l'atmoſphere, encore ſenſible à la ſucceſſion des ſaiſons, admet des dégels capables de fournir des eaux fluides à l'action de ces gelées. Cette bande ſera placée, à une élévation quelconque, entre la région où les dégels l'emportent ſur les gelées, & celle où les gelées ſont trop peu ſuſpendues pour ne pas être réputées éternelles.

L'air des couches ſupérieures de l'atmoſphere paroît ſi peu propre ou ſi peu diſpoſé à ſubir des changemens conſidérables de température, qu'il eſt difficile de ſuppoſer que cette bande, où des neiges peuvent ſe transformer en glaces permanentes, ait beaucoup d'épaiſſeur, indépendamment de la préſence des hauteurs terreſtres, & que ce ne ſoit pas ces appendices du globe qui étendent ſon influence, & prolongent, dans une région où le froid peut remplir une des conditions de la formation des glaces, l'aptitude à reſſentir l'effet des ſaiſons, qui remplit l'autre condition.

Conſidérée donc ſans égard à l'influence de ces hauteurs, cette couche doit être fort étroite, voiſine de la ſurface de la terre, de l'atmoſphere immédiate de laquelle il paroît qu'elle fait partie, parfaitement réguliere, enfin, & fondue imperceptiblement & uniformément dans les deux couches entre leſquelles elle eſt placée. Nous n'avons, au reſte, aucune donnée ſur ſa ſituation préciſe & ſur ſon étendue. Les diverſes hypotheſes employées pour expliquer le refroidiſſement graduel des couches de l'atmoſphere, ne ſuffiſent point pour donner la formule de ce décroiſſement; & quant aux obſervations faites ſur la pente des montagnes & à leur ſommet, elles fourniſſent des réſultats

que la préſence immédiate de la terre modifie d'une maniere trop accidentelle & trop indéterminée, pour que l'on en puiſſe déduire les degrés de ſenſibilité de l'air aux ſaiſons, eû égard au ſeul réfroidiſſement général ; & les faits déciſifs nous manqueront, ſans doute, juſqu'à ce que le vol de l'aëroſtat, mieux dirigé ou mieux employé, ait ſecondé l'obſervation de ces bandes de l'atmoſphere, où les monts ne vont point troubler le décroiſſement régulier de l'influence de la terre.

Conſidérée, au contraire, relativement aux monts ſur leſquels elle ſe rend ſenſible, cette couche doit être obſervée ſous des rapports bien différens. La préſence de leurs hauteurs a tout changé ou modifié. Se ſoumettant, à un point difficile à fixer, la température de la région où elles s'élevent, elles y alterent la régularité du réfroidiſſement ; elles y apportent des aſpects inégalement propres à en éprouver les effets, des ſaiſons plus diſtinctes, & qui en varient plus perceptiblement les conſéquences ; elles troublent, par des exhalaiſons, des abſorptions, des combinaiſons de fluides, l'obéiſſance preſque paſſive de l'air, au froid des régions ſupérieures. Il y a déſormais des expoſitions méridionales, où les rayons du ſoleil, trouvant des corps plus denſes, & diſpoſés à recevoir, conſerver, tranſ-

mettre ce mouvement, qui, imprimé à la chaleur latente, la transforme en chaleur ſenſible, ne ſouffrent point que les neiges s'y accumulent. Il y a un été, pendant la durée duquel cet aſtre, rencontrant, dans le vague de l'air indifférent à ſon pouvoir, des îles terreſtres plus ſenſibles à la longueur de ſa préſence & à l'effuſion directe de ſa lumiere, ſecondé, dans ſon action, par leur chaleur propre, par les fermentations, les diſſolutions, les productions de fluides, qui ont lieu dans leur atmoſphere partielle, opere des degels dans la région des gelées éternelles. Il y a enfin des réflexions locales de ſes rayons, entre des ſommets voiſins, des interceptions accidentelles entre quelques autres; il y a des lieux livrés à des cauſes irrégulieres de froid & de chaud; & les conſéquences générales de la hauteur ſe combinent ſi intimement avec les conſéquences particulieres du climat, de l'aſpect, des lieux, des accidens, que ce ſeroit uniquement dans la région la plus élevée, dans les couches de l'atmoſphere, où aucun dégel ſenſible ne pourroit être effectué par aucun concours de circonſtances, que des ſommets d'une élévation telle que nous n'en connoiſſons pas, porteroient des neiges indifférentes aux ardeurs du midi & à la ſucceſſion des ſaiſons.

Pour obſerver la Zone glaciale dans les montagnes, il faut donc écarter ce que les accidens y apportent d'irrégularité, chercher les pentes ſeptentrionales, ſouſtraire, de ſon étendue, les extenſions locales, & la réduire à ce qui eſt évidemment le produit de la température générale, déterminée par la hauteur des monts, combinée avec le climat où ils ſe trouvent.

Quant à ſa ſituation, on ne la cherchera point ailleurs que dans la région des neiges permanentes; car l'on comprend qu'il ne ſauroit ſe former des glaces éternelles, au-deſſous de ſa liſiere inférieure, puiſque cette liſiere eſt le lieu où les dégels commencent à l'emporter ſur la réſiſtance des neiges. C'eſt dans la partie des Andes qui correſpond à l'équateur, que l'on a obſervé, pour la premiere fois, cette liſiere inférieure; & quoique les ſavans, auxquels nous devons cette obſervation, ne paroiſſent point avoir été bien ſéveres à écarter, des faits généraux, le réſultat des accidens, & n'aient probablement pas ſongé à diſtinguer les uſurpations de la Zone froide, de ſon empire légitime, j'ai trouvé peu d'inconvénient à adopter ſans reſtriction la ſuppoſition que, dans ce lieu, ſes limites inférieures ſont élevées de deux mille quatre cens toiſes au-deſſus du niveau de la mer; car il eſt à préſumer que ces uſurpations

n'exiſtent point dans les Andes, puiſqu'il eſt certain qu'elles ont fort peu de glace, & que les glaces ſeules peuvent ſe prolonger & ſe maintenir dans une zone plus tempérée. D'ailleurs, en appliquant aux Alpes les conſéquences de cette ſuppoſition, elles m'ont paru s'accorder, juſqu'à un degré ſuffiſant de juſteſſe, avec les phénomenes que préſentent les glaces de ces monts. En effet, partant de cette donnée, & conſidérant que la latitude de 80 degrés paroît être celle où la région des neiges éternelles rencontre la ſurface de la terre, j'ai placé à onze cens toiſes environ, au-deſſus du niveau de la mer, le lieu où ſes limites inférieures coupent la hauteur des Alpes, & non-ſeulement j'y ai trouvé le terme inférieur de la région des neiges, mais encore le terme inférieur de la région où il ſe forme des glaces; car ayant conſidéré à part les glaces ſupérieures, celles qui ſont nées dans le lieu même où elles ſe trouvent, par le concours des deux circonſtances néceſſaires à leur formation, je les ai diſtinguées de ces glaciers qui deſcendent au-deſſous du lieu de leur naiſſance, & infeſtent des vallées où les neiges permanentes ne s'étendent jamais; qui ſont devenus étrangers à la Zone glaciale, autant qu'à la région des neiges; qui n'appartiennent à l'une & l'autre, que comme

des prolongemens accidentels; & qui n'étant pas nés où ils ſont, y ſubſiſtent moins qu'ils ne s'y renouvellent, par les renforts que leur envoient les amas ſupérieurs.

Les limites ſupérieures de cette région, où il ſe forme des glaces parfaites, n'ont point été obſervées au Pérou, puiſqu'on n'a pas même fait mention qu'il y en exiſtât; mais ces limites n'ont pu l'être nulle part, dans le ſtrict ſens de la définition. Il n'eſt point de hauteur connue, où la préſence de la terre ne porte ſon influence, où la génération des météores ne la favoriſe, où il ne ſe produiſe momentanément de la chaleur ſenſible, dans la recompoſition de l'eau de certains nuages. Bien loin que le ſommet des Andes, qui ne s'éleve que de huit cens toiſes dans la région des neiges permanentes, atteigne celle où les gelées ne ſont jamais ſuſpendues, le Mont-Blanc même, qui s'y éleve de 1350 toiſes, ne l'atteint pas. Une légere croûte de glace verniſſe la neige de ſa cîme; &, à 450 toiſes plus bas, un guide de M. de Sauſſure alloit chercher de l'eau dans une crévaſſe (1). Mais ſi l'on ne peut déterminer une

(1) Voyez dans le Journal de Paris, 31 août, 1er, 4 & 5 ſeptembre 1787, la relation du fameux voyage de M. de Sauſſure au ſommet du Mont-Blanc, dans les pre-

hauteur où les dégels ſoient tout-à-fait nuls, du moins on peut remarquer celle où les glaces ne ſont produites qu'en ſi petite quantité, qu'elles ceſſent abſolument de former des amas. C'eſt dans les Alpes qu'il eſt à propos de la chercher, puiſque de toutes les montagnes connues, elles ſont celles qui s'élevent le plus dans la région des neiges permanentes; &, en effet, elle y eſt très-obſervable, & je crois pouvoir la fixer à dix-huit cens toiſes, en ſorte que la largeur totale de la Zone des glaces y eſt de ſept cens toiſes, indépendamment des extenſions inférieures, particulieres à cette chaîne.

Ce feroit donc, ſi la hauteur relative des chaînes n'apportoit point de diverſité dans l'étendue de cette Zone, ce feroit entre douze cens & dix-neuf cens toiſes, que nous la devrions trouver, à une latitude plus méridionale de trois degrés & demi, en ſorte que les Pyrénées devroient être couvertes de glaces, depuis la hauteur de douze cens toiſes, juſqu'à leurs ſommets les plus élevés, & que de longues extenſions de cette maſſe glaciale devroient

---

miers jours du mois d'août de cette année; voyage ſur les conſéquences duquel tous ceux qui ſavent ce que la géologie doit déjà à ce ſavant, fondent tant d'eſpérances.

ſe prolonger dans les vallées inférieures. Mais ici, ſix cens toiſes d'infériorité vont tout changer.

En effet, s'il eſt vrai que la préſence des monts influe ſur la température des couches ſupérieures de l'atmoſphere, cette action eſt néceſſairement en raiſon des maſſes & des hauteurs; & tandis que la chaîne qui s'éleve le plus dans ces couches ſupérieures, recueille & accumule une quantité de neige proportionnelle à l'étendue plus grande de la ſurface qui la reçoit & la conſerve, l'action des dégels s'accroît comme cette étendue & comme l'influence des maſſes ſur la température de l'air ambiant. Or, dans les Alpes, il exiſte des ſommets qui s'élevent à treize cens toiſes au-deſſus de la liſiere inférieure des neiges permanentes; & les plus hauts monts des Pyrénées la dominent de ſix cens toiſes au plus. Dans les Alpes, donc, d'inépuiſables réſervoirs de neige, des dégels qui s'exercent ſur des ſuperficies immenſes, des maſſes d'eau conſidérables, livrées à l'action des gelées, des lavanges toujours prêtes à ſecourir ſubitement les amas inférieurs, qui céderoient à la température du lieu où ils ſont deſcendus, tout concourt à favoriſer, à maintenir les uſurpations de la région glaciale, ſur la région qui l'avoiſine, & de longs appendices de ſes glaces s'y ſoutiennent, en équilibre,

entre la chaleur qui les attaque, & les neiges qui les défendent. Dans les Pyrénées, au contraire, nulle uſurpation, nulle extenſion n'eſt poſſible. Les hauteurs ſont moins chargées de neiges; une chaleur plus active régne dans les profondeurs; l'influence du climat ſe rallie aux conſéquences de l'infériorité; & les modiques ſecours du réſervoir ſupérieur diſparoiſſent devant la température dévorante des vallées baſſes. Bien loin que la région des glaces puiſſe reculer ſes limites aux dépens de la région tempérée, celle-ci attaque, dans leur patrie même, celles que n'alimentent point les neiges les plus étendues de la chaîne; & comme le mont dont la cîme s'éleve de cinq à ſix cens toiſes au-deſſus de la région tempérée, ne ſauroit fournir à l'extenſion de ſes glaces vers les vallées inférieures, celui qui ne la domine que de deux cens toiſes, voit ſes glaces & ſes neiges même, abandonner leur propre domaine, & fuir ſon ſommet.

La partie ſupérieure de la zone où il peut ſe former des glaces, n'eſt pas moins ſoumiſe, dans les Pyrénées, aux conſéquences de l'infériorité des hauteurs. Les dégels ſont diminués dans la proportion des volumes, & leur briéveté n'eſt point compenſée par l'étendue des ſurfaces ſur leſquelles ils s'exercent. Une légere croûte de

glace tient donc, dans le haut de cette zone, la place qu'occuperoit un glacier, ſi la montagne avoit quelques cens toiſes d'élévation de plus; & la hauteur de ſept cens toiſes, que les glaciers occupent dans les Alpes, indépendamment de ſix à ſept cens toiſes d'extenſion, ſe réduit ici à trois cens toiſes au plus, dans les montagnes du premier ordre.

Il ſuit de ces obſervations, que, dans toute chaîne qui s'éleve à la région des neiges, les limites inférieures de la zone où ſe forment les glaces ſeront fixées par le climat, & coïncideront avec les limites inférieures des neiges permanentes; & que l'étendue que cette même zone pourra prendre, tant en gagnant ſur la haute région, qu'en uſurpant ſur la région tempérée, ſera proportionnelle à la quantité dont les ſommets s'élevent dans la région des neiges. Ainſi : *de la hauteur qu'atteint la crête d'une chaîne, de ſa latitude moyenne, & de l'étendue de ſa zone glaciale, deux choſes étant données, on en peut conclure la troiſieme.*

Dans une même chaîne, les différens monts qui la compoſent, ſuivent celles de ces loix qui ont la hauteur pour objet; en ſorte que, ſur chacun d'eux, la liſiere inférieure des neiges permanentes ſe retire vers le ſommet, à proportion que le ſommet s'abaiſſe, & que les deux

lisieres de la zone de glace se rapprochant l'une de l'autre, à mesure que le sommet s'abaisse & que la neige se retire, la glace disparoît long-temps avant que la neige ait disparu. Et quant à l'influence du climat, dont les diversités sont nulles ici, elle se trouve remplacée, dans la formule, par l'influence de la situation relativement aux monts du centre d'élévation de la chaîne, dans lesquels se trouvent rassemblées toutes les causes conservatrices du froid & productrices des glaces : hauteur des cîmes, volume des monts, étendue des surfaces, accumulation des neiges ; d'où il résulte que de deux monts pareils en élévation, le plus voisin de ce point central est comme plus élevé en latitude. Si donc on divise mentalement une chaine, dans quelque sens que ce soit, en bandes ou rangs paralleles, qui s'élevent par degrés jusqu'aux monts du centre, on comprend que : *dans une chaîne connue, si d'un mont donné l'on connoit deux de ces trois circonstances : sa hauteur, l'étendue de ses neiges ou de ses glaces, & la place qu'il occupe dans les rangs de la chaîne, la troisieme en est une conséquence nécessaire.*

Ainsi, & conformément à la premiere regle, les Alpes, dont les sommets s'élevent jusqu'à treize cens toises dans la région des neiges permanentes, fournissent de l'aliment à une zone

de glace de sept cens toises de largeur originaire, prolongée actuellement une fois autant au-dessous de ses limites inférieures, tandis que les Pyrénées, bien loin d'avoir de ces extensions, voient leur zone glaciale réduite à trois cens toises de hauteur. Ainsi, encore, c'est en vain que l'élévation des Andes surpasse, de près de huit cens toises, celle des Alpes, le plus haut de leurs monts, le *Chimboraço*, pénetre de la même quantité, au plus, dans la région des neiges : cette chaîne ne sauroit donc avoir, sous l'équateur, des glaciers qui excédent en étendue ceux des Pyrénées ; les prolongemens de ses frimats sont nuls ; & leur lisiere inférieure a pu être observée sans que des prolongemens accidentels en imposent sur sa véritable situation (1).

(1) Le Mont-Blanc est élevé d'environ 2450 toises, & domine ainsi de 1350 toises la région tempérée, puisque la lisiere inférieure des neiges permanentes, est placée, dans les Alpes, à 1100 toises. Le Chimboraço est élevé d'environ 3220 toises, mais la lisiere inférieure des neiges permanentes est placée, sous l'équateur, à 2400 toises, ainsi, il ne la domine que de 820 toises. Les Académiciens qui l'ont observée, ne nous parlent point de glaces qu'ils aient vues dans les Andes, ce qui suffit pour prouver la vérité de ma proposition, quant à leur peu d'étendue, & ce qui ne la contredit point, en ce qu'elle suppose

Ainſi, & conformément à la ſeconde regle, les glaciers du Mont-blanc & du *Schreckhorn* viennent défier le ſoleil qui mûrit les moiſſons, parce que ces monts ſont à la crête des Alpes; tandis que les glaciers du canton de Glarus, placés, relativement à cette crête, dans des monts du troiſieme rang, demeurent ſuſpendus à des hauteurs ſouvent inacceſſibles.

Ainſi, en prenant de même la crête des Pyrénées, pour lieu de comparaiſon des rangs de cette chaîne, & ſuppoſant les rangs paralleles à ſa direction, la Maladetta, la montagne d'Oo, le Mont perdu, Vignemale, qui forment cette crête, ont des glaces à douze cens toiſes d'élévation, quand le Pic du midi de Bigorre, moins élevé & placé ſur la liſiere de la chaine, n'a preſque point de neiges à quinze cens toiſes; quand le Pic du midi de Béarn, qui n'eſt pas plus haut, en conſerve parce qu'il eſt au premier rang; quand enfin le Canigou, ſenſiblement

---

qu'il y en a, puiſque des glaces qui n'excedent point en volume celles des Pyrénées, peuvent être dérobées à des obſervateurs qui ne les cherchent point, par différentes circonſtances aiſées à préſumer, & que leur volume même, peut être conſidérablement diminué par des cauſes particulieres à la chaine des Andes, qui eſt, comme l'on ſait, formée, en partie, de volcans actuellement brûlans.

moins élevé que l'un & l'autre, en conſerve auſſi, parce qu'il eſt au ſecond (1).

En voyant l'influence de l'infériorité des montagnes ſur l'étendue de la zone de glace ; en reconnoiſſant que celle-ci diminue avec plus de rapidité que celle-là n'augmente, & que ſi les Alpes s'abaiſſoient de ſix ou ſept cens toiſes, cette zone perdroit mille ou douze cens toiſes de hauteur ; en ſe rappelant enfin que les montagnes ſe détruiſent inceſſamment, doit-on craindre encore qu'un déluge de frimats nés dans la haute région, couvre un jour nos plaines, & que la mer de glace des Alpes faſſe le tour du globe, comme le fit l'ancien océan ?

La queſtion ſemble réſolue par cela ſeul, que les ſommets s'abaiſſent indubitablement, & que

---

(1) Il ſeroit ſuperflu que j'entraſſe dans le détail de la maniere dont on doit conſidérer & diviſer les chaines ſimples & compoſées, pour leur appliquer mes formules & leurs conſéquences. Quant à la théorie, ce que j'ai dit ſuffit pour donner une idée nette de la condition des neiges & des glaces, relativement aux hauteurs, aux latitudes & aux ſituations. Quant à la pratique, celui qui aime les montagnes & les connoît, ſaura bien, s'il eſt tranſporté, comme moi, au milieu d'une chaîne, qui lui eſt inconnue, dénué de tout inſtrument, tirer de mes propoſitions quelque équivalent à ce qui lui manque, &, peut-être même, y trouver telle reſſource que les inſtrumens ne lui fourniroient point.

cependant les glaces paroiſſent augmenter. On ne voit même nul motif d'eſpérer que cet ordre de choſes change, puiſqu'on doit préſumer, d'une part, que le tems des grands bouleverſemens étant paſſé, les hauteurs s'abaiſſeront déſormais avec moins de vîteſſe, &, de l'autre, que le froid qui cauſe l'augmentation des glaces, étant ſans ceſſe accru par leur augmentation même, ces glaces s'accumuleront dorénavant avec plus de promptitude. Bien loin même de s'étonner que l'abaiſſement des hauteurs ne mette point obſtacle à cet accroiſſement, on en trouvera la raiſon dans ce fait, que les monts qui ſont le plus chargés de neige & de glace, ſont préciſément ceux qui doivent s'abaiſſer le moins, puiſque, placés au centre des chaînes, & formés ordinairement de la roche primitive, ils ne ſe défendent pas moins contre les cauſes intérieures de deſtruction, par la ſolidité de leur ſubſtance, qu'ils ne ſe défendent contre les cauſes extérieures de dégradation, par l'épaiſſe couche de neiges qu'ils ont revetue.

Cependant l'examen des phénomenes ne tarde point à inſpirer le doute. On voit, dans les Alpes, les glaces ſupérieures envahir tout-à-coup une des vallées qui s'ouvrent devant elles, &, cette iſſue une fois occupée, s'arrêter à quelque point de la pente qu'elles pourroient parcourir

courir en entier. Dans ces extenſions, qui forment les glaciers les plus connus des voyageurs ; les parties ſupérieures marchent ſans ceſſe avec une vîteſſe conſidérable, & viennent ſucceſſivement ſe fondre dans le lieu où l'extenſion s'eſt arrêtée ; & la marche du glacier, tour-à-tour progreſſive & rétrograde, n'eſt plus qu'un mouvement d'oſcillation, dont il ne réſulte point d'accroiſſement ſenſible. Dès-lors, on croit appercevoir que les extenſions des glaces reconnoiſſent des bornes dans la température des vallées inférieures ; on voit, au moins, ſe rallentir extrêmement cette effrayante tendance, que, tout-à-l'heure, rien ne devoit réprimer ; & l'on preſſent que ſi la cauſe de l'accroiſſement des glaces n'eſt point croiſſante elle-même, il ſe pourroit que les extenſions des glaciers qui ſe mettent en équilibre avec ſes effets, ſoumiſſent la maſſe entiere à ce même équilibre, & ne puſſent jamais paſſer le terme que cette loi leur marqueroit. De nouvelles queſtions remplacent donc celle qui paroiſſoit réſolue ; & il s'agit de ſavoir comment opère la cauſe qui conſerve des neiges & des glaces au ſommet des Alpes & des Pyrénées.

Lorſque j'ai traité des glaces & des glaciers des Alpes, de leur formation, de leur marche, de l'extenſion des amas ſupérieurs, des oſcilla-

tions de leurs prolongemens, j'ai trouvé l'explication de toutes les circonſtances de ce grand phénomene dans un principe unique, dans l'effet continuellement répété de la cauſe quelconque, qui a conſervé, ſur les hauteurs, une partie des neiges du premier hiver, en dépit des chaleurs du premier été (1); car, dès-lors qu'il exiſte, au ſommet des monts, une telle proportion entre la quantité des neiges qui y tombent & la quantité qu'il s'en évapore & s'en diſſout, que les cauſes qui concourent à les en débarraſſer, ne peuvent l'emporter ſur celles qui conſpirent à les en ſurcharger, l'accroiſſement de la croûte glaciale eſt décidé par la répétition annuelle du même réſultat, & cet accroiſſement doit augmenter de vîteſſe, à meſure que l'accumulation des neiges & des glaces augmente le froid dans la région où elle a lieu. Si donc je n'ai point établi que cette ſimple répétition annuelle du même réſultat, eſt l'unique cauſe de l'accroiſſement ou de la multiplication des glaciers de la Suiſſe, au moins, j'ai prouvé qu'elle ſuffit pour opérer l'un & l'autre; & n'ayant eu alors qu'à déterminer comment l'amas de glaces s'étend, ſans égard à la queſtion, s'il s'étendra toujours, je n'ai pas eu beſoin d'examiner ſi cette cauſe,

(1) Coxe, vol. 2, pag. 112, au texte, & dans la note 13.

qui a conſervé une portion des neiges du premier hiver, en dépit des chaleurs du premier été, eſt, elle-même, ou n'eſt pas croiſſante comme ſes effets.

Si la terre a une chaleur communiquée, qu'elle perd inceſſamment, & ſi le froid des ſommets eſt occaſionné par la déperdition plus rapide du feu interne, à laquelle leur iſolement les expoſe, alors la terre ſe refroidit, & la cauſe de l'augmentation des glaces, eſt croiſſante. Mais comment devons-nous concevoir un refroidiſſement de cette eſpece ? Eſt-ce à la maniere d'un corps artificiellement échauffé, & qui ſe refroidit dans l'atmoſphère de la terre, que la terre elle-même peut ſe refroidir ? eſt-ce en partageant ſa chaleur avec les eſpaces qu'elle parcourt, qu'il lui eſt poſſible de la perdre, ſi la chaleur ſenſible eſt l'impreſſion que fait, dans un de ſes états, une matiere diſtincte, douée d'affinités, par conſéquent obéiſſante à l'attraction, & retenue autour de la terre par les loix de la peſanteur; ſi cette matiere, entrant comme compoſant dans toutes les ſubſtances du globe, mais ſur-tout compagne fidele de tous les fluides, étroitement unie à celui qui nourrit le feu & la vie, & ſouvent liée à la lumiere, à ce brillant élément qui ſemble à notre imagination l'intermédiaire entre la matiere & l'eſ-

prit, & qui ne dédaigne point de s'affocier à nos groffiers compofés, foumife de même à cette circulation, à ces métamorphofes, à cette fucceffion d'efclavage & de liberté, de mouvement & de repos, qui forme la condition de tous les compofans de la terre, elle fe dégage & fe combine fans ceffe, tantôt chaleur latente, tantôt chaleur fenfible, & paffant tour-à-tour de l'un de ces états à l'autre, fuivant les loix éternelles qui paroiffent maintenir en équilibre les fommes des deftructions & des recompofitions? Si donc c'eft un élément enchaîné dans le féjour des combinaifons & des diffolutions, de l'organifme & de la vie, étranger aux régions où ces modes & ces circonftances de l'être font étrangers; fi c'eft en raifon & de fon poids & de fes affinités, qu'il eft plus abondant & plus en mouvement à la furface de la terre, plus rare & plus en repos dans les couches fupérieures de l'atmofphère, & que les caufes nombreufes qui le dégagent & l'agitent, caufes dont les rayons du foleil font une, le rendent plus fenfible dans les plaines qu'au fommet des montagnes; fi, enfin, la chaleur qui réfide dans la croûte de la terre, eft le réfultat moyen des quantités de chaleur fenfible qui s'y dégagent dans les travaux de la nature, & fi elle ne peut en commercer qu'avec fon atmofphère qui ne peut pas

plus la perdre dans les espaces célestes, que s'y perdre elle-même ; si, en un mot, la chimie ne s'est pas liguée avec la physique expérimentale & spéculative, avec l'observation & le calcul, avec le poids & les mesures, pour nous abuser ; si, au moins, il est certain que *toutes les variations de chaleur, soit réelles, soit apparentes, qu'éprouve un systême de corps, en changeant d'état, se reproduisent en ordre inverse, lorsque le systême revient à son premier état* (1) ; & si, pour imaginer le refroidissement de la terre, il faut recourir à la supposition que nous sommes dans la période du *changement d'état* ; que les compositions l'emportent sur les décompositions ; que le nombre des phénomènes où il se produit de la chaleur, diminue ; que le nombre des composés où la chaleur devient inerte, augmente ; que les causes qui la dégagent & la mettent en mouvement, s'exercent sur de moindres quantités ?... Dans ce cas, bien qu'il soit possible, à quelques égards, de lier cette nouvelle maniere de considérer le refroidissement de la terre, au systême dont il est la base, au moins la comparaison établie entre un corps accidentellement échauffé, qui se refroidit

(1) Principe posé par MM. Lavoisier & de la Place. Elémens de Chimie de M. de Fourcroy, tom. 1, p. 123.

dans l'atmofphère de la terre, & la terre même, qui fe refroidit dans les efpaces qu'elle parcourt, ne peut plus fubfifter ; & les données que cette comparaifon fourniffoit, relativement à la gradation du refroidiffement, manquent au calcul. Or, de telles modifications apportées à l'hypothèfe ont, relativement à fon enfemble, de telles conféquences, que pour que nous tentions de rétablir la concordance entre elle & les vérités phyfiques, il faut que l'impoffibilité d'expliquer les faits propofés à fon appui, fans fon intervention, foit bien évidente & bien reconnue.

Il faut, dis-je, que l'état de la croûte de la terre attefte exclufivement la liquéfaction du globe & fa vitrification ; il faut que les os d'éléphans & de rhinocéros, trouvés dans les pays feptentrionaux, prouvent inconteftablement qu'ils y ont vécu, dans un temps où ces contrées jouiffoient d'une température plus chaude ; il faut enfin que l'extenfion des glaces des pôles & des montagnes, ne puiffe être expliquée que par une caufe croiffante de froid. Et fi une de ces preuves échappe à l'hypothèfe, bien que cette défection, ainfi que je l'ai obfervé ailleurs (1), ne fuffife point pour lui porter atteinte, il faut

(1) Coxe, vol. 2, p. 109, note 6.

que les preuves qui lui reſtent, redoublent de force & d'autorité. Mais l'état de la croûte du globe, bien loin d'être un témoin irréprochable de la fuſion du globe, eſt, pour les géologiſtes qui en ont le mieux obſervé la roche primitive, l'ouvage des eaux (1); mais l'exiſtence des os d'éléphans dans les contrées ſeptentrionales, paroît, à d'autres, être accompagnée de circonſtances qui les rangent dans le nombre des dépôts des eaux (2); & les explications propoſées à cet égard, fuſſent-elles inſuffiſantes, le ſont-elles moins que celles que l'on tireroit du refroidiſſement de la terre, ſi ce refroidiſſement demeure hypothétique ? & ne demeure-t-il pas hypothétique, ſi tous les faits relatifs à l'accroiſſement des glaces, ſont parfaitement expliqués par l'effet continuellement répété d'une cauſe uniforme de froid ?

Et certes ils ſont ſi parfaitement expliqués par cette cauſe, qu'elle ſeule les explique, & que le refroidiſſement de la terre, dont ils devoient être la preuve, ne les explique pas. C'eſt l'extenſion, non des glaces, mais des neiges, c'eſt l'abaiſſement de cette ligne qui

(1) La formation du granit, expliquée par M. de Sauſſure.

(2) M. de Luc, 5e volume, 2e partie.

marque, ſur toutes les montagnes de la terre, le lieu où commence l'empire du froid, c'eſt l'accroiſſement de ces glaciers inférieurs qui nous ſemblent ſtationaires, qu'il falloit à cette hypotheſe, qu'elle devoit appeller en témoignage, qu'elle expliquoit ſeule; & ſi la Zone des neiges permanentes, ſans ceſſe confondue avec la Zone des glaces, ſi les uſurpations de ces dernieres, ſans ceſſe confondues avec leur domaine légitime, n'avoient pas été une ſource inépuiſable d'équivoque; ſi l'illuſtre auteur qui conçut ce grand ſyſtême d'explication, avoit été informé du véritable état des phénomenes; jamais il n'auroit cru le refroidiſſement de la terre capable d'expliquer des extenſions de glace, que l'extenſion des neiges n'accompagne pas (1).

---

(1) Je ne touche qu'en tremblant à l'œuvre du génie, & ce n'eſt pas le moindre ſacrifice que j'aye jamais fait, à ce que je crois la vérité, que d'oppoſer mes opinions aux opinions du grand homme, par qui, tous tant que nous ſommes, nous raiſonnons bien ou mal, d'hiſtoire naturelle & de géologie. Mais c'eſt à M. de Buffon, voyageant lui-même dans les glaciers, que j'en appelle de M. de Buffon, les jugeant ſur les relations d'autrui; & ſi quelque choſe m'enhardit, c'eſt de lui avoir oui dire, que la maniere dont j'avois préſenté, dans mes Obſervations ſur les glaciers des Alpes, ce grand phénomene, avoit apporté du changement dans la maniere dont il les conſidéroit auparavant.

Non, les glaciers ne ſont point, pour les êtres vivans, un ſigne de deſtruction; & l'obſervateur attentif n'y voit que le moyen de la nature, pour ſoumettre les neiges amoncelées ſur les ſommets, à des pertes qui compenſent leur accroiſſement. Dans les ſombres précipices des monts, & ſur leurs pentes élevées, au centre de ces chaînes dont l'intérieur ne communique par aucun de ſes points avec les régions de la terre & les couches de l'atmoſphere, où prévaut l'influence du printems & de l'été, les ſiecles avoient accumulé les monumens des victoires de l'hiver. Rien ne put s'oppoſer à cet entaſſement des neiges, tant que les monts limitrophes des vallées inférieures, les continrent dans ces lieux où elles n'étoient ſoumiſes à aucune des pertes qu'une température plus douce leur fait éprouver. Mais à peine elles atteignirent une ouverture, qu'elles s'y précipiterent à grands flots, prirent la forme de glace, en entrant dans la région des dégels, & vinrent ſe réſoudre en eau, dans celle des complettes diſſolutions. Dans celle-ci, on voit un terme d'extenſion que pluſieurs glaciers paroiſſent avoir atteint, un terme *vers lequel tous les autres glaciers doivent tendre avec plus ou moins de célérité, plus ou moins de ſuc-*

cès (1), un lieu où l'équilibre, qui s'établit entre les accroiſſemens & les pertes, poſe, aux uſurpations de chacun des glaciers en particulier, des bornes que l'on ne ſauroit concevoir qu'il franchiſſe.

Ce fut donc au moment où les neiges accumulées commencerent à communiquer avec la région tempérée, que la période de leur accroiſſement finit, & que la naiſſance des glaciers à marche progreſſive, ouvrit la période où elles commencerent à décroître, en commençant à s'étendre; période, au terme de laquelle on conçoit un tems où les cauſes de diminution parviendront à balancer toutes celles d'augmentation, où le retour périodique des années de température pareille, fermera le cycle de toutes les variations, avec celui de toutes les combinaiſons poſſibles de froid & de chaud.

Et qu'y a-t-il de plus propre à rapprocher le moment de l'équilibre, que l'abaiſſement des hauteurs? Agiſſant tantôt directement, tantôt indirectement, cet abaiſſement, qui ſembloit ne rien pouvoir contre l'extenſion future des glaces, peut tout quand même il ne peut que multiplier les iſſues. Dans les Pyrénées, ce

(1) Principe poſé dans mes Obſervations ſur les glaciers des Alpes. Coxe, tom. 2, p. 112.

n'eſt point par des moyens obliques qu'il s'oppoſe à leurs uſurpations. Les glaces y ſont iſolées; la face ſeptentrionale de ces monts eſt chargée ſeule, de neiges permanentes; en vain ce revêtement s'oppoſe à la dégradation des ſommets; les pentes méridionales ſont nues & eſcarpées; leurs rochers ſe minent par le pied; leur chûte enlevera tôt ou tard aux glaces, & leurs réſervoirs ſupérieurs & tous leurs accroiſſements; & peu de ces amas ſont deſtinés à parvenir à l'équilibre, par la voie détournée des glaciers progreſſifs.

Dans les Alpes, la marche de la nature eſt plus détournée, mais elle n'en eſt pas moins ſûre, & l'abaiſſement des hauteurs n'entre pas moins dans le nombre de ſes moyens. On a vu comment cette mer de neiges & de glaces, qui environne & iſole les ſommets, qui s'accroît dans une rapide proportion, & ſemble devoir engloutir tout ce qui s'oppoſe à ſon extenſion, peut cependant reconnoître, dans chacune de ſes parties, des bornes qu'elle ne ſauroit franchir, puiſque chaque iſſue qui ſe préſente, arrête le gonflement dans toute l'étendue qui lui répond, & que cette portion de l'amas étant alors réduite à lutter, à forces égales, avec la température des vallées dont elle a trouvé la route, toutes les chances du combat varient à peine de quel-

ques toifes, le lieu où le glacier rend à leur fluidité les eaux que le froid des régions fupérieures avoit long-tems enchaînées. Que craindrions-nous donc encore ? L'enceinte de la mer de glace ne s'ouvre-t-elle pas de toutes parts? Ne s'écroulent-ils pas de tous côtés, ces rochers dont la réfiftance accroiffoit, tous les jours, le danger d'un débordement que la région tempérée peut feule arrêter & circonfcrire? Ils ont trop combattu; c'eft au gonflement de la mer de glace, refferrée dans un cercle trop étroit, qu'il faut s'en prendre de la perte des hautes vallées qui fe trouvent actuellement fur fa route. Elles doivent toutes fournir de nouvelles iffues à de nouvelles extenfions. Il faut que de nouveaux glaciers s'en emparent; deftinés à épuifer chacun une portion de ce déluge, ce n'eft qu'en l'étendant qu'ils peuvent borner fon empire. Mais le jour approche où les iffues, libres de toutes parts, abforberont fi promptement cet amas qui fut l'ouvrage des fiecles, que les accroiffemens annuels ne fuffiront plus aux canaux qui les épuiferont; que la perte des vallées qui doivent être facrifiées à la sûreté des plaines, fera compenfée par le dégorgement de celles que les feules conféquences de l'engorgement avoient enlevées à la végétation; & que ceux des glaciers inférieurs qui augmentent

encore, parce qu'il faut que l'iſſue qu'ils offrent à la mer de glace ſupplée aux iſſues qui ſont à ouvrir, ſe retireront ſenſiblement vers les hauteurs dont ils ſont deſcendus. Dès-lors la mer de glace eſt fixée. Tout ce qu'elle peut couvrir eſt couvert. Envain le monde s'ouvre devant elle; où ſont les nouvelles cauſes d'accroiſſement qui fourniront à de nouvelles extenſions? Pas un lieu où rien réſiſte. Nul amoncellement poſſible, que celui qui réſulte uniquement du défaut de fluidité. Elle ſe gonfle juſqu'à ce point, d'où il faut qu'elle commence à couler; ſa lave s'ébranle, ſe traîne ſur les pentes: & les glaciers avancent quelques pas. Elle eſt dégorgée: & les glaciers reculent autant qu'ils avoient avancé. Ainſi, elle imprime à tous ſes bords ce mouvement d'oſcillation, ce flux & ce reflux que l'habitant des Alpes obſerve déjà ſuperſtitieuſement, au pied de ces glaciers inférieurs, qui ont atteint le terme de leur extenſion; & la sûreté de tout ce qui environne alors cette mer, réſulte de n'avoir plus d'obſtacles à lui oppoſer. Que ſes flots glacés roulent vers toutes les ouvertures.... Vaine menace! C'eſt le torrent qui ſe précipite du haut des monts ſur une profonde vallée... & ſe diſſipe en vapeurs. Un tapis de fleurs marque, à la mer de glace, un rivage qu'elle ne

franchira point. La moiſſon du laboureur flotte en sûreté ſur ſes bords ; & la cabane du berger ne redoutera plus ſon voiſinage. Les fureurs de l'océan ne ſont pas mieux contenues, par des rives doucement inclinées & qui ſemblent ne lui oppoſer aucune réſiſtance, quand ſes vagues, qui ébranlent les rochers les plus fermes, & qui ballottent, comme le léger canot du ſauvage, le vaiſſeau chargé d'une légion entourée de ſes batteries & de ſes remparts, viennent mourir ſur un ſable mobile où elles ébranlent à peine la frêle coquille qu'elles ont apportée.

Telle eſt la puiſſance de l'équilibre. Telle eſt cette force qui ne ſe fait jamais ſentir, & qui eſt invincible ; que le moindre choc fait chanceler, & que rien ne peut dompter ; qui ſoutient le monde & qui maintiendra ſes formes, quand les bouleverſemens auront ceſſé ; quand les combats auront tout mis à ſa place ; quand les glaces auront fait la paix avec la végétation, les montagnes avec leurs vallées, les rivieres avec les plaines, les mers avec leurs rivages ; quand les pouvoirs ſeront balancés, les domaines circonſcrits, les tendances réglées, les limites poſées. . . Admirable fin de la nature ! harmonie des élémens ! que la conſidération des tems où ta loi doit régner, nous conſole, quand nous voyons, ſur la terre, les forces mal d'accord,

rendre la foible humanité victime de leurs querelles ! Qu'elle nous console, puisque ces combats doivent cesser, puisque l'homme doit jouir enfin du calme de sa demeure ! Heureux tems ! si lui même n'est pas soumis à l'ordre plus tard que la terre ; s'il a marché d'un pas égal avec elle ; si les peuples, perfectionnés de même, se sont enfin rangés dans l'ordre de leur valeur, en renonçant au fol espoir de se ranger dans l'ordre de leurs prétentions ; si, dans le cours de leurs funestes conflicts, ils ont appris que les secousses qui agitent leur habitation, que ces bouleversemens préparés par de sourdes causes de destruction, que ces orages nés d'un calme trompeur, ont des suites moins déplorables que leurs guerres féroces & leurs perfides traités ; si les sociétés, gouvernées par les loix de l'harmonie & de l'équité, voient les extrêmes de la hauteur & de l'abaissement rapprochés par la juste proportion des degrés intermédiaires ; si ce qui est élevé, ne domine plus que pour donner au bien ce mouvement doux, que le cours des eaux doit à des pentes régulieres ; si les chefs des états, si ces êtres privilégiés qui recueillent les tributs de la terre, comme les monts en condensent les vapeurs, ne la dévastent jamais avec ce qui dût être la source de sa fertilité ; si leur front n'a plus d'orages,

leur approche plus de précipices ! . . & pourquoi me refuser cette espérance ? La terre & l'homme ne furent-ils pas faits l'un pour l'autre? Tout ne dut-il pas être violent & démesuré dans le premier âge de tous deux ? Et comment la nature, qui ne cesse de tendre à l'harmonie, oublieroit-elle de préparer, avec les beaux jours de la terre, des hommes dignes de respirer un air plus pur, de cultiver des champs plus fertiles, & d'associer le spectacle de la sagesse & du bonheur à celui de l'universelle paix (1) ?

---

(1) Lorsque j'écrivis mes Observations sur les glaciers des Alpes, je ne connoissois que par la voie des Journaux, les lettres de M. de Luc sur la terre & sur l'homme; &, sur la foi d'un Journal, j'exposai mal son opinion, relativement au froid qui regne sur les hautes montagnes. On juge donc que ce n'est pas sans plaisir, qu'après avoir établi alors que l'extension des glaciers, vers des vallées tempérées, ne prouvoit point le refroidissement de la terre (Tom. 2, pag. 108), & que ces rameaux étoient à-peu-près immobiles, parce qu'ils étoient parvenus au terme où tendent tous les glaciers supérieurs, dont l'accroissement est indubitable (p. 112); on conçoit, dis-je, que ce n'est pas sans plaisir que je me suis vu appuyé de l'autorité de cet observateur. Je voudrois bien m'en appuyer encore, lorsque j'établis qu'à moins que la terre ne se refroidisse, ce qui ne résulte pas des faits, il faut que l'extension des glaciers reconnoisse un terme que l'on peut déjà présager; mais je ne trouve point que

CHAPITRE XV.

Les Pyrénées considérées, relativement aux Alpes, dans leur accessibilité & dans l'influence de leurs hauteurs sur la vie végétale & la vie animale.

JE viens de considérer les Pyrénées & les Alpes, dans les conséquences les plus apparentes de la différence des hauteurs & des climats. Cette différence, comme l'on verra, n'est point

ce savant ait articulé cette proposition, quoique je la voie découler de tous ses principes sur la conservation des montagnes, la perfection future des formes de la terre, &c. & qu'il lui fournisse sur-tout de solides bases, 1°. dans cette considération que les glaciers sont autant de canaux qui épuisent l'amas supérieur, & 2°. que la cause du froid des montagnes est une donnée que rien n'indique croissante; & en effet, à ce dernier égard, je réparerai l'erreur que j'ai commise, lorsque j'exposai son opinion sur le froid des montagnes (vol. 2 p. 103 & 104, & not. 5), en renvoyant à son ouvrage même, à ses *Lettres physiques & morales sur la terre & sur l'homme, tom. 5, part. 2, pag. 529 & suiv.* où l'on verra qu'avant les étonnantes découvertes de la Chimie moderne, il a cru que *les rayons du soleil ne sont point chauds, & qu'ils ne sont cause de la chaleur, que par le pouvoir de mettre*

ſtérile en conſidérations. Elle influe directement ſur leur acceſſibilité reſpective, & paroît modifier de même, l'état particulier où ſe trouvent la vie végétale & la vie animale ſur les hauteurs du globe.

Quiconque a obſervé ce que l'on emploie de tems à gravir les montagnes du centre des Alpes, ne ſauroit reconnoître ſans ſurpriſe la facilité que l'on trouve dans les Pyrénées, à parvenir à une élévation conſidérable. On m'a vu, dans l'eſpace d'une journée, monter de l'hoſpice de Bagnères au ſommet de la Maladetta, & deſcendre à l'hermitage d'Artigue Telline. Les autres courſes que j'ai faites dans la partie la plus élevée de ces monts, ne ſont pas des

---

en action une cauſe réſidente dans notre globe & ſon atmoſphere, qui eſt ainſi la cauſe immédiate de la chaleur, & qu'il s'eſt déclaré pour un fluide calorifique élaſtique & peſant, par conſéquent plus condenſé à la ſurface de la terre, & plus rare dans les couches ſupérieures de l'atmoſphere.

Quant à ſon opinion ſur la régularité des formes futures, la conſervation des montagnes, & en un mot, ce que les travaux de la nature indiquent du bien qu'elle veut aux générations *à venir*, j'ai eu trop de plaiſir à y appliquer ce que j'ai vu dans les Alpes & dans les Pyrénées, pour ne pas citer comme un tréſor d'obſervations & de faits, la 4e partie, tom. 2e du même ouvrage.

exemples moins remarquables du peu de tems que l'on emploie à en atteindre la cîme ; & bien que des marcheurs moins exercés entreprissent probablement sans succès des voyages de cette espèce, il n'en est pas moins vrai que je n'aurois pu réussir, dans les Alpes, à parvenir aussi promptement à des hauteurs égales ; & pour ne citer que des montagnes bien connues, j'observerai que le Canigou & le Pic du midi de Bigorre sont si accessibles, que, dans un jour, les personnes les moins capables de supporter les fatigues des montagnes, atteignent leur sommet & en descendent, tandis que le Buet, élevé seulement de soixante toises de plus que ce dernier, a été long-tems, dans les Alpes, la plus grande hauteur à laquelle soient parvenus des observateurs enflammés de l'amour des sciences.

L'âpreté des rochers n'entre pour rien dans cette différence ; car ceux des Pyrénées ne sont assurément pas moins escarpés que ceux des Alpes ; &, toutes choses égales d'ailleurs, on en trouve d'autant plus à gravir, que les neiges, moins étendues, livrent plus de surfaces à la dégradation que causent, dans les roches les plus dures, le contact de l'air & les injures du tems. Mais les rochers sont le théâtre où l'agilité du montagnard aime à s'exercer.

Quand la tête eſt bonne, la marche y eſt affermie par les aſpérités dont ils ſont hériſſés. La ſituation redreſſée des couches des hautes montagnes, y diſpoſe preſque toujours des rampes de degrés, étroits, ſans doute, mais ſi multipliés & tellement étagés, que l'œil a toujours le choix, le pied toujours un ſoutien, la main toujours un appui.

Je l'aï dit : la raiſon de l'acceſſibilité comparative des Pyrénées, eſt toute entiere dans le peu d'étendue de leurs amas de neiges & de glaces. Les neiges de ces monts participent bien à la perfidie de celles des Alpes. Tantôt dures & gliſſantes, tantôt molles & promptes à s'effondrer, tantôt légeres & s'éboulant au gré des pentes & du vent, cachant quelquefois, ſous des ſurfaces trompeuſes, le piege de leurs crévaſſes, elles ont des dangers réels pour le voyageur. Mais le péril diminue ici comme les eſpaces & comme le tems employé à les parcourir. Quant aux glaces, toutes ſemblables aux glaces ſupérieures des Alpes, elles n'y prennent jamais la forme des glaciers hériſſés, fendus, que l'on trouve dans les vallées inférieures, & ne ſont dangereuſes qu'en proportion de leur inclinaiſon. Ordinairement même, elles ſont évitables, & toujours, les crampons aux pieds, & la hache à la main, on peut s'y frayer

un paſſage. Combien les glaces des Alpes oppoſent des obſtacles plus difficiles à ſurmonter! Non-ſeulement, en ſe prolongeant à une diſtance conſidérable de leur région natale, elles s'emparent de toutes les avenues des monts, & défendent de plus loin l'approche des ſommités; mais la fureur des torrens qui en naiſſent, ravage, à un point inconcevable, les lieux où elles ne ſauroient deſcendre. A peine on eſt élevé de cinq ou ſix cens toiſes au-deſſus du niveau de la mer, que les déſerts & les dangers commencent. Et dût-on compter pour rien ce que l'étendue de ces déſerts ajoute au nombre de ces dangers, les glaciers ſeuls, hériſſés en tout ſens, crevaſſés de même, & ſe reproduiſant par-tout, forment un danger à part, inconnu dans les Pyrénées. Il faut ſonder pas à pas ſa route, éviter, ſe détourner; il faut ſe traîner lentement ſur des pentes, que, dans les Pyrénées, on peut rapidement parcourir (1).

(1) Je ne citerai point mes propres voyages dans les Alpes, quand j'ai ſous les yeux celui de M. de Sauſſure au Mont-blanc, voyage qui efface tous ceux que l'on a faits juſqu'ici dans les montagnes, par les conſéquences qu'il doit avoir pour l'hiſtoire de la terre. On voit ce ſavant, le ſecond jour, mettre trois heures à faire un quart de lieue, à cauſe du paſſage difficile du glacier de la côte. *Journal de Paris*, 31 *Août* 1787.

Il me suffit de savoir que les Andes ne sauroient avoir, sous l'équateur, des glaciers de quelque volume, pour comprendre comment, à quinze cens toises au-dessus du niveau de la mer, on y trouve une ville & de riches campagnes. Si leurs sommets ne sont pas moins accessibles que ceux des Pyrénées, c'est qu'à l'égard de la région des neiges permanentes, ils se trouvent dans la même condition ; & tant d'autres causes dépendantes de cette seule cause, ou étroitement liées avec elle, concourent à conserver, dans un état florissant, des vallées qui se trouvent à neuf cens toises au-dessous de la ligne inférieure des neiges permanentes, qu'avoir recours, pour expliquer cet état, à la supposition qu'elles sont sorties du fond des eaux, plus tard que celles des Alpes, c'est, il me semble, mettre bien gratuitement l'océan dans des positions bien extraordinaires (1).

On conçoit que la condition du chasseur d'isard est bien moins fâcheuse que celle du chasseur de chamois ; & je n'ai point oui dire que dans les Pyrénées la passion de cette périlleuse

(1) La ville de Quito est située dans une belle & fertile vallée des Andes, à 1500 toises au-dessus du niveau de la mer, & à 1700 au-dessous du sommet de Chimboraço, qui a 3220 toises, & s'éleve de 820 dans la région des neiges.

chaſſe eût ſes victimes. De même que les approches des monts ſont moins difficiles, les hauteurs moins conſidérables, les neiges moins étendues; de même, les froids de la nuit ſont moins rigoureux, les ouragans moins longs, les brouillards moins opiniâtres; &, dans le cas où le chaſſeur eſt ſurpris par le mauvais tems, combien de dangers & de fatigues lui ſont épargnés par cela ſeul, que les déſerts ſont plus bornés & les habitations plus voiſines? D'ailleurs, je ne crois pas que l'iſard ſoit capable d'autant de réſiſtance que le chamois. Senſiblement plus foible, il aime moins les rochers eſcarpés; il s'éleve plus rarement dans les neiges ſupérieures; &, ſans doute, il participe à ce manque de courage qui me paroît caractériſer lès animaux des Pyrénées, quand je les compare à ceux des Alpes.

Par une biſarrerie ſinguliere, au reſte, ſi les Alpes ont plus de dangers pour celui qui les parcourt, les Pyrénées oppoſent plus d'obſtacles à celui qui ne fait que les traverſer. Auſſi-tôt que l'on s'éloigne des deux mers, on trouve la chaîne fermée; car à peine oſe-t-on qualifier de paſſages, des ſentiers mal tracés, où l'homme n'a rien fait pour mettre à profit les indications de la nature. L'inſouciance des deux peuples, ſur ces communications intermédiaires, fait le plus ſingulier contraſte avec la perſévérance

qu'ont montré les habitans des Alpes, quand il s'eſt agi d'ouvrir, en dépit de la nature elle-même, celles qui facilitent leur commerce intérieur & extérieur. Ainſi, le montagnard des Pyrénées, plein de feu, d'activité & de génie, mais accoutumé, par les longues inimitiés qui ont régné entre les deux royaumes, à ne déployer que dans l'art de nuire à ſes voiſins, le courage & l'adreſſe dont il eſt doué, n'a vu, dans ſes monts, que des défilés & des remparts, & n'en a pu prendre encore, après ſoixante-dix ans de paix, une idée différente; quand celui des Alpes, ſoumettant les ſiens à la communication fraternelle de peuples qu'un même intérêt anime, a voulu qu'ils cèdent, comme les tyrans, à l'alliance que contractoient des hommes libres (1).

(1) Le beſoin ne crée rien, quoi qu'on en diſe; & c'eſt celui dont la ſituation eſt bonne, qui tend le plus fortement vers une ſituation meilleure. Les Pyrénées n'auroient pas encore un chemin que l'on pût citer, ſi l'adminiſtration n'étoit venue, malgré leurs habitans, à leur ſecours. On doit mettre au premier rang des intendans, qui ſe ſont occupés de l'important objet des communications, M. de la Bauve & M. d'Etigny. Le chemin de Pierrefitte à Luz eſt du premier. Le ſecond s'eſt diſtingué bien plus encore, & il eſt peu de parties de la Bigorre & du Béarn, où il n'ait porté une main créatrice. Mais, pour tout ami des hommes, quel autre objet ſeroient ces ouvrages, s'ils étoient dus à la force intrinſeque, & à la

Mais, de la conſidération des divers degrés d'acceſſibilité de ces monts, paſſons à celle de l'influence qu'exerce, ſur la vie végétale & ſur la vie animale, cette hauteur où une autre atmoſphère les environne, où elles doivent éprouver, ſelon leur aptitude à en reſſentir les effets, ceux de ſa raréfaction, de ſon refroidiſſement, & de la diverſité des combinaiſons de ſes parties conſtituantes.

On a obſervé, il y a long-tems, que les montagnes, priſes de la baſe au ſommet, préſentoient une diſpoſition de la végétation, pareille à celle que montre la ſurface de la terre, priſe du lieu où ſont ſituées ces montagnes juſqu'au pôle; que les arbres ne paſſoient point la partie moyenne de cette échelle; que, plus haut, il n'y avoit que des arbuſtes; & que les mouſſes occupoient les deux extrêmes: car elles ſeules peuvent vivre dans l'éternel été de la zone torride & l'éternel hiver des contrées polaires.

S'il en eſt ainſi, j'en dois conclure que la région des neiges permanentes, repréſentant, pour chaque montagne, cette latitude voiſine du pôle, où la chaleur de l'été s'épuiſe à convertir des neiges en glaces, le terme ſupérieur

---

propre volonté des peuples pour leſquels ils ont été faits!

de l'échelle de la végétation ſe trouve, par tout, non à une hauteur fixe au-deſſus du niveau de la mer, mais à une hauteur déterminée au-deſſous de la région des neiges.

Mais, comme les degrés de cette échelle ſont accompagnés, dans les monts, du raccourciſſement de la colonne d'air, & ſur la ſurface de la terre, des progrès de l'obliquité des rayons du ſoleil, on ne ſauroit diſconvenir qu'il n'entre, dans la comparaiſon que je viens d'expoſer, des différences qui doivent la réduire à la valeur d'une ſimple reſſemblance, à moins que ce raccourciſſement de la colonne d'air & cette obliquité des rayons du ſoleil n'aient nulle influence ſur les réſultats; ce qui peut bien être à l'égard de la matiere morte, qui obéit moins perceptiblement à certaines impreſſions; mais ce qui ne ſauroit être ſuppoſé relativement à la végétation, que ſon organiſme rend plus capable d'éprouver la puiſſance des données de la nature; & encore moins relativement aux animaux qui ont des ſens pour la ſaiſir dans un plus grand nombre de ſes parties.

Cependant, en ce qui concerne les végétaux, on ne ſauroit diſconvenir que l'influence de la rareté de l'air ne ſoit, à leur égard, fort petite; puiſque ſi, réguliérement parlant, & ſans s'arrêter aux exceptions, la végétation ceſſe

vers onze cens toiſes, dans la partie centrale des Alpes, &, dans la partie correſpondante des Pyrénées, à une hauteur à-peu-près pareille, elle ne ceſſe, dans les Andes, qu'à 2300 toiſes, élévation où l'on y trouve encore des bruyeres. Or, bien que l'on pourroit obſerver que, dans ces monts, les arbriſſeaux ne ſe montrent qu'à 450 toiſes au-deſſous des neiges permanentes, & que, dans les Alpes ainſi que dans les Pyrénées, on les trouve déjà vers 300 toiſes au-deſſous de ce terme de la végétation, & qu'il ſembleroit que la diminution de denſité de l'air pourroit être, dans le premier cas, la cauſe de l'abaiſſement de la zone des arbriſſeaux, relativement à la région des neiges; cette différence peut provenir de tant de cauſes incidentes, elle eſt ſur-tout ſi dépendante du lieu où ſe fait l'obſervation, que l'on eſt ſuffiſamment autoriſé à tirer des faits la conſéquence générale, que *la diſpoſition des végétaux, ſur le penchant des montagnes, obéit principalement à la température de leurs différentes zones.*

Ne nous en étonnons point. Les végétaux ſont enfans des ſaiſons. Ils doivent accompagner la terre, à toutes les hauteurs où elle en porte l'empire. Ils ne doivent ceſſer d'exiſter qu'à celle où l'influence des montagnes, prête à expirer dans la froide impaſſibilité des régions ſupé-

rieures, n'obtient plus, ſur les neiges qu'elles y recueillent, d'autre victoire que de leur faire ſubir des dégels qui les transforment en glace. Si la raréfaction graduelle de l'atmoſphère agit ſur eux, ce ſera probablement dans la diſtribution des eſpeces, & en cela même il ſera difficile de déterminer la part qu'elle y prend, abſtraction faite des ſaiſons & de la nature du ſol. Abandonnons donc des circonſtances acceſſoires, qui n'influent pas diſtinctement ſur les phénomènes généraux ; & de même que nous avons vu tout ce que la zone glaciale préſente de faits principaux, dans la conſidération unique de la hauteur où la température de la terre céde à celle des eſpaces qu'elle parcourt, nous trouverons, dans cette unique conſidération, tout ce que la zone végétale préſente de faits relatifs à la hauteur des monts.

Ainſi, nous verrons la végétation porter le dernier degré de ſon échelle, aux limites inférieures de la zone de glace. Mépriſant les accroiſſemens accidentels de cette zone, qui ſe prolongent eux-mêmes au mépris des ſaiſons, elle s'élevera dans les Alpes, entre les glaciers inférieurs, juſqu'à ſon empire légitime, & ne perdra point, en préſence de ces glaciers, un ſeul de ſes échelons. Plus hardie encore ſur la liſiere des chaînes, elle s'emparera, ſans con-

ſidération de l'élévation relative au niveau de la mer, de toutes les ſurfaces que les cauſes locales de chaud ont ſouſtraites à la domination des frimats éternels. Et, pour déterminer les limites reſpectives de ces deux empires rivaux, il faut faire abſtraction, à la crête & au nord, des uſurpations de l'un : à la liſiere & au midi, des uſurpations de l'autre.

En quelque lieu, au reſte, que ſe faſſe leur rencontre, un eſpace aride, théâtre de la guerre de l'hiver & de l'été, des fleurs & des frimats, que les neiges couvrent trop long-temps pour que la végétation puiſſe s'y établir, où le chaud a encore aſſez de puiſſance pour régner quelques inſtans, préſente une terre neutre aux combats de deux puiſſances dont l'inimitié eſt implacable.

Immédiatement au-deſſous, & à la ſuite des mouſſes, un certain nombre de plantes parfaites, d'un caractère particulier, farouches, ſi l'on peut s'exprimer ainſi, & volontaires, qui ne ſe plaiſent que ſur les hauteurs, qu'aucun traitement ne peut apprivoiſer, qu'aucun ſoin ne peut naturaliſer ailleurs, forment l'avant-garde de la végétation. On les nomme *Alpeſtres*, parce qu'elles ſont en force ſur les hautes Alpes, & que les hautes Alpes ont donné leur nom à toutes les hauteurs qui leur reſſemblent. Par-

tout, elles se présentent les premieres aux insultes des frimats. Les neiges mêmes qui subsistent les deux tiers de l'année, ne les effraient pas. Elles sortent toutes fleuries des frimats que le mois de juin fait disparoître. Elles profitent de tous les accidens des lieux & des saisons. D'elles procèdent toutes les entreprises de la végétation sur la zone glaciale. C'est dans leur famille qu'il faut ranger le *Carnillet moussier*, que j'ai vu au sommet du Pic du midi, & que M. de Saussure a trouvé sur la pente du Mont-blanc, à 1780 toises de hauteur absolue. C'est dans la même division qu'il faut placer la charmante Gentiane, que j'ai rencontrée au centre méme des Pyrénées, à la plus grande hauteur où je sois monté : cette *Gentiane dentée*, qui n'a besoin que de quelques jours sereins, entre la fuite des neiges & leur retour, pour ouvrir sa jolie fleur dont la couleur est l'azur foncé du ciel qui la voit épanouir. Dans ces lieux, où la végétation devroit expirer, ces plantes ont profité de quelques climats particuliers qui interrompent la succession des climats généraux, & dont la température est moins réglée par la situation relative, que par des causes accidentelles de chaud. Là, ces fleurs solitaires, séparées de nos prés par tant de déserts, & de nos étés par tant de frimats, ne sont pas pour cela hors

de la portée du papillon. Cette fragile créature, cette eſpece de fleur vivante, qu'un ſoufle du zéphir met, dans les airs, à deux doigts du naufrage, qui n'effleure pas la roſe, ſans compromettre le duvet de ſes petites ailes, le papillon a, dans ſa race, des aventuriers qui franchiſſent les précipices dont les monts du premier ordre ſont environnés, qui, dans leur vol errant, s'élevent de proche en proche, à ces régions de l'atmoſphère, d'où il tonne ſur nos têtes, & où l'aigle même tente rarement de diriger ſon vol; & ces lieux privilégiés, où l'éternel hiver eſt ſuſpendu, ont des papillons & des fleurs, de même que les îles d'Hyeres & l'île d'Ormus peuvent, par des circonſtances de leur ſituation, nourrir des plantes & des animaux qui ne ſe plaiſent ordinairement qu'à une latitude plus voiſine de l'équateur.

Ce n'eſt qu'après ces eſpeces hardies & indomptables, que ſe montrent les arbriſſeaux. Le *Rhododendron* eſt à la tête, placé à trois cens ou trois cens cinquante toiſes au-deſſous de la région des neiges, c'eſt-à-dire, dans les Alpes, vers huit cens toiſes de hauteur: dans les Pyrénées, à cent toiſes de plus. Ici, les poſtes deviennent conſtans; le corps d'armée approche; il ne ſe livre point aux entrepriſes haſardeuſes.

Les arbres ſuivent de près. L'If & ſur-tout

le *Pin Cembro* les dévancent. Ils craignent de s'élever. Noueux & courbés, ils se roidissent contre les ouragans de la haute région. L'un oppose à la fureur du vent, la fermeté de ses fibres: l'autre l'élude par la rareté de son feuillage. La race entiere des arbres résineux se montre à leur suite. Le *Pin sauvage*, aux formes bisarres, & qui différe de lui-même, à chacun de ses âges, s'associe au Sapin. Tous deux d'une hauteur prodigieuse, & serrant des rangs qui s'affermissent mutuellement, l'un & l'autre presque dépourvus de racines, & s'accommodant d'un sol sans profondeur, s'attachent aux rochers nus, & vivent à leur surface. Au-dessous d'eux, les dispositions changent. Le peuple des végétaux montagnards finit; celui des végétaux de la plaine se présente à son tour. Sur les hauteurs, la nature avoit placé ceux qui n'ont besoin, pour vivre, que de l'eau & de la lumiere; qui tirent de l'air même la meilleure partie de leur subsistance; & qui fixent sur le sol, en forme de terre végétale, les élémens les plus fugitifs de la nature, devenus solides dans leurs vaisseaux, & déposés avec leurs dépouilles. Plus bas, elle a multiplié ces végétaux dévorans, qui se gorgent des sucs de la terre, & qui rendent à l'air bien plus qu'ils n'y puisent. Sage nature!... elle n'a pas disposé autrement les

êtres

êtres vivans, & l'on reconnoît les claſſes primitives de l'homme à cette diſtribution. Ainſi, dans ſon plan, dans ce plan auſſi admirable par ſa ſimplicité que par ſon étendue, tout eſt analogie, tout ſe répete ſous toutes les formes poſſibles.

Mais, les relations vont ſe multiplier; & ſi j'ai bien choiſi, dans les phénomènes de la hauteur des montagnes, celui qui ſe ſoumet tous les autres, nous devons voir l'homme en reconnoître l'influence. Le caractère de la vérité eſt la fécondité & la ſimplicité des conſéquences.

C'eſt une choſe connue & ſouvent éprouvée, que l'air des montagnes du premier ordre eſt auſſi deſtructif de l'économie animale, que celui des montagnes inférieures lui eſt favorable. Nombre de perſonnes ont été griévement incommodées au ſommet des Alpes. Dans les Pyrénées, les mêmes accidens ſe reproduiſent; & nous avons déjà vu M. de Candale éprouver, dans ſon expédition au Pic du midi de Pau, des vertiges & de l'engourdiſſement (1). Les ſymptômes de ces incommodités ſe déclarent à des hauteurs très-diverſes. Ils ſont eux-mêmes très-variés & d'une nature tout-à-fait ſinguliere. Une débilité extrême du corps & de l'eſprit, l'aſſoupiſſement, la léthargie, les vomiſſemens, les an-

---

(1) Voy. ci-deſſus, chap. II, pag. 13.

goiſſes nerveuſes, les vertiges, ſont les plus communs. D'autres fois, on ne reſſent nulle douleur, mais la peau du viſage devient livide & flaſque comme une veſſie détendue ; les yeux ſont fixes ; les doigts ſont ſecs & allongés comme des fuſeaux. Tout le monde n'eſt pas également affecté de ces incommodités. Pluſieurs perſonnes ne reſſentent rien, à des hauteurs où d'autres ſouffrent beaucoup. Rien, en un mot, de conſtant dans les effets ; & pour ce qui eſt de la cauſe, les uns ont cru la trouver dans la ſimple fatigue, quand d'autres l'ont vue uniquement dans la raréfaction de l'air.

Quant aux premiers, il eſt ſingulier de voir à quel point le Buet ſemble les démentir. Il eſt élevé de 1560 toiſes au-deſſus du niveau de la mer. C'eſt un glacier, & l'accès en eſt prodigieuſement difficile & fatigant. Or, on y voit M. Bourrit s'engourdir & perdre connoiſſance, parce qu'il étoit immobile. On y voit, une autre fois, ſon guide dans le même état, pour être demeuré quelque tems ſans mouvement. Enfin, l'on y voit toujours ces incommodités être prévenues par l'agitation, par une converſation animée, par des ſentimens vifs, par une occupation intéreſſante (1).

---

(1) Voy. Deſcript. des Alpes Pennines & Rhétiennes, tom. II, pag. 92 & ſuiv.

Il eſt certain, cependant, qu'une fatigue trop violente ne développe pas moins ces incommodités, qu'un repos trop abſolu; mais, alors, les ſymptômes ſont différens, & l'on s'apperçoit aiſément que s'il eſt une cauſe générale qui agit dans tous les cas, il eſt pluſieurs cauſes incidentes qui modifient les effets de la premiere, ſelon les circonſtances & les lieux. Je ne puis citer ma propre expérience; car aucune des hauteurs où je ſuis parvenu, ſoit dans les Alpes, ſoit dans les Pyrénées, ne m'a rien fait éprouver de pareil. Je n'en ſuis pas ſurpris: M. de Sauſſure n'a éprouvé lui-même quelques-unes de ces incommodités, qu'en montant au ſommet du Mont-blanc, c'eſt-à-dire, à une élévation, où, avant ce voyage, il n'étoit jamais parvenu, & que je n'ai jamais atteint. Mais j'ai eu occaſion d'obſerver dans d'autres, combien la fatigue hâte l'apparition des ſymptômes de mal-aiſe, dus à l'état des couches ſupérieures de l'atmoſphère. Le chaſſeur qui me guidoit à la Maladetta, reſſentit des angoiſſes, à une hauteur où jamais peut-être il n'avoit rien ſenti de pareil. Il ſe portoit fort bien, en commençant à monter; nous avions vécu fort ſobrement à l'hoſpice; & rien ne pouvoit déterminer les vertiges & les maux de cœur dont il ſe plaignoit, que la rapidité de notre aſcenſion. Deux per-

ſonnes qui monterent deux fois avec moi au Pic du midi de Bigorre, y furent très-incommodées la premiere fois, & s'y trouverent fort bien la ſeconde, ſans autre raiſon de cette différence, que la promptitude de notre marche ou ſa lenteur. Une de ces deux perſonnes même avoit éprouvé, à plus de deux cens toiſes au-deſſous de la cîme, cette ſoif brûlante, ces maux de cœur inſoutenables, cet aſſoupiſſement involontaire, que l'on ne reſſent ordinairement qu'à des hauteurs bien plus conſidérables, & qu'elle ne reſſentit point à la cîme même, la ſeconde fois. M. de Sauſſure, qui a parfaitement démontré que ces incommodités, ſi différentes, à pluſieurs égards, de celles que cauſe la ſimple fatigue, ont une autre origine, & qui a même reconnu, dans les Alpes, que c'étoit à une hauteur qui paroît fixée pour chaque homme par ſon tempérament, qu'on devenoit ſuſceptible d'en être affecté, ne prouve pas moins à quel point elles ſont modifiées par le mouvement ou le repos. Mais, en même-tems, on ne ſauroit douter que ce ne ſoit l'état de l'air qui détermine le moment où la fatigue a de pareilles conſéquences, puiſqu'à une certaine élévation, le plus long repos ne ſauroit rendre la faculté de faire de grands efforts, faculté que l'on ne retrouve que plus bas, & après avoir ajouté à la fatigue

de monter, la fatigue de defcendre. Bien des perfonnes qui ont atteint, fans incommodité, la cîme du Pic du midi, peuvent être du nombre de celles à qui de pareilles hauteurs caufent, en certains cas, de très-fortes angoiffes, & n'imaginent pas dans quel état elles y auroient été, fi, par exemple, au lieu d'y trouver le repos, elles y avoient trouvé la néceffité de fe mouvoir avec quelque force & quelque continuité.

Quoi qu'il en foit, ces incommodités ne paroiffent point s'être jamais manifeftées au-deffous de mille toifes d'élévation abfolue, & ceux qui les attribuent à la feule raréfaction de l'air, ont le droit de s'appuyer de ce fait. Mais auffi, nulle perfonne connue, nul montagnard, n'en a été exempt en Europe au-deffus de deux mille toifes : M. de Sauffure a été fortement incommodé, non-feulement au fommet du Mont-blanc, le baromètre y étant à 16 pouces 1 ligne ; mais à 456 toifes au-deffous, le baromètre n'y étant qu'à 17 pouces 11 lignes; & il l'avoit été, quatre-vingt-quinze toifes plus bas (1). Or les Académiciens envoyés au Pérou, font parvenus, eux & leur fuite, fans nulle incommodité quelconque, au fommet du *Pinchinca*, où le ba-

(1) Voy. Journal de Paris, lieu cité.

romètre ne ſe ſoutenoit qu'à 16 pouces, & au ſommet du *Coraçon*, où il deſcendit 2 lignes plus bas : le premier, inférieur de vingt toiſes ſeulement au Mont-blanc, l'autre plus élevé de la même quantité. Et, ce n'eſt pas tout : ils ont habité vingt-quatre jours, à une petite diſtance au-deſſous du *Pinchinca*.

Quelque pouvoir que nous devions donc attribuer à la raréfaction de l'air, pouvoir que M. de Sauſſure a reconnu, dans ſon aſcenſion au Mont-blanc, à des caracteres qui ne ſont point équivoques, les Académiciens n'en ayant point éprouvé au Pérou les mêmes effets à la même hauteur, il faut ajouter à cette donnée, une autre donnée qui embraſſe l'univerſalité des phénomenes. Et, en effet, quand je ſonge que la fréquence de la reſpiration, dont ce ſavant ſe plaint, n'eſt mentionnée, en aucune maniere, par les ſavans qui ont gravi au ſommet du *Coraçon*, & quand je conſidere que cette fréquence, provenant directement de ce que la nourriture propre au poumon eſt rare, & que le beſoin d'en reprendre ſe renouvelle ſouvent, ne provient qu'indirectement de ce que l'air lui-même eſt raréfié, puiſque ce n'eſt pas l'air tout entier, mais une ſeule de ſes portions qui le nourrit, & que cette portion peut diminuer de quantité, ſuivant des loix différentes de celles

que l'air obſerve dans ſa raréfaction; je conçois aiſément que les effets conſtans de la raréfaction de l'air ſur l'économie animale, doivent être modifiés par les effets inconſtans de ſa compoſition, & qu'il faut amener dans l'explication des incommodités ſingulieres que l'on éprouve ſur quelques montagnes, les diverſes proportions qu'affectent, à différentes hauteurs, dans différens tems, en différens lieux, les ingrédiens du mixte que nous reſpirons, proportions qui influent immédiatement ſur l'organe qui le digere, & par lui ſur le ſang, ſur la chaleur vitale, ſur tous les organes, & ſur la diſpoſition générale à reſſentir les effets même de la raréfaction de l'air. Or l'air vital, le *gaz oxygène*, celui qui forme ſeul notre aliment, & qui ſeul entretient la combuſtion comme la vie, eſt, dans les compoſans de l'air, l'un des plus lourds & des moins capables de ſe ſoutenir dans les régions ſupérieures, &, pour ne citer, à l'appui des expériences chimiques & de la théorie, qu'une obſervation relative aux Pyrénées, je rappellerai qu'on a trouvé moindre d'un quart la quantité que l'air en contient au ſommet du Pic du midi (1). Il ſe préſente donc une nouvelle donnée à faire entrer dans l'explication générale du

(1) Voyez ci-deſſus, ch. VII, pag. 122.

phénomene, & j'entrevois déjà qu'elle pourra bien n'avoir pas une conduite auſſi uniforme que la raréfaction de l'air. Mais quand enfin j'ajoute à ces conſidérations & à ces réflexions celles-ci, que l'air vital paroît être, pour la plus grande partie, le produit de la décompoſition de l'eau par les organes des végétaux, une nouvelle lumiere m'éclaire, & tous les caprices du phénomene me ſemblent expliqués. D'une part, la hauteur où l'exiſtence ceſſera d'être facile, ſera celle où l'air vital ceſſe de former un tiers de l'air atmoſphérique. De l'autre, cette hauteur, conſidérée en général, ſera placée au-deſſus du terme le plus élevé de la végétation, de toute la quantité dont l'air vital peut s'élever en une doſe ſuffiſante pour rendre l'air reſpirable. Conſidérée en particulier, cette hauteur obéira d'abord aux anomalies que j'ai obſervées dans les extenſions & les pertes de la zone de glace, aux victoires & aux défaites de l'armée végétale. Elle obéira enſuite aux ſaiſons; car, en hiver, tandis que les créatures reſpirantes uſeront les proviſions d'air vital que les trois ſaiſons de la végétation leur ont préparé, & que les rayons du ſoleil n'en développeront qu'une petite quantité dans le produit de l'évaporation des neiges, les hautes régions s'en dépouilleront en faveur des couches in-

férieures de l'atmoſphere. Enfin, elle variera ſelon les lieux, par mille accidens que l'on ne peut décrire en détail, & dont les courans d'air & les aſpects ſont les principaux : l'air vital porté d'un ſommet livré à la végétation, à un ſommet qui en eſt dénué, retardera, ſur ce dernier, l'inſtant où ſon atmoſphere n'eſt plus reſpirable ; & cette atmoſphere ceſſera d'être reſpirable, preſque au milieu de la végétation, ſur un mont qui partage ſes vivifiantes effluves avec des monts arides qui l'environnent ; mais, toutes choſes égales d'ailleurs, & tous accidens compenſés, l'air demeurera reſpirable quelque peu plus haut dans les Pyrénées que dans les Alpes, & les Académiciens qui monterent le *Coraçon*, ne s'y trouvant qu'à cent toiſes au-deſſus de la végétation, purent n'éprouver en aucune maniere les incommodités que ſouffrit M. de Sauſſure, depuis huit cens juſqu'à treize cens toiſes au-deſſus de ſes limites générales.

Ainſi, nous ſommes rappellés encore une fois à l'objet de nos conſidérations précédentes, au phénomene unique, d'où découlent les phénomenes les plus apparens des montagnes élevées. La hauteur où l'homme ceſſe d'exiſter commodément, eſt celle où finit l'empire des ſaiſons, où commence celui du froid conſtant ; & les hauteurs accidentelles ſont variées à la fois par

les accidens ſimples & faciles à énumérer, que ſubit la zone glaciale : par les accidens plus composés & plus nombreux, que ſubit la zone végétale : & enfin, par les accidens infiniment compliqués & preſque innombrables, que la vie animale apporte dans l'univers, avec ſon aptitude à en modifier les effets. . . . Sublime unité du plan de l'univers ! A peine on t'apperçoit, que ſaiſi de reſpect, & preſque d'épouvante, te décrire ſemble une profanation, & que t'admirer eſt le ſeul pouvoir qui nous reſte !

Rempli de l'idée des ſecours mutuels que ſe prêtent toutes les parties de l'univers, idée que la ſimple contemplation de la nature démontre au ſentiment, qui douteroit encore qu'il n'y ait entre chacun de nous & ce qui l'entoure, entre l'homme & les hommes, entre eux & tout ce qui exiſte avec eux, un commerce d'émanations plus ou moins favorable aux êtres qui y participent ; que l'air des hauteurs moyennes n'acquiere, par le tribut que lui portent des végétaux d'élite, des animaux ſains, une terre vierge, ouverte par la culture aux influences d'une atmoſphere que rien ne corrompt, cette heureuſe combinaiſon de fluides qui le rend le plus propre à la reſpiration ; que tel être n'y ſoit placé pour vivre de ce que tel autre écarte ; pour abſorber du fluide commun,

ou bien y remplacer, ce qui nuit aux uns & ce qu'il faut aux autres; & que le meilleur air ne ſoit celui où ces échanges ſont ainſi maintenus dans la meilleure proportion reſpective?

Toute la terre ſe partage avec plus ou moins d'égalité ce mêlange vivifiant des effluves des trois regnes. Le ſoufle des vents opere les mêlanges, & tranſporte ſans ceſſe, d'un hémiſphere à l'autre, les émanations de ſa ſurface. L'air doux & pur de l'Arabie heureuſe va ranimer la caravane qui traverſe lentement l'aride étendue du déſert; & le vaiſſeau, qui fend ſolitaire les mers lointaines, eſt viſité par le ſoufle vivifiant qui a effleuré les champs de la patrie.

Mais ces échanges, que les diſtances horiſontales les plus conſidérables ne bornent point, ne peuvent s'opérer entre la ſurface de la terre & ces hauteurs où, dans un air plus rare, les fluides conſtituans s'embraſſent moins fortement, & ſe livrent réciproquement à l'action des diverſes peſanteurs. De la région ſupérieure à la région inférieure, ce n'eſt plus ce commerce dont l'égalité faiſoit la baſe, & dont les êtres vivans étoient l'objet. Les mélanges & les décompoſitions dont le ſommet des monts eſt témoin, ont un autre but & d'autres cauſes. Là doit ſe faire la ſéparation des fluides qui ſe ſont

confondus à la ſurface de la terre. D'autres combinaiſons remplacent celles qui ſont détruites. Il s'agit de la formation & de la diſſolution des nuages. Il s'agit du régime des ſaiſons & de la diſpenſation de l'abondance & de la ſtérilité ; & c'eſt par des météores, que les deux régions ſe manifeſtent l'une à l'autre.

Les lieux où s'operent ces grands travaux, ne ſauroient être long-temps le ſéjour de l'homme. Il y eſt iſolé; il y eſt ſéparé de tout ce qui accompagne & ſoutient ici bas ſon exiſtence. Il s'y trouvé comme hors du monde, & au moment de le perdre de vue. L'air qu'il y reſpire, eſt aride & dénué des émanations de la terre habitée. Envain l'oreille ſe recueille : le bruit de notre demeure expire dans le ſilence univerſel. L'œil, celui de nos organes qui obéit le mieux à la promptitude de l'eſprit, ne le guide plus dans ſon vol, & s'arrête ſans ſe repoſer ſur une terre inhabitable & inhabitée. Bien que le corps ne ſouffre point, il a beſoin de tranquillité. Ses forces, que la fatigue avoit épuiſées, lui ſont rendues; mais elles diſparoîtroient bien vîte, s'il falloit les exercer. Une ſorte de pareſſe, une langueur douce & pleine de charmes, eſt encore le ſeul indice de ſon affaiſſement; mais cet affaiſſement augmente rapidement dans une région qui ſouffre avec peine ce qui eſt vivant & ſenſible ; &,

cependant, il y a entre les organes & les pensées une telle diſproportion de forces ; la vivacité des perceptions eſt telle ; les ſenſations ſont ſi exquiſes ; l'imagination acquiert tant de promptitude ; l'eſprit prend un eſſor ſi élevé, & les objets qui l'occupent, le ſaiſiſſent, l'entraînent, ſont ſi différens de ceux de ce monde, que l'ame ſemble ſe rendre indépendante de ſa priſon, & trouver dans la mort des ſens, un avant-goût de l'immortalité.



CHAPITRE XVI.

Les Pyrénées considérées, relativement aux Alpes, dans leur enchaînement mutuel, & dans la part qu'elles prennent ensemble au dessin de notre continent.

On ne sauroit faire un pas dans les Pyrénées, sans rencontrer des objets de comparaison entre elles & les Alpes, & j'ai tâché de faire appercevoir les plus sensibles. Présenter ces rapports, c'est lier de plus en plus les deux chaînes ensemble, puisque, sans égard même aux similitudes d'organisation, de hauteur & d'aspects, que nous avons déjà observées entre elles, nous voyons qu'elles ont été considérées comme une seule & même chaîne, par l'homme de génie, qui, prompt à saisir dans les œuvres de la nature, tout ce qu'elles pouvoient avoir de commun ou de comparable, a pu se passer, quelquefois, pour contempler dans leur ensemble ses desseins les plus vastes, de l'observation même de leurs traits particuliers (1).

Mais s'il suffit, pour réunir, en une seule,

(1) Epoques de la nature, seconde Epoque.

ces deux fameuſes chaînes, de les voir placées dans une ſituation pareille, formées de la même roche, ſe chercher & s'embraſſer par les monts intermédiaires ; combien leur étroite relation ne préſage-t-elle pas d'intéreſſantes conſéquences, lorſque l'on obſerve dans leurs bandes, une direction à-peu-près pareille, dans leurs monts, une ſtructure ſemblable ; quand on voit devenir communes entre elles des diſpoſitions que l'on croyoit particulieres à chacune ?

En effet, ſi M. de Sauſſure a obſervé que les Alpes offrent, au nord, des pentes plus douces, au midi, des eſcarpemens plus bruſques ; les Pyrénées nous ont diſtinctement préſenté quelque choſe de ſemblable dans leur partie centrale, où l'on ne ſauroit nier que les pentes ſeptentrionales ne deſcendent plus réguliérement vers les plaines, puiſque nous y avons trouvé nombre de réſervoirs d'eau, dont les pareils ont échappé aux pentes méridionales, par la rupture des digues qui les tenoient ſuſpendus ; & puiſque j'y ai obſervé généralement que la crête dominoit, avec plus de ſupériorité, les monts qui ſe trouvent au nord, que ceux qui ſont au midi ; en ſorte que, nonobſtant l'étendue que la chaîne prend en Eſpagne, en conſéquence de la diſpoſition montueuſe de cette région, & de l'embranchement de diverſes chaînes qui

viennent s'y attacher, nonobſtant l'élévation du ſol de *Hueſca* & de *Jaca*, relativement à celui de Lourde & de Saint-Bertrand, il m'a paru certain que les pentes oppoſées au midi ſont ordinairement plus rapides, & que l'on deſcend en Eſpagne par degrés plus bruſques; ce qui me paroît ne ſouffrir exception que dans ces points de la chaîne où l'on voit quelque chaîne incidente ſe ſouder à ſes chaînons méridionaux; comme il arrive en Navarre, vers les montagnes d'*Aralar* : en Aragon, entre *Jaca* & *Hueſca :* & en Catalogne, du côté de la *Conque de Tremps* (1).

Ce n'eſt pas tout: & cette inégalité d'inclinaiſon ſe répete dans ces deux chaînes, priſes du centre d'élévation aux deux extrémités, de ſorte que les monts les plus hauts ſe trouvent bien plus voiſins de l'une de ces extrémités

---

(1) Il eſt à remarquer que dans les lieux où les pentes Eſpagnoles deviennent plus douces, on y retrouve auſſi les lacs qui manquent aux pentes eſcarpées; ce qui prouve que ce n'eſt pas ſeulement à la moindre quantité de neige qui ſe conſerve au midi, qu'il faut attribuer l'épuiſement de ces lacs; objection, au reſte, que l'on ne feroit, que ſi l'on n'avoit pas obſervé, au penchant méridional de l'*Eſpingo*, du *Spijole*, du port de Vénaſque, de celui de la Picade, &c. que c'eſt bien réellement au renverſement des digues méridionales que la diſparition des lacs eſt due.

que de l'autre. Les Pyrénées affectent cette diſpoſition, d'une maniere bien remarquable. Le premier rang s'éleve des bords de l'Océan, par degrés réguliérement étagés, & ayant atteint ſa plus grande hauteur, s'abaiſſe tout-à-coup vers la vallée d'Aran. Ici, le ſecond rang s'y ſubſtitue, s'éleve de même juſqu'en Rouſſillon, & s'abaiſſe auſſi bruſquement devant la Méditerranée. Il eſt aiſé de s'aſſurer que les Alpes ſuivent la même loi; qu'elles forment, à l'orient, des degrés bien plus doux; & qu'étant parvenues, en Valais & en Savoie, à cette prodigieuſe élévation dont le Mont-blanc eſt le terme, elles perdent ſubitement, devant le Rhône, la hauteur qu'elles avoient lentement acquiſe. Dans l'une & l'autre chaîne, l'extrémité qui ſubit ce prompt abaiſſement, s'ouvre en un certain nombre de chaînons divergens, qui forment un éventail; &, ce qu'il y a de plus ſingulier, l'une oppoſe à l'autre cette extrémité.

Or, s'il y a quelque choſe de ſatisfaiſant à trouver dans les deux chaînes, priſes du nord au midi, des pentes pareillement diſpoſées relativement aux mêmes aſpects, le renverſement de cette diſpoſition dans les mêmes chaînes, priſes du levant au couchant, a de quoi ſurprendre. Lions donc l'un & l'autre fait,

à la confidération des deux chaînes dans leur mutuelle relation ; & embraffons d'un même coup-d'œil, cette grande & importante partie du deffin primitif de notre hémifphère.

M. de Buffon, réuniffant les principales chaînes de l'Europe & de l'Afie, en forme une feule qui commence au fond de l'Efpagne, gagne les Pyrénées, s'étend en France par l'Auvergne & le Vivarais, paffe par les Alpes, en Allemagne, en Grece, en Crimée, atteint le Caucafe, le Taurus, l'Imaüs, qui environnent la Perfe, Cachemire & le Mogol au nord jufqu'au Thibet, d'où elle s'étend dans la Tartarie chinoife, & arrive vis-à-vis la terre d'Yeço (1).

Cette longue chaîne eft compofée de chaînes plus petites, de même que chaque chaîne eft compofée de chaînons ; & comme j'ai repréfenté ces chaînons prefque paralleles entr'eux, dans leur entrelacement, je trouve que les chaînes font à-peu-près paralleles entr'elles, dans leur développement ; ce qui provient, dans l'un & l'autre cas, du peu de divergence des embranchemens, & fe rend particuliérement fenfible au midi de l'Europe ; en forte que c'eft entre les chaînes de l'Efpagne, que

(1) Seconde Epoque.

ce parallélisme est le plus remarquable; qu'il subsiste encore entre la direction des Alpes & celle des Pyrénées; diminue promptement dans les chaînes constituantes de celles-là; & qu'à mesure que l'on s'éleve au nord, les embranchemens paroissent devenir de plus en plus divergens, les chaînes s'éloigner totalement du parallélisme, & la structure des monts éprouver des changemens qui correspondent, peut-être, à ceux qu'éprouve leur disposition.

La plupart des fleuves qui naissent dans ces chaînes, sont dirigés par les intervalles qui les séparent, & que l'on doit regarder comme autant de vallées primitives, puisqu'elles sont dessinées par des rochers primitifs. C'est même le cours des eaux qui supplée souvent à ce que leur direction, oblitérée par les travaux postérieurs de la mer, par le dépérissement actuel des roches primordiales, par le comblement des profondeurs, auroit d'incertain. L'Ebre marque celle qui régne entre les Pyrénées & une chaîne qui s'y embranche dans les Asturies. Les autres fleuves de l'Espagne tracent de semblables vallées, côtoient de semblables chaînes, tombent parallélement à l'Ebre dans l'une ou l'autre mer. En France, le Gave & la Garonne, après s'être frayé, dans les Pyrénées, la route perpendiculaire à la direction de la chaîne que

ſuivent les torrens, ſe rallentiſſent, ſubiſſent la loi des grandes vallées primordiales, & ſe courbent pour tomber dans l'océan parallélement à la chaîne. Le Pô ſuit, entre les Alpes & les racines de l'Appenin, le chemin que lui tracent les degrés par leſquels la premiere de ces chaînes deſcend dans la Méditerranée. Le Danube eſt dirigé de même, par les échelons de la même chaîne qui deſcendent vers l'Océan ſeptentrional. Mais le Rhin & le Rhône, contenus dans la même direction, au ſein des Alpes proprement dites, profitent, à l'iſſue de ces monts, de la ceſſation ſubite & ſimultanée de pluſieurs chaînons qui ne ſont pas immédiatement remplacés, & cédent à l'inclinaiſon du continent, en échappant à celle de leurs vallées ; tandis que la Loire, dirigée à ſa naiſſance par la même lacune qui dirige le Rhône vers ſon embouchure, reprend dans ſon long cours, la direction que le Rhône a quittée. Plus au nord, la divergence des embranchemens multiplie les irrégularités, & une ſeule circonſtance différente ſuffit pour changer l'aſpect de la terre.

Comme chacune des chaînes particulieres qui compoſent la grande chaîne, a une crête qui en eſt la ligne la plus élevée, celle où ſe ſéparent les eaux qui deſcendent en ſens oppoſé ; & comme cette crête eſt tracée par la ſucceſſion

des ſommets les plus hauts & des vallées les plus élevées ; de même pluſieurs de ces chaînes, conſidérées comme réunies , ont une crête commune , qui opére entre les eaux une ſéparation plus générale , & partage , par exemple , celles qui appartiennent à l'une des mers intérieures , de celles qui appartiennent à une autre mer intérieure ou à l'Océan. Cette crête eſt formée de la ſucceſſion des ſommets les plus hauts & des vallées les plus élevées de ce diſtrict , & en paſſant d'une chaîne à une autre , elle ne parcourt qu'une portion de chacune des crêtes particulieres. Enfin, la chaîne univerſelle a une crête univerſelle , deſſinée par tout ce qu'il y a de plus haut dans les chaînes compoſantes , & dans les grandes vallées primitives intermédiaires. Celle-là effectue la plus générale diviſion des eaux ; elle les partage, dans toute l'étendue qu'elle parcourt, entre le nord & le midi. Cette crête , au reſte , cette arrête du continent , n'eſt point unique dans le nôtre. L'exiſtence des mers intérieures la force à ſe diviſer en Aſie. Là, ſa branche ſupérieure partage les eaux entre l'Océan ſeptentrional & les mers intérieures , & la branche inférieure les partage entre les mers intérieures & l'Océan méridional. Celle-ci , au reſte , pourroit avoir ſes racines en Afrique , & n'eſt point de mon

ſujet ; & je ne conſidérerai l'autre que dans ſon rapport avec les Alpes & les Pyrénées.

Celles des chaînes qui prennent le nom d'Alpes, & qui acquierent en Suiſſe, en Piémont & en Savoie, la hauteur qui fixe, depuis longtemps, l'attention des naturaliſtes, ont leur origine dans les hauteurs qui dominent le Boſphore, & ſe remplaçant immédiatement l'une l'autre, s'avancent ſans interruption vers nous. On peut les conſidérer, dans leur étroit enchaînement, comme une chaîne unique ; & on la voit, dès ce fameux détroit, deſtinée à partager les eaux entre la mer Noire & la Méditerranée. Côtoyant de très-près le golphe Adriatique, elle s'éleve ſenſiblement en Dalmatie, commence à ſe hériſſer dans la Carniole, côtoie la Carinthie, & entre, par l'évêché de Brixen, en Tirol, où elle ſe rallie avec une chaîne deſcendue de l'Autriche par l'évêché de Saltzbourg & la Haute-Styrie. Sa hauteur s'en accroît, & au midi d'Inſpruck, elle porte déjà des glaces éternelles. J'ignore s'il y en a dans le *Brenner*, où cet accroiſſement ſe rend déjà remarquable, mais le *Groſſ-Werner*, qui le ſuit de près, en eſt chargé. Ici, nous allons obſerver ces chaînes & leurs crêtes, avec encore plus d'attention : car nous ſommes dans les Alpes, proprement dites.

Le chaînon qui traverſe le Tirol, expire aux bords de l'Inn, riviere qui naît dans les Griſons & tombe dans le Danube, c'eſt-à-dire, dans la mer Noire. Mais la crête ſe repliant au midi, paſſe à un chaînon plus méridional, dont les branches couvrent le pays des Griſons, & dont la crête particuliere devient la crête générale. Elle ſépare ici les Griſons, de l'Evêché de Trente & de la Valteline. Ses ſommets principaux ſont le *Braulio* aux ſources de l'Adda, la *Bernina*, le *Set* & la *Moloya*, vers leſquels ſe trouvent les ſources de l'Inn, enfin le *Splugi* & l'*Adula*, voiſins des ſources du Rhin. Là, ce rang expire dans un rang plus ſeptentrional, & la chaîne reçoit l'embranchement de la crête du continent, de cette arrête qui, depuis les bords de l'Océan ſeptentrional, a ſéparé les eaux qui s'y rendent, de celles qui coulent vers les mers intérieures; qui, tantôt marquée par des bandes de rochers primitifs, tantôt par des amas ſecondaires qui les couvrent ou les ſéparent, ſouvent par un ſimple exhauſſement du continent, formant, entre les ſources du Volga, de l'Elbe, du Danube, & le cours du Rhin, de biſarres ſerpentemens, vient pour la premiere fois ennoblir la chaîne des Alpes de ſa réunion, & les élever à la dignité de crête du continent.

C'eſt aux ſources du Rhin que s'opere cette

jonction ; & comme un fleuve s'accroît de toutes les rivieres qui s'y rendent, les Alpes se rehaussent de toutes les chaînes qui s'y rassemblent. La masse des monts *Adules* à qui l'*Adula* donne son nom, & dont le Saint-Gothard fait partie, commence ce nouvel ordre de choses, & semble, en même-tems, le fermer. Comme si c'étoit pour les Alpes, au centre même de leur élévation, une trop forte tâche, que de partager ici les eaux entre l'Océan & la Méditerranée ; comme si c'étoit pour notre hémisphere une trop grande élévation, que celle qui résulteroit de la coincidence de tant de chaînes confondues en une seule; la masse des Alpes se fend à la *Fourque*, en deux branches qui pourroient se disputer l'honneur d'être la crête de ces monts, & qui se partagent, avec harmonie, l'emploi de diviser les eaux du nord & du midi. Elles sont peu divergentes. Le Valais les sépare ; & le Rhône, né dans le lieu même de leur séparation, grossi des eaux de toutes deux, & que l'on ne sauroit attribuer à l'une plutôt qu'à l'autre, parcourt leur intervalle, & ne leur échappe que par une issue dérobée. La plus septentrionale de ces deux branches verse dans le Rhin, ses nombreux torrens. On y distingue d'abord, vers les sources de l'Aar, le *Grimsel* dont la hauteur est fameuse, le *Wet*-

terhorn encore plus élevé, le *Schreckhorn* qui ne connoît d'autre ſupérieur que le Mont-blanc; mais cette hauteur s'abaiſſe dans le *Gemmi*, encore plus dans le *Gelten*, & finit par expirer devant le lac de Geneve. Le ſecond rang eſt au midi. Il alimente le Pô. On y voit, dès le lieu de ſa ſéparation, des monts célebres : le *Latifer*, le *Simplon*, le *Sylvio*, le *Neinda*, fiers ſommets, bientôt ſurpaſſés par le *Mont-Roſa* qui les ſuit, & qui, placé vis-à-vis le *Schreckhorn* dont il eſt le rival, ne le cede comme lui qu'au Mont-blanc. Après lui, les monts ne ſouffrent pas l'abaiſſement qui ſuit le *Schreckhorn*. Le grand *Saint-Bernard* & le mont *Velan* n'humilient un peu leurs cîmes, que parce qu'il eſt inutile d'être grand, ſi près du Mont blanc; & la chaîne ſe repliant vers la branche ſeptentrionale, ſe termine par ce fameux dominateur des monts de l'ancien monde, qui ſemble ſe placer entre les deux branches pour les régir toutes deux, & en face duquel le *Schreckhorn* & le *Mont-Roſa*, inférieurs à lui de la même quantité, & ſymmétriquement diſpoſés à la même diſtance, dominent l'une & l'autre, comme ſes lieutenans.

S'il s'agiſſoit, entre les deux chaînes, de maintenir la ſupériorité d'élévation des baſes, qui eſt celle dont dépend la ſéparation des

eaux, le rang méridional, placé au-dessous du Rhône, & qui lui livre passage, s'énorgueilliroit envain du Mont-blanc, & ne sauroit contester l'avantage au rang septentrional. Mais toutes les prétentions sont balancées dans cette division, & rien ne trouble l'harmonie avec laquelle on voit les deux chaînes concourir à l'œuvre générale. Elles sont la crête, toutes deux à la fois, s'il s'agit de la hauteur & des phénomenes qui en dépendent. A peine écartées par l'étroite vallée qui les sépare, & bientôt réunies au Mont-blanc, puisque l'issue accidentelle qu'elles fournissent au Rhône, n'est point, dans la continuité de la masse, une lacune de quelque importance, on ne sauroit exclure l'une des deux, lorsque l'on considere, dans les Alpes, leur centre d'élévation; & quant à leurs fonctions séparées, si la branche septentrionale est spécialement destinée à prolonger sur la Suisse & la France l'arrête du continent, la branche méridionale a reçu l'emploi d'y prolonger la crête de la chaîne.

Cette derniere, favorable au Rhône qui est à moitié son ouvrage, abaisse brusquement en Dauphiné tous ses chaînons, pour le laisser passer, & en releve quelques-uns dans le Vivarais, pour propager sur la France & l'Espagne l'empire des Alpes; tandis que la premiere s'enfonçant quelque tems sous des amas calcaires, leur

transſmet la tâche de partager les eaux entre l'Océan & la Méditerranée. Ces deux mers ſont plus voiſines ; le continent a moins de largeur ; un ſeul rang de monts ſuffit actuellement pour opérer ce partage. Le premier remplacement du cordon ſeptentrional eſt le Jura, le plus long des monts calcaires connus. Celui-ci ſe ſubſtitue d'autres amas de même ſorte, ſoutenus & coupés de diſtance en diſtance par des rangs de rochers primitifs, dont les matieres ſecondaires rempliſſent les lacunes, ou comblent les intervalles, ſelon les loix que la diſpoſition de ces rochers a impoſées au travail des mers. La crête du continent parvenue ainſi dans le Montbelliard, entre l'Alſace & la Franche-Comté, profitant en chemin de tous les chaînons primordiaux qu'elle rencontre dans ces contrées montueuſes, ſe replie en arriere, entre les ſources de la Mozelle & de la Saone, gagne Langres, où M. de Buffon l'a obſervée, Dijon, Autun, & continuant à deſcendre entre les cours à la fois paralleles & oppoſés de la Loire & du Rhône, va trouver dans le Forèz & le Vivarais les extenſions du rang méridional qu'elle a quitté au lac de Geneve, & réunit encore une fois l'arréte du continent à la crête des Alpes.

C'étoit, comme je l'ai dit, au rang méridional, à celui du Mont-Blanc, qu'il apparte-

noit de prolonger le haut rang de ces monts, & de maintenir la ſupériorité de la roche primitive ſur les accumulations poſtérieures. Un de ſes chaînons principaux ſe replie en arriere; il deſcend vers la Méditerranée, & l'Appenin s'en empare. D'autres s'écartent en différens ſens. Le rang du Mont-Cenis pénetre dans le Briançonnois & le Gréſivaudan, mais il s'abaiſſe promptement : c'eſt une branche du chaînon dont je viens de tracer la route. D'autres branches ſe prolongent de même, & s'abaiſſent de même dans les diſtricts d'Embrun & de Gap, & juſques dans le Comté Venaiſſin. Toutes ces branches ſe replient, s'écartent, expirent devant le Rhône ; mais pluſieurs ſe relevent au-delà. Leurs monts, bouleverſés en Vivarais & en Auvergne, par les feux qui brûlerent autrefois dans leurs entrailles, s'étendent encore dans le Limoſin, le Rouergue, le Poitou, & y rempliſſent, relativement au partage des eaux, des offices ſecondaires ; tandis que l'arrête du continent, réunie, entre le Vivarais & le Velay, à d'autres chaînons qui ſe relevent de l'abaiſſement qu'ils ont ſubi dans le Dauphiné, paſſe vers les ſources de la Loire, de l'Allier & du Lot, traverſe le Languedoc après les Cévennes, gagne la montagne Noire, où le baſſin de Saint-Ferréol fournit au Canal des eaux qu'il partage entre les

deux mers, & tournant droit au midi, va joindre les Pyrénées dans le Capſir, vers Puyvalador, entre le Comté de Foix & le Rouſſillon.

La crête des Pyrénées devient alors le lieu de ſéparation des eaux de l'Océan & de la Méditerranée, juſqu'en Navarre où s'embranchent les montagnes d'*Aralar*, qui prolongent la chaîne vers la Biſcaye & le royaume des Aſturies, & ſe ſubſtituent aux Pyrénées proprement dites, dans l'emploi de diviſer les eaux. Aux ſources de l'Ebre enfin, la crête du continent ſe courbe en arriere, & paſſant d'une chaîne à l'autre, deſcend perpendiculairement à la direction de ces chaînes, coupe, en ſerpentant, les deux Caſtilles, ſépare le royaume de Murcie de l'Andalouſie, arrive dans le royaume de Grenade, ſe replie au couchant, & ſerrant de près la Méditerranée, termine à Gibraltar la longue & vaſte enceinte qui commence au Boſphore.

Au midi de la Méditerranée, le même ſpectacle ſe préſente. Il ſemble voir les chaînes des Alpes & des Pyrénées, après être deſcendues dans ſon ſein, ſe relever en Afrique, & former le mont Atlas. Celui-ci naît au détroit de Gibraltar, côtoie la Méditerranée juſque vers l'Egypte où d'autres chaînes le remplacent, reculent dans l'Abyſſinie juſqu'aux ſources du Nil, s'approchent de la mer Rouge, & s'arrê-

tent au détroit de Babel-Mandel. Là elles ſont remplacées par de nouvelles chaînes qui côtoient le bord oriental de cette mer, ſe prolongent tout le long de l'Arabie, & vont en Syrie ſe fondre dans le Liban, en ſéparant la Méditerranée du golphe Perſique & du cours de l'Euphrate, ſe replient vers l'Aſie mineure, profitent des hauteurs du Taurus, & atteignent enfin le Boſphore où les Alpes leur ſuccédent.

Il exiſte donc un vaſte baſſin qui appartient excluſivement à la Méditerranée, quoiqu'elle n'en rempliſſe qu'une partie, & dont l'enceinte eſt tracée par des monts primitifs, aux enchaînemens deſquels ſont ſoumis les amas ſecondaires qui en rempliſſent les lacunes. Les Alpes & les Pyrénées concourent à l'exiſtence de ce grand baſſin; & l'on ne doit donc pas s'étonner de trouver une étroite relation entre ces monts & lui; de reconnoître que les Alpes ſont ſi particuliérement deſtinées à le border & à le ceindre, que c'eſt toujours dans leurs branches méridionales que nous avons trouvé, avant le Tirol comme après le Valais, le plus de conſtance à maintenir leur hauteur; que les Pyrénées ſont ſi fideles à la même convenance, que c'eſt auſſi dans les chaînons méridionaux que nous avons trouvé les grandes élévations; & que là même, où l'une & l'autre chaîne eſt la

plus haute, elle forme immédiatement les bords de ce grand baſſin. On ſeroit donc fondé à croire que c'eſt relativement au lit de cette mer, & non aux aſpects ſolaires, que les pentes ſont plus eſcarpées au midi; & cette conjecture prendra un nouveau degré de probabilité, quand on remarquera que cette diſpoſition paroît moins ſenſible & plus troublée dans les Pyrénées, du côté deſquelles le retréciſſement de la mer annonce une moindre profondeur, & explique ce qu'il y a de plus doux dans les pentes qui lui ſont oppoſées; on ſera même tenté de ſuppoſer, en examinant le cours des eaux de l'Afrique & de l'Aſie, que le mont Atlas a ſes eſcarpemens les plus roides au nord, & le mont Liban au couchant; mais ce qui paroîtra imprimer à ma conjecture le ſceau de la vérité, c'eſt que les eſcarpemens latéraux des Alpes & des Pyrénées, ces eſcarpemens qu'elles s'oppoſent l'une à l'autre, vont actuellement rentrer dans la même diſpoſition; car, ſi ce grand baſſin a pu être rempli, quand le Boſphore, le détroit de Gibraltar & celui de Babel-Mandel étoient encore fermés; s'il l'a été en effet, dans les tems où M. de Buffon voit les deux mers frapper à la fois les montagnes de Langres, que j'ai repréſentées comme une partie de l'enceinte de la Méditerranée, & en creuſer

les ravins & les vallées (1); alors l'extrémité du rang des Pyrénées qui expire ſubitement devant la vallée d'Aran, celle qui s'eſcarpe en Rouſſillon vers la Méditerranée, celle, enfin, des Alpes, où l'on voit la chaîne deſcendue bruſquemenr de la hauteur du Mont-blanc, éparpiller ſes chaînons devant le lit du Rhône, étoient toutes trois en dedans de l'enceinte que rempliſſoit cette mer, & formoient trois promontoires plus ou moins ſaillans. A cet aſpect, l'oppoſition diſparoît; tout ce qu'il y a de commun dans tous ces eſcarpemens, ſe raſſemble ſous un ſeul point de vue; ceux du midi, ceux du levant & du couchant, tous ſont relatifs à la Méditerranée, & dirigés vers elle; & cette grande dépreſſion de la terre, quittant le caractère d'accident, primordiale comme ces monts ſont primordiaux, devient inconteſtablement une partie du premier deſſin de notre hémiſpère.

Mais quel eſt ce plan primordial qui lie les hauteurs ſourcilleuſes des Alpes & des Pyrénées, encore dénuées de leur revêtement ſecondaire, avec les profondeurs de la Méditerranée, libres encore des débris que les fleuves y ont dépoſé? Quel eſt le travail qui donna cette

(1) Epoques de la Nature. Quatrieme Epoque.

base

bafe aux travaux de la mer ? Quel agent l'opéra ? Eft-ce fous les eaux d'un déluge univerfel ; eft-ce dans le feu d'un incendie général, que ces boffes & ces dépreffions, ces monts & ces abymes ont été deffinés ? Tant de régularité eft-elle due à des bouleverfemens ? tant d'irrégularités font-elles dues à des travaux conftans ? Eft-il néceffaire de rapprocher ce travail de la naiffance du monde ? Ne fauroit-on concevoir un intervalle entre l'un & l'autre ? Eft-il primitif, en un mot, comme il eft antérieur, ce travail dont tous les réfultats ne nous montrent que des compofés d'autres compofés, où ces fubftances que nous regardons comme élémentaires, faute d'en pouvoir fimplifier la combinaifon, font déjà mélangées, confondues, & ne préfentent que des aggrégations plus ou moins tumultueufes d'un monde dont les formes ont difparu ?

Long-tems, au refte, ces rochers que nous appellons primitifs furent regardés comme tels à la rigueur, & parurent le réfervoir immenfe de la terre unique, de la terre par excellence. Alors, on les crut le réfultat du premier effort du monde naiffant ; on ne vit entr'eux & les rochers évidemment formés par les eaux, qu'une énorme lacune ; & l'on attribua ce travail à un agent qui ceffa d'agir, après l'avoir confommé. La

liquéfaction du globe, & le boursouflement de sa surface consolidée plutôt que le centre, furent le grand événement & le grand accident auxquels on crut devoir les chaînes de monts qui sont formées de granit. On regarda leur substance comme vitrifiée, parce qu'elle étoit vitreuse & vitrescible; on les supposa confusément entassées, parce qu'on n'avoit point encore observé leur organisation; & bornant la hauteur des antiques alluvions de l'océan à celle où l'on trouve des dépouilles des animaux marins, il parut douteux que leurs cîmes eussent été couvertes de ses eaux.

Cependant, l'observation recueilloit en silence quelques faits, où le génie n'avoit trouvé que des conjectures. En même tems qu'elle démêloit, dans la structure des monts de cette espèce, les traces d'une organisation réguliere, l'analyse découvroit, dans leurs parties constituantes, la présence de ces mêmes terres que l'on avoit long-tems considérées comme secondaires. L'argile, que l'on faisoit naître des débris de la roche primitive, tourmentés par le mouvement des eaux, la terre calcaire, dont on avoit attribué la formation aux êtres vivans, se trouvoient au nombre des substances constituantes de la roche primitive elle-même. La magnésie, dont les mers sont le vaste réservoir, s'y montroit

auſſi *(1)*. Sa maſſe entiere étoit compoſée de criſtaux ou réguliers ou irréguliers, tels que l'eau ſeule peut les former; des couches, des lames, des priſmes ſe montroient dans leur aggrégation . . . Auſſi-tôt on vit l'ancien océan remplacer l'incendie de la terre, pour former ces monts qui ne ſont plus primordiaux que relativement à l'époque de leur naiſſance, & quant aux amas dont ils forment par-tout & la baſe & l'appui.

Quoi, les eaux ont couvert le ſommet des Alpes & des Pyrénées! D'où eſt venu cet effroyable déluge? où ſe ſont retirés ces flots?... Arrêtons notre imagination prête à s'épouvanter: il s'agit de faits & de monumens; que les conſéquences du témoignage n'altérent pas la foi due aux témoins. En vain nous croirions éluder la difficulté, en rabaiſſant à la hauteur de

(1) L'argile eſt pour un quinzieme dans le quartz, pour un ſeptieme dans le feld-ſpath, pour un tiers dans le mica. La terre calcaire n'eſt dans le quartz que pour un centieme, mais enfin elle y eſt; & le ſchorl, que l'on retrouve de toutes parts dans les granits, en contient depuis un vingtieme juſqu'à un centieme. Quant à la magnéſie, elle forme un douzieme du feld-ſpath, & un cinquieme du mica. Le fer ſe trouve auſſi dans les roches primitives, quelquefois dans le quartz, ordinairement dans le mica, & toujours dans le ſchorl.

ces montagnes qui recélent des débris des végétaux & des animaux, celle que la mer a pu acquérir. C'en eſt déjà plus que nous n'en ſaurions expliquer par toutes les ſituations poſſibles de nos mers actuelles ; & puiſque l'on ne conteſte point que l'eau ait dépoſé toutes les matieres argilleuſes & calcaires qui forment des montagnes à couches, ſoit qu'elles renferment ou ne renferment point des débris de végétaux & d'animaux marins, jettons un regard ſur Vignemale, ſur le Marboré, ſur ce Mont-perdu dont les marbres dominent peut-être le granit des monts primordiaux les plus élevés de la chaîne; rappellons-nous les montagnes calcaires des Andes, où l'on trouve des coquilles à deux mille toiſes d'élévation abſolue; concevons ces montagnes telles qu'elles furent, avant que leurs débris euſſent couvert de vaſtes plaines, & comblé des précipices ; & reconnoiſſons combien peu l'on gagneroit à diſputer quelques cens toiſes de hauteur au déluge qui les couvrit.

Mais une difficulté plus réelle ſe préſente dans la diſpoſition des parties dont les montagnes de granit ſont compoſées. Rien, dans leur forme & leur ſituation, ne rappelle l'idée d'un dépôt de l'eau. On ne voit, dans ces montagnes, que des faiſceaux de bandes verticale-

ment ſituées, & ſucceſſivement amincies de la baſe au ſommet. Or, l'eau qui ne dépoſe qu'horiſontalement, ne peut former des dépôts inclinés que ſur des ſuperficies déjà inclinées. Suppoſera-t-on que ces bandes furent horiſontalement dépoſées, & que l'effort des feux ſouterrains les a redreſſées ? Ce redreſſement ſuffit-il pour rendre raiſon de leur forme, comme il rendroit raiſon de leur ſituation ? Ou bien peut-on croire que des montagnes auſſi bien organiſées pour être debout, ont été formées dans cette poſition par la criſtalliſation qui a fait tous les fraix de la figure & de la diſtribution de leurs parties intérieures ?

Attendons les faits ; attendons que ce ſavant qui le premier attira nos regards ſur l'organiſation des montagnes primordiales, nous ait développé le magnifique enſemble de leur enchaînement, tel qu'il le vit du haut du Mont-blanc, lorſqu'arrivé à ſon ſommet, & jouiſſant d'un ſpectacle dont la ſeule idée tranſporte tout ami des montagnes, mais dont nul autre ne fut plus digne de jouir, il dominoit enfin *ces cîmes majeſtueuſes, ces redoutables aiguilles, dont les baſes même avoient été pour lui d'un accès ſi difficile & ſi dangereux, lorſqu'il ſaiſiſſoit leurs rapports, leurs liaiſons, leur ſtructure, & qu'un ſeul regard levoit des doutes que*

des années de travail n'avoient pu éclaircir (1).

Il suffit, au reste, que les roches primitives aient été formées par cristallisation dans le sein de la mer, pour que la théorie puisse rendre raison de la continuité de travail qu'annonce, dans les montagnes, l'étroite liaison des amas de différente espece, & l'imperceptible passage du primitif au secondaire. Une seule alluvion a pu tout faire. Il semble voir s'opérer dans la même mer toutes les séparations comme tous les mêlanges, avant la naissance des végétaux & des animaux, comme après leur création. Tout ce que nous voyons, étoit ou dissous ou suspendu dans cette mer sans bornes. La tendance à cristalliser, combinée avec la pesanteur, alloit déterminer & la forme & l'ordre des matieres déposées; & les terres, se classant au gré de l'une & de l'autre, alloient se démêler en formant successivement des amas où elles domineroient chacune à leur tour, & que sépareroient toutes les combinaisons qui pouvoient rendre le passage de l'un à l'autre insensible. A quelque cause que les eaux dussent la puissance dissolvante qu'elles avoient alors, soit qu'une chaleur excessive, soit que la présence de quel-

(1) Voyage de M. de Saussure au Mont-blanc. *Journal de Paris*, 1er *septembre* 1787.

que acide, les eût ſurchargées des ſubſtances qu'elles devoient dépoſer, cette puiſſance diminuoit graduellement avec ſa cauſe (1). Les matieres les moins diſſolubles, les plus ſuſpenſibles, les plus ſimples, & dont les molécules ſe recherchent avec le plus d'ardeur, formerent les premieres concrétions, & prirent la premiere place. Nous ignorons, & nous ignorerons toujours de quelle nature furent ces premiers dépôts; ils ſont trop profondément enfoncés ſous les dépôts qui leur ont ſuccédé. Le granit ſimple, celui de trois ſubſtances, où le *mica* ſeul eſt coloré par un peu de fer, eſt pour nous le plus ancien ouvrage de la mer. Il forma la croûte du globe, en affectant dans ſa diſpoſition générale, comme dans ſes parties conſtituantes, une criſtalliſation plus ou moins réguliere. Alors, la terre put être deſſinée; les hauteurs & les profondeurs purent être déterminées; les chaînes purent être entrelacées, prolongées, embranchées, ſuivant des loix où la criſtalliſation, favoriſée ou troublée par des

(1) Kirwan, qui admet que le granit a été formé par criſtalliſation, croit que l'évaporation d'une partie des eaux dans l'atmoſphere, & la retraite ſucceſſive du reſtant, a ſuffi pour que les différentes terres, auparavant diſſoutes & ſuſpendues, fuſſent diſpoſées à ſe figer. Voy. ſes *Elémens de Minéralogie, traduits par M. Gebelin*, p. 382.

accidens dont nous pouvons difficilement nous former une idée, eut peut-être encore quelque part. Là, les matieres furent abondantes; ici, elles étoient plus rares. La mer, obéissant à la force centrifuge, plus profonde de six ou sept lieues à l'équateur qu'aux poles, y forma les plus grandes masses, & des chaînes plus étroitement embranchées. Le dissolvant & les substances dissoutes manquerent au nord; les monts furent moins hauts & moins liés entr'eux; les chaînes furent plus divergentes; & la structure intime de ces élévations put se ressentir de l'influence des causes défavorables qui présidoient à leur formation.

Après le granit, l'argile, surchargée de parties siliceuses qu'elle enveloppoit & qui lui donnoient de la tendance à cristalliser, la terre calcaire, sans mêlange de dépouilles organiques, & qui tendoit peut-être aussi à prendre des formes régulieres, se déposerent tour-à-tour sur des bases de granit; & cependant des concrétions plus mélangées, des granits moins simples & plus colorés, des marbres moins purs, des schistes de diverses compositions, se formerent entre ces amas, & au-dessous. Le premier plan étoit dessiné; le granit étoit amassé en énormes pyramides formées de faisceaux de bandes verticales; les schistes primordiaux étoient appuyés

contre ces pyramides, en feuillets contournés, roulés, tourmentés peut-être par une tendance incertaine à criſtalliſer, combattue par la peſanteur, la viſcoſité, & l'obéiſſance aux courans de la mer; les marbres de premiere formation étoient couchés ſur les amas de l'une & l'autre eſpece, non ſans avoir retenu quelque choſe des formes que prennent, en certain cas, les matieres calcaires régulierement criſtalliſées; & ces diſpoſitions, plus ſenſibles au centre des monts, ſe perdoient, en s'en éloignant, dans la forme générale des couches ſimplement aquiformes. Déjà même cet immenſe édifice avoit ſouffert des altérations; des maſſes entieres s'étoient affaiſſées; des couches s'étoient enfoncées, courbées, redreſſées; des crevaſſes avoient interrompu la continuité des roches; des débris déjà diſperſés, accumulés, confondus, & déjà agglutinés de nouveau, avoient formé des concrétions ſecondaires, des couches entieres de granit à bandes, de porphyres, de poudingues, de grès, de brêches, dont les amas avoient étendu le domaine des monts aux dépens de leur élévation; la mer ne dépoſoit plus, elle ne faiſoit que rouler & braſſer les débris de ſes anciens dépôts; lorſqu'après de longues agitations vinrent des ſiecles de calme; lorſque des continens enfin découverts, & des mers enfin

peuplées, mélerent, pour la premiere fois, les dépouilles du regne végétal & du regne animal, au limon dont les couches s'étendoient au pied des accumulations antérieures; lorſque les marbres ſe remplirent de coquilles, les argiles de fougeres, les gypſes d'oſſemens; lorſque des monts entiers furent formés de ces triſtes ruines des générations qui tombent les unes ſur les autres, pour rendre au réſervoir commun les élémens que leur organiſme y puiſe ſans ceſſe, & ſur-tout ces terres que la vie végétale & la vie animale y trouverent diſtinctes, qui exiſtoient auparavant dans la nature ſous leur forme ſpécifique, & que l'Océan avoit, dès les premiers tems, reçues & claſſées dans ſes profondeurs.

Trois époques principales marquent le travail continu qui nous livra la terre dans l'état où elle eſt : celle où le globe fut couvert d'une mer profonde & ſans bornes, chargée des ſubſtances qui devoient former les enveloppes extérieures de ce globe : celle où des dépouilles organiques vinrent ſe mêler aux dépôts des eaux : celle enfin où le fond de mer que nous habitons fut tiré de ces gouffres. D'où vinrent ces eaux, doit-on demander? Où demeurerent ces plantes terreſtres, & quand naquirent ces animaux marins? Où s'eſt enfui ce déluge?

A la premiere tentative que je fais pour me figurer des événemens aussi différens de ceux qui se répetent sous nos yeux, égaré dans une immensité déserte, placé entre des monumens dont les caractères paroissent indéchifrables, environné de la nuit du chaos, je retrouve la brillante hypothese de l'incandescence de notre planete (1), non pas entourée d'un imposant appareil de démonstrations, puisque les monts primitifs n'en sont plus ni les témoins ni l'ouvrage, puisque le renflement du globe à l'équateur peut être l'effet d'une autre espece de fluidité que celle qui résulte de la fusion, mais revêtue de tout l'éclat que pouvoit lui communiquer le plus beau génie qui ait été appellé à peindre la nature, mais comme une révélation indépendante des témoins, des traditions, des monumens & des preuves. L'esprit, fatigué du tourment de l'incertitude, s'en empare; vain d'embrasser d'un coup-d'œil tout ce qui existe, & de ne s'arrêter que devant le néant, de n'avoir à demander qu'un soleil & des comètes, pour lancer dans l'espace un systême planétaire entier, de lier la forme actuelle du globe à sa création même, & de ne rien voir d'obscur entre deux, il s'applaudit du noble effort qui recule le mo-

(1) Epoques de la Nature.

ment où il demeure effrayé de l'importance des premieres données qu'il eſt forcé d'admettre ſans les interroger, & de ſuppoſer ſans les comprendre; & la poſſeſſion mentale de quelques périodes antérieures à celles dont nous ſommes contemporains, lui paroiſſant une conquête conſidérable faite ſur l'étendue incommenſurable du paſſé, l'amuſe de l'idée d'être infiniment plus voiſin de l'origine des choſes, pour s'être éloigné un peu de leur état actuel. Avec cette hypotheſe rien ne m'étonne. Un globe embrâſé repouſſe de ſa ſurface, & relegue dans ſon atmoſphere, l'Océan réduit en vapeurs. La chaleur de ce globe diminue un peu, & l'Océan retombe, bouillant, ſur ſa face encore brûlante. S'il ne m'eſt plus permis de croire que le granit ſe ſoit formé avant cette chûte des eaux, au moins je conçois facilement dans une mer dont la température eſt portée à ce degré de chaleur que le poids énorme d'une atmoſphere ſurchargée de fluides peſans concentre dans ſon ſein, la faculté de tenir en diſſolution les ſubſtances qui doivent former la croûte du globe, & dont nos montagnes ne feront que d'imperceptibles exhauſſemens (1). La criſtalli-

(1) Les plus hautes montagnes de la terre alterent ſi peu ſa ſphéricité, qu'elles ne ſont relativement à elle que

ſation & la précipitation des terres eſt une ſuite néceſſaire de ſon refroidiſſement ; & l'enveloppe vitrifiée, bourſoufflée, & caverneuſe du globe, va me fournir une retraite aux eaux, quand il ſera néceſſaire qu'elles ſoient contenues dans le baſſin que lui préparent les dépreſſions de la ſurface qu'elles couvrent. Ainſi demeure encore preſqu'entiere la belle hypotheſe du pere des Géologiſtes modernes, hypothèſe qui peut ſe paſſer, ſans en être eſſentiellement altérée, de la ſuppoſition que le granit eſt antérieur à la préſence des eaux, & qui s'environne, dans ſes défectuoſités mêmes, du reſpect dû aux conceptions les plus ſublimes.

Mais une autre hypothèſe s'éleve & veut que je me défie (1). Celui qui me la propoſe, plus timide, a craint d'étendre au-delà de ſes bornes le champ où l'obſervation peut s'exercer ; plus ſévere, il n'a rien voulu ſe diſſimuler de la foibleſſe de l'intelligence humaine, lorſqu'il s'agit de concevoir des faits d'un certain ordre ; plus ſcrupuleux, il a écarté avec ſoin tous les témoins dont le témoignage lui paroiſſoit obſcur ou ambigu. Demeurant, de propos

---

comme des élévations d'un huitieme de ligne, ſur un globe de deux pieds de diametre.

(1) Lettres phyſiques & morales de M. de Luc.

délibéré, en deçà des limites que l'autre hypothèſe a franchies, il n'a pas cru faire éprouver à nos connoiſſances un déchet ſenſible, en ſacrifiant les périodes antérieures à celle où la mer conſomma ſes derniers travaux. Il perd dans le paſſé tout ce qui flattoit notre orgueil; mais que ne gagne-t-il pas dans l'avenir? & quelle idée que celle d'un monde qui ſe perfectionne ſans ceſſe, pour l'homme qui plus impatient encore des bornes qu'il trouve dans le futur que de celles qu'il rencontre dans le paſſé, n'eſt point conſolé par un avenir de quatre-vingt mille ans, de l'importune idée d'un monde qui ſe refroidit & tend inceſſamment à bannir de ſa ſurface la nature vivante? Ce n'eſt point pour remplacer le ſyſtême dont il attaque les principes, mais pour ſe délivrer de leurs conſéquences, qu'il combat la ſuppoſition de la liquéfaction du globe par le feu. En vain il voit ſept ou huit cens cometes circuler autour du ſoleil: il ne peut croire que leur gravitation cauſe, dans les parties de cet aſtre, la moindre preſſion, le moindre frottement, la moindre chaleur, puiſque l'effet de deux attractions oppoſées doit être, au contraire, d'alleger la preſſion des molécules qui s'y trouvent ſoumiſes. Il ne ſouffre pas davantage que le choc oblique d'une comete ait à tel point

déplacé le ſoleil même, que les parties de ſa maſſe projettées au dehors, aient pu décrire autour de lui des orbites auſſi peu excentriques. Après avoir conteſté & la liquéfaction du ſoleil & la maniere dont les planètes en ſont nées, il examine notre globe, & ne voit rien de *vitrifié* dans les matieres *vitrifiables* qu'il préſente. Sa chaleur ne lui paroît pas expliquée par le ſyſtême relatif à ſa naiſſance ; & rien dans l'état de ſa ſurface ne prouve qu'elle ait été jamais plus grande. La mer n'a donc pas pu couvrir le globe à la maniere dont le ſuppoſe l'hypothèſe du refroidiſſement. La préſence de cette mer immenſe eſt une donnée primitive qui n'eſt point encore expliquée ; les cavernes qui l'ont peu-à-peu abſorbée, en ſont une autre ; & la premiere queſtion que nous nous ſommes faite, demeure ſans réponſe qui ne ſoit conteſtée.

Mais une époque plus voiſine & plus intéreſſante approche. Les végétaux terreſtres ſont nés : car les ardoiſes, en ſe deſſechant, ont conſervé l'impreſſion fidele autant qu'ineffaçable de plantes qui ont vécu ſur la terre ſéche, avant d'être entraînées dans le ſein de la mer, & de ſe méler au limon qu'elle dépoſoit. Il y a des animaux marins : car les ardoiſes ont conſervé auſſi le moule de quelques poiſſons, & des multitudes innombrables de coquillages

font partie de la pâte de certains rochers calcaires ou sablonneux, jusqu'à deux mille toises de hauteur au-dessus de son niveau actuel. La mer se peuploit donc, à mesure qu'elle perdoit le pouvoir de tenir les terres en suspension ; & en même tems qu'elle se peuploit, il se découvroit des terres. Elle s'abaissoit donc. Nulle hypothèse ne le contredira ; c'est le fait. Elle trouvoit la route de quelques cavités souterraines qui s'ouvroient sous elle. Toutes les hypothèses l'accorderont encore ; car c'est une conséquence à-peu-près directe de ce fait, & il est difficile d'imaginer autrement cette retraite des eaux. Mais ce qui ne se décidera point avec autant de facilité, c'est le tems où ces eaux se retiroient, & la situation des terres qui se découvroient.

Si l'on admettoit la liquéfaction du globe, & si l'on croyoit que l'état caverneux de son enveloppe fût une conséquence de sa consolidation, tout seroit expliqué. La mer se retiroit, de toutes parts, dans les cavités dont les voûtes s'écrouloient sous son poids ; les cîmes de nos monts, les grandes élévations du globe, découvertes les premieres & ramenées les premieres, par le refroidissement, à cette température que peut souffrir la nature sensible, se peuplent de végétaux & d'animaux, en même tems

tems que la mer ſe remplit de poiſſons. Les eaux achevent de ſe retirer ; les grands quadrupédes naiſſent dans le voiſinage de notre pôle, où ils ont laiſſé leurs dépouilles, en témoignage du ſéjour qu'ils y ont fait avant que le refroidiſſement croiſſant de la terre les ait chaſſés des contrées ſeptentrionales vers l'équateur. Il y a plus de quinze mille ans que cette émigration a commencé ; & la terre, ſe refroidiſſant toujours & ſe deſſechant ſans ceſſe, perdra la derniere goutte des eaux qui la ſubmergerent, avec la derniere étincelle du feu qui l'embraſa.

Il n'en eſt point ainſi pour celui qui a rejetté la ſuppoſition de l'incandeſcence du globe & de ſon refroidiſſement ; qui n'a vu ſur la ſurface de la terre que l'ouvrage des eaux ; qui ne voit dans le fond de mer que nous habitons, que le témoignage de ſa prompte & récente retraite ; pour qui nos rivages actuels ne ſont pas plus nouveaux que la cime de nos montagnes, & concourent avec les plus fieres hauteurs du globe, à rendre témoignage d'une révolution peu ancienne qui les mit en même tems à ſec ; qui ne trouve aucune raiſon de croire que depuis quatre mille ans l'océan aît ou diminué de volume ou changé de place ; qui n'apperçoit dans l'allongement de certaines

côtes, que l'accumulation des dépôts des fleuves ſur des bas fonds ; qui reconnoît à l'état de ces dépôts les plus anciens, que la mer n'a point baiſſé ; & qui prouve, en oppoſant ceux de l'occident à ceux de l'orient, qu'elle ne ſe tranſporte point d'un lieu en un autre ; qui ne diſtingue, enfin, dans le monde entier, qu'une tendance conſtante à perfectionner ſes formes, & à paſſer des convulſions de ſa naiſſance à un repos durable (1). Pour lui, les travaux que les eaux devoient faire ſans témoins, étoient terminés, & leur ſurface s'étoit abaiſſée au point de découvrir des continens placés au-deſſus des gouffres qu'elle comble actuellement, & aſſez élevés pour que le ſommet ſeul de nos montagnes formât quelques iſles dans la vaſte mer qui les environnoit. Des voûtes briſées, des cavités ouvertes, avoient procuré aux eaux l'écoulement d'où réſultoit ce premier abaiſſement. Mais, de ces cavités, les plus grandes, de ces voûtes, les plus fragiles, ſupportoient ce continent antérieur. Là, naquirent & ſe propagerent les premiers êtres ſenſibles ; là, furent répandus

(1) Voy. le ſyſtême entier de M. de Luc dans ſes lettres ſur la terre & ſur l'homme, & particulierement dans la ſeconde partie du cinquieme volume, où ſe trouvent les réſumés & les concluſions.

avec profuſion l'organiſme & la vie, tandis que les eaux devenues propres à nourrir auſſi l'un & l'autre, recevoient dans leur ſein les eſpèces qui leur appartiennent. De-là, furent entraînés par les fleuves, dans le fond de mer que nous habitons, les oſſemens de l'éléphant, du rhinocéros, de l'hyppopotame; les végétaux, depuis les arbres juſqu'à la fougère; & cependant, l'homme né ſur ce haut continent, vivoit ſans crainte au-deſſus des abîmes qui l'alloient engloutir... Déjà le trouble eſt dans les entrailles de la terre, des feux s'y allument par la fermentation, ſes profondes cavités mugiſſent, & un ſiniſtre frémiſſement ſe propage ſur toute la circonférence du globe... Le tems des concrétions & des compoſitions eſt paſſé; celui des deſtructions approche; tout ce que les mers devoient aſſembler, dépoſer, aſſocier, amaſſer, eſt aſſemblé, dépoſé, aſſocié, amaſſé; les terres découvertes ont fait leur legs aux terres qui vont ſe découvrir; tout eſt à ſon terme, à ſon comble; le moment eſt arrivé d'enſevelir les œuvres de la lumiere, & de manifeſter celles des ténebres.... Une commotion générale en avertit l'abime; les terres ſupérieures s'ébranlent, s'écroulent, & la mer abſorbée avec leurs ruines, dans des gouffres épouvantables, abandonne nos terres, maintenues au milieu de

l'horrible cataſtrophe qui les met au jour.

O profondeur des tems ! que les voix qui s'élevent de ton ſein, ſont douteuſes & diverſement entendues ! ... Pour quiconque n'a pas fait, entre les hypothèſes, un choix éclairé par de longues études & de longues obſervations, que reſte-t-il de conſenti & d'indubitable, hors les faits principaux qui ont ſuggéré des queſtions qu'il eſt ſi difficile de réſoudre ; hors le long ſéjour de la mer qui forma la croûte du globe, & qui ſe retira dans ſes cavités, après avoir mêlé à ſes derniers travaux les premieres productions des eaux dépurées & des terres deſſéchées ?

Arrêtons-nous devant cette mer dont M. de Luc a ſi bien éclairé les derniers travaux, dont M. de Buffon n'avoit pas aſſez étendu l'empire, à qui M. de Sauſſure rend enfin les monts primitifs. Depuis que le granit eſt ſon ouvrage, le monde n'a plus de témoins des faits antérieurs à ſon regne, qui ne ſoient enſevelis ſous ſes premiers dépôts. Un abîme ſans fond, l'abîme du paſſé a pour jamais englouti & les périodes que la nature a fermées en ouvrant celle dont nous ſommes contemporains, & l'influence que ces périodes eurent ſur celle-ci, & les ſtructures auxquelles appartenoient les matieres qu'elle dépoſa ſur le noyau de la terre

Ainſi, cherchant en vain à ſortir du cercle des connoiſſances qui nous étoient livrées, nous ſommes laborieuſement revenus à ce point au-delà duquel l'antiquité ne voyoit rien, à ce vieux Océan que les premiers philoſophes regardoient comme l'origine des choſes & le pere de la nature.

Contentons-nous de ce qui les ſatisfit. Il ſe pourroit que ce qu'il y eut avant cette période & ce qu'il y aura après, n'appartînt ni aux ſens ni à l'eſprit de l'homme qui ne reçut d'intelligence & de ſenſibilité que pour les choſes qui coexiſtent avec lui. Il ſuffit que les faits ſoient d'un autre ordre que ceux qui ſe répetent ſous nos yeux, pour être à jamais hors de la portée de notre entendement. Condamnés à ne connoître l'univers que dans ſon rapport avec nos organes, rien n'exiſte pour nous que ce dont nous avons vu des exemples ; & nos conjectures, tournant ſans ceſſe dans le cercle étroit de l'analogie, s'arrêtent devant des faits inobſervés & inouis, comme devant le néant. Et quelle choſe a jamais commencé ou fini devant nous ? Réduits à la connoiſſance des formes & des changemens de formes, nous n'avons jamais vu & conçu que des combinaiſons & des diſperſions, c'eſt-à-dire, des apparitions & des diſparitions. Notre être même ne nous eſt ſen-

ſible & connu que par ſes apparences ; & nous ne ſavons rien de nous , que ce que nous voyons ou ſentons en nous ou dans les autres ; de ſorte que , faute d'organes intermédiaires , notre intérieur eſt inconnu à nos ſens , & qu'il ne ſauroit trouver le chemin de notre penſée ; que nous ſommes ſi étrangers à tout ce qui , en nous-mêmes , n'eſt pas forme & apparence viſible & palpable à nos ſens , que nous ſommes réduits à devoir aux impreſſions qui nous ſont faites par les objets extérieurs , le ſentiment de notre propre exiſtence ; & que nul de nous ne ſauroit jamais qu'il eſt né & qu'il mourra, s'il ne voyoit naître & mourir ſes pareils. Un petit nombre de rapports de la coexiſtence , eſt donc tout ce qui peut être à notre portée. Des abîmes que nous ne ſonderons jamais , ſont autour de nous & en nous. De là ſortent , & là retombent des apparences fugitives où nous cherchons en vain des cauſes & des effets , puiſque nous ne ſaurions les pourſuivre au-delà d'un changement de formes ; là , ſe montre dans une ténébreuſe profondeur , le champ immenſe que peupleroit de conjectures , s'il étoit livré à lui-même , l'eſprit qui s'occupe des modes d'exiſtence qui ne tombent pas ſous nos ſens ; & l'univers où nous ſommes , réduit , dans ſon étendue , à celle qu'embraſſent nos organes , dans ſa ſub-

ſtance, à un groupe d'apparitions, dans ſa durée, à celle de leurs formes, fut, pour d'anciens philoſophes, un problême ſi difficile à réſoudre, une circonſtance de l'être ſi incompréhenſible, qu'ils ne purent s'en former l'idée qu'en imaginant le tranſport des choſes réelles & infinies, de l'éternité dans le tems, & de l'immenſité dans le lieu, en ſorte que le viſible ne leur parut plus que viſion, & qu'ils ne trouverent dans le monde ſenſible qu'une grande allégorie de celui qui ne l'eſt pas (1).

---

(1) Salluſte le philoſophe fut nettement de cette opinion, mais elle ne lui étoit point perſonnelle, & avoit ſes racines dans la plus profonde antiquité, où elle joua des rôles bien différens & quelquefois bien bizarres. Platon qui ſe moque des Orphiques, n'en étoit, au fond, guère moins atteint qu'eux. Pythagore étoit certainement au nombre de ſes ſectateurs. Les Pyrrhoniens, bien entendu, n'enſeignoient pas autre choſe; les Gnoſtiques n'ont vu que cela dans la doctrine des anciens ſages; les Eſſéniens & les *Allégoriſtes*, l'ont entée ſur le Judaïſme & le Chriſtianiſme; les Thalmudiſtes avoient beau ne pas s'entendre, ils étoient dépoſitaires de la même tradition, revêtue de toutes les allégories qu'elle-même avoit enfantées; & elle fut le fondement de toute eſpece de *cabale*.



CHAPITRE XVII.

Les Pyrénées confidérées relativement aux Alpes, dans la différence que leurs Mines & leur fituation géographique ont apportée dans la condition de leurs habitans.

Les montagnes, dans un tems probablement voifin de leur naiffance, éprouverent des fecouffes dont l'effet fut univerfel, & dont nulle chaîne ne fut exempte. Ces fecouffes paroiffent avoir eu lieu fous les eaux. Des feux accompagnés d'explofions en ont fans doute été la caufe, & les déchiremens qui fe firent en cette occafion, fe remplirent prefque auffi-tôt des métaux que nous allons chercher dans leurs entrailles.

Cette opinion eft la plus vraifemblable. Il feroit difficile, en effet, de ne pas confidérer les filons comme autant de crévaffes, comblées de matieres, les unes totalement étrangeres à la fubftance de la montagne, & qui font les métaux ou du moins la partie métallifante; les autres, compofées de cette fubftance même, filtrée & dépofée par les eaux, & qui forment la Gangue, Ainfi, l'on ne fauroit douter que

l'infiltration des eaux ambiantes, ſes dépôts, les criſtalliſations qu'elle favoriſe, n'aient concouru avec des fuſions & des ſublimations cauſées par un feu ſouterrain, pour former le minerai de ces cavités tortueuſes qui ſuivent dans leurs directions, leurs embranchemens, leurs ſubdiviſions, toutes les formes & les caprices du déchirement.

Quelqu'éloignés même que ſoient de nous ces grands événemens, les deux cauſes qui ſe réuniſſent pour former des mines, n'ont pas encore tellement ceſſé d'agir, que des circonſtances favorables ne préſentent encore des occaſions de les prendre ſur le fait. On a remarqué qu'il ſe forme du fer & du cuivre dans des mines que l'on avoit épuiſées de ces métaux. On trouve au fond de ces cavités abandonnées, d'anciens outils incruſtés du minéral qui les avoit remplies. Des vapeurs minéraliſantes & chaudes opérent, au rapport de M. Eller, ces incruſtations; & M. de Buffon les a ſuppoſées d'après ce ſavant. Les Pyrénées ont offert pluſieurs fois le même phénomène; il s'eſt reproduit dans le *Harz*; & les mines de plomb exploitées en Angleterre, par les Romains, ont fourni de pareils monumens de la continuité d'action de ces exhalaiſons métalliques qui paroiſſent avoir confié, dès l'origine, aux cavités de nos mon-

tagnes, une portion des tréſors que recélent les entrailles de la terre.

On diſtingue de ces mines à filons, que l'on peut regarder comme primitives, les mines à couches, qui ſont évidemment diſpoſées ainſi par les eaux qui ont charié des parties métalliques enlevées aux mines primitives. L'exiſtence de ces mines concourt avec l'état de la gangue des principales mines à filons, avec les brêches métalliques & les dépôts de tout genre dont on trouve ces cavités remplies, à donner un haut degré de vraiſemblance à l'opinion que les montagnes étoient ſous l'eau, quand les crevaſſes ſe firent, & quand les vapeurs métalliques ſe fixerent dans les matieres adventives, dont l'eau, tantôt librement introduite, tantôt lentement infiltrée, les avoit comblées.

Il faut, au reſte, que les mines ſoient encore long-tems obſervées; il faut que l'étude des roches y accompagne long-tems celle des métaux, avant que nos opinions puiſſent être fondées ſur une baſe bien ſolide. Juſqu'à ces derniers tems, ce n'eſt point dans ſes rapports avec la Coſmologie, que l'on a obſervé ce phénomène; & conſidérée même d'une maniere iſolée, la ſcience des mineurs touche à peine au moment d'être une bonne doctrine. Depuis ces âges anciens dont nous ſavons peu de

chose, sinon que les mines étoient exploitées avec intelligence, & les métaux travaillés avec adresse, nous ne voyons point faire à la science des progrès perceptibles. Ce fut le besoin, guidé par je ne sais quel instinct, secondé par je ne sais quels hasards, qui ouvrit les premieres mines. La cupidité s'en empara bien vîte, &, presque aussitôt, ce qu'il y a d'irrégulier, de bizarre, d'éventuel, dans la direction des filons, a donné à l'étude de cet accident la tournure superstitieuse qui caractérise toujours les idées de l'homme, lorsqu'elles portent sur des objets où l'enchaînement des causes & des effets, prend la forme du hasard. Dans le moyen âge, où les superstitions de l'Orient s'étoient entées sur les superstitions de l'Occident, on chercha les mines comme la cabale cherche des trésors; & tandis que l'art de tourner les métaux à notre usage, faisoit les progrès les plus rapides, on ne rassembloit, sous le nom de science des mines, que des observations puériles, des indices imaginaires, & des pratiques mystérieuses.

Nous atteignons donc à peine le bel âge de cette science, qui a si vîte mis l'homme en possession des métaux, que dans l'obscurité des tems les plus reculés, nous les voyons traités presque tous aussi bien que nous le pouvons

faire, & qui a marché ſi lentement à la perfection, que nonobſtant trente ſiecles de tradition non interrompue, il y a peu d'années que nous n'en ſavions guère plus que les Tyriens n'en avoient appris aux habitans de l'Eſpagne.

Toutes les ſciences, tous les arts préſentent le même ſpectacle. Leurs élémens ne ſont, pour l'eſpece humaine, qu'un jeu de ſon enfance; mais un degré de perfection réelle à leur ajouter, eſt un effort pour ſa maturité. Il ſemble voir une main divine doter l'homme en le créant: lui tendre le premier arc, lui treſſer le premier filet, lui creuſer le premier canot, lui délier la langue & lui faire bégayer les premiers mots, lui montrer le feu dans le caillou, le fer dans ſa mine: données primitives d'une nature ſi compliquée, d'un effet ſi inattendu, que les hommes pourroient ſuccéder aux hommes jusqu'à la fin des ſiecles, avant d'en avoir inventé ou deviné la moindre choſe; &, enſuite, cette main ſe retirer, & l'homme, pourvu de tout ce qui lui eſt néceſſaire, en conſerver la poſſeſſion par tradition, l'uſage par imitation, épuiſer des ſiecles à connoître mieux, ce que dans un inſtant il a connu ſuffiſamment, & des générations nombreuſes ſe conſumer devant les circonſtances de la ſcience dont l'enſemble fut la conquête d'une ſeule.

Si nous en jugeons d'après le paſſé, nous devons croire que nous ajouterons peu de choſe aux connoiſſances primitives que l'antiquité nous a tranſmiſes ſur les métaux. Quelques découvertes que nous faſſions, il eſt douteux que ce que nous tranſmettrons à notre poſtérité, puiſſe entrer en comparaiſon avec ce que nos peres nous ont tranſmis. Cela ſe bornera peut-être à un métal, à un demi-métal nouveau, qui pourra bien rentrer enſuite dans les variétés ou les mêlanges des métaux anciens. Le néceſſaire eſt entre nos mains; mais c'eſt dans ces acceſſoires qui ſont le luxe des connoiſſances humaines, dans les conjectures ſur les cauſes occaſionnelles & ſur les cauſes finales, que nous avons de grands progrès à faire. Obſerver les mines dans leur rapport avec les montagnes & avec la terre; fixer l'époque de leur naiſſance; en déterminer les circonſtances générales & particulieres; apprécier les agens; diſtinguer, dans la formation des métaux & dans leurs diverſités, ce qui appartient à l'action différemment modifiée de ces agens, & ce qui appartient aux différences ſpécifiques ou aux doſes des élémens mis en œuvre: voilà des objets ſans nombre qui peuvent nous occuper. Chaque ſuccès ſera une portion du ſuperflu que l'humanité ajoute ſans ceſſe au néceſſaire; c'eſt dans ce ſens que la ſcience va

s'étendre, & s'atténuer en s'étendant. Ce font des feuilles que nous allons ajouter aux branches de ce grand arbre, des fibres que nous allons ajouter à fes racines, jufqu'à ce que (fi toutefois le futur doit reffembler au paffé, fi la terre & l'homme, plus voifins du repos, ont néanmoins de grandes fecouffes à reffentir encore), jufqu'à ce qu'une commotion phyfique ou morale, un déluge, l'affaiffement de quelque portion de la croute du globe, bien moins peut-être, la frénéfie d'un conquérant, & l'extravagance d'un peuple qui obéit à fon délire, ramenent ces âges de calamités où l'homme perd tout ce qu'il devoit à fa civilifation, & le réduifent encore une fois à fa *légitime*, à ces fimples notions qui font l'inftinct de fon efpece, & fur lefquelles, dans les périodes de calme & de bonheur, il bâtit le fragile édifice de fes connoiffances fecondaires. Ainfi vient l'hiver, qui dépouille le regne végétal de fa parure annuelle; mais il refte des tiges & des femences fur lefquelles l'hiver ne peut rien, & qui reproduifent tout ce qui a difparu.

Depuis que l'on commence à obferver les mines dans leur rapport avec la terre, on a cru reconnoître que certains métaux affectoient certaines roches, certaines latitudes, certaines hauteurs, on a obfervé que les uns étoient

plus ſouvent en groupe, d'autres plus ordinairement en veines, quelques-uns plus communément en couches; que pluſieurs ſe trouvoient toujours enſemble; que d'autres ſe fuyoient conſtamment; que le fer ſeul, le plus utile & le plus commun de tous, ne connoiſſoit ni lieux ni ſituations, & que, le premier dont l'homme ait eu beſoin, il eſt preſque par-tout à ſa portée (1). Admirable dans ſes rapports apparens

---

(1) Il y a quelques lieux où le cuivre a été connu avant le fer. Ceci a eu lieu dans l'Amérique méridionale, ſoit que le fer y manque, ſoit qu'il n'ait pas été immédiatement à la portée des habitans du pays, ou que l'apparence de ſes mines ne ſoit pas celle qui éveille l'inſtinct de l'homme. De même en Angleterre, les naturels du pays connoiſſoient l'étain & le plomb avant le fer. Du tems de Céſar, le fer y étoit ſi rare que l'on en faiſoit des pieces de monnoie. Les Romains ont inſtruit les Bretons; & du tems de Strabon, les mines de ce métal y étoient en grand produit. J'ai tant de peine à imaginer comment l'homme peut avoir deviné les métaux, que pour reculer, au moins, la difficulté, je ſerois preſque tenté d'apporter ces deux exemples en preuve, que les Américains & les Bretons ne connoiſſoient, les uns le cuivre, les autres le plomb & l'étain, que par une tradition dont l'origine étoit dans des peuples marchands de l'antiquité, qui alloient chercher ces métaux chez eux, & n'y cherchoient pas le fer. Cette conjecture me paroît un fait, en ce qui concerne les Bretons, ainſi qu'on le verra tout à l'heure.

avec la terre, une de ſes mines en affecte les pôles, & en imite l'attraction. Contemporain de toutes ſes époques, & aſſocié à toutes les révolutions de ſa ſurface, il ſe trouve dans les roches les plus anciennes du globe, comme dans les plus modernes. Il ſe dépoſe peut-être le premier dans les eaux du vieux Océan, & quelques-unes de ſes particules y demeurent plus long-temps ſuſpendues, pour teindre le *mica* & le *ſchorl* des premiers granits; il fermente ſous ces vaſtes rochers, nourrit les tempêtes qui grondent dans les entrailles de la terre, leur échappe, liquéfié, & ſe fige dans les baſaltes de ſes premiers volcans. Il ſe retrouve encore dans les ſeconds travaux de la mer, ſe dépoſe en couches, en groupes, en maſſes, avec les argiles & les terres calcaires. Il eſt par-tout; les *gemmes* l'ont aſſocié à leur tranſparence, & lui doivent leurs couleurs : le verd de l'émeraude, le feu du rubis, l'azur du ſaphir, l'or de la topaſe, le pourpre de l'améthyſte, l'iris de l'opale, ſont les brillans caprices de ce caméléon des métaux. La nature vivante ſeroit jalouſe, mais elle s'en empare, & l'éclat des minéraux eſt effacé. C'eſt lui qui teint la riante verdure où ſe repoſe l'œil ébloui de l'étincelante lumiere des cieux; c'eſt encore lui qui l'émaille de toutes les nuances des fleurs; c'eſt

à

à lui que le paon doit la ſplendeur de ſon plumage ; le papillon, la bigarrure de ſes aîles ; la roſe, ſon incarnat ; un teint virginal, ſes roſes. Toujours prêt à prendre la forme & la couleur de tous les métaux, à peine y a-t-il une apparence ſous laquelle on ne puiſſe le ſuppoſer caché. La Platine n'eſt pas encore, à cet égard, purgée de tout ſoupçon ; la *plombagine* & la *ſydérite* ſe ſont rangées dans le nombre de ſes déguiſemens.... Que dis-je ? On le croiroit le métal unique, à force de le voir le métal univerſel. Entre les mains de l'homme, il eſt encore une fois ce qu'il fut dans celles de la nature : un puiſſant inſtrument de ſon économie & de ſes déſordres. Il trace les ſillons, & les baigne de ſang ; il défend la maiſon du citoyen, il en viole l'aſyle ; il ſert Brutus, & l'aſſaſſin d'Henri quatre..... Mais ne l'accuſons pas, quand il ſe prête aux excès de la malheureuſe humanité : l'airain & le bronze ne ſont-ils pas venus prendre au milieu de nos légions, la place qu'ils occupoient dans les foyers de nos peres ? Qu'eſt-ce que l'homme n'a point aſſocié, quand il lui a plu, à ſa folie comme à ſa ſageſſe ? L'eau, le feu, tout ce qu'il y a de plus ſalutaire & de plus terrible, n'eſt-il pas devenu complice de ſes crimes, lorſqu'il a voulu faire, des dons de la nature, la ſource de ſes miſeres ?.... Car

l'homme eſt, dans le monde, une ſeconde nature, & chaque choſe dut avoir pour lui comme pour elle une double fin, en ſorte qu'ils puiſſent l'un & l'autre varier & les plans & les uſages : la nature ſans choiſir ; l'homme, en choiſiſſant.

Quelque univerſelle que ſoit la préſence du fer, on ſent qu'il n'eſt pas répandu par-tout en maſſes également conſidérables ; & l'on a cru reconnoître que c'étoit dans les régions ſeptentrionales qu'il abondoit particulierement. Il paroît, au reſte, que l'on s'eſt trop preſſé de généraliſer les obſervations de ce genre, & que les Pyrénées n'ont pas plus été conſultées à ſon égard, qu'à l'égard des autres métaux, lorſqu'en les claſſant relativement aux climats & aux élévations, on a attribué l'or & l'argent aux contrées les plus chaudes & aux montagnes les plus hautes, le fer & le cuivre aux pays les plus froids & aux montagnes médiocres, le plomb & l'étain aux pays tempérés & aux montagnes les plus baſſes. Dans les Pyrénées, en effet, on ne connoît d'or que celui que l'on recueille en paillettes dans l'*Arriege* & quelques autres ruiſſeaux aurifères qui, tous, deſcendent des monts dont l'élévation eſt la plus modérée. L'argent affectionne bien les plus hauts monts de la chaîne, mais ce n'eſt que lorſqu'il eſt uni au plomb, que j'ai toujours vu occuper

ici les hauteurs les plus confidérables ; & lorfqu'il eft mélé au cuivre, il ne craint point de defcendre dans les monts d'élévation moyenne. Le cuivre abonde dans les Pyrénées, en dépit de la loi qui le relegue vers le pôle. Dès le tems de Céfar, les mines de ce métal qui fe trouvent dans le voifinage de l'Océan étoient fameufes, & quant au fer, il s'y trouve en fi grande quantité, que ces montagnes de fer que l'on croyoit un phénomene particulier aux régions les plus feptentrionales du monde, fe retrouvent dans plufieurs parties de la chaîne. Dès le tems de Pline, ce dernier fait étoit connu. Ce pere des Naturaliftes admire une montagne pareille qui exiftoit chez les Cantabres, à peu de diftance de la mer, c'eft-à-dire, dans le prolongement des Pyrénées vers la Galice, ce que je rapporte aux environs des fources de l'Ebre, & à ces monts, appellés *Montes de Europa*, dont le principal chaînon fépare la Bifcaye des Afturies de Santillane (1). Mais ce qui vaut mieux actuellement que l'autorité de Pline, c'eft la belle obfervation

(1) *Metallorum omnium, vena ferri largiffima eft. Cantabriæ maritimæ parte, quam Oceanus alluit, mons prærupté altus, incredibile dictu, totus ex eâ materia eft.* Lib. 34, cap. 15.

faite récemment par M. le Baron de Dietrich, qui compte plus de vingt monts ou masses de ce genre, dans les Pyrénées proprement dites (1).

La vue générale que j'ai prise des Pyrénées me persuade que c'est aux deux extrémités de la chaîne que le fer est répandu avec le plus de profusion; que c'est au centre & dans les montagnes les plus élevées, que le plomb domine en quantité les autres métaux; & que le cuivre occupe les espaces intermédiaires. Quant à l'argent, toujours mélé avec le plomb ou avec le cuivre, il paroît affectionner davantage le premier, & en suivre plus volontiers le sort. Les découvertes faites jusqu'à présent dans les Pyrénées confirment cet apperçu; & comme aucune vue générale ne vaut une bonne suite d'observations de détail, je ne saurois lui donner plus de poids qu'en l'appuyant du relevé que j'ai fait du nombre des mines de chaque espece, dont la nature & la situation ont été déterminées par le savant que je viens de citer (2). Quant à l'or, il ne se trouve que dans

(1) Description des gîtes de Minerai des Pyrénées, pag. 202.

(2) En rapprochant les résultats des tableaux que M. le Baron de Dietrich a joints à sa description des gîtes de

le Comté de Foix, où M. de Dietrich compte douze ruiſſeaux aurifères, & dans le Conſerans où il en trouve deux; le cobalt, dont il indique deux mines dans le Comté de Comminges, & une dans la Bigorre, & qui abonde en Aragon, dans la vallée de Giſtain, ſemble préférer la partie centrale des monts; & le zinc qui ſuit à-peu-près le plomb, ſe montre dans des ſituations pareilles. On ne peut rien dire encore de l'étain. A peine quelques apparences légeres font eſpérer que l'on en pourra trouver. Cependant, je ſuis perſuadé que les Romains en tiroient des monts que je conſidere comme le prolongement des Pyrénées vers la Galice &

Minerai des Pyrénées, je trouve que les mines ſont diſtribuées comme il ſuit, quant au nombre, aux eſpeces & aux ſituations:

	Argent contenu dans d'autres mines.	*Mines de cuivre.*	*Mines de fer & pyrites martiales.*	*Mines de plomb.*
Comté de Foix...	3 mines...	4 mines...	27 + 5 = 32..	2
Conſerans.......	4.......	18........	9 + 4 = 13..	16
Comminges......	10........	16........	9 + 7 = 16..	18
Bigorre.........	13........	9........	5 + 8 = 13..	45
Béarn..........	7.......	25........	10 + 3 = 13..	16
Navarre, Labourd, Soule, Landes...	6.......	26........	19 + 2 = 21..	2

M. le Baron de Dietrich m'a dit, en outre, avoir remarqué dans le Rouſſillon, une grande abondance de fer.

le Cap Finisterre. Le *Plumbum Album* de Pline est certainement de l'étain, & on le trouvoit en Galice & en Lusitanie, comme en Angleterre; pendant quelque tems même cela induisit les Romains en erreur, car, avant que le préteur *Publius Crassus* eut éventé la route que tenoient les Phéniciens pour se rendre aux îles *Cassitérides*, ces îles passerent presque pour fabuleuses, & l'étain que cette nation mettoit dans le commerce, fut réputé provenir uniquement de la Lusitanie & de la Galice. Quant au *Stannum* de Pline, qui se trouvoit par-tout, il y a grande apparence que c'est le zinc, & j'ai d'autant plus de raison de le croire, que je vois une continuité de tradition dans les écrits des anciens Minéralogistes, qui indiquent de l'étain dans tous les lieux où M. le Baron de Dietrich a trouvé de la *Blende*.

Il seroit intéressant de connoître si les Alpes présentent la même distribution de métaux; mais ne hâtons pas le moment où l'on pourra étudier ces monts sous cet aspect. Quelles que soient les lumieres dont notre siecle se vante, il n'est pas encore assez sûr que les mines n'y seroient ni oppresseurs ni esclaves.

Heureuses les Alpes, de n'avoir pas été sur le chemin d'une nation civilisée & commerçante, quand les sciences, le luxe & la dépra-

vation régnoient exclusivement en Asie ; quand Tyr & Sydon envoyoient leurs navigateurs subjuguer, dépouiller & corrompre les sauvages de l'Hespérie, comme, vingt-cinq siecles après, les peuples policés de l'Hespérie ont envoyé, dans la même direction, égorger, voler & dépraver les sauvages de l'Amérique ! Etrange & inexplicable analogie ! c'est de l'orient à l'occident qu'ont toujours marché, comme les jours & les nuits, les peuples civilisés & les peuples barbares, les sciences & l'ignorance, les lumieres & les ténebres, & les fléaux qui accompagnent les unes & les autres. Que l'humanité est bornée dans ses déterminations ! Quiconque planeroit au-dessus d'elle, la verroit tourner sans cesse dans le même cercle ; & les imperceptibles variétés, dont la physionomie des peuples & des siecles se compose, disparoîtroient dans l'uniformité générale des résultats.

Il paroît que les Phéniciens côtoyerent l'Espagne, quelque tems avant d'y pénétrer. Leurs premiers établissemens, faits aux environs du détroit de Gibraltar, annoncent ou l'habitude ou le projet de le passer. De ces établissemens, Cadix est probablement le plus ancien. De là, ils faisoient ces voyages lointains, dont ils déroboient si soigneusement la connoissance au reste du monde civilisé, pourvus, sans doute,

de la bouſſole, de l'uſage de laquelle ils ont dû faire myſtere, & que nous ne pourrions ſouppçonner qu'ils aient poſſédé, ſi, d'une part, la grandeur de leurs entrepriſes n'en ſuppoſoit pas le ſecours, & ſi, de l'autre, l'*Os d'Orus*, dont le nom déſignoit, chez les Egyptiens, l'aiman dans ſon rapport avec le pôle dont *Orus* étoit l'emblême, ne paroiſſoit pas être cette même bouſſole que les Egyptiens avoient reçue ſous le ſceau du ſecret, & peut-être avec les formes de l'initiation, lorſque huit ſiecles avant notre ère, ſous le regne de *Nechao* fils de *Pſammétique*, ils ſortirent pour la premiere fois de leurs frontieres, monterent pour la premiere fois un vaiſſeau, & ſe ſoumettant à l'éducation maritime des Phéniciens, firent avec eux un voyage dont la durée fut de trois ans. Il faudroit connoître mieux les objets de commerce excluſif que les Phéniciens rapportoient en Aſie, pour retrouver la trace des importantes expéditions qu'ils faiſoient de Cadix. C'eſt une tentative heureuſe des Romains qui a conſtaté que l'étain dont Cadix étoit l'entrepôt, venoit de la Bretagne, & qui nous apprend que les fameuſes îles *Caſſitérides* ſont celles de *Silley* (1). Mais les Romains n'ont pas toujours eu les

---

(1) *Pennant's Tour in Wales*, p. 60. Strabon, lib. 3.

mêmes indices & les mêmes ſuccès, & l'on ignorera peut-être toujours ce que faiſoient les Phéniciens dans l'Amérique, où il eſt probable qu'ils ont pénétré. Ces forts antiques que *Carver* a retrouvés ſous l'herbe, dans le continent de l'Amérique ſeptentrionale (1), & dont l'exiſtence a été nouvellement conſtatée, atteſtent le ſéjour d'un peuple policé. Des ouvrages d'or, des caractères, des hyérogliphes, le monument trouvé en 1768 ſur un rocher de *Dighton*, à quarante ou cinquante mille au-deſſus de Boſton, & rapporté par M. de Gebelin, doivent faire préſumer que ce peuple fut celui de Tyr (2). On le retrouve, d'ailleurs, à chaque pas, ſur les côtes d'Afrique & d'Aſie; & ici ſon ſéjour a été ſans doute de bien plus longue durée. Les ruines trouvées de nos jours ſur les îles *Comore*, dans le canal de Mozambique; la langue des Malais qui eſt tout Phénicien; ces inſtrumens que *Gama* trouve plus parfaits que les ſiens, chez des habitans de l'Afrique orientale qui voyoient les Européens pour la premiere fois; la bouſſole,

---

(1) *Travels through the interior parts of north America, in the years 1766, 1767, and 1768.*

(2) J'ai vu le deſſin original de ce monument, tracé par un Huron un peu inſtruit, mais bien éloigné du degré d'inſtruction qui auroit pu rendre ſon deſſin ſuſpect.

également plus parfaite, employée alors ſur la mer Rouge & dans celle des Indes, retrouvée encore chez les Chinois qui l'avoient reçue & non pas inventée, puiſqu'ils en ignoroient l'uſage ; l'état civil & la langue de l'île de *Mélinde* & d'une île voiſine de *Mombaze*, ſur la côte de Zanguebar, quand les Portugais y aborderent pour la premiere fois ; tout rappelle à ces fameux navigateurs ; & à peine peut-on réſiſter à l'opinion de M. de Gebelin, lorſqu'il établit que les *Erembes* d'Homère ſont les Eſpagnols, & lorſqu'il nous montre, en conſéquence, Ménélas voyageant autour de l'Afrique, au lieu de ſe perdre ridiculement, pendant dix ans, dans le baſſin de la Méditerranée qu'il devoit connoître en grande partie, & ſur les côtes de laquelle les ſcholiaſtes des ſiecles intermédiaires l'ont impitoyablement égaré, à force d'interprétations, parce qu'ils ne pouvoient ſoupçonner dans les anciens, des connoiſſances dont ils avoient perdu la tradition (1).

Quoi qu'il en ſoit, les Phéniciens ne négligerent pas l'Eſpagne. Ses mines les attirerent peu-à-peu dans ſes terres. Les Sidoniens bâtirent *Sidonie*, aujourd'hui *Medina Sidonia* ; & les montagnes de l'intérieur furent fouillées

(1) Monde primitif, tom. VIII, &c.

dans tous les ſens. On ſait combien ces navigateurs en rapporterent de richeſſes. Les hiſtoriens nous parlent de monceaux d'or & d'argent ; mais les Pyrénées n'y avoient rien fourni & ces monts étoient encore tranquilles.

C'étoit alors, au reſte, que l'orient faiſoit un grand pas vers l'occident. L'eſpèce humaine avoit reçu, par quelque cauſe qui ſe perd dans la nuit des tems fabuleux, un choc qui la mettoit dans une agitation violente, & l'Aſie en feu alloit voir ſes vieux empires s'écrouler les uns ſur les autres. Les Gaulois ſe répandoient au midi, par une ſuite, peut-être, de l'ébranlement que cauſoient, dans l'occident, les orientaux qui s'y portoient en foule. Tout ſe déplaçoit, tout ſe méloit depuis pluſieurs ſiecles ; des colonies s'établiſſoient par-tout ; Rome venoit de naître ; la Grece comptoit ſes premieres olympiades ; Carthage étoit fondée ; la Méditerranée étoit ſillonnée de vaiſſeaux errans ou fugitifs ; ſes côtes étoient infeſtées d'aventuriers ; quand, de proche en proche, les Aſiatiques & les Grecs trouverent le chemin des Gaules & de l'Eſpagne, quand les Rhodiens s'établirent au pied méme des Pyrénées, quand les Phocéens remonterent l'Ebre, & pénétrerent dans l'intérieur des terres qu'il arroſe, quand, enfin, les Phéniciens de Cadix

allarmés, appellerent au ſecours de la puiſſance défaillante de la mere patrie, les Carthaginois qui peu-à-peu s'emparerent d'un pays que les peuples marchands commençoient à ſe diſputer.

Quiconque a lu l'hiſtoire de l'Amérique & de l'Inde, peut ſe former une juſte idée de ces Aſiatiques & de ces Africains, jaloux les uns des autres, & mêlant les naturels du pays dans leurs ſanglantes querelles; mais bientôt elles eurent un terme. Le regne de l'orient étoit paſſé; le royaume de Tyr expiroit; Ninive n'étoit plus; la fameuſe Babylone venoit de diſparoître; l'Egypte qui, en ouvrant ſa myſtérieuſe enceinte, & livrant ſes habitans à la communication des étrangers, avoit perdu ſes avantages, au lieu de partager ceux du reſte des nations, l'Egypte ceſſoit d'être vénérée ſans commencer à être redoutable. Il n'y avoit plus que Carthage & Rome qui puſſent ſe diſputer le monde; & pendant deux ſiecles, l'Eſpagne ne connut plus de maîtres que les Africains.

C'eſt alors que naquirent Carthagène & Barcelone, & que le mouvement général s'approcha des Pyrénées. Juſque-là il paroît certain qu'elles n'avoient point reſſenti directement la commotion qui ébranloit tout l'univers connu. Ce n'étoit que par des ſuites fort éloignées de l'agitation des peuples, que des bandes de Celtes avoient

paſſé ces monts, & s'étoient établies ſur les bords de l'Ebre. Cette émigration, qui s'étoit faite par l'extrémité orientale des Pyrénées, avoit peu intéreſſé le centre ; & ce n'étoit, d'ailleurs, qu'un tranſport d'hommes de la même race que leurs habitans, & qui parloient le même langage. Depuis la fondation de Barcelone même, il eſt douteux que les Carthaginois aient eu des établiſſemens bien voiſins des Pyrénées. On voit Annibal commencer ſa mémorable expédition par vaincre la réſiſtance des peuples qui ſe trouvoient entre Carthagène & ces monts. Tel eſt, au moins, le récit de Polybe & l'opinion de Rollin (1). L'Eſpagne méridionale avoit ſeule ſubi le joug ; on ne parloit Phénicien que chez les Baſtules ; & ſi les Carthaginois, qui avoient, comme les Tyriens, les ſources de leurs richeſſes dans les montagnes de l'intérieur & du midi, tiroient auſſi des métaux des Pyrénées, ce n'étoit encore que par la traite & par échange, comme nous nous procurons les pelleteries du Canada. Ce ſentiment eſt appuyé de celui de Diodore de Sicile. On ne ſauroit diſconvenir, au reſte, que ſi cette traite a eu lieu, la tranquillité de l'intérieur des Pyrénées n'ait pu être, au moins indirectement, altérée.

---

(1) Polyb. lib. 1 & lib. 3. Rollin, tom. premier, p. 246.

Elle l'a même été plus qu'on ne penſe, ſi leurs habitans ne connoiſſoient point, avant l'arrivée des étrangers, l'uſage & la valeur des métaux; car non-ſeulement les Romains les trouverent plus habiles que ne devoient être des bergers, à recueillir les paillettes d'or de leurs torrens, & à exploiter leurs mines de cuivre; mais dès les tems les plus reculés, leurs armes étoient de fer, & leurs ornemens d'or; & ſi la traite qu'ils faiſoient avec les Carthaginois, put leur enſeigner à chercher les métaux, il fallut une communication plus intime avec un peuple civiliſé pour leur en apprendre l'emploi. Les Aſiatiques - Grecs établis entre l'Ebre & les Pyrénées, en furent aſſez voiſins pour leur rendre de bonne heure ce funeſte ſervice; & je ne ſais, mais dès le tems d'Annibal, je vois dans la poſture des peuples qu'il domptoit, quelque choſe qui trahit l'influence de l'Aſie; & je crains que la paix de leurs hautes vallées n'ait été troublée long-tems avant que les triſtes viciſſitudes qu'elles ont ſubies, aient été la matiere de l'hiſtoire.

Mais l'approche des Romains va diſſiper toutes les ténébres, & changer toutes les relations. Ils avoient porté ſur l'Heſpérie un regard jaloux, & s'y étoient ménagé des alliés. Annibal, né capable de fixer le ſort du monde,

Annibal étoit né trop tard pour Carthage, & le plus grand homme qui ait peut-être jamais exifté, dans l'ordre de ceux qui font le malheur des peuples, céda moins à des rivaux à peine dignes de lui, qu'à l'étonnante fortune de Rome. Carthage, née au fein des lumieres de l'Afie, avoit vieilli de bonne heure; & il eft, dans la vie des peuples, un âge de décrépitude, où les plus grands efforts demeurent fans effet, & les moindres fautes fans reffource.

Le fort de la feconde guerre punique acheva de déterminer celui de l'Efpagne; & fes conféquences entraînerent celui des Gaules. Heureufes, encore une fois, les Alpes, de ce que l'ignorance des Romains ne favoit chercher de l'or que fur les pas des Carthaginois! Ils remonterent aux fources où leurs rivaux puifoient une partie des richeffes qui les avoient fi long-tems rendu redoutables. Bientôt ils atteignirent les Pyrénées même, & les aborderent par les Gaules auffi-tôt que par l'Ibérie. Les Romains favoient non-feulement vaincre, mais fubjuguer. Ils s'affocioient les vaincus; ils partageoient avec eux la propriété & la culture des terres; ils attachoient ainfi leur domination au fonds autant qu'aux produits; & ils recueillirent par eux-mêmes ce que les Carthaginois n'avoient recueilli que par échange ou par

contributions. Alors on vit toutes les nations de l'Eſpagne recevoir ſucceſſivement la loi ; la langue latine remplacer non-ſeulement le Phénicien, parlé auparavant dans le voiſinage des comptoirs de Tyr & de Carthage, mais encore le langage indigène ; la religion des Romains & leurs mœurs faire de l'Eſpagne & des Gaules méridionales, une ſeconde Italie ; des académies fleurir au pied même des Pyrénées ; Hueſca réputé le ſéjour de la politeſſe ; les bains de Bigorre & de Comminges viſités par les vainqueurs du monde ; & le centre de ces monts devenu auſſi latin que s'il étoit enfermé par les murs de Rome.

A cette époque, les mines des Pyrénées ceſſerent d'être fouillées par des hommes libres, & l'on y vit deſcendre ces malheureux eſclaves ſur qui Diodore de Sicile attire notre impuiſſante pitié, & dans leſquels il a peint d'avance la race infortunée des Indiens enfouis dans le Potoſi. Dans ces monts, en effet, nous rencontrons par-tout les traces de leurs travaux ; mais comme les métaux précieux n'étoient point le but de ces travaux, ce n'eſt point là que l'on peut juger des profondes connoiſſances que les Romains avoient acquiſes dans l'art du mineur ; ce n'eſt point là que l'on retrouve les veſtiges de ces ſavans procédés dont Pline nous

a

a conſervé le détail, & que ſurpaſſent peu ceux que nous employons aujourd'hui ; ce n'eſt point là qu'au défaut de la poudre dont nous uſons pour faire éclater les rochers, ils appliquoient le feu & le vinaigre d'une maniere qui nous eſt inconnue; que maîtres, comme nous le ſommes, des eaux qui noyent les travaux inférieurs, ils les épuiſoient à l'aide de ces belles machines hydrauliques dont Diodore fait honneur au génie d'Archiméde, & auxquelles il attribue tant de puiſſance qu'il ſemble voir ces fameuſes pompes dont nous empruntons le ſecours dans nos exploitations modernes, & qui ſont portées, dans le *Harz*, à un tel degré de perfection, que le mineur peut déſormais pourſuivre ſon filon juſqu'à quatorze cens pieds au-deſſous de tous les écoulemens naturels. Ce n'eſt point dans les Pyrénées, non plus, qu'on a vu les Romains attaquer les montagnes avec une force de géant, pour en extraire tout l'or qu'elles pouvoient renfermer; les excaver dans tous les ſens, & les ſoutenir en l'air ſur des piliers ; les renverſer, en renverſant à la fois tous ces appuis factices; amener des torrens pour leſſiver ces décombres, & forcer ces eaux à venir dépoſer le métal qu'elles charrioient, dans de larges puits creuſés à cet effet : ouvrage qui ne put être conçu que par cet étonnant peuple, & qui rappelle

juſtement à Pline les entrepriſes d'Encelade & de Briarée (1).

Nous avons imité les Romains ; & ſans doute par la même raiſon, ce n'eſt point dans les Pyrénées que nous avons mis en uſage les grandes reſſources de l'art des mineurs. Hormis les mines de cuivre de *Baygorri*, & celles de fer du comté de Foix, nous n'y avons pas un établiſſement qui ſe reſſente ſeulement de la routine qu'une tradition non interrompue auroit dû conſerver chez les habitans des Pyrénées. Mais, quand nous mettrions en valeur tout ce que ces monts nous offrent actuellement de gîtes de minéraux, il y auroit encore ſi peu de proportion entre le produit de nos fouilles & les richeſſes que les anciens tiroient de l'Eſpagne, que ce n'eſt pas aſſez, pour rendre raiſon de cette différence, de réunir la ſuppoſition de l'épuiſement des meilleures mines, à celle de l'énorme diminution de valeur que les métaux précieux ont éprouvée depuis la découverte de l'Amérique, & qu'il faut ſe rappeller auſſi que les ſources les plus abondantes de ces richeſſes ſe trouvoient, non dans les Pyrénées proprement dites, mais dans les montagnes qui tiennent à leur partie occidentale ou méridio-

(1) Pline, liv. 33, chap. 3.

nale, & à celles qui en ſont totalement détachées & s'élevent au centre de l'Eſpagne : aux montagnes de *Hueſca* dont Tite-Live nous vante le produit ; à celles des Aſturies, de la Galice & de la Luſitanie, où Pline nous apprend que l'on recueilloit une quantité d'or prodigieuſe ; à celles enfin qui ſe trouvent au-delà de l'Ebre, à la hauteur de Carthagène & dans le voiſinage de Seville, qui ont fourni des tréſors à la cupidité des anciens, & que les Eſpagnols, gorgés de l'or du Pérou, n'ont plus aucune raiſon de fouiller.

Mais un nouvel ordre de choſes ſe prépare. L'orient, en envoyant à nos contrées les Phéniciens, les Carthaginois, les Grecs & les Romains, lui avoit payé ſon tribut de lumieres ; c'étoit le tour des ténébres. Des hordes tout-à-fait ſauvages, chaſſées de la haute Aſie par quelque révolution qui ne nous eſt pas connue, avançoient lentement vers l'occident, le ſeptentrion & le midi, s'arrêtant de diſtance en diſtance, s'accroiſſant & ſe ſubdiviſant à meſure, ſe pouſſant les unes les autres, déplaçant par leur choc les naturels des pays où elles paſſoient, devenues peu à-peu des multitudes que le fer & le feu ne pouvoient plus épuiſer, transformées dans leurs diverſes ſtations & par leurs divers mélanges, en peuples aſſez différens pour

que leur rencontre fût une horrible confufion, & formant ainfi, dans des régions inconnues, & d'élémens prefque imperceptibles, l'orage effroyable qui alloit crever fur Rome. Il n'étoit plus tems de le conjurer, lorfqu'il gronda pour la premiere fois; lorfque ces hordes, s'approchant enfin des limites de l'Empire, lui apprirent qu'il exiftoit des Gêtes, des Huns, des Goths, des Vandales, des Hérules, des Gépides, des Francs, des Lombards ... & que feroit devenu le monde policé devant ce débordement de barbares! que feroient devenus les loix & les droits des nations! où fe feroient repofées les fciences, filles de l'ordre & de la paix, fi, en touchant l'empire Romain, quelques-unes de leurs hordes n'avoient pas perdu un peu de leur férocité; fi Rome, en recevant leurs fers, ne leur avoit pas donné une religion & des loix; s'ils n'avoient pas dû à un commencement de civilifation, l'ambition de mettre les arts au nombre de leurs conquêtes?

Tout devoit céder: la virginité des hautes Alpes fut cette fois violée; mais, heureufes encore, en fubiffant le joug du vainqueur, elles ne furent point livrées au barbare dont la cupidité s'étoit aiguifée à l'afpect des richeffes & du luxe des Romains; & les retraites qu'elles ouvrirent à de nouveaux hôtes,

excitant l'amour des troupeaux, au lieu de la ſoif de l'or, ne furent pas le théâtre du carnage, de l'oppreſſion & de l'eſclavage. Les Vandales occuperent ces monts ; & quelque barbares qu'ils fuſſent, plus civiliſés encore que les habitans des hautes Alpes, ils leur donnerent leur langage & leurs mœurs ; & la race du conquérant ſe mêla ſans effort à celle du vaincu.

Dans les Pyrénées, au contraire, le barbare ſubiſſoit l'aſcendant de Rome, en renverſant ſon empire. Rien ne changea, quoique tout fût changé. Le même ſol vit ſeulement d'autres oppreſſeurs & d'autres opprimés ; & le Goth ſembla ne s'être mis à la place du Romain, que pour prolonger ſur ces monts l'empire des loix, des uſages, du langage de Rome.... *Quand mon imagination & mon courage avoient toute leur fougue*, diſoit le premier des rois de cette nation, Ataulphe fondateur du royaume de Toulouſe, *j'ai ſouhaité avec paſſion d'éteindre le nom Romain, & de lui ſubſtituer le nom des Goths. . . . Mais après avoir fait réflexion que mes Goths étoient d'un caractère trop dur & trop violent, pour s'accoutumer à porter le joug des loix civiles, . . . j'ai ſenti que mon ſalut & ma gloire conſiſtoient à employer leurs armes à rétablir & même augmenter l'empire*

Romain. Dès que je ne ſaurois venir à bout d'en changer la conſtitution, je veux en être le reſtaurateur, & que l'avenir me célébre en cette qualité (1).

Remarquable influence des lieux ſur des hommes encore neufs ! Par la même raiſon que les Vandales étoient forcés, dans les Alpes, de devenir libres, les Goths étoient forcés, dans les Pyrénées, de devenir Romains. En vain ceux-là avoient ſoumis à leur langage les hommes auxquels ils s'aſſocioient, ils s'étoient vus ſoumis à leurs coutumes. L'Helvétie n'en fut pas moins diviſée en *Cantons* indépendans, comme au tems de Céſar ; & les deſcendans de ces barbares, devenus républicains, ſont ces mêmes *Suiſſes* qui, autour du lac de Lucerne, reſtaurerent la liberté que leurs ancêtres avoient reçue des *Helvétiens*. En vain, au contraire, les Wiſigoths étoient venus dans les Gaules renverſer l'empire de Rome ; ils étoient forcés de prolonger au-delà de ſa durée le deſpotiſme des Céſars & l'orgueil du Sénat. C'eſt encore Auguſte, ce ſont encore les Peres conſ-

(1) Paul Oroſe tenoit ce diſcours d'un homme grave qui l'avoit ouï de la bouche d'Ataulphe. Voy. *hiſt. liv.* 7, *chap.* 29, cité par *l'Art de vérifier les Dates*, à la Chronologie hiſtorique des Rois Wiſigoths.

cripts qui ombragent & protegent le trône de Théodoric, quand Sidoine Appollinaire trouve à Bordeaux ce barbare devenu l'objet des respects du monde. *Depuis deux mois*, dit ce Gaulois célébre, *je suis à Bordeaux, où je n'ai pu avoir encore qu'une audience de Théodoric ; mais s'il me donne si peu de tems, c'est qu'il ne lui en reste pas beaucoup à lui-même, au milieu des occupations que lui donne l'univers. On voit ici les Saxons & les Sicambres qui s'y rendent en foule, pour recevoir ses ordres. On voit se promener dans cette ville les Hérules qui habitent à l'autre extrémité de l'Océan. Les Bourguignons fléchissent le genou devant lui, pour qu'il leur permette de vivre en paix. Les Ostrogoths, fiers de sa protection, prennent des forces, pressent les Huns leurs voisins, & achetent le droit de se révolter contre eux, par les hommages qu'ils rendent aux Wisigoths. Les Romains eux-mêmes attendent de lui leur salut ; & si l'on entend gronder quelque orage dans le nord, c'est la protection de Théodoric que l'on implore contre les bandes Scytiques. C'est la Garonne qui défend le foible Tigre. Le Parthe lui-même, le fier Arsacide sollicite, achete son alliance. Il oublie ici qu'il est parent du soleil & des étoiles, & joue le rôle d'un mortel ordinaire, lorsque, effrayé des prépa-*

ratifs qui se font sur le Bosphore, il s'attend, à chaque instant, d'être forcé derriere les bords escarpés de l'Euphrate (1).... Telle fut l'ancienne fortune des Goths; tels furent les ancêtres des malheureux *Cagots*. Il falloit que tous les contrastes fussent épuisés; & tandis que le fier Démocrate du canton de Schwitz s'honore jusqu'à nos jours de descendre du Vandale, les derniers restes du peuple d'Ataulphe & de Théodoric, oubliant leur antique gloire, n'ont pour partage que l'opprobre & les miseres de l'esclavage.

J'ignore s'il existe de bons documens, relativement à l'état des mines des Pyrénées, dans cet âge. Quant aux monumens, ils sont douteux, & il me paroît difficile de distinguer de l'ouvrage des Romains, celui des barbares qui travailloient sur leurs traces. Cependant c'est peut-être à ces derniers qu'il faut attribuer les travaux les moins parfaits & les plus superficiels; ceux où l'on reconnoît moins la hardiesse Romaine, secondée par le génie d'Archiméde, que l'esprit de désordre & de dévastation d'un conquérant mal civilisé; & je serois porté à

(1) Lib. VIII, cap. 2. Théodoric étoit cinquieme successeur d'Ataulphe. *Art de vérifier les Dates*, nouvelle édition, *loc. cit.*

croire qu'une grande partie des anciens travaux que nous retrouvons dans ces monts, annoncent les entreprifes mal conçues de la cupidité à demi éclairée de ces barbares. Ils durent, d'ailleurs, mettre d'autant plus de défordre & d'inconftance dans les tentatives qu'ils faifoient pour acquérir les métaux précieux par le travail, que le pillage en avoit rendu la poffeffion plus vulgaire. Il n'y eut peut-être que les mines de fer & de cuivre qui fuffent exploitées avec fuite, dans cet âge de fer & d'airain ; & tandis que tout l'or & l'argent ouvré qui fe trouvoit répandu en Efpagne & dans les Gaules, étoit venu groffir les tréfors des conquérans, l'anéantiffement de toute efpèce de commerce, en rendoit la circulation impoffible, & le remplacement fuperflu. Auffi voyons-nous que c'étoit moins la matiere que le travail qui étoit l'objet de l'avarice de ces barbares, pour qui un vafe d'or ou d'argent étoit l'occafion d'une guerre & le fceau d'une paix, en même tems que le fils d'Ataulphe étoit enterré dans un cercueil d'argent, & que la Princeffe *Galafuinte*, deftinée à époufer Chilpéric, Roi de Soiffons, étoit envoyée de Tolede à Rouen, dans un char du même métal (1).

(1) Le Poëte Fortunat la vit paffer dans ce brillant & maffif équipage, qui avoit la forme d'une groffe tour ronde.

Faste grossier des peuples chez lesquels le goût ne préside point encore à l'emploi des richesses, orgueil des hommes ou simples ou barbares, à qui le luxe ne sied point encore! Ainsi le Duc de Carlile, sous le regne de Jacques premier, crut ne pouvoir se montrer, dans une solemnité, d'une maniere plus éclatante, qu'en habit d'argent laminé; & aussi lourd imitateur qu'inventeur malheureux, pensa être le rival de Cléopâtre, en faisant manger à ses convives une tarte d'ambre gris, de musc & de perles fines (1). Ainsi, un Roi d'Afrique s'imagina être pour des Européens un objet d'admiration & de respect, en paroissant à leurs yeux, saupoudré, de la tête aux pieds, de poudre d'or. Ainsi un paysan de North-Hollande ou de Frise, marque chaque pas qu'il fait vers la fortune, en changeant un des boutons de cuivre qui garnissent son grossier habit, en un bouton d'or massif.

Post aliquas urbes pictavas attigit arces
Regali pompâ prætereundo viam.
Hanc ego nempè novus conspexi prætereuntem,
Molliter argenti turre rotante vehi. Liv. VI, carm. 7.

Si la qualité de poëte du narrateur pouvoit jetter quelque doute sur l'exactitude de sa description, sa qualité d'Evêque & de Saint canonisé doit inspirer de la confiance.

(1) Voy. *Wilson* & *Lloyd*, cités par Pennant, *Tour in Scotland*, 1772, *part. II*, p. 85, 86.

Cependant, les tems s'obſcurciſſoient de plus en plus. L'influence de Rome ſur les barbares, diminuoit avec ſon ancien éclat. Les Francs changeoient, par leur apparition, la politique des Gaules ; une rivalité funeſte s'étoit élevée entr'eux & les Goths, & ces deux grands peuples, heurtés l'un contre l'autre, & perdant de vue le foyer de lumieres qui avoit auparavant fixé leurs regards, travailloient à l'envi, à ſe priver des avantages fugitifs d'une civiliſation prématurée. Les arts vont en dépériſſant; les ſciences s'enfuient ; les lettres réfugiées dans les cloîtres, doivent leur ſalut à l'obſcurité & à l'oubli ; une ſombre nuit couvre les monumens: une nuit orageuſe où brillent comme de lugubres éclairs les regnes fameux de Clovis & de Charlemagne; les mélanges des races deviennent de plus en plus confus & déſaſtreux. Le peuple indigène des Pyrénées, déjà croiſé de Romain, mêlé depuis d'Alain, de Sueve, de Goth, & enſuite de Franc, s'altere peut-être encore à l'arrivée des Sarraſins. Une ſeule portion de ce peuple ſe conſerve pure, au milieu de tant de confuſions, & ſe montre indomptée au milieu de tant de défaites : c'eſt le peuple des *Vaccées*, connu ſous ce nom par Pline l'ancien, que Strabon appelle *Vaſcons*, dont la poſtérité exiſte dans les Biſcayens & les Baſques, qui ont, de

tout tems, habité les deux Navarres, que l'on retrouve dans le pays de Soule & la terre de Labourd, qui pénétrèrent de bonne heure dans le Béarn, & à la domination momentanée desquels, une partie des peuples de l'Aquitaine doit le nom de *Gascons*. Leur patrie paroît être entre les Pyrénées & les sources de l'Ebre. Inconnus aux Phéniciens & aux Carthaginois qui ne franchirent point ce fleuve, échappant aux Romains, qui, dans leur maniere d'en parler, montrent assez qu'ils tentoient de dissimuler les bornes que leur toute-puissance reconnoissoit en Espagne, toujours mobiles, passant & repassant les Pyrénées, se cantonnant, au besoin, dans les parties les plus rudes de leurs montagnes, ou les plus stériles des rivages adjacens, à la fois bergers & guerriers, mal contenus par la forteresse de *Lapurdum*, aujourd'hui Bayonne, que les Romains avoient opposée aux incursions qu'ils faisoient dans la Novempopulanie, ils ne furent fideles qu'aux malheureux, demeurerent les compagnons de Sertorius poursuivi par la haine de Sylla, & de Pompée luttant contre l'ambition de César. Lorsque l'Empire Romain s'ébranla, ils surent résister aux Sueves qui ravagerent leur pays & ne le soumirent pas, ne céderent pas davantage aux Wisigoths, arrêterent le cours des conquêtes de Clovis & de ses enfans, & rendi-

rent vaines toutes les tentatives que les Maures firent ſur leur liberté. Lorſqu'enfin ils ſe partagerent entre les deux empires qui ſe formoient des deux côtés des Pyrénées, demeurant purs de tout mélange, ils garderent plus ou moins leurs mœurs & leur langage, & nous ont conſervé le type précieux du peuple indigène de ces contrées. Tout le reſte eſt altéré : l'élégance & la vivacité du Gaulois & de l'Ibère, plus ou moins modifiées par la gravité du Romain & la groſſiereté du barbare, décroiſſent comme décroît la pureté des races. A peine un peu de ſang indigène coule encore dans les veines de l'habitant de la Bigorre; & l'on chercheroit envain à eſtimer les doſes de ſang étranger qui ſont confondues dans les habitans du Comté de Comminges, dont les ancêtres étoient, dès le tems de Sertorius & de Pompée, un mélange confus d'hommes de toute eſpece. Le haut Aragon n'eſt habité que de Romains, de Goths & de Maures; la Catalogne annonce par ſon nom (1) le mêlange du Goth & de l'Alain, mélange ajouté à celui des Aſiatiques & des Africains; &, en un mot, le caractere primitif ne reparoît plus du centre des Pyrénées juſqu'à la Méditerranée, dans ces vallées, ſoit ſeptentrionales ſoit mé-

(1) *Goth-Alaunia.*

ridionales, de tout tems habitées par les étrangers, & que l'on peut regarder comme le grand chemin de tous les peuples, tant barbares que civilisés, qui se disputoient l'Espagne & les Gaules.

Je ne crois pas qu'on puisse assigner une autre origine à la dissemblance des peuples qui habitent actuellement les Pyrénées, & autrement expliquer l'appesantissement des uns & la vivacité des autres. L'observation réfléchie des mœurs, du caractère, de la stature, de la physionomie, du langage de chacun de ces peuples, réunie à celle des situations où ils se trouvent, & jointe à l'étude de leur histoire, fournira des faits bien importans & bien décisifs à quiconque veut s'assurer combien l'on a exagéré le pouvoir des climats sur les hommes. Pour moi, j'ai vu le Vandale à côté du Saxon, le Saxon à côté du Calédonien, le Hun à côté du Vandale & du Saxon, le Romain au milieu des Helvétiens, le Lombard à côté de l'un & de l'autre. J'ai vu que l'habitant du canton de Schwitz ressembloit plus au Suédois, qu'à celui des montagnes de Lucerne, & que l'Ecossois de l'ouest ressembloit moins à l'Anglois qu'au Basque. J'ai vu que dans ces pays où le régime féodal prévient le mélange des races du vainqueur & du vaincu, le noble est différent du peuple au milieu du-

quel il habite. J'ai vu que, depuis quinze ſiecles, le même climat n'a point rapproché des races différentes, que des climats divers n'ont point ſéparé des races pareilles. J'ai penſé que ces faits pouvoient être univerſels, quand j'ai réfléchi à tous ceux de même eſpéce que nous préſentent & l'ancien & le nouveau monde, dans ces lieux où les hordes, les tribus, les nations ne ſe confondent point; quand j'ai conſidéré quelles différences ſubſiſtent dans l'Inde entre les races, entre les caſtes dont les principes religieux ou civils proſcrivent le mélange; tout ce que les terres compriſes entre la Méditerranée, la mer Rouge, le golphe Perſique, le pont Euxin, la mer Caſpienne, centre des grandes révolutions de notre hémiſphère, apportent d'exemples de la diſtinction des races; ce que l'on peut tirer d'inductions de l'obſervation comparée, de l'Arabe, de l'Abiſſin & du Copte; du Copte, du Grec & du Muſulman; du Turc Hun & du Coraiſchite; du Nomade des tentes de Kedar & du Chaldéen & de l'Aſſirien & du Phénicien; ce que l'on apprend en oppoſant l'une à l'autre les races d'Edom, d'Iſmaël & de Jacob; ce que prouve enfin la nation Juive, conſervant dans tout l'univers ſa phyſionomie Aſiatique, parlant la plupart des langues avec les inflexions de l'Arabe. J'ai cru enfin, ou du moins j'ai été

tenté de croire que les races étoient, dans l'hiſtoire de l'homme, une donnée primitive; que les climats n'ont eu ſur elles, depuis les tems hiſtoriques, que des effets peu ſenſibles, en comparaiſon de ceux du mélange, & que ces mélanges ont créé les races intermédiaires; que peu de celles qui exiſtent aujourd'hui ſont pures; qu'aucune peut-être n'eſt primitive; mais que celle qui peuploit l'occident de l'Europe, étoit une des plus anciennes. Son langage fut parfaitement ſimple & radical; ſon caractère fut bien déterminé, bien tranché, & différent de tous les caractères nationaux que l'hiſtoire ancienne de l'Aſie & de l'Europe orientale nous a mis à portée de juger. La Grece ſeule partagea ce caractère, avec les différences qu'y apporterent des mélanges plus ou moins heureux; & quiconque a trouvé dans les anciens monumens des peuples, & dans la comparaiſon de leurs langages, des raiſons de regarder les *Pélaſges* comme freres des Gaulois, & Celtes d'origine, auroit tiré des mœurs des Athéniens, un argument qui en dit au ſentiment autant que ſes ſavantes recherches en diſent à la raiſon. Qu'avoit à faire l'orient de ſouiller un ſi beau ſang du mélange de celui de ſes Tartares? En voyant ce qui nous en reſte, à peine je pardonne à l'orgueilleuſe Rome d'y avoir mêlé le ſien; &

l'Aſie

l'Afie nous eût-elle envoyé les plus fameux de fes peuples, leur fombre génie convenoit-il aux enfans de Japet ? Civilifés fans douceur, éclairés fans goût, favans fans clarté, le plus fublime effort de leur imagination, à la fois fougueufe & mélancolique, fut l'art d'enfevelir les fciences fous les groffieres allégories d'une religion qui auroit épouvanté Rome elle-même, fi l'aimable Grece n'en avoit fu adoucir les images. Une feule des races de l'Afie pouvoit nous confoler de fes violences par les charmes de fon caractère ; mais elle n'étoit pas deftinée à prévaloir, & les enfans d'Ifmaël ne parurent en Efpagne que pour nous laiffer la chevalerie, & le fouvenir enchanteur des beaux regnes de Séville & de Cordoue. C'étoit au rebut des races de l'Afie, à fes Scythes, à fes hordes feptentrionales, que nous devions être affociés. Que nous ont apporté ces barbares ? Compofés d'élémens plus groffiers, la civilifation même leur alloit mal ; & leurs idées fociales, mélange hétérogène de connoiffances mal digérées, & d'ignorance mal détruite, déplorables conceptions où la barbarie & la férocité s'environnent de formes & de droits, ont fans ceffe élevé entre nous & notre tendance à la civilifation, le lourd & ténébreux phantôme de leurs préjugés. C'étoit fait des Gaulois & des Celtes. Tout ce qu'il

y a de doux, de riant & d'aimable, diſparoiſſoit ſans retour, ſi, dans notre heureuſe patrie, le caractère indigène, plus rebelle à l'influence des étrangers, n'en avoit triomphé par quelques nobles efforts.

Baſques aimables! vous ſeuls, vous n'avez point à lutter contre la groſſiereté du barbare. Elle ne pénétra point chez vous; & votre heureux naturel répand ſur le dernier d'entre vous cette élégance & cette urbanité, que nos meilleurs eſprits ne doivent qu'à des ſituations favorables, & à ce rang où l'eſſor du caractere national eſt ſecondé par la culture. Heureux deſcendans des légitimes poſſeſſeurs de l'Occident, conſervez-nous précieuſement le pur ſang de nos peres, ce ſang qui vous a été tranſmis ſans altération par ces familles dont la ſimplicité ne brigue point les honneurs des cités, & les dignités des cours. Vous auriez envain triomphé de Rome & de l'Aſie, ſi vous ne ſaviez point oppoſer à la corruption, le courage que vous avez oppoſé aux armes des conquérans. C'eſt fait de vous, ſi vous ceſſez de vous eſtimer plus que tout ce qui vous environne; ſi vos chefs, en dédaignant d'habiter parmi vous, viennent à vous perſuader qu'il eſt ailleurs quelque choſe digne de vos deſirs & de votre imitation. C'eſt fait de vous, ſi vous expoſez aux mélanges cet

heureux caractere que n'ont altéré ni les tems, ni les lieux, ni même les exemples; il faudra que nous vous regrettions; & que de noblesse & de générosité, que de graces & de goût seront perdus pour la terre, du moment où vous n'y serez plus !

Mais que dis-je, & pourquoi désespérerois-je de vous ? Les Calédoniens, vos malheureux freres, ne triomphent-ils pas, & de la dure loi d'un vainqueur irrité, & du dédain même des chefs de leurs généreuses tribus ? Seriez-vous moins fideles qu'eux à votre sang, quand vos chefs, bien différens de ces Seigneurs de l'Ecosse dont l'oreille s'offense des chants antiques du *Barde* héréditaire, & qui ne daignent point comprendre la langue qu'Ossian a parlée, quand vos chefs vous honorent & vous aiment, quand vous nous voyez émus à l'aspect de vos mœurs, quand tout vous apprend à vous estimer vous-mêmes ? Ah ! plaisez-vous dans vos coutumes, dans votre langue, dans vos vêtemens; le croiriez-vous ? l'amour de la patrie & les vertus civiles tiennent souvent à de pareils attachemens, & l'on n'aime pas son pays autrement que les chants de sa nourrice & les habitudes de son enfance. Et quels tems vous furent jamais plus propices ? On dit, on assure que la destinée des Gaules l'emporte. Victorieuse enfin, elle

va régénérer la France. On croit que les champs & les troupeaux vont rentrer en grace; que le peuple va connoître ſon importance & ſa dignité; que les grands auront beſoin, pour ſe croire tels, des ſuffrages & du reſpect de la nation. La république des Gaules va renaître à l'abri d'une autorité douce & conſentie; il y aura mieux déſormais qu'un état & des ſujets: une patrie & des citoyens.... Eſpérance des bons François, ne ſoyez point vaine! Que la deſtinée des Gaules triomphe! Qu'elle éteigne les dernieres fermentations de ce levain d'orgueil & de diſcorde que les barbares avoient jetté dans notre ſein; & que la plus brillante des nations, devenue la plus ſage & la plus heureuſe, ſoit l'amour & l'admiration de la terre, après en avoir été l'envie!

FIN.

TABLE DES MATIERES

Contenues dans cet Ouvrage.

PREMIERE PARTIE.

Chapitre premier.

CHAPITRE IV.

CHAPITRE V.

CHAPITRE VI.

CHAPITRE VII.

CHAPITRE VIII.

CHAPITRE IX.

CHAPITRE X.

CHAPITRE XI.

CHAPITRE XII.

CHAPITRE XIII.

DEUXIEME PARTIE.

CHAPITRE XIV.

CHAPITRE XV.

CHAPITRE XVI.

CHAPITRE XVII.

Fin de la Table.

EXTRAIT des Regiſtres de l'Académie Royale des Sciences, du 3 Avril 1789.

M. RAMOND DE CARBONNIERES, traducteur & commentateur des lettres de M. Coxe ſur la Suiſſe, a ſoumis au jugement de l'Académie des « *Obſervations faites dans les Pyrénées, pour ſervir de ſuite* » *à des Obſervations ſur les Alpes* ». M. d'Arcet & moi, avons été chargés de lui en rendre compte.

Cet ouvrage eſt fait par un obſervateur accoutumé à peindre les grands objets de la nature, auquel aucune ſcience n'eſt étrangere, qui avoit bien étudié les Alpes, & qu'aucun péril n'a arrêté. La chaleur & la vérité de ſes deſcriptions, & la variété de ſes obſervations, inſpirent aux lecteurs de toutes les claſſes, un intérêt qu'ils trouveront rarement dans des ouvrages qui traitent de pareils objets ; il les amène par degrés, & ſans le leur faire preſſentir, aux diſcuſſions les plus ſérieuſes & les plus importantes, & des obſervations qui d'abord ne paroiſſent que locales & purement géographiques, le conduiſent à des réſultats qui lui appartiennent tout entiers.

Le ſapin & le pin, tantôt s'élevant aux nues, tantôt noueux & courts ; le buis formant des arbres, le rhododendron, la lauréole odorante, la roſe alpine, le carnillet mouſſier, la gentiana verna, l'œillet frangé ou dianthus ſuperbus, l'aconit napel,

bien moins redouté ici que dans les Alpes, fourniſſent à l'auteur des indications ſur le degré de hauteur des montagnes où il les a trouvés, les uns par la diverſité de leur taille, par le tems de leur floraiſon, d'autres encore par leur ſeule préſence. Et il en déduit cette conſéquence générale, que la diſpoſition des végétaux ſur le penchant des montagnes obéit principalement à la température de leurs différentes zones.

M. Ramond, a trouvé l'izard un peu plus petit, & d'une couleur plus claire que le chamois des Alpes; il le croit auſſi moins fort & moins agile. L'ours, commun dans les cantons des Pyrénées, où les forêts ne ſont pas détruites, eſt moins féroce que celui de la Suiſſe; les troupeaux y ſont moins fiers. Les Cagots ou Capots, les Goitreux ou les Cretins des Pyrénées, que l'auteur fait deſcendre des Goths, tiennent leur imbécillité du ſort de leur race, & non des cauſes phyſiques des vallées qu'ils habitent : cette race réputée infâme & maudite, & par-tout déſarmée, ne peut exercer que de certaines profeſſions; la miſere & les maladies en ſont le conſtant appanage; elle eſt connue en Bretagne ſous le nom de Cacous, dans l'Aunis ſous celui de Coliberts, Cahetz en Guyenne, enfin Caſſos dans les deux Navarres. M. Ramond ne ſe borne pas à conſidérer ces êtres malheureux; il compare les autres habitans des Pyrénées en général à ceux des Alpes, & fait remarquer la différence que les mines des Pyrénées &

leur ſituation géographique ont apportée dans leur condition.

Chacune des villes principales qui bordent la pente ſeptentrionale des Pyrénées a donné la dénomination de Pics de midi à celles des montagnes de ſon diſtrict qui lui ont paru les plus hautes, quoique par leur hauteur réelle ces Pics ne ſoient ſouvent que des montagnes du deuxieme & du troiſieme ordre. Le canton le plus élevé de cette chaîne paroît être celui qui ſépare la Bigorre, le pays des Quatre Vallées, & une partie du Comté de Comminges, de l'Aragon, & d'une portion de la Catalogne.

Selon M. Flamichon, le Pic de Gabiſos a 1255 toiſes au-deſſus du niveau de la mer; le Pic du midi de Pau 1407; & le nivellement de MM. Reboul & Vidal donnent au Pic du midi de Bigorre 1506 toiſes; à la montagne de Neouvielle 1619; au Pic long 1668; à Vignemale, montagne calcaire, 1722; aux ſommets également calcaires du Marboré & du Mont-perdu 1636, 1710 & 1763 toiſes. La plus grande élévation des Pyrénées ſe ſoutient l'eſpace d'environ 40000 toiſes, à compter de Vignemale, juſqu'à la Maladetta; elles ne ſont inférieures aux Alpes que de 600 toiſes au plus, en faiſant entrer dans la comparaiſon les hauteurs preſque diſproportionnées du Schreckhorn & du Mont-blanc.

L'Auteur retrace aux voyageurs le ſuperbe coup-d'œil du cirque de Marboré, de ſa caſcade de 1266 pieds de hauteur, & de ſon pont de neige. Il l'amène

ſucceſſivement depuis Lourdes, juſqu'à ces dernieres ſommités, par des défilés nombreux, alternant avec des baſſins qui ſe reſſerrent à meſure que l'on s'éleve; tous ces baſſins ont été autant de lacs formés comme tous ceux qui exiſtent encore en ſi grand nombre dans les Pyrénées, aux points de réunion des torrens; & les défilés étoient autant de détroits par leſquels les eaux tomboient d'étage en étage, ſous la forme de cataractes, avant d'avoir creuſé le lit qu'elles parcourent. Après ces obſervations, M. Ramond rappelle la remarque qu'a faite M. de Sauſſure dans les Alpes, & M. l'abbé Palaſſo dans les Pyrénées, « que ces monts paroiſſent compoſés de » bandes de rochers, approchant plus ou moins de » la parallèle à la direction de la chaîne ». Il en conclut que « les premieres vallées ont donc dû exiſ- » ter ou ſe former dans la même direction, & » ſur les différens étages des monts, entre les ban- » des qui adhéroient le moins les unes aux autres »; & il ajoute « que ces vallées ne ſe ſont pas creuſées » profondément, ſi elles n'étoient pas originairement » très-creuſes, attendu qu'elles oppoſoient peu » d'obſtacle à la tendance des eaux, qui ſe raſſem- » blerent bientôt, en forme de lacs, dans les prin- » cipales dépreſſions, d'où elles ne tarderent pas à » déverſer, des étages ſupérieurs ſur les étages in- » férieurs, tantôt ſciant les couches intermédiaires, » tantôt les renverſant avec violence, & cherchant » ainſi le plus court chemin des plaines, en ſe

» frayant, dans une direction perpendiculaire à celle » de la chaîne, des passages où l'on remarque successivement, les monumens du long séjour des » eaux stagnantes, & les traces de leur fuite tu-» multueuse, toujours, ou des dépôts ou des rui-» nes, par-tout le plan primitif altéré par de grands » accidens. Ce sont ces vallées que M. de Saussure » appelle *transversales*, en opposition avec les val-» lées *longitudinales*, ou parallèles aux couches de » la chaîne, & dont M. l'abbé Palasso, après M. » d'Arcet, a tracé en peu de mots l'histoire ».

Les observations lithologiques que l'auteur recueille dans ses courses servent à l'édifice de son systême. Considérant d'une part la chaîne des Pyrénées, comme formée de diverses bandes de montagnes, il la regarde de l'autre, comme étant composée de plusieurs chaînons, ayant chacun pour centre un de ces Pics de roche primitive, très-élevé, entouré de montagnes siliceuses & calcaires, dont les couches s'inclinent de toute part vers lui, & auxquelles il sert d'appui. Il a remarqué que la roche de chacun de ces Pics a un caractere distinct; que le granit du chaînon qui s'éleve entre les tours de Marbre & le Port de Bielsa, est à bandes saillantes; que celui de la montagne d'Oo, renferme les grands cristaux de feld-spath que l'un de nous y a le premier reconnu; & que le Mont maudit est formé de granit simple. L'Auteur ne se dissimule pas que plusieurs de ces montagnes centrales, depuis Vigne-

male jusqu'aux tours de Marboré, présentent des masses immenses de roches calcaires sur une étendue considérable; il cherche à résoudre cette difficulté par une explication fort ingénieuse qu'il faut lire dans l'ouvrage. Enfin M. Ramond croit qu'on peut considérer les Pyrénées comme deux chaînes, dont l'une commence à l'Océan, & se termine à la Maladetta, & l'autre lui succède ici, & se prolonge jusqu'à la Méditerranée; les plus grandes hauteurs de l'une & de l'autre sont plus voisines de leur extrêmité orientale que de l'extrêmité opposée. L'étendue d'un rapport ne nous permet pas de discuter ces idées.

L'inflexion des Pyrénées vers leur crête est beaucoup plus rapide & plus brusque du côté de l'Espagne, que de celui de la France; il y a eu moins de matieres secondaires accumulées sur les substances primordiales; aussi dans la pente méridionale de cette chaîne de montagnes, le granit paroît-il beaucoup plus souvent à découvert qu'à son versant septentrional.

M. Ramond fixe l'état des glaces des Pyrénées; il étoit inconnu avant lui; à peine croyoit-on qu'il existât de véritables glaciers dans ces montagnes: bientôt il fut convaincu de leur existence, à la couleur transparente & bleuâtre dont étoient teintes les plus hautes sommités, à leurs coupures nettes, leurs fentes à vives arêtes, & à cette disposition indescriptible qui caractérise les glaciers, & qui le frappa dans les aiguilles les plus élevées des Pyré-

nées,

nées, lorſqu'il les enviſagea du haut des montagnes du ſecond rang. Ses eſpérances ne furent point déçues; il en découvrit au-deſſus des tours de Marboré, à la brêche de Roland, auprès du port de la Pez, à la montagne de Clarbide, au port d'Oo, au Spijole & à l'Aſtos de Vénaſque, enfin au Mont maudit ou Maladetta : ce dernier eſt couvert de neiges éternelles, & ceint de larges bandes de glaces. Il eſt parvenu en différens endroits ſous des voûtes de glaces & de neiges, il en diſtingua les couches; & il reconnut celles des hivers les plus fameux, des étés les plus brûlans, & des années les plus douces, à l'épaiſſeur, à la tranſparence, & à la poroſité des bandes. Les contrebandiers qui approchent le plus ſouvent ces glaciers les appellent des *Serneilles* ou *Sernelhes*. Les habitans des Pyrénées diſtinguent, comme ceux des Alpes, les lavanges en lids de terre & lids de vent; ils entendent par ces derniers ceux que les ouragans élevent en tourbillons dans les régions ſupérieures.

Les conſidérations ſur l'étendue des glaciers des Pyrénées, comparée à celles des glaciers des Alpes, forment une des parties les plus intéreſſantes de cet ouvrage, elles nous ont paru abſolument neuves.

La Zone de glaces des Pyrénées n'eſt large que de 300 toiſes; celle des Alpes en occupe 1300. Cette différence eſt prodigieuſe, ſi l'on fait attention que les Pics les plus élevés de ces montagnes ne different dans leur hauteur que de 600 toiſes, & dans leur

latitude, que de trois degrés & demi. De l'examen approfondi que l'Auteur fait des causes de la variété, de la largeur, & de l'élévation des Zones glaciales, il tire les deux formules suivantes.

« De la hauteur qu'atteint la crête d'une chaîne, » de sa latitude moyenne, & de l'étendue de sa » Zone glaciale, deux choses étant données, on en » peut conclure la troisieme.

» Dans une chaîne connue, si d'un mont donné » l'on connoît deux de ces trois circonstances, sa hau- » teur, l'étendue de ses neiges ou de ses glaces, & la » place qu'il occupe dans les rangs de la chaîne, la » troisieme en est une conséquence nécessaire ».

Après avoir établi ces loix, M. Ramond s'attache à prouver que les glaciers des Alpes, comme ceux des Pyrénées, ne sauroient prendre d'accroissement durable.

C'est à l'infériorité de l'amas de neiges & de glaces qu'il attribue l'accessibilité plus facile des hautes sommités des Pyrénées.

L'air des montagnes du premier ordre est aussi destructif de l'économie animale, que celui des montagnes inférieures lui est favorable. M. Reboul a trouvé qu'au sommet du Pic du midi, l'air contenoit un quart moins de gaz oxigène qu'à la base : en effet, le gaz oxigène étant plus pesant que le gaz azote, doit se trouver en moindre quantité dans les régions supérieures, où d'ailleurs il ne sauroit se former, s'il est vrai que ce gaz soit le produit de la décomposition de l'eau par les organes des végétaux. M. Ramond

en conclud naturellement que la hauteur où l'homme ceſſe d'exiſter commodément eſt celle où commence le froid conſtant, & où finit la végétation.

On ne ſauroit faire un pas dans les Pyrénées ſans trouver des rapports entr'elles & les Alpes; celles-ci ont comme les premieres, leurs pentes plus bruſques au midi qu'au nord. Les unes & les autres ont été entierement couvertes & formées par les eaux; l'Auteur après avoir établi cette vérité qui nous paroît inconteſtable, entre dans les grandes queſtions ſur la formation du globe & ſur celle des montagnes, & il explique, par un ſyſtême qui lui eſt propre, pourquoi les Alpes & les Pyrénées ſont plus eſcarpées au midi qu'au nord. Nous n'examinerons pas les idées qu'il développe à ce ſujet.

En parcourant les tableaux des mines des Pyrénées, publiés par l'un de nous, M. Ramond a cru pouvoir en tirer ce réſultat; que c'eſt aux deux extrêmités de la chaîne que le fer eſt répandu avec le plus de profuſion; que c'eſt au centre, & dans les montagnes les plus élevées, que le plomb domine, & que le cuivre occupe les eſpaces intermédiaires: que l'or ne paroît ſe trouver que dans la partie orientale : que le cobalt & le zinc ſemblent préférer la partie centrale.

Des obſervations & des deſcriptions locales très-piquantes; celle des glaciers des Pyrénées; celle de leurs Cretins; la remarque ſur la différence de l'eſcarpement de ces montagnes au midi & au nord; enfin les rapprochemens des cauſes qui rendent pé-

nible à l'homme le ſéjour des plus grandes hauteurs, qui font ſubſiſter les neiges à la cîme des montagnes, & qui graduent l'échelle de la végétation, confirment l'opinion qu'a priſe le public des connoiſſances & de la ſagacité de M. Ramond. En propoſant à l'Académie de lui accorder la permiſſion de faire imprimer cet ouvrage, ſous ſon privilege, nous lui rappelons qu'elle ne ſe rend jamais garante des ſyſtêmes adoptés par les Auteurs, auxquels elle accorde cette faveur.

Fait au Louvre, le 3 Avril 1789.

Signé, D'ARCET, le Baron DE DIETRICH.

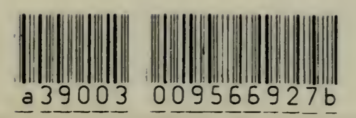
Je certifie le préſent Extrait conforme à l'original & au jugement de l'Académie. A Paris, ce 6 Avril 1789. *Signé*, le Marquis DE CONDORCET.

MM. d'Arcet & le Baron de Dietrich, Commiſſaires nommés par l'Académie, pour examiner un ouvrage de M. Ramond de Carbonnieres, ayant pour titre : *Obſervations faites dans les Pyrénées, pour ſervir de ſuite à des Obſervations ſur les Alpes*, en ayant rendu compte, l'Académie a jugé cet ouvrage digne de paroître ſous ſon Privilege.

Je certifie le préſent Extrait, conforme au jugement de l'Académie. A Paris, le 6 Avril 1789.

Signé, le Marquis DE CONDORCET.

De l'Imprimerie de CHARDON, rue de la Harpe. 1789.


a39003 009566927b